

172



ARCHIVES

DE

L'ART FRANÇAIS.

VIII

IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

ABECEDARIO

DE

P. J. MARIETTE

ET AUTRES NOTES INÉDITES DE CET AMATEUR

SUR

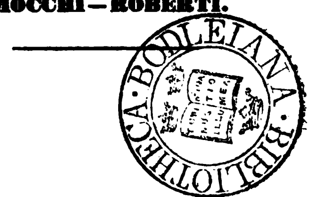
LES ARTS ET LES ARTISTES

OUVRAGE PUBLIÉ
D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES CONSERVÉS AU CABINET DES ESTAMPES
DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ET ANNOTÉ

PAR MM.
PH. DE CHENNEVIÈRES ET A. DE MONTAIGLON

TOME QUATRIÈME

MOCCHI—ROBERTI.



PARIS
J. B. DUMOULIN, QUAI DES AUGUSTINS, 13
1857-1858

ABECEDARIO
DE P. J. MARIETTE

ET

AUTRES NOTES INÉDITES

SUR LES

ARTS ET LES ARTISTES

TIRÉES DE SES PAPIERS

Conservés à la Bibliothèque Impériale.



MOCCHI (FRANCESCO). La statue de la Véronique qui est dans S. Pierre, est vêtue d'une draperie très-ample, et qui l'est même à l'excès. Pour lui donner plus de légèreté, le sculpteur a affecté de la faire paroitre agittée du vent (1). Le

(1) Mocchi aimait toujours les idées extraordinaires. Ainsi l'on trouve cette description d'un de ses ouvrages, fait pour le dôme d'Orvietto, dans le recueil récent du cardinal Wisemann, *Essays on various subjects* (cf. l'*Athenæum françois*, 1856, p. 612-5) : « La Vierge du Mocchi, placée près du maître autel, vis-à-vis de l'ange qui la salue, est représentée, non pas comme le faisoient les artistes des temps primitifs, dans une attitude modeste, les bras croisés sur sa poitrine, mais s'élançant brusquement de son siége qu'elle tient d'une main, et le visage couvert d'indignation et d'alarme. » — On peut consulter, sur ces deux figures et sur des figures d'apôtres faites par le Mocchi pour la même église, la *Storia del duomo d'Orvieto del P. della Valle*, *Roma*, 1791, in-4°, p. 169, 171, 225-6, 230, et, dans les *Documents*, les documents 137, 138, 139, 141, 142, 143, 147 et 148.

Bernini, qui n'étoit pas amy de Mocchi, en prit occasion de le vouloir railler, en lui demandant d'où il tiroit un vent si violent dans un lieu fermé. — La demande est juste, lui répondit sur-le-champ le Mocchi; voyez comme il entre avec impétuosité par cette ouverture qui vient de se faire au dôme. Dans la persuasion où l'on étoit pour lors que cette fente s'étoit faite par la faute du Bernin, rien n'étoit plus mortifiant pour lui qu'une pareille réponse.—Voyez ci-après l'article Siméon Moschini.

—On a une vie très-détaillée de François Mocchi, écrite par J. B. Passeri; mais on ne l'a que mss. Cet auteur veut le faire passer pour batard, et cela est très-possible (1). Le Baldinucci prétend au contraire qu'il étoit fils d'Horace Mochi, aussi sculpteur (2). Mais je pense que le Mochi qu'il a en veue est un autre, d'autant plus que ce dernier étoit de son aveu un ouvrier en pierres de rapport qui mourut à Florence en 1648, et que le Fr. Mocchi, auteur de la sainte Véronique, n'a jamais travaillé en pierres de rapport, et qu'il est mort à Rome en 1646 âgé de soixante-six ans.

MOLA (GIO-BATTISTA), père du peintre Pierre-Francesco

---

(1) L'ouvrage de Passeri fut imprimé deux ans avant la mort de Mariette, qui figure dans la liste des souscripteurs. En voici le titre : *Vite de pittori, scultori ed architetti, che anno lavorato in Roma, morti dal 1641 fino al 1673 di Giam-Battista Passeri, pittore e poeta. Roma*, 1672, in-4° de 16 et 492 pages.

(2) On ne voit pas que le Baldinucci ait prétendu que le Mocchi fût le fils d'Orazio Mochi. D'un côté, à la fin de la vie de Cammillo Mariani (éd. in-4° de Florence, tome XI, 1771, p. 113), il ajoute : « Lascio un' allievo nella scultura che fu Francesco Mochi fiorentino, che poi fece alla memoria di lui non poco onore. » De l'autre, il termine ainsi la vie de Matteo Nigetti (*ibidem*, p. 174) : « Fu anche discepolo di Matteo Nigetti Stefan Mochi, figliulo d'Orazio, l'uno et l'altro scultori, benche Stefano non fusse allievo del padre; e attese alla restaurazione di antiche statue nella reale galleria. »

Mola, étoit ingénieur et architecte, et de la ville de Coldré dans le diocèse de Côme, où il naquit en 1590. Il étoit très-expérimenté dans son art, et, ne se bornant pas seulement à la pratique, il a écrit plusieurs traités sur l'architecture civile et militaire, et sur le bâtiment de S. Pierre, qui sont encore mss. entre les mains de Filippe-Cermosini Mola, son petit-fils. Il mourut en 1665. Mss. de Pio.

MOLA (PIERRE-FRANÇOIS). *Pietro Testa. Lo fecit Pietro Francesco Mola in Lucha l'anno* 1637. Ceci étoit écrit sur un dessein représentant la charge de Pietro Testa, etc. Sur ce pied-là, le Mole auroit été à Lucques en 1637, n'étant âgé que de seize ans, et auroit été si jeune en état de faire ce dessein. J'ai peine à le croire. Les Italiens font souvent de ces tours-là, pour mieux attraper l'argent des étrangers.

Ce dessein faisoit partie de ceux que M. de Tallard avoit achetté de cet abbé italien qui l'avoit si étrangement duppé; nouveau sujet de doute.

— Le Mola avoit été à Venise, où il avoit beaucoup profité sur les ouvrages du Bassan. Il avoit aussy beaucoup appris du Guerchin avec lequel il avoit demeuré quelque tems. Il entendoit merveilleusement les effets du clair obscur. La plupart de ses tableaux sont extrêmement piquans par des effects de lumière extraordinaires qu'il y a introduit. La touche de son pinceau est des plus fermes que je connoisse. Ses desseins sont pour le moins aussy piquans que ses tableaux; ils ont été produits avec une extrême rapidité. La verve en est excellente. Tout indique un génie qui enfante aisément ce qu'il a conçu. Il aimoit à dessiner des charges, et ce qui est assez singulier, c'est que toutes celles que j'ay veuës, et dont la pluspart sont avérées, sont extrêmement rattées, et, je l'ose dire, entièrement privées d'esprit.

— J. B. Passeri, dans la vie du Mole qu'il a laissée mss. (1), le fait naître en 1612 et mourir en 1668, et j'ajoute plus de foi à son calcul qu'à celui du P. Orlandi ni mesme à celui du Pascoli, qui place la naissance de cet artiste en 1621, et sa mort en 1668; le Passeri étoit contemporain du Mole et doit être plus croyable que deux auteurs beaucoup plus modernes, et d'ailleurs très-sujets à commettre des fautes.

— Agar dans le désert montrant à l'ange son fils qui meurt de soif. Gravé par J. Prou sous la conduite de Bourdon, d'après P. F. Mola et non pas Van Molla, ainsi qu'il est écrit au bas. Celuy-cy est un peintre flamand, disciple de Rubens, dont la manière n'a rien de commun avec celle de l'autre.

— Joseph se faisant reconnoître à ses frères, de l'invention et de la graveure de Pierre-François Mola. — On la dit gravée par Carle Maratte, et je suis assez porté à le croire. — Ce tableau est dans le palais de Monte-Cavallo à Rome.

— S. Jean-Baptiste montrant le Messie à ses disciples. Gravé à l'eau forte par Pierre Santi Bartolo, d'après P. F. Mola. — Le tableau est à Paris chez le prince de Carignan en 1729. — La même composition, gravée par J. Coelemans d'après un des tableaux du cabinet d'Eguilles.

— S. Jérôme faisant sa prière à genoux dans une solitude; il joint les mains, regarde le ciel, et a devant lui posé à terre un livre ouvert; gravé par J. Fr. Rousseau, d'après un tableau de J. B. Mola ou plutôt de Pierre-François, du cabinet du peintre Aved.

MOLINARI (ANTOINE), disciple d'Ant. Zanchi, vivoit à Venise dans le dix-septième siècle et s'étoit acquis de la réputa-

---

(1) Nous avons dit qu'elle avait été publiée (cf. p. 2, note 1); la vie de Mola y occupe les pages 390 à 397.

tion. L'auteur de la *Description des peintures de Venise*, imprimée en 1753, en dit un mot, et le Guarienti en fait pareille mention. Mais c'est faussement qu'il le fait vivre en 1600. Il est d'une datte bien postérieure. Il a voulu écrire 1700.

MOLLI (CLEMENTE), sculpteur, né à Boulogne, d'une famille illustre originaire de Ravenne, s'appliqua dans sa jeunesse aux belles-lettres. Quelques traverses qu'il eut à essuyer le déterminèrent à prendre un autre party; il se jetta dans la sculpture, et il y acquit une réputation égale à celle des plus grands maistres. Sans parler d'une infinité de morceaux de sculpture qui sont dispersés en divers endroits d'Italie, les statues colossales de bronze et de marbre qui ornent les places de Forli, de Ravenne et de Vérone, sont des preuves plus que suffisantes de son habileté. Vladislas Sigismond, roy de Pologne, le fit venir à sa cour, et le fit travailler à une statue de bronze du roy Sigismond III, son frère, qui fut placée sur une colonne dans une place publique. Quoyque cet artiste fit de la sculpture le principal objet de son application, il cultivoit aussy la peinture et l'architecture. Il réussissoit aussy dans la poésie italienne, et ce fut en cette qualité qu'il fut admis dans l'académie de Gli Incogniti établie à Venise par Jean-François Loredano. On trouve son éloge et son portrait parmy ceux des illustres qui composoient cette académie. Voyez le livre *le Glorie de gli Incogniti*. In Venisia, 1647, in-4°, p. 113.

— Romulus et Remus allaités par une louve. Quelques-uns croyent que cette pièce est de J. B. Mola; mais elle paroist convenir plustot à J. B. Galestruzzi.— Je me trompe fort, ou c'est le frontistipice des *Gemme antiche* d'Agostini, gravées par Galestruzzi. — C'est le même dessein; mais la planche est plus petite et n'a jamais servi pour ce livre; elle est de

Mola certainement, au lieu que celle qui se trouve au commencement de ce livre est de Galestruzzi.

MOLLO (GIO BATTISTA), François. Ce peintre, élève de l'Albane, ne se nommoit point Molla, mais Mollo; c'est ainsi qu'il écrit son nom sur deux planches qu'il a gravées, l'une d'après l'Albane, et l'autre sur son propre dessein. On ne le peut pas soupçonner de n'avoir pas sçu écrire son nom. Il est plus probable que la méprise vient de Malvasia, qui, comme tous les auteurs italiens, n'a presque jamais manqué d'altérer les noms des étrangers. Il faut bien se garder de confondre ce Mollo avec Pierre-François Mola, qui reconnoissoit aussi l'Albane pour son maître. C'est de ce peintre dont il est fait mention dans la vie du Guide écrite par Malvasia, et l'on y apprend qu'il étoit de Besançon. Le Guide tenoit un registre de ceux à qui il prêtoit de l'argent, étant à Rome, et dans ce registre Malvasia a trouvé écrit : *Gio. Molli da Bisonzone. Malv.*, t. II, p. 72.

MOLYN (P.) Cecy n'est point une marque abrégée, c'est le nom du peintre d'après lequel J. Van Velde a gravé des paysages et quelques autres sujets.

MONA (DOMINIQUE), disciple de Joseph Mazzuoli, dit le Bastarolo, dont il étoit le filleul, naquit à Ferrare en 1550, et est mort à Parme en 1602. C'étoit un peintre extrêmement expéditif et pour lequel les ouvrages de la plus grande haleine n'avoient rien d'effrayant. Sans avoir les grands talents du Tintoret, il dessignoit et peignoit à peu près dans le même goût, et comme lui il a couvert de couleurs une quantité prodigieuse de toilles et de murailles de la plus grande étendue. Le Père Orlandi, page 97, met sa mort en 1598, et le fait vivre, par conséquent, quatre années de moins;

mais je m'en rapporte davantage à l'auteur de la *Description des peintures de Ferrare*, à la tête de laquelle, p. 19, se trouve la notice de cet artiste.

MONALDI (BERNARDINO). Voyez l'article de Girolamo Macchietti (III, p. 233).

MONAVILLE (FRANÇOIS), né à Bruxelles le 20 avril 1646, élève de Gaspard Crayer, vint à Rome en 1666, après avoir étudié pendant quelque temps dans l'Académie de peinture à Paris. Il mourut à Rome le 15 novembre 1715.

MONGE DES ISLES D'OR (MONACO DELL' ISOLE D'ORO, appelé en françois le). Voyez ce qu'en rapporte du Verdier dans sa *Bibliothèque*, p. 884.

MONNIER. Michele Mauvier, de Blois, etc. Il n'y eut jamais dans l'Académie de sculpteur ni de professeur de ce nom. Il veut sans doute parler de Pierre Monier, de Blois, mort professeur dans l'Académie le 19 décembre 1703, âgé de soixante-quatre ans; mais celui-ci étoit peintre et non pas sculpteur (1).

MONNOYER (JEAN-BAPTISTE) est, de tous les peintres de fleurs, celui qui les a seu mieux groupper et qui les a peintes avec plus de goût. Il n'y a pas mis le même fini que ceux d'entre les Flamands qui les ont traitées, mais il les a rendues avec une légèreté et une finesse qui n'ont été connues que de lui seul. Il nacquit à Lille en Flandres en 1635. Milord Montaigu, qui faisoit batir un palais magnifique à Londres, et

---

(1) L'un de nous a parlé de Pierre Monnier à la fin du travail sur Jean Monier, inséré dans le 2e vol. des *Peintres provinciaux*.



qui avoit fait venir de la Fosse pour l'orner de ses peintures, voulut avoir Monnoyer. Il l'attira à Londres, où ce peintre mourut en 1699. Le grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés prouve l'extrême facilité de son pinceau, et l'on ne voit pas avec moins de satisfaction les vases et les corbeilles de fleurs qu'il a gravés lui-même ou qui l'ont été d'après ses tableaux. J'ai vû à Paris un de ses fils, nommé Antoine, qui peignoit aussi des fleurs, mais dans un degré bien inférieur à son père, et à Rome un autre de ses fils nommé le frère Baptiste, dominiquain (1), qui avoit été homme de confiance du R. P. Cloche, général de son ordre. Il peignoit aussi passablement bien, et ce fils avoit étudié chez J. B. Corneille le jeune.

MONTAGNA (RINALDO DELLA). C'est le nom de Montagne, excellent peintre de marines à qui l'on a donné le nom de Venise parce qu'il y faisoit son séjour et pour le distinguer de Platte-Montagne, peintre flamand, qui a pareillement réussi à représenter des marines. Mais ce Montagne de Venise luy est bien supérieur. Il excelloit surtout à peindre des tempestes. J'ai eu de chez M. Crozat un très-beau dessein de ce peintre qui représente une tempeste, et Malvasia, d'où j'ay tiré le nom de cet artiste, dit que le Guide estimoit beaucoup ses ouvrages, tant il en faisoit de cas. Malvasia, *Vie de Guide*, p. 78.

MONTAGNE (NICOLAS), né à Paris en 1631, étoit d'extraction flamande; aussi s'est-il quelques fois fait appeler du nom de Van Plattenberg, qui étoit le nom de sa famille, que son père francisa lorsqu'il vint s'établir à Paris, en se faisant nommer de Plattemontagne, qui en est la traduction. Ce nom, devenu plus facile à prononcer, parut encore trop long

(1) Il est resté inconnu au P. Marchese.

aux François, et Montagne, voulant se conformer au goût de ses concitoyens, consentit qu'on en supprima le premier membre, et qu'on l'appela tout simplement Montagne, ce que je remarque, afin que d'un seul homme on n'en fasse pas trois, ce qui seroit très-aisé et très-pardonnable, Montagne s'étant servi de trois noms en différentes occasions. Il étoit fils de Mathieu Van Plattenberg ou Plattemontagne, habile peintre de marines, et neveu par sa mère de Jean Morin, excellent graveur et allié de Ph. de Champagne; il n'en fallut pas davantage pour le déterminer dans la profession qu'il avoit à suivre; mais il ne retint de bon de ses maîtres que des mœurs très-pures et un grand respect pour la religion. Du reste, il fit toute sa vie un peintre assez médiocre, froid et sans verve; il étoit de l'Académie, et mourut en 1706 âgé de soixante-quinze ans. Il a gravé des portraits et quelques autres morceaux.

MONTALTI (STEFANO). Sa manière tient beaucoup de celle de Jean-Christophe Storer, c'est-à-dire qu'elle est pesante et sauvage, que son dessein est chargé, et qu'en un mot c'est un peintre qui donne tout à la pratique et ne connoît point les formes simples de la nature. J'en juge ainsi sur quelques compositions de son invention qui ont été gravées pour la description de l'entrée de la reine d'Espagne, épouse de Philippe IV, à Milan, en 1649.

MONTARSIS. Le beau recueil de clairs-obscurs, qui avoit été formé par M. de Montarsis, appartient aujourd'hui à M. de la Garde.

MONTAUTI (ANTOINE), habile sculpteur florentin, travailloit dans sa patrie avec distinction dans le dix-septième siècle.

MONTELLATICI (FRANCESCO). Ant. Franchi, dans son livre intitulé *la Teorica della pittura*, p. 41, l'accuse d'avoir été un peintre maniériste. Toutes ses figures, sans excepter celles des hommes les plus robustes, estoient dans des proportions qui ne conviennent qu'à des femmes ou à des jeunes gens. Il vouloit des contours coulans et gracieux. Tout ce qui étoit dans les principes de Michel-Ange lui déplaisoit et lui paroissoit ne pas ressembler assez à la nature. Mais lui-même tomboit dans un excès qui n'étoit pas moins repréhensible, tant il est vrai qu'il est difficile de tenir un juste milieu.

MONTENAT (J). La Se Vierge en demie figure ayant entre ses bras l'Enfant-Jésus assis sur ses genoux, qui lui met la main sur le visage en le flattant; derrière est une colonne sur son piédestal: d'après S. Vouet. C'est la même qui a été gravée au burin par P. Daret, et au bas de laquelle se trouvent deux vers latins qui commencent: *Quo puer aspicitur*, etc. C'est du reste un fort mauvais clair obscur composé de trois planches. On n'y voit point le nom du peintre, mais seulement celui du graveur, *J. Montenat fecit.* — Ce clair obscur est chez M. Boulle, 1731. On ne peut rien imaginer de plus mauvais, tant pour le dessein que pour l'exécution.

MONTORSOLI (FRA GIOVANE AGNOLO). Il Montorsoli, frate servita.

Si fa il braccio sinistro al' Apollo di Belvedere et il destro al Laöconte. A far questo fu proposto al Papa Clementi da Michel Angelo.

Sene servi il medesimo nella sepultura de' i Medici, et di lui molto imparò il frate.

Disegnava tutta la notte.

Giro l'Italia e disegno da per tutto, e, frà le cose principali, quelle di Giulio Romano a Mantova.

Mori nel 1563, d'anni 56.

[1] — J'ai de lui un dessein fort beau et incontestable; c'est celui de la fontaine qu'il a exécutée à Messine. Ce dessein a appartenu à Jabach, et je présume qu'un autre dessein de fontaine, que j'ai pareillement, et qui m'a été vendu sous le nom de Jules Romain que lui donnoit M. Crozat, est encore un de ses ouvrages. Si cela est, c'étoit un grand dessinateur, car il n'est pas possible de dessiner avec plus de précision que l'est ce beau dessein de fontaine. Il m'avoit échappé à la vente de Crozat; je l'ai eu à celle de Julienne (1).

MONTPETIT (VINCENT DE), peintre vivant, qui se vante d'avoir trouvé le secret de rendre la peinture à l'huile aussi durable qu'inaltérable, et toujours aussi fraîche que lorsque les couleurs ont été prises sur la palette du peintre. Il lui donne le nom de peinture éludorique, parce que, pour parvenir à son but, il peint à travers de l'eau. Je ne l'ai point vu opérer, je n'en parle que par ouy dire, et je ne voudrois pas être le garant de tout ce qu'il promet. Voyez le *Mercure de France*, mois d'octobre 1770, p. 172.

MORANDI (GIO-MARIA), né à Florence en 1621 ou plutost le 30 avril 1622, s'est élevé dans l'école de Jean Bilivert, Florentin. Il étoit déjà un peintre fait quand il vint à Rome;

---

(1) Crozat, n° 139, article de Jules Romain : « Deux dessins, sçavoir : une fontaine ornée de statues, et Jonas sortant du ventre de la baleine. » Achetés 45 liv. 3 s. par Agar. — Jullienne, n° 351. Jules Romain : « Une fontaine ornée de sept figures dont trois de femmes ; dessinée à la plume et lavée de bistre, de 15 p. 9 l. de haut sur 6 p. 6 l. de large. » — Mariette, n° 527. Montorsoli : « Une fontaine de Neptune, à la plume et au bistre, et un ciboire, *idem.* » Achetés 6 liv. 1 s. par Tersan. — Le Vasari a consacré au Montorsoli une biographie spéciale.

il y fortifia cependant sa manière par la veuë et l'étude des belles choses; après quoy il alla en Lombardie pour s'y perfectionner encore, surtout dans la couleur. L'empereur Léopold l'ayant fait venir à Vienne, il y peignit les portraits de toute la maison impériale, car il réussissoit à peindre des portraits, et il en reçut beaucoup d'applaudissements. Le pape Clément IX le rappela à Rome pour faire pareillement son portrait et achever ce beau tableau de la mort de la sainte Vierge qui est dans l'église della Pace. Ce n'est pas le seul ouvrage de réputation qu'il ait fait à Rome; il y a plusieurs autres de ses tableaux dans des églises et dans des palais, entre autres dans celuy de Salviati à la Longara, où il a peint dans les plafonds de trois chambres : dans l'un, l'Aurore et Céphale; dans un autre, Ariane et Bacchus, et dans le troisième, le Temps qui dévore les heures. Il a eu l'honneur de peindre les portraits du pape Clément IX, Clément X, Clément XI, Alexandre VIII et Innocent XII. C'étoit un homme estimable par la vertu et la régularité de ses mœurs. Il passoit pour une des meilleures épées d'Italie. Il est mort à Rome dans un âge extrêmement avancé, car il étoit encore vivant en 1716. — Je trouve dans une *Description des curiosités de Rome*, par Sébastiani, p. 140, qu'il est appelé Gentilhuomo nella casa Salviati; l'auteur écrivoit en 1688. Il mourut en 1717. Voyez sa vie dans le tome III du *Recueil des portraits des peintres de la galerie de Florence*.

MORAZZONE (JACOPO), peintre qui travailloit dans le goût gothique et dont le Vasari fait mention dans la vie de Jean Bellini (1). Il étoit contemporain de Jacobello del Fiore; le tableau

(1) Dans la vie des Bellini, édit. de Florence, tome V, 1849, p. 19-20, et dans la vie de Vittore Scarpaccia, VI, 1850, p. 91-92.

que cite le Vasari se voit encore dans l'église de l'Isle de Sᵉ Hélène à Venise; il porte la date 1441, et l'inscription qui accompagne cette date est dans le jargon lombard, ce qui dénote que l'artiste étoit de l'Etat de Milan et sans doute né à Morazone, qui est un lieu situé dans le Milanois. *Della pitt. Venez.*, p. 492.

MORELL (ANDRÉ) fut un second Hubert Goltzius; comme lui il posséda dans un éminent degré la connoissance des médailles, et il eut pareillement le talent de les dessiner avec beaucoup de précision. Il vint à Paris en 1680, et, pendant le séjour qu'il y fit, il fut presque continuellement occupé à dessiner celles du roi et à les mettre en ordre. Louis XIV lui fit ressentir en plus d'une occasion les effets bienfaisants de sa protection. Mais un trop grand attachement à la religion protestante qu'il professoit, ou quelqu'autre raison qu'on ignore, indisposèrent contre lui le ministre, M. de Louvois, et le firent mettre à plusieurs reprises à la Bastille. La troisième fois qu'il en sortit, la crainte d'y être enfermé de nouveau et d'y finir ses jours lui fit prendre la résolution de quitter la France. Il partit clandestinement de Paris en 1691 et se retira dans sa patrie, et entra en 1693 au service du comte de Schwartzenberg-Hohenstin, qui aimoit les médailles, et qui le chargea du soin d'augmenter les siennes. Morell se flatta, dans la suite, de la protection de l'électeur de Brandebourg, qui montroit beaucoup de goût pour la science que notre antiquaire cultivoit; mais Danckelman, favori du prince, qui devoit l'introduire à cette cour, ayant été disgracié, il conçut tant de chagrin qu'il en mourut en 1703, dans la petite ville d'Arnstadt située en Thuringe dans les Etats du comte de Schwartzemberg. Il étoit né à Berne en 1646. Fuessli, *Vies des peintres suisses*, t. II, p. 98.

MORETTO (CHRISTOFORO), ancien peintre de Crémone. Ant. Campo, *Storia di Cremona*, p. 53.

MORGUES (JACQUES DE). Si M. Walpole eut consulté le *Recueil des grands voyages*, publié par Théodore de Bry, dont il se contente de copier une partie de l'intitulé de la seconde partie dans une note que son inutilité me fait supprimer, il auroit vu que de Morgues et non le Morgues, qui avoit accompagné Laudonnière (1) en 1564 dans son expédition de la Floride, n'en avoit pas seulement dessiné sur le lieu les principaux événemens, mais qu'il en avoit aussi dressé la relation, qu'il avoit communiqué son manuscrit à Théodore de Bry, avec lequel il s'étoit lié d'amitié, dans le tems que ce graveur étoit à Londres, et que, de Morgues y étant mort en 1587 peu de tems après qu'ils se furent connus, le mss. fut vendu par sa veuve à de Bry qui le porta avec lui en Allemagne, et qu'en ayant fait graver les planches par ses enfans, il en fit imprimer la traduction latine en 1591 et la fit servir de seconde partie à son grand recueil de voyages. Cet ouvrage auroit aussi pu apprendre à M. Walpole que les planches, qui sont à la suite de la première partie et qui représentent ce qui s'est passé de plus remarquable dans la découverte de la Virginie faite par le chevalier Walter Raleigh en 1585, avoient été gravées par de Bry sur les desseins qu'en avoit fait dans le pays, par ordre de la reyne Elizabeth, un peintre anglois nommé Jean de With, et que ces desseins avoient été communiqués à de Bry, pendant le tems de son séjour à Londres, par Richard Hackluyt qui, en qualité de ministre ou de chapelain, avoit fait le voyage. Tout cela, je l'avoue, n'est ni

(1) Le *Voyage de Laudonnière à la Floride* a été republié dans la *Bibliothèque elzévirienne* de M. Jannet ; mais il n'y est pas question de Jacques de Morgues.

fort intéressant ni fort important, et, si je m'y suis étendu, c'est uniquement pour me conformer au goût de M. Walpole, qui entre volontiers dans tous ces détails minutieux et qui me paroît les priser et les regarder même comme essentiels. (Notes de Walpole.)

MORO (BATISTA-AUGUSTO DEL). La Se Vierge à genoux lavant l'Enfant-Jésus qui se tient debout dans une cuvette et près duquel est le jeune S. Jean, à qui il fait des caresses, et qui verse sur lui de l'eau d'un vase. Derrière la Se Vierge est Se Elisabeth debout qui chauffe un linge. Le fond de la chambre est orné de deux pilastres, dont le fût est enrichi de festons d'ornemens. Gravé à l'eau forte; on lit au bas: *Bat. Aug. del Moro F.* J'y trouve de la manière de Jules Romain; mais je ne suis pas assuré qu'elle soit de lui; peut-être est-elle du dessein du Moro: 13ºh; 9º3' travers. Ce n'est point une mauvaise estampe; les airs de têtes sont assez beaux.

MORO (ANTONIO). « Sandrart, dit Walpole, prétend que l'inquisition d'Espagne prit de l'inquiétude d'Ant. Moro et le soupçonna d'user de son crédit pour adoucir l'esprit du roi et le rendre plus favorable aux habitants des Pays-Bas ses compatriotes, et cela s'accorde assez avec les veues politiques de ce tribunal; mais certainement ceux qui le composoient connoissoient trop bien leur roi pour jamais craindre qu'il fût homme à se laisser gagner ainsi. » *Mariette ajoute:* Aussi n'en est-il pas question dans Van Mander, dont Sandrart n'est que le traducteur; il ne s'agit dans son récit, si l'on y prend garde, que de jalousie et d'inquiétude de la part des grands. C'est ce que Van Mander appelle *inquisition d'Etat*, et ce terme mal entendu a fait prendre le change à Sandrart et occasionné de la part de M. Walpole une réflexion assez inutile. (Notes de Walpole.)

— Ce tableau de S. Pierre et S. Paul, le même dont il est parlé dans Félibien, article d'Ant. More, n'est point différent pour le sujet de celui de la Résurrection de J. C., et l'on a tort d'en faire ici deux articles. Selon Félibien, il est peint avec soin, mais trop sèchement, ce qui me laisse quelque soupçon sur son authenticité, car tous les portraits d'Ant. More que j'ai eu occasion de voir sont d'un pinceau large, tel que M. Walpole en a donné l'idée au commencement de cette vie, et plusieurs m'ont paru dignes du Titien, surtout celui d'un nain avec un gros chien (1) qui est au cabinet du roi. (Notes de Walpole.)

— Antoine More, dit Walpole, peignit en 1522 Philippe II. Cette datte est fausse, et celle qu'a donné Van Mander n'est pas plus exacte. Cet auteur se trompe lourdement quand il fait peindre à Ant. More le portrait de Philippe II en 1552, et que tout de suite il fait voyager ce peintre en Portugal pour y faire le portrait de la princesse destinée à être l'épouse du monarque espagnol. Leur mariage se fit en 1543, et, puisque le portrait de Philippe VI précède, il est visible qu'il a dû être fait en 1542, et que c'est ainsi qu'il faut lire et non 1552. (Notes de Walpole.)

— C'est par anticipation que le cardinal Granvelle est ici nommé cardinal; il ne l'étoit pas encore lorsqu'il présenta Ant. More à Charles V. Il n'eut le chapeau qu'en 1561. Van Mander a écrit qu'Ant. More fit le portrait de ce premier ministre dans le temps de son séjour en Espagne, et je ne doute point que ce ne soit d'après ce tableau qu'ait été gravé à Anvers en 1556 ce beau portrait dudit cardinal. L'on n'y trouve point le nom du peintre, et l'on n'en doit pas être surpris;

(1) Cf. le livret du Louvre, partie allemande, 1re édition, 1853, n° 343.

le graveur intéressé à se faire connoître n'y a pas lui-même apposé le sien, mais il n'en est pas moins constant que cet habile graveur est Suavius. (Notes de Walpole.)

— A propos de ce que Walpole dit de son portrait conservé à Florence, Mariette ajoute : « Ceci n'est point exact ; les vers grecs, qu'on lit sur le tableau même, y étoient déjà lorsque le portrait passa entre les mains du grand-duc Come III. Ils ne sont donc point de la façon du Salvini, qui fit seulement par ordre de S. A. R. les deux traductions, l'une en latin et l'autre en italien, en faveur de ceux qui n'entendent pas le grec. Ceux qui seront curieux de lire la pièce de vers grecs la trouveront, ainsi que la traduction italienne, à la fin de la vie d'Ant. More qu'a écrite le Baldinucci (1). Il régnoit dans le siècle d'Ant. More un goût de littérature qui, malheureusement, s'est perdu. Les sçavants venoient volontiers au secours des peintres, et ceux-ci, bien loin de le refuser, s'en faisoient gloire, et rendoient par là leurs ouvrages plus recommandables. Le portrait d'Antoine More, accompagné de vers grecs, en fournit un exemple que fortifie celui de Jean Schorel fait par son disciple en 1560. On y lit ce distique latin que nous a conservé Van Mander :

Addidit hic decus, huic ars ipse decorum,
Quo moriente, mori est quoque vita sibi.

— Sandrart dit qu'Antoine More mourut à Anvers âgé de cinquante-six ans, un an avant le trouble que les François y excitèrent. Cela se doit entendre de l'entreprise du duc d'Alençon sur cette ville en 1583, et par conséquent, Antoine More est mort en 1582, ce qui quadre avec l'année 1538, dans laquelle le père Orlandi le fait naître.

(1) Ed. in-4° de Florence, VI, 1769, p. 146-49.

— Je ne sçais d'où M. Walpole a tiré cette datte (1). Elle ne se trouve point dans Van Mander, qui ignoroit le temps de la naissance et celui de la mort d'Ant. More. Je veux croire qu'il ne l'a pas mise au hasard et qu'elle lui vient de bon lieu ; elle ne s'accorde point cependant avec celle de Sandrart qui, en faisant mourir notre peintre à l'âge de cinquante-six ans, met sa mort dans l'année qui précède celle où les François, conduits par le duc d'Alençon, entrèrent dans Anvers et y causèrent de si grands désordres, ce qui arriva en 1584 ; mais je ne garantirois pas que Sandrart eut accusé juste. On le trouve souvent en défaut dans des points de chronologie. Je dirois même que, si la datte est bonne, il faut donner plus d'années qu'il ne fait à Ant. More ; car, en ne le faisant âgé que de cinquante-six ans en 1583, il en résulte qu'il est né en 1527, et que, par conséquent, il n'auroit été âgé que de quinze ans en 1542, qui est l'année de son arrivée en Espagne, ce qui est contre toute vraisemblance, et d'autant moins recevable, qu'il avoit déjà fait le voyage d'Italie. (Notes sur Walpole.)

MOSCHINI (SIMÉON). Le groupe de marbre représentant Alexandre Farnèse couronné par la Victoire et ayant sous ses pieds l'Escaut dompté par ce prince, qu'on voit à Rome dans le palais Farnèse, est un ouvrage de ce sculpteur ; son nom se trouve écrit sur l'estampe qui a été gravée d'après son grouppe par Fr. Villamène à Rome en 1600 ; et c'est un témoignage d'autant moins récusable que l'estampe a été dédiée à Ranuccio Farnèse, duc de Parme, qui avoit fait faire la statue, et qu'outre les vers latins qu'on y lit à sa louange, on y en trouve d'autres qui sont adressés au sculpteur même

(1) Celle de la mort de Moro que Walpole dit être arrivée en 1575.

et qui célèbrent son ouvrage. J'appuye sur cette remarque, et en effet je ne trouve point nommé ce sculpteur ailleurs. Je me souviens d'avoir vû son grouppe. Il est assez bien travaillé, mais trop maniéré. Je trouvai que la composition n'en étoit pas heureuse, que son égalité la faisoit ressembler à un tronçon de colonne, et, sur cela, l'on me dit que c'étoit en effet un des tronçons de colonne du temple de la Paix, dans lequel le sculpteur avoit été obligé de prendre son grouppe, et que la gêne où cela l'avoit dû mettre alloit à sa louange. Il n'est pas possible qu'il en soit demeuré à cet unique ouvrage, et j'ai un pressentiment que les deux statues équestres des princes de la maison Farnèse, qu'on voit à Plaisance dans une place qui fait face à la cathédrale et qu'on dit estre, dans le *Voyage d'Italie* de M. Cochin, du Moca, élève de Jean de Boulogne, sont de notre Simeone Moschini : 1° Il n'y eut jamais aucun élève de Jean de Boulogne du nom de Moca, et 2° il est bien vraysemblable qu'un sculpteur qui, comme le Moschini, avoit travaillé à Rome pour le duc de Parme avec autant de succès, ait encore été employé par ce prince pour les ouvrages de sculpture qu'il faisoit faire à Plaisance. Le Baldinucci et le Passeri attribuent l'un et l'autre de ces ouvrages à François Mocchi, qui a fait la statue de la Véronique dans l'église de S. Pierre ; mais ils peuvent s'être trompés et avoir équivoqué sur le nom qui se ressemble et sur ce que le Mocchi leur étoit plus connu que le Moschini. Dans une *Description de Rome moderne* imprimée à Rome chez Rossi, ce dernier a pour patrie la ville de Carrare. Tous les auteurs conviennent que Fr. Mocchi étoit de Montevarchi. — Des mémoires très-sûrs qui m'ont été envoyés de Plaisance ne laissent aucun doute sur le nom du sculpteur qui a fait en bronze les deux statues équestres qui se voient dans cette ville ; elles sont l'ouvrage de François Mocchi qui, pour les exécuter, fut appelé de Rome ; le travail com-

mence en 1612, et elles furent mises en place en 1623 (1). — Era in questo tempo ritornato a Parma il Moschino scultore, il quale al Duca propose Gasparo Celio accioche a quell' Altezza in fresco alcune cose dipingesse... — Extrait du *Baglioni*; *vita del cav. G. Celio*, p. 378 (2).

MOSIN. J'ay trouvé dans des papiers que Michel Mosin, graveur au burin à Paris, étoit âgé de vingt-sept ans en 1662.

MOSTAERT (GILLES). Comme le P. Orlandi l'appelle Monstrart, Mariette ajoute : Il faut lire Gilles Mostaert, de Hulst en Flandres : il fut disciple de Jean Mandijn. Corn. de Bie; Van Mander.

MOTTA (RAPHAEL), de Reggio. On a sa vie imprimée séparément à Reggio en 1637, et je m'en rapporte davantage aux dattes qui y sont marquées qu'à celles du Baglioni, qui, sur cet article, est extrêmement fautif. Suivant cette vie, Raphael

---

(1) Ces deux statues équestres et en bronze, qui sont bien de Francesco Mocchi, sont celles d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Pays-Bas espagnols, et de Ranuce I, son fils, sur la grande place de Plaisance. Comme Cochin les trouve très-belles (*Voyage d'Italie*, I, 58-58), Beyle ne pouvait manquer de les trouver détestables : « Plaisance a deux statues équestres plus ridicules que celles de Paris, quoiqu'aucune d'elles ne représente un grand roi en perruque, les jambes nues. » *Rome, Naples et Florence*, I, 209. Cicognara, dans le tome VI de son *Histoire de la sculpture*, a publié les pièces originales relatives à ces statues dont l'exécution, commencée en 1612, ne fut terminée qu'en 1625.

(2) Nous citerons aussi cet autre passage de la vie de Gaspero Celio : « Disegno anche qui in Roma il groppo di marmo con la statua del duca Alessandro Farnese, la quale dentro il palagio loro nella sala grande, di mano di Simone Moschino da Carrara scolpita, si trova, che, per ricompensarlo, il favori con lettere appresso l'Altezza di Parma duca Rannuccio, etc. (p. 377). »

Motta est né l'année du jubilé 1550. Il mourut d'étisie au mois de may 1578 âgé de vingt-sept ans. Si cela est vrai, comme je n'en doute point, Jean de Vecchi cesse d'être l'auteur de sa mort, et ce trait de barbarie que lui prête le Baglioni (p. 27) ne lui doit pas être imputé.

MULLER (HERMAN). Plusieurs planches de Goltzius, entre autres les trois statues antiques, portent le nom de *Herman Adolfz ex*, et, comme je distingue dans les différentes marques dont s'est servi Herman Muller un *H*, un *A* et un *M*, j'ai tout lieu de croire que c'est lui qui possédoit ces planches et qu'il étoit véritablement le fils d'un père nommé Adolphe.

MULLER (JEAN) a dessiné à la plume avec la même fermeté qu'il a gravé, en quoy il paroist qu'il a voulu imiter le célèbre Goltzius qui jouissoit pour lors d'une grande réputation; car on voit aussy des desseins de Goltzius faits à la plume où il y a encore plus de liberté que dans ce qu'il a gravé de plus résolu. Jean Muller l'a beaucoup surpassé dans ce qui s'appelle la liberté du burin, et je ne sache personne qui ait poussé plus loin dans cette partie. Il semble qu'il ne luy coute rien de promener son burin dans tous les sens imaginables, et le cuivre est coupé par ce graveur avec une netteté et une résolution, avec une hardiesse qui donne de l'étonnement; avec cela, il règne dans la conduite de ses hachures un moelleux qui ne se trouve pas ordinairement dans les ouvrages des graveurs qui ont affecté la liberté de burin et qui tombent quelques fois dans le sec. La manière de graver de Muller est aussy fort artiste et fort légère. Il dessinoit et ne manquoit pas de génie. Il est vray que son goût de dessiner est outré et extrêmement sauvage; mais c'étoit le goût de son pays et de son siècle; Goltzius, Spranger et ce

qu'il y avoit pour lors de meilleurs maîtres dans les Pays-Bas, tomboient tous dans le même deffaut ; c'étoit un deffaut de mode. Heureux ceux qui naissent dans des siècles où le goût simple et naturel, qui est le vray bon goût, est le seul reçeu ; mais malheureusement, en cherchant à raffiner sur la nature, l'on tombe dans des excès, et, quoyque ce que l'on fait ne ressemble nullement à la nature que l'on se propose d'imiter, les manières ne prennent que trop aisément racine ; on s'y accoutume, on les admire, et l'on oublie la nature, ou plutost l'on s'imagine que, pour la bien représenter et avec grace, on ne le peut qu'en suivant la manière de mode. Mais ces préjugés n'ont qu'un temps, et voilà ce qui fait que l'on ne peut présentement s'accoutumer à cette manière barbare de dessiner de J. Muller. J'ay veu chez M. Crozat un de ses desseins fait à la plume sur du velin d'une demie feuille de nom de Jesus en hauteur ; le sujet est Psiché qui regarde l'Amour endormy, étonnée de trouver un objet si aimable à la place de l'horrible dragon qu'elle croyoit aller égorger suivant le conseil de ses sœurs. Il ne se peut rien de mieux exécuté que ce dessein, si l'on considère la beauté et l'arrangement des traits, leur égalité, leur netteté, leur suitte. Il eut été difficile de rien faire de plus accomply avec le burin, et ce qui est de plus admirable, c'est que ce sont des chairs dont Muller a voulu représenter la délicatesse, par la légèreté et la finesse de ses traits. On y trouve cette inscription : *Opus. J. Muller H. F. Anno MDCVII.* L'on y apprend que Jean Muller est fils d'Herman Muller.

— Spranger auroit épousé une Muller ; seroit-ce la sœur ou une parente de Jean Muller ? Le sculpteur Adrien de Vries étoit aussi son beau-frère. Il l'appelle du nom de *Cognatus* sur une des planches qu'il a gravé d'après lui.

— Sur une de ses planches, J. Muller se dit d'Amsterdam ; c'est celle qui représente le Triomphe de la Fortune, d'après

Corneille Corneli. L'on ne peut rien de plus libre ni de plus ferme pour le mouvement du burin.

— Loth se laissant enyvrer par ses filles. Gravé au burin par J. Muller d'après un dessein qui paroist estre de Barthelemy Spranger. *Joannes Muller fecit.* — Et qui sçait si l'invention n'en est pas aussy de luy ; car j'ay remarqué qu'à toutes les pièces qu'il a exécuté d'après d'autres, il a fait suivre son nom du mot *sculpsit*, et qu'à celles au contraire qui paroissent être de son génie, il a mis seulement *fecit*.

— Henry Louwertz Spieghel, amateur des beaux-arts, en buste, gravé par Jean Muller en 1614. — Il en est parlé dans Van Mander dans la vie de Corneille d'Harlem. — En 1579, il étoit âgé de trente ans, ainsi qu'il est écrit sur le fond. — M. Meerman, dans ses *Origines typographiæ*, t. II, p. 233, le nomme Henry, fils de Laurent, et nous apprend que Spieghel étoit ami de Cornhert, qu'il étoit d'Amsterdam, où il naquit en 1549, et qu'il est mort dans cette ville en 1612. On fit après sa mort une édition de ses poésies écrites en flamand, et c'est, suivant toutes les apparences, pour ce livre que le portrait a été gravé.

MURILLO (BARTHELEMI), né à Villa de Pilas, près de Séville, ne fit jamais le voyage des Indes. Il n'est jamais sorti d'Espagne, et c'est en y étudiant, en observant les ouvrages des grands coloristes à Madrid et la façon de peindre du Velasquez, son compatriote, qu'il est parvenu de se faire un si beau pinceau et à mettre tant de vérité de couleur dans ses tableaux, qui sont devenus un des plus grands ornements des cabinets de nos curieux. Il mourut en 1685 âgé d'environ soixante-douze ans. Palomino, qui a fait beaucoup de recherches sur tout ce qui regardoit cet habile peintre, a écrit sa vie avec exactitude, et l'on doit s'en rapporter à son témoi-

gnage, préférable à celui de Sandrart, qui n'a pas été autant à portée que lui d'en sçavoir la vérité. L'auteur espagnol nous apprend que ce ne fut point Barthelemi, mais un de ses fils nommé Joseph qui passa aux Indes et qui y mourut fort jeune. Il s'étoit fait peintre et promettoit beaucoup.

— 126. *S. Jean-Baptiste encore enfant caressant un mouton.* — 2,452 liv. Colins. Ce tableau vient du cabinet de M. le prince de Carignan. Voilà comme je voudrois tous les tableaux de Morillos, agréables et divinement peints.

127. *Un homme buvant, le coude appuyé sur une table; il tient une bouteille quarrée remplie de vin.* — 974 liv. Silvestre. M. de Talard ne l'avoit acheté que 300 liv. de la Godefroid, qui l'avoit eu des héritiers de M. Berger à 120 liv.

128. *S. Joseph debout tenant entre ses bras l'Enfant-Jésus. La sainte Vierge est assise, élevant ses mains pour recevoir son divin fils.* — 802 liv. De Thiers. C'est le plus joli morceau du monde; il est vigoureux de couleur et tout esprit. Quand il sera remis en estat, et cela ne sera pas difficile, on m'en dira des nouvelles. On a cru que la planche sur laquelle il estoit peint estoit fendue, et on ne s'est pas aperçu qu'il est peint sur une feuille de papier; ainsi le prétendu dommage ne porte que sur la planche où il est collé. (*Catalogue de la vente de M. de Tallard.*)

MUSIS (AGOSTINO). On peut joindre, à cette estampe du siége de Vienne par l'empereur des Turcs Solyman, une autre pièce que le même Augustin Vénitien a gravé en 1528, et dans laquelle il a représenté une action militaire qui s'est passée de son temps en Italie entre les François et les princes ligués contre eux. On y voit d'un côté une trouppe de gendarmes à la tête desquels en est un qui tient un étendard aux armes de France, et vis-à-vis est une armée en bataille composée de différens escadrons et d'un bataillon d'infanterie qu'on

reconnoît à leurs drapeaux et à leurs étendards pour être des troupes appartenant au pape Alexandre VI, de la maison Borgia, ou peut-être au duc de Valentinois son fils, au roy de Naples, au roy d'Espagne et au duc d'Urbin de la maison de la Roverre. Les recherches que j'ai faites dans l'histoire de ce tems-là ne m'ont pas encore pu apprendre à quelle action on devoit rapporter celle-ci. Peut-être seray-je plus heureux dans la suite. La pièce est curieuse et rare. Elle a été copiée de même grandeur en 1530 par le maître à la souricière, et les Hopffer en ont donné aussi une copie, ce qui prouve l'estime qu'on en a fait dans le tems.

L'original d'Aug. Vénitien est fort rare. On trouve sa marque et la datte $\frac{1528}{A.\ V.}$ en très-petits caractères gravées sur l'étendard du dernier escadron de l'armée italienne, qui termine la ligne du côté gauche et qui s'approche le plus de la ville qu'on découvre dans le fond.

— Un vieillard remettant sa chaussure; gravé par Marc-Antoine dans ses premières manières, d'après Michel-Ange; cette figure est tirée du sujet de la bataille d'Anghiari. — Il n'est pas certain que cette pièce soit de Marc-Antoine; je la crois plustost d'Aug. Vénitien. M. Crozat en a une épreuve imprimée en bleu, et j'ay remarqué déjà une ou deux pièces d'Augustin Vénitien imprimées de cette couleur.

MUTIEN (Jérome), de Bresse. Dom. Hieronymo Mutiano Brixi. Civi Rom. non pingendi magis arte, quam vitæ probitate clarissimo. Idem enim Gregorio XIII pont. max., cujus sacellum in Vaticana basilica musivo princeps opere exornarat, carissimus fuit, et a S. P. Q. R., ob insignem morum integritatem, Rom. civitate donatus est. Obiit die XXVII men. apr. an. MDLXXXXII (le Père Bonani met cette mort en 1593, et il se trompe), et Hortensiæ Ursæ ejus uxori et Victoriæ filiæ,

socero, socrui, et uxori carissi. Thomas Tatius mœrens pos. anno MDC.

Le Père Bonani écrit Tertius. C'est encore une méprise de la part du Père Bonani.

— Les paysages du Mucian sont dignes du Titien ; le feuiller en est léger et de grande manière. Il n'est pas possible de mieux exprimer les troncs et les branches d'arbres. Ce talent, qui a acquis au Mucian une grande réputation, étoit relevé par une haute intelligence de toutes les autres parties de la peinture. (Catalogue Crozat.)

MYTENS (ARNOULD), que les Flamands appellent en leur langue Aart. Mytens, et dont on a le portrait gravé dans une suite des portraits des Pays-Bas qu'a publié H. Hondius, nacquit à Bruxelles au milieu du seizième siècle. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie et devint à Rome le compagnon d'études de Jean Speckart. La ville où il a séjourné le plus longtemps et qui possédoit un plus grand nombre de ses ouvrages est Naples. Sa réputation le fit appeler à Rome pour y peindre un des tableaux de l'église de S. Pierre, et, peu de tems après, il y mourut en 1602 sans avoir rempli sa tâche. Les vers latins qu'on lit au pied de son portrait gravé disent que les Italiens regardoient avec admiration les ouvrages de ce peintre. Van Mander, traduit par Descamps, t. I, p. 169. Si l'on peut juger de ses talents par ceux de Speckart avec lequel il étoit extrêmement lié, cet Arnold Mytens étoit un peintre maniériste, sectateur du Zuccaro, et par conséquent peu digne d'occuper une place dans la classe des grands peintres. Lui et ses semblables ne manquoient pas de génie ; mais c'étoit celui du siècle, d'où ils ne sçavoient pas sortir, et, plus ils s'attachoient au goût régnant, plus ils s'écartoient de l'imitation de la nature.

MYTENS (DANIEL), que Sandrart, p. 385, appelle Muetens, natif de La Haye, s'est distingué dans le siècle dernier par de très-beaux portraits qui sont sortis de son pinceau qui, quelquefois, ont mérité d'être confondus avec ceux du célèbre Ant. Van Dyck. Il l'avoit devancé en Angleterre, y étant venu sur la fin du règne de Jacques I, mort en mars 1625. On y trouve de ses portraits faits dix ou douze ans avant que ce dernier eut le pied dans ce royaume, et le brevet qui l'établit peintre du roi avec une pension qui se trouve dans le *Recueil d'actes* de Rymer, tome XVIII, est du mois de may 1625, première année du règne de Charles Ier. L'arrivée de Van Dyck et la grande faveur dans laquelle il le vit bientost monter auprès du prince, lui causèrent de la jalousie; Charles eut beau lui parler avec bonté et l'assurer de la continuation de sa protection et de sa bienveillance, rien ne put le calmer; il demanda au roi la permission de se retirer; il l'obtint, quoyqu'avec peine, et il alla s'établir à La Haye. On ne voit aucun tableau de lui en Angleterre depuis l'année 1630. Il étoit encore vivant en 1636, s'il est vrai qu'il ait peint dans cette année le plafond d'une des salles de la maison de ville à La Haye. Van Dyck nous a donné son portrait qu'il a fait graver et qu'il a inséré dans son *Recueil des cent portraits*, *Anecdotes sur la peinture en Angleterre*, t. II, p. 7. — Descamps parle d'un Daniel Mytens, né à La Haye en 1636, qui avoit fait d'excellentes études en Italie et s'y étoit fait considérer par Carle Maratte et Carlo Lotti à Venise. Après plusieurs années de séjour dans ce pays, il revint à La Haye en 1664, où il fut fort accueilli; malheureusement, il se livra trop au penchant qui l'entraînoit vers le plaisir; peu à peu il se plongea dans une débauche outrée et perdit avec sa fortune ce qu'il avoit acquis de valeur dans son art. Ce n'étoit plus qu'un peintre très-médiocre qui mourut garçon le 19 mars 1688 âgé de cinquante-deux ans. Descamps, t. III, p. 36. Il y a toute ap-

parence qu'il étoit le fils du vieux Daniel Mytens.—Un des neveux du vieux Daniel Mytens, et peintre comme lui, étoit allé s'établir en Suède; il se nommoit Jean, et c'est de lui qu'est né et qu'a appris son art Martin de Mytens, qui aura ci-après son article.

— M. Walpole place en cet endroit de son ouvrage deux pièces que lui ont fournies les papiers de M. Conway, créature du duc de Buckingham, et qui exerçoit la charge de secrétaire d'Etat sous Charles Ier. Mais, comme j'ai trouvé qu'elles interrompoient la narration et qu'elles lui servoient uniquement à prouver que Mytens étoit le peintre de portraits du roi, et qu'en cette qualité il jouissoit d'une pension annuelle de 20 livres sterling, j'ai pensé qu'il estoit suffisant d'en donner, comme je le fais, le précis dans une note. Ces deux pièces sont les extraits de brevets expédiés, l'un le 30 may 1625 à la relation de M. Endymion Porter; le second est du 31 juillet 1626. (Notes sur Walpole.)

— L'on voit à Turin, dans une des galeries du palais du roi de Sardaigne, un portrait de Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, et fait pendant à un portrait du prince de Carignan (il faut lire du prince Thomas de Savoye), et les deux portraits passoient pour être également de Van Dyck et seroient peut-être encore estimés de lui, si quelqu'un n'eût fait remarquer sur le tableau du roi Charles ces mots écrits par le peintre même: *Mytens ad vivum pinxit*, et n'eût ainsi restitué la peinture à son véritable auteur. Ce Mytens étoit frère de l'ayeul de M. Mytens établi à Vienne. *Eclaircissements historiques*, p. 261. (Notes sur Walpole.)

MYTENS (MARTIN DE), né à Stockholm le 24 juillet 1695, est mort à Vienne en 1770, au mois de . . . . Il commença son cours d'étude en Italie, où il séjourna près de cinq ans. En 1714, il passa en Angleterre à la suite du roi Geor-

ges I. De Londres il vint à Paris, et en 1719 il prit un établissement permanent à Vienne. Etant à Londres, Boete lui enseigna à peindre sur émail, et il s'exerça pareillement dans le genre de peindre en miniature; mais il donna la préférence à la peinture à l'huile, et s'en occupa entièrement dans la suite. Il s'attacha par préférence au portrait, et il y sut mettre un terminé flateur et un brillant qui seuls ont fait sa fortune et sa réputation. Je ne sais si ce ne fut pas M. Herraxo (?), Suédois comme lui et antiquaire de l'empereur Charles VI, qui le produisit à la cour de Vienne. Il y prit la place de Van Schuppen, qu'il n'eut pas grande peine à éclipser. Il devint premier peintre de leurs Majestés Impériales François I et Marie-Thérèse, royne de Hongrie et de Bohême. Il eut occasion de les peindre plusieurs fois ainsi que toute leur auguste famille. Sur ses dernières années, il quitta le pinceau, et, se renfermant dans un laboratoire de chymie, il y trouva le secret d'y éclipser une partie des biens que la peinture lui avoit fait acquérir. A sa mort, les catholiques et les protestants se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture, et, pour éviter toute contestation, il fut dit qu'un prêtre catholique et un ministre protestant assisteroient à ses funérailles et en feroient en commun la cérémonie. Il se disoit de la famille des Mytens qui, dans le siècle précédent, a fourni des peintres de nom, et entre autres Daniel, dont on a le portrait peint par Van Dyck. C'étoit, disoit-il, le frère de son ayeul. *Mem. mss. et Eclaircissem. hist.*, p. 164.

NALDINI (BATTISTA). Voyez sa vie dans l'ouvrage du Baldinucci (1); elle servira à réformer le peu qu'en dit ici le P. Orlandi et qui est très-peu exact. Il étoit encore vivant en

(1) Ed. in-4° de Florence, tome X, 1771, p. 159, 170.

1588, année de l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence. Il y eut sa part de travail ; mais, n'ayant pu l'achever, sans doute à cause de sa goutte, son disciple Jean Cosci (1) acheva ce qu'il avoit commencé.

NALDINI (LORENZO). Il se faisoit nommer en France Laurent Regnauldini, et c'est ainsi qu'il est appelé dans les comptes des batimens du roi. Je le trouve employé dès l'année 1535, qui est le tems que François Ier commença à faire décorer de peinture et d'ornemens de stuc les appartemens du chateau de Fontainebleau nouvellement construit, et l'on voit que c'est un des premiers artistes qui soit venu d'Italie en France. Le Vasari aura sans doute estropié son nom qui étoit Rinaldini. Il étoit aux gages de 20 liv. par mois (2).

---

(1) Giovane Balducci, detto Cosci.

(2) Il était venu en France avec son maître le Rustici : « Après le renvoi des Médicis, l'an 1528, Giovan Francesco, dit le Vasari, ne se souciant pas beaucoup de vivre à Florence, laissa le soin de toutes ses affaires à Nicolo Buono, et s'en alla en France avec son élève Lorenzo Naldini, surnommé Guazzetto... Le susdit Lorenzo Naldini, surnommé Guazzetto et élève du Rustici, a, en France, exécuté beaucoup d'œuvres de sculpture ; mais je n'en ai pu savoir le détail, pas plus que de celles de son maître. Ledit Lorenzo avait, dans les faubourgs situés en dehors de la porte de San Gallo, qui furent minés à l'époque du siége de Florence, une maison que le peuple jetta alors par terre avec les autres. Cela lui avait causé une telle douleur, que lorsqu'il vint revisiter sa ville natale en 1540 (par suite sous François Ier), quand il ne fut plus qu'à un quart de mille de Florence, il mit sur sa tête le capuchon de son manteau et se couvrit les yeux pour ne pas voir, en passant par cette porte, les ruines du fauxbourg et de sa maison. Les gardiens de la porte, le voyant ainsi encapuchonné, lui en demandèrent la raison, et, quand ils eurent appris de lui pourquoi il était ainsi couvert, s'en moquèrent. Lorenzo, après un séjour de peu de mois à Florence, retourna en France, où il emmena sa mère. Il y vit et y travaille encore maintenant. » Vasari en parle ailleurs une autre fois, en le mettant, dans la vie du Rosso, au nombre des stucateurs qu'il employait à Fontainebleau, et, dans *la Renaissance des Arts* de

NANNOCIO. Ce fut lui qui fit les scènes ou décorations pour la représentation de la *Calandra*, commédie que la nation florentine fit jouer à Lyon en 1548 à l'occasion de l'entrée que fit dans cette ville Henri II et Catherine de Médicis, et dont on a une relation imprimée à Lyon, chez Rouille, en 1549, 4°, avec figures (1).

M. de Laborde (cf. la table de son premier volume), on le trouve cité en effet dans les comptes des travaux de ce château. Il travailla aussi au tombeau de Henry II (p. 512).

Une autre mention publiée par le même M. de Laborde (p. 528) est particulièrement curieuse en ce qu'elle nous montre que Naldini s'était marié en France : « A Magdelaine Cotillon, vefve de Laurens Regnauldin, sculpteur, la somme de 100 livres. » Le compte va du 12 août 1568 au 15 avril 1570, et la dernière fois que Regnauldin est cité, c'est dans un compte des quatre premiers mois de 1566. Ainsi, en admettant qu'il soit mort cette année même, il aurait toujours vécu et travaillé en France pendant trente-huit années.

Nous citerons enfin sur lui quelques vers perdus dans une comparaison de l'*Art poétique* de Vauquelin de la Fresnaye, qu'on ne s'attendait guère à voir figurer ici, mais qui sont tout à fait curieux :

A Paris Renaudin, imager diligent,
Sçait bien representer en bronze et en argent
Les ongles et les mains, et de douce entailleure
Imiter gentiment la crespe chevelure;
Mais le chétif ne peut d'une dernière main
Parfaire son ouvrage. Ainsi, etc.
(Caen, éd. de 1605, p. 11.)

On remarquera que Vauquelin parle seulement de bronze et d'argent. Comme notre artiste était surtout un très-habile fondeur, il est d'autant moins nécessaire de supposer qu'il est ici question d'un autre, d'un fils, par exemple. D'ailleurs, Vauquelin a pu parfaitement connaître Lorenzo ; étant mort en 1606 à soixante-douze ans, il était né en 1534, et par suite, en 1566, dernière date connue de l'existence de Regnauldin, Vauquelin avait déjà trente-deux ans.

(1) Voici le passage de la relation où Mariette a trouvé ce nom ; « Entrando hora nella sala havete a sapere che à l'incontro della porta era à punto per linea retta la Prospettiva col foro, disegnata per mane di maestro Nannoccio, che qua si trova gia sono piu anni al servitio del cardinale di Tornon et figurata per Firenze. » Suit la description de toutes les peintures. Un autre Italien fut

NANTEUIL (ROBERT), de Rheims, dessinateur et graveur ordinaire du cabinet du roy. Le principal talent de cet artiste étoit de faire des portraits, et ce qu'il a gravé dans un autre genre se réduit à quelques pièces, au lieu que ses portraits sont en grand nombre, presque tous d'hommes illustres par leur naissance, leur dignité ou leur science. Il en a peint luy-mesme la plus grande partie en pastel ou dessiné à la pierre de mine sur le naturel, avant que de les graver; il les faisoit très-ressemblans, et les Italiens ont été obligés d'avouer que c'estoit le premier graveur qui avoit sçu représenter dans sa gravure les couleurs de la chair (1).

— Image de Nostre Seigneur J. C., gravée par Nanteuil étant fort jeune et n'ayant encore aucune pratique de gra-

---

chargé de la partie sculpturale. En parlant des statues de la salle, il est dit: «Le quali furono guasi tutte fatte, si come anco le quatro che erano nel ricetto, di mano di maestro Zanobi scultore fatto venire in diligenza di Firenze per questo effetto solamente.» — Vasari, qui parle de Nannoccio comme d'un élève d'Andrea del Sarto, nous apprenait déjà qu'il avait été amené en France par le cardinal de Tournon.

(1) On peut voir, sur Nanteuil, Florent le Comte, III, 187-193; les *Hommes illustres* de Perrault, l'abbé Lambert, III, 2e partie, p. 246; Vigneul Marville, I, 222-4; les *Mémoires* de Marolles, III, 202-3; Piganiol, VIII, 101. Il n'est pas besoin de rappeler l'excellent catalogue que M. Robert-Dumesnil en a donné dans son *Peintre-graveur français*. — « Nanteuil, fameux graveur, disoit qu'il y a certains endroits du visage qu'il faut exactement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, et que, quand une fois on a donné exactement ces traits, le reste est comme immanquable. » *Recherches historiques et curieuses*. Paris, 1723, in-12, p. 381.

— M. Faucheux, dans la *Revue universelle des arts*, numéro de mai 1856, 2e année, tome I, p. 169-72, a publié son brevet de la charge de dessinateur et graveur du roi en date du 15 avril 1658; il y a aussi publié, comme inédite, une ordonnance de mille livres de pension en date du 15 juin 1659, qui avait déjà été imprimée par M. Lacordaire dans les *Archives* (n° du 15 janvier 1855, *Documents*, tome III, p. 267-8).

ver; l'extrême envie qu'il avoit d'exercer cette profession ne luy permettoit pas d'attendre qu'on luy en donnât les premiers élémens, et l'on prétend mesme que, manquant d'outils pour graver cette planche, il se servit d'un cloud qu'il aiguisa en manière de burin. — C'est ce qu'on appelle communément le Christ au cloud. — 1650 est sans doute seulement la date de la dédicace; Nanteuil, ayant retrouvé depuis cette planche qu'il avoit gravée dans sa plus tendre jeunesse, l'aura dédiée à ce R. P. Villequin, religieux de S. Remy de Reims, où je crois qu'il avoit fait ses études.

— E. Ivelin, anglois, resident en France. Sans nom; l'année 1649 escritte à la main; c'est ce qu'on appelle ordinairement le milord; rare. — Ce n'est icy ny son nom ny sa qualité. Il estoit chevalier et homme de lettres; il a composé un livre sur les arbres; un seigneur anglois, curieux d'estampes, m'en a donné le titre : *J. Eveylin's discourse on forest trees.* Il croit qu'il s'appeloit Jean. Son nom de famille est Eveylin. — Il s'appelloit Jean, j'en suis certain; il a composé un livre en anglois, où il parle de tous les graveurs (1).

— ..... Femme de M. Gillier; gravé en 1652. — J'ay veu une généalogie de la maison de Gillier, où la femme de Melchior de Gillier, seigneur de Lagny, maître d'hôtel ordinaire du roy, estoit nommée Marie Jolly. Reste à sçavoir si c'est icy, comme on le prétend, le portrait de la femme de Melchior de Gillier (2), dont Nanteuil a aussy gravé le portrait. (*Rob. Dumesnil*, IV, *n^os* 102 *et* 103 *de l'Œuvre de Nanteuil.*)

---

(1) Sur Evelyn, cf. les *Anecdotes sur la peinture* de Walpole. On a publié depuis ses curieux *Mémoires;* la planche de son portrait, par Nanteuil, existe encore en Angleterre, car des épreuves modernes figurent en tête de la seconde édition donnée en 1819, in-4°, et sans doute aussi en tête de la première.

(2) Il y a eu un marquis de Clérambault du surnom de Gillier. Cf. cet *Abecedario*, article Mattei, t. III, p. 290, à la note.

NANTEUIL FAISANT LE PORTRAIT EN PASTEL DE LA REYNE MÈRE (1).

Pour répondre aux vœux de la France,
Je travaille au portrait de Votre Majesté;
Mais comment luy donner sa juste ressemblance,
Si je n'exprime point la magnanimité.

Je dois encor dans cette image
Peindre tous les attraits que forme la douceur;
Je dois peindre, en un mot, le cœur sur le visage,
Où les grâces seront jointes à la grandeur.

Que cet ouvrage est difficile!
Pour faire son effet avec vivacité
Il doit montrer votre ame et constante et tranquile,
Et même quelques trais de votre piété.

Grande Reyne, je vous conjure
De m'accorder le temps qu'il faut pour ce pastel;
Quel temps ne faut-il point pour faire une peinture
D'un objet qui doit être un exemple immortel?

---

(1) On a beaucoup parlé du talent pour les vers de Robert Nanteuil, qui a souvent, sinon même toujours, écrit les vers gravés au bas de ses portraits. Marolles en a dit dans son bizarre livre des *Peintres* :

Comme il fait de beaux vers, sa verve est immortelle;

et, dans son non moins bizarre *Denombrement de ceux qui m'ont donné de leurs livres ou qui m'ont honoré extraordinairement de leur civilité* (Mémoires, in-12, t. III, p. 325) : « Robert Nanteuil, de Reims, peintre excellent, pour quelques portraits choisis et gravés de sa main, et pour plusieurs vers de piété et d'autres à la louange du Roi et de la Reine, tournés d'une manière si élégante et si fine qu'il y a sujet de s'en étonner. » Ceux que nous donnons ici nous ont été indiqués par M. L. Lacour dans un recueil conservé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale (Fonds de l'Oratoire, n° 129, in-folio). Ce sont trois placards imprimés, de format in-folio; le premier s'y voit page 179, le second, dont il y a deux exemplaires, pages 169, 178, et le troisième page 185. Ces placards sont nécessairement tellement rares, si même ils ne sont pas uniques, que les lecteurs de Mariette nous sauront gré de les mettre à même de juger de la poésie de Nanteuil. Tallemant a rapporté une jolie réponse de Nanteuil à Ménage : Nouv. éd., t. V, p. 227.

NANTEUIL COMMENÇANT LE PORTRAIT EN PASTEL DE LA REYNE.

Charmante espouse de Louis
En mon art aujourd'huy j'ay peu de confiance.
Dès le premier essay de votre ressemblance
Mes yeux, à votre aspect, se trouvent éblouis;
Aussi, lorsque le ciel vous forma pour la France,
Il fit tout vostre teint de la blancheur des lys.

Cependant si votre bonté
Veut accorder du temps à mon humble prière,
Si je puis soutenir cette vive lumière
Dont brillent tous les traits de Votre Majesté,
Je prendray dans mon art une assurance entière
Pour peindre les vertus en peignant la beauté.

Mais comment peindre un si beau teint?
Les plus vives couleurs meurent en sa présence,
Et mes foibles crayons m'ostent toute espérance
De pouvoir arriver où personne n'atteind;
Je demeure confus de mon insuffisance
Et je sens que l'ardeur de mon esprit s'esteind.

Travaillons pourtant tout de bon;
Tachons de réussir en cet illustre ouvrage,
Et formons de la Reyne une si belle image
Qu'elle fasse admirer l'adresse du crayon ;
Relevons nos esprits et reprenons courage;
On a peint le soleil même avec un charbon.

LE PORTRAIT D'UNE VÉRITABLE FORTUNE.

Je forme en peu de vers une fidelle image
De l'unique destin que veut un homme sage
Après avoir domté la folle ambition
Qui le pouvoit troubler dans sa condition.

L'argent seul ne sçauroit établir la fortune;
On le croit cependant et c'est la voix commune.
C'est un bien d'en avoir, et de n'en avoir pas
C'est un mal aussi grand que le mal du trépas.
Il faut donc en avoir, mais seulement pour vivre
Tranquile dans l'état que notre sort nous livre;
Car, pour metre le comble à nos prosperitez,
Il faut que l'homme heureux ayt trois felicitez,
Le corps sain, l'esprit libre et qu'il soit à son aise,
Et, ne les ayant pas, il n'a rien qui luy plaise.
Mais, lorsqu'il en jouit, il est trop fortuné,
Et c'est ce qui s'appelle être heureusement né.
Tout dépend de ces biens quoyque l'on s'imagine;
Ils ont des autres biens la sensible origine;
C'est d'eux que vient la joye, et cette belle humeur
Qui répand dans notre âme une vive douceur
Quand la possession de ce qui la contente
Répond à son idée et remplit son attente;
Mais je veux m'arrester à rechercher les traits
Qui font de ces trois biens les plus charmants attraits.

Nous avons le corps sain, lorsque selon notre age
Notre tempérament est dans son plein usage
Et que par le tissu d'heureuses actions,
Nous sentons qu'il fait bien toutes ses fonctions.
L'esprit se trouve libre, et son heur est extrême
Quand de ses passions il s'affranchit lui même
Et que nos jours, exemts des plus cruels malheurs,
Laissent l'âme en repos et le corps sans douleurs.
C'est pendant ce repos qu'elle est plus agissante,
Qu'elle est plus élevée et plus intelligente,
Qu'elle adore son Dieu, révère ses autels,
Et qu'elle aspire enfin aux biens des immortels;
Puis, suivant son destin qui l'excite à la gloire,
Elle veut dans les arts remporter la victoire,

Briller dans la science, exceller en tous lieux,
Et charmer à l'envy nos esprits et nos yeux.
Je finis cet ouvrage en faisant la peinture
Des biens qu'il faut avoir, puisque notre nature
En tire incessamment un si puissant secours
Qu'il nous fait parvenir à l'aise de nos jours.
Ouy c'est être à son aise alors que l'indigence
N'est point un triste obstacle à notre subsistance
Et que, pour couronner un travail sans excez,
On est récompensé par ces heureux succez
Qui tracent de la vie une route certaine,
Et nous font subsister seurement et sans peine.

Tout consiste, en un mot, à pouvoir aisement,
Cependant que nos jours coulent tranquilement,
Accorder au besoin ce qui soutient notre être
Dans la condition où Dieu nous a fait naître.
Voilà ce que j'entens et ce qu'il faut avoir,
Et la vie autrement est un pur désespoir.

NANTEUIL.

NASELLI (FRANÇOIS) a été un fort bon copiste et s'est principalement attaché à copier les tableaux des Caraches et du Guerchin. Il avoit particulierement étudié sur les ouvrages du Bastaroli, et l'on voit quelques-uns de ses tableaux qui sont tellement dans la maniere de ce maitre, qu'à moins d'être excellent connoisseur, rien n'est si aisé que de s'y méprendre. Sa mort est arrivée en 1630, et il reçut la sépulture dans l'église de Se Marie aux Roses, à Ferrare, sa patrie. *Descriz. delle Pitt. di Ferrara*, p. 20. Il est fait mention dans ce même livre d'un Alessandro Naselli que je crois plus moderne; mais l'on se contente de citer les ouvrages qui sont de lui dans les églises de Ferrare, sans en rien dire de plus.

NASINI (Il cavalier GIOSEFFO NICOLO) est né à Sienne en 1664; après avoir appris les premiers principes du dessein auprès de Fr. Nasini son père, il est venu à Rome, âgé seulement de 14 ans, et est entré chez le Ciro Ferri, chez lequel il a demeuré jusqu'à l'âge de 22 ans. M. Crozat avoit les portraits du père et du fils qu'il avoit trouvé dans la collection du S. Pio. Il a un fils nommé Apollonio à qui il a appris la peinture et qui est né à Florence en 1697. Mss. de Pio. Il y a encore de ce nom un peintre nommé Antoine, et un autre nommé François, dont il y a nombre d'ouvrages dans les églises de Sienne; mais j'ignore s'ils sont les fils ou les frères de Joseph Nasini.

NASINI (APOLLONIO), fils du chevalier Joseph Nasini, est né à Florence en 1697, et a appris à peindre de son père.

NATALI (JEAN-BAPTISTE), né à Pontremoli en Toscane, le 14 octobre 1698, faisoit son métier de peindre des décorations de théâtre, et, comme il étoit foncé dans la perspective, il y acquit une sorte de réputation, et il n'y a guère eu de villes en Italie qui ne l'ait employé. Il se forma pour la peinture sous Sébastien Galeotti, dont il fut toujours le disciple. Son père et ses oncles étoient peintres, mais il les trouva apparemment peu propres à lui donner d'utiles leçons. Il se transporta avec eux à Plaisance, et là il étudia l'architecture, et Pietro Righini lui en enseigna les règles. On le fit venir à Naples, et il y bâtit l'église de Se Brigitte. Mais en quoi il se rendit plus utile au public, ce fut en dessinant les veuës des monuments anciens qui subsistent à Pouzzole et aux environs et en en prenant les plans. Il en étoit occupé et avoit dessein de les publier, lorsque la mort le surprit le 10 novembre 1765. L'ouvrage a paru à Naples depuis sa mort en 1768, et forme 1 vol. in-fol., forme

d'atlas, qui est aussi bien exécuté qu'on le peut attendre d'un pays qui manque de bons graveurs. L'éditeur Paul Ant. Paoli a fait suppléer par les meilleurs artistes qu'il a pu trouver ce qui pouvoit manquer pour rendre l'ouvrage parfait. Natali étoit un homme instruit, de bonnes mœurs et fort sociable. Il s'étoit retiré chez les religieux de Se Brigite. La goute, à laquelle il étoit sujet, le fit beaucoup souffrir et contribua beaucoup à racourcir ses jours.

NATALIS (MICHEL). Comme c'est à Paris que Natalis a fait ses premiers ouvrages et que c'est encore dans cette ville qu'après s'être fort perfectionné durant ses différents voyages, il a gravé ce qui luy fait le plus d'honneur, l'on ne peut se dispenser de luy donner place parmi les graveurs de France. C'est par un semblable motif que Pitau, Edelinck, Van Schuppen et plusieurs autres excellents graveurs sont regardés comme François, quoyque étrangers par leur naissance, la veritable patrie des artistes étant proprement le lieu où ils ont eu le plus d'occasion d'exercer leurs talens. Celuy-cy s'est surtout distingué par sa belle manière de graver au burin; l'accord qui règne dans ses teintes, l'arrangement et la netteté de ses tailles, toute la suitte de son travail, sont autant de preuves du soin extrême qu'il prenoit pour qu'il ne luy échappât rien dans ses ouvrages qui parût négligé. Plus l'on fait attention à la manière dont il les a exécutés, plus l'on est forcé d'avouer qu'il n'y a presque point d'estampes dont la couleur soit plus douce et plus agréable, ce qui provient de l'habileté de Natalis à fondre son travail pour le rendre harmonieux et en même temps de la fermeté avec laquelle il sçavoit manier le burin. Tout ce qu'il a gravé est dans les mêmes principes, et il n'a presque point varié de manière; il n'a proprement fait que l'embellir par son assiduité à l'ouvrage et par les avis des peintres d'après lesquels il gra-

voit. Sandrart fut un de ceux à qui il eut le plus d'obligation; ce fut luy qui luy donna entrée chez le marquis Giustiniani, où il l'occupa à graver une partie des statues antiques de la gallerie de ce seigneur, en compagnie de Bloemaert et de plusieurs autres fameux graveurs, qu'il avoit fait venir à Rome pour ce sujet. De retour dans sa patrie, Natalis y continua de graver avec grand succès différents sujets et en particulier des portraits dont on ne peut assez admirer la beauté du travail. Mais ce qu'il grava à Paris, depuis qu'il y eut été appelé pour la seconde fois et qu'il y eut fixé son séjour, est encore plus considérable, et, si la perfection de la gravure s'y trouvoit soutenue par un plus excellent goût de dessein, il ne se pourroit rien désirer de plus accomply.

— Michel Natalis, né en 1609 (1), mort environ l'an 1669 (2) à Liège. — Michel Natalis naquit à Liège; son père, qui était aussi liégeois, était graveur de monoyes (3). Le jeune Natalis, ayant appris les premiers éléments du dessein, se forma de luy même dans la gravure, en prenant pour modeles les ouvrages de Charles de Mallery d'Anvers, et gravant comme luy de petits sujets de dévotion. Il continua à en graver plusieurs petittes planches pendant quelques années qu'il vint demeurer à Paris. Ce n'estoit guerres le moyen de s'avancer dans sa profession; aussy jusques là n'y avoit-il pas fait beaucoup de progrès. Dans l'intention de s'y rendre plus habile, il entreprit le voyage de Rome, suivant toutes les apparences vers l'année 1630, et il y arriva dénué de tous les secours nécessaires. Soit manque d'habileté, soit

(1) Cette date de la naissance de Natalis m'a été envoyée de Liége par des personnes de sa famille. (M.)

(2) Dans le mémoire que l'on m'a envoyé de Liége, il est marqué que Natalis mourut environ l'an 1665, mais cela ne peut être par les raisons que j'en ai apporté à la fin de cet écrit. (M.)

(3) Sandrart, p. 360. (M.)

faulte de connoissances, il couroit risque de manquer d'ouvrage, si Sandrart, à qui il trouva moyen de se faire connoistre, ne se fût offert à luy fournir tous les moyens d'étudier. Ce peintre demeuroit pour lors chez le marquis Vincent Giustiniani, qui, ayant conçeu le dessein de donner au public tous les morceaux de sculpture antique qui étoient dans sa gallerie, avoit en quelque façon donné à Sandrart la direction de ce grand ouvrage. Natalis en grava plusieurs sous sa conduitte, et il y a grande apparence que l'exemple de Corneille Bloemaert, qui travailloit en même temps au mesme ouvrage, ne contribua pas peu à lui faire prendre une meilleure manière de graver. Bloemaert étoit déja très habile lorsqu'il arriva à Rome; Natalis au contraire ne sortoit point des bornes de la médiocrité. Ce premier quittoit une excellente école; l'autre n'avoit eu encore personne pour le former, et la nature, qui luy avoit accordé une grande facilité de couper le cuivre avec netteté, luy avoit refusé le goût et cette souplesse qui est l'âme des ouvrages et qui leur donne pour ainsi dire la vie. C'est ce qui fait que tout ce qu'il a gravé paroist de fer et qu'il y règne une certaine sécheresse, le dernier deffaut causé par la trop grande attention qu'il a de couper le cuivre avec netteté, et le premier provenant de la roideur de ses tailles, qui n'expriment jamais par leur sinuosité le relief et l'enfoncement des objets pour les faire paroistre de relief. Les burins, dont Natalis se servoit pour graver, étoient un obstacle; ils étoient d'une longueur extraordinaire et d'une trempe fort dure; avec de pareils burins, il ne luy étoit pas possible de former des traits flexibles, par la difficulté qu'il y avoit à les conduire autrement que dans des directions droittes, au lieu qu'il est plus aisé de promener en tous sens des burins d'une médiocre grandeur; et, lorsqu'ils sont d'une trempe moins dure, s'ils ne coupent pas le cuivre si net, ils gravent plus moelleusement. Mais

Natalis ne put jamais se deffaire de ces deux deffauts, et, quelque chose qu'il ait fait pour paroistre moelleux, il n'a jamais pu y réussir. L'on doit cependant en excepter les fonds de ses planches, surtout lorsqu'elles sont d'une seule teinte, car il n'y a point de graveur qui ait possédé comme lui l'art de les accorder. Son saint Bruno, d'après Bertholet, est en ce genre un modèle parfait. Il s'y trouve de grandes parties de demie teinte, dont la couleur est si égale que cela forme des repos tout à fait harmonieux. Il ne faut pas croire que ce travail fut fait sans peinne; ce n'estoit qu'à force de rentrer ses tailles, d'adjouter des points en certains endroits, qu'il y parvenoit, et même cette conduitte de travail l'avoit insensiblement conduit dans une manière lourde et trop appesantie d'ouvrage, dont ses dernières planches faites à Liège se ressentent plus qu'aucunes autres. La premiere maniere qu'il avoit arrivant à Rome étoit fort imparfaitte, comme on l'a fait remarquer; mais elle dura peu, et ce qu'il grava ensuitte fut moins tourmenté, plus léger d'ouvrage et d'une couleur aussy douce que tout ce qu'il fit depuis. Comme c'étoit d'ailleurs la pluspart d'après de bons maistres, car ce fut presque toujours d'après Romanelle, d'après André Camassée et d'après André Sacchi, l'excellence des desseins suppléa au peu de goût du graveur, qui, n'ayant aucun fond de dessein, ne se soutenoit qu'autant que les ouvrages qu'il imitoit étoient excellents par eux mesmes. Quoyqu'il altera, et il alteroit toujours infiniment, il en restoit toujours d'excellents vestiges; au lieu que, lorsqu'il gravoit d'apres des maistres d'un médiocre mérite, il n'étoit plus soutenu, et sa belle graveure seule, sans dessein et dépourveue de goût, n'avoit plus rien que d'insipide. Quelques pièces qu'il a gravé en Italie, d'après des maîtres de peu de nom, et où il a pris autant de soin qu'il en étoit capable, en sont une preuve. De retour d'Italie vers l'année 1640, Natalis revint à

Liège, d'où, après s'estre arresté quelque temps et estre peut-être venu à Paris (1) où il auroit gravé une partie des portraits qui sont dans le livre des Triomphes de Louis le juste, mis au jour par Jean Valdor, en 1645, après un travail de six ans, il vint s'établir à Anvers. Pendant trois ou quatre années de séjour, il y grava quantité de planches, la plus part d'après les desseins d'Abraham Van Diepenbecke, qui conduisit son travail et luy fit prendre une maniere plus fondue, moins roide et plus propre à satisfaire les règles du clair obscur, enfin qui approchoit davantage de la maniere de graver de Paul Pontius et des autres excellents graveurs des Pays-Bas qui vivoient pour lors. Ce fut en suivant cette méthode qu'il grava cet excellent tableau de Rubens qui représente Jésus Christ chez Simon le Pharisien et la Magdelaine à ses pieds; mais, comme il l'exécuta sous la conduite de Diepenbecke, ce peintre ne put s'empêcher d'y glisser beaucoup de sa manière, et, par les touches trop ressenties qu'il y répandit, il détruisit cette belle harmonie qui règne dans le tableau; à cela près l'estampe est bien gravée et l'une des plus parfaittes de Natalis. D'Anvers il revint encore à Liège, où, ne trouvant point de peintre habile dans le clair obscur, il oublia la manière qu'il avoit prise à Anvers pour reprendre sa première maniere roide à laquelle il étoit naturellement porté, et, s'il s'attacha à fondre son travail, ce fut moins dans l'idée de faire de l'effect en exprimant differement les différents objets, ce qu'il ne sçut jamais, que pour parvenir à une belle couleur de burin. Bertholet Flemael (2),

---

(1) Natalis étoit à Paris en 1646; j'ay veu une lettre ecritte par Jean Meyssens à Langlois, dit Chartres, dattée d'Anvers du mois d'octobre 1646, où il le prie de faire ses complimens à Natalis, ayant appris qu'il étoit arrivé à Paris. (M.)

(2) Sandrart l'appelle, dans la vie de Natalis, Barthelemy Flemael. (M.)

peintre de l'Académie royale de peinture de Paris et qui est mort chanoine de Liège, fut celuy d'après qui il grava le plus de choses. C'étoit un peintre froid, mais qui ne manquoit pas de composition. Tout ce que Natalis avoit gravé jusques alors luy avoit acquis une grande réputation et luy avoit procuré l'employ de graveur des monnoyes qu'avoit son père. Son grand père l'avoit eu aussy, suivant le mémoire que l'on m'a envoyé de Liège. L'Electeur de Cologne, son souverain, luy avoit accordé dès l'année 1648 le titre de son graveur ; il luy donna pour récompense la charge d'inspecteur des poids et mesures du pays (1), et lorsque Léopold premier fut couronné empereur à Francfort, en 1658, Natalis y vint et eut l'honneur de dessiner et de graver son portrait avec une approbation générale. Telle étoit la situation de Natalis, lorsqu'il revint encore à Paris, je crois vers l'année 1661, où Valdor, son compatriote et son amy, qui y étoit avantageusement étably (2), — il y étoit en qualité d'envoyé de l'électeur de Cologne, Maximilien Henry de Bavière, — l'appela et luy donna à graver d'excellents tableaux du Poussin et de Bourdon. M. Jabach luy donna apparemment dans ce mesme temps à graver le portrait du marquis du Guast du Titien, dont il avoit le tableau original, qu'il vendit depuis au roy de France; au goût et à la roideur près, c'est un morceau parfait. Ce luy fut une nouvelle occasion de déployer tout son sçavoir; en effet, quelque parfaits que fussent tous les ouvrages qu'il avoit gravés jusqu'alors, il n'y en avoit point encore eu où la netteté, la pureté et l'égalité des traits, et par conséquent l'union et la beauté de couleur, fussent portés à un plus grand degré de perfection. S'il est vray,

(1) Mémoire envoyé de Liége. (M.)
(2) Cf. les *Archives*, *Documents*, T. I, p. 227-30.

comme le dit Sandrart, que le roy de France l'eût pris à son service, il ne jouit pas longtemps de cet avantage, car, après avoir fait un séjour fort court à Paris, il retourna encore à Liège, où il estoit en 1663, et il y continua de travailler jusqu'à environ l'année 1666, qui est la dernière de ses pièces que je trouve avec une datte, et je ne prévois pas même qu'il en ait pu faire beaucoup depuis, soit qu'il eut abandonné la graveure, soit que sa mort arriva pour lors. Quoyque Natalis ne fut pas un fort bon dessinateur, il ne laissoit pas de dessiner dans sa manière, et quelques fois même il s'est hasardé de produire des desseins de son invention, qui sont assez passables; l'on en peut juger par ceux qu'il a gravés. Il dessinait aussy des portraits; plusieurs de ceux qu'il a gravés l'ont été sur ses desseins; ses planches de portraits sont, ce semble, celles qu'il s'est le plus attaché de terminer. On les estime et il y en a plusieurs parmy, qui sont fort difficiles à trouver.

— M. Prou, qui a connu Natalis, m'assure qu'il l'avoit veu à Paris en 1668 chez Bourdon, qui estimoit Natalis. Il y étoit venu, accompagné de son fils qui étoit peintre, et il s'en retourna à Liège peu de temps après, sans avoir rien gravé à Paris dans ce voyage. Il y en avoit fait plusieurs autres précédemment en différentes occasions, pendant lesquels il avoit gravé plusieurs excellentes planches, surtout d'après Bourdon, la plus part pour Valdor, qui étoit intime amy de Bourdon. Ce Valdor se donnoit pour peintre et ne peignoit point; il entreprenoit des ouvrages qu'il faisoit exécuter par d'habiles gens qui luy étoient dévoués. Il se piquoit d'estre connoisseur; c'estoit proprement un honeste brocanteur, et qui sçavoit faire valoir son mitridate. Pour en revenir à Natalis, de retour à Liège, il grava le S. Bruno d'après Bertholet, qu'il ne put rachever, la mort l'ayant surpris sur cet ouvrage qui estoit assez avancé. Ce dut être environ

l'an 1669, car sa veuve aporta la planche à Paris dans l'état que son mary l'avoit laissée, et la fit voir à Bourdon, qui mourut au commencement de 1671. Van Schuppen fut choisi pour la rachever. M. Prou, qui m'a confirmé cette particularité, avoit eu occasion de voir la planche imparfaite entre les mains de Bourdon son maistre. Il croit que Natalis pouvoit avoir aussy, lorsqu'il mourut, soixante et quelques années, que c'étoit un homme d'un aimable caractère et qui avoit le talent de se faire des amys.

— Je crois que c'étoit la coutume de Natalis de graver ses planches à Liège et de les envoyer ou apporter quelques fois luy même à Paris, lorsqu'il les avoit finies. C'étoit pour lors assez la coutume, et c'est ainsy qu'en usoient Mrs Poilly, étant à Abbeville.

— La Se Vierge près d'une fontaine, tenant l'enfant Jésus adoré par des anges et acompagné de S. Joseph, Se Elisabeth et S. Jean, d'après Bourdon. Les premières épreuves portent la dédicace à Maximilien Henry, électeur de Cologne, par J. Valdor de Liège, résident auprès de Louis XIV, et Michel Natalis, graveur de Son Altesse Electorale. Depuis P. Mariette, ayant acquis cette planche de Valdor, fit effacer la dédicace et y mit son adresse avec la datte 1663; peu après il la fit servir en thèse pour l'abbé de Bouillon, qui y fit graver ses armes; à ces épreuves la datte est effacée.

— S. Philippe Benizy, instituteur de l'ordre des Servites, à genoux devant la Se Vierge. — Gravé en Italie; de son meilleur. Je le crois plus tôt d'après quelque flamand et plus tôt d'après Diepenbeck que d'après un autre. — Baldinucci, dans la vie de Carlo Dolce, fait mention d'un S. Philippe Benizzi, qu'il dit être gravé d'après le tableau de ce peintre, et ne nomme pas le graveur. Mais j'ai un pressentiment qu'il veut parler de cette estampe de Natalis. Il est constant qu'elle a été gravée en Italie.

— Petit cartouche au haut duquel sont les armes de la congrégation du mont Olivet, et deux cornes d'abondance remplies de fruicts. Sans nom de maistre; plus artistement gravé que toutes les autres pièces de Natalis; c'est que je pense qu'il l'a fait d'après une pièce de Carache; je la croyois douteuse, mais mon père l'estime incontestable et mon grand grand père le pensoit aussy.

— La France assise sur des trophées dans un throsne environné de divers personnages qui, par les simboles dont ils sont accompagnés, représentent l'Abondance, la Justice, la Sincérité, la Fidélité et autres vertus. Pièce allégorique. — Cette pièce paroist avoir été gravée à Rome où elle avoit servy pour une conclusion qui représentoit le règne de la Sagesse, avec cette inscription : *Sapientia præsidet orbi*. La planche ayant ensuitte été apportée en France, on effaça cette inscription, et, dans l'écusson où elle étoit renfermée, l'on grava en place les armes de France pour la faire servir de sujet à une thèse de philosophie soutenue à Poitiers en 1655 et dédiée aux officiers du présidial de cette ville par les philosophes du collége des Jésuites de cette ville. Nicolas Poilly en grava le bas. Il ne s'y trouve aucun nom d'artistes.

— La ville de Rome assise sur un piédestal, au milieu de Mars et de Minerve, et de plusieurs génies dont les uns luy offrent des couronnes et les autres portent les étendarts des divers quartiers de cette ville, gravée à Rome d'après Barthélemy Mendoza. Pour une conclusion; avec la devise *Arcanis nodis. MNfc.* — Mauvaise composition très-mal exécutée pour le dessein; Natalis, n'ayant pas lui-même de fond de dessein, ne faisoit bien qu'autant qu'il travailloit d'après de bons maîtres; passé cela il étoit misérable. Il en est de même de tous ceux qui, n'ayant aucun fonds, affoiblissent leurs originaux, au lieu d'y ajouter de nouvelles beautés.

— Architecture, représentée par une femme assise dans une niche. — Frontispice de : Traité des cinq ordres d'architecture, traduit du Palladio, par Le Muet. A Paris, chez F. Langlois, dit Ciartres, 1645. — Natalis d'après P. Champagne; sans noms d'artistes; nous en avons le dessein original de Champagne.

NATOIRE (CHARLES) est né à Uzès (1).

NATTIER (MARC), père des deux Nattier qui ont eu leur article (2), étoit peintre de portraits; il étoit Parisien, et fut reçu académicien le 27 juin 1676. Il est mort à Paris le 24 octobre 1705, âgé de 63 ans. Voyez Guerin, *Descrip. de l'Acad.*, p. 36.

NATTIER (JEAN-MARC), né à Paris, le 17 du mois de mars 1685, y est mort le 7 novembre 1766, âgé de 80 ans et 8 mois. Il fut reçu sur les fonds par Jean Jouvenet. Il étoit fils d'un peintre de portraits qui, quoique reçu à l'Académie royale de peinture, étoit assez médiocre, et je pense que le fils n'eut point d'autre maître. Lui et son frère aîné, Jean-Baptiste,

---

(1) Natoire n'est pas né à Uzès, mais à Nîmes. L'acte a été publié dans les *Archives*, *Documents*, t. III, p. 247, en tête de la correspondance de Natoire avec Antoine Duchesne, dont les annotations sont de M. Paul Mantz. Celui-ci a indiqué, p. 303, le procès de Natoire avec un jeune architecte qu'il avait exclu de l'école de Rome pour n'avoir pas fait ses Pâques. Nous ajouterons que les Manuscrits de la Bibliothèque impériale ont le « Mémoire d'un sieur Mouton, élève de l'Académie française d'architecture à Rome, contre le sieur Natoire, directeur de cette école, sur une contrainte exercée par ce directeur envers plusieurs élèves pour leur faire faire des confessions et communions, et en rapporter des billets. 1768. » Le mémoire est suivi d'une réponse et d'une réplique. (Collection Joly de Fleury, n° 5208.)
(2) Voyez l'article suivant.

commencèrent leur carrière par dessiner avec beaucoup de soin et de propreté les tableaux de la galerie de Rubens au Luxembourg, mais d'une manière froide et qui étoit si fort éloignée de celle du maitre Flamand, que les estampes, qui furent gravées d'après ces desseins, par ce que nous avions de meilleurs graveurs, n'ont donné que les compositions et rien du véritable caractère du peintre (1). Les deux frères Nattier n'étoient pas nés pour faire davantage. Ils mirent de la propreté dans leur pinceau, et ils en demeurèrent là. Le plus jeune des deux frères, qui survequit à son ainé, mort malheureusement ainsi que je dirai ci-après, quitta bientost le talent de l'histoire pour s'attacher uniquement au portrait, sûr que sa façon de peindre plairoit surtout aux dames, qui ne connoissent dans la peinture que les belles couleurs et le fini. Nattier ne se trompa pas; il eut la vogue. Les femmes belles et laides coururent en foule se faire peindre par lui, et toutes en sortoient avec la satisfaction de remporter de sa main un portrait où brilloient les roses et les lys. Celuy qu'il fit de la Reyne, et qu'on a vu exposé au sallon des Tuileries en 1748, m'a paru un de ses meilleurs ouvrages et que je mets fort au-dessus des portraits des dames de France qui pourtant ont eu un grand succès (2). Nattier, protégé par le Grand-Prieur de France, fils du Régent, a longtemps demeuré au Temple, où ce seigneur lui avoit accordé un logement. Ce fut là qu'il tomba en apoplexie il y a quelques années et que, devenu en enfance, il en sortit pour aller mourir dans le voisinage, chez Challe, son gendre. Il avoit marié une de ses filles, sa fille ainée, à M. Toqué, peintre de

(1) Les planches des gravures ont été récemment acquises par la chalcographie du Louvre. N°s 3948-74 du nouveau livret.
(2) Voir la table du livret du musée de Versailles, par M. Soulié.

portraits (1); et une autre, la dernière, à M. Challe, tous deux peintres de l'Académie, où leur beau-père avoit été admis en 1718, et il y avoit été élevé au grade de professeur en 1752. J'ai dit que Jean-Baptiste, le frère ainé, eut une mort funeste. Il se trouva impliqué dans l'affaire de Deschauffours, fut arrêté, mis à la Bastille, son procès fait, et, prêt à subir un jugement infamant, il prit la résolution et eut le courage de se défaire (2). On ne comprend pas comment cela se put

---

(1) Le vie de Nattier a été écrite de la façon la plus intéressante par M[me] Tocqué elle-même, et elle a été publiée dans les *Mémoires inédits des académiciens*, tome II, p. 348-64. C'est le commentaire le plus complet de la notice de Mariette. — Nous noterons une inscription de Nattier, sur une tête de jeune fille au crayon noir et blanc, sur papier bleu, avec quelques fleurs touchées au pastel dans les cheveux : Madame de Pris — filles de M. de Pleneufe — estant jeune, lorce que jay — fait toute la famille de — M. de Pleneufe.

(2) Ces deux extraits de Voltaire suffiront à donner le mot de cette triste affaire. Le premier est tiré d'une lettre à d'Argental, du 20 mars 1776 :

« Mon cher ange, vous souvenez-vous que lorsqu'on brûla Déchauffour au lieu de l'abbé Desfontaines, le feu prit le même soir au collége des jésuites et qu'on fit ce petit quatrain honnête :

Lorsque Déchauffour on brûla
Pour le péché philosophique,
Une étincelle sympathique
S'étendit jusqu'à Loyola. »

(Ed. Beuchot, Correspondance, XIX, p. 560.)

L'autre passage est dans le *Dictionnaire philosophique*, aux notes de l'article *Amour socratique :*

« L'ex jésuite Desfontaines fut sur le point d'être brûlé en place de Grève pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée ; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime, on brûla Deschaufours à sa place. Cela est bien fort ; *est modus in rebus ;* on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit César, Alcibiade, le roi de Bithynie Nicomède, le roi de France Henri III et tant d'autres rois ? Quand on brûla Deschaufours, on se fonda sur les Etablissements de saint Louis, mis en nouveau français au quinzième siècle : « Si aucun est accusé de bougrerie, doit être mené à l'évêque, et, s'il en étoit prouvé, l'en le doit ardoir et tuit li meuble sont au baron, etc. » Saint Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, si le baron en est soupçonné et *si*

faire dans la prison où il étoit renfermé, ni par quelle ruse l'instrument dont il se servit put passer entre ses mains. C'étoit un de ces méchans couteaux émoussés et sans tranchant, avec lesquels on ouvre les huitres. Il s'en coupa la gorge, et je laisse à juger avec quels efforts, et quelles douleurs durent accompagner ce cruel supplice; mais il en vint à bout; on le trouva mort dans sa chambre, et il ne fut plus parlé de lui : c'étoit en 1726. Jean-Marc avoit un fils, qui s'étoit destiné à la peinture et qui lui donnoit de grandes espérances. Il l'envoya à Rome et en fit les frais, mais bientôt il reçut la facheuse nouvelle que ce fils, en se baignant dans le Tibre, s'y étoit noyé. Le père avoit pensé entrer au service du czar Pierre Ier. Il se rendit par son ordre à La Haye, pour y peindre le portrait de l'impératrice Catherine, et il étoit sur le point de passer en Moscovie lorsque, sur les représentations d'un ami qui lui exagera les dangers auxquels il alloit s'exposer, il s'excusa et mit le czar de si mauvaise humeur qu'il ne voulut jamais voir le portrait de l'Impératrice, quelque bien qu'on lui en dit, et le fit retirer d'entre les mains de Boit, à qui il avoit été remis pour le peindre en émail (1). Les desseins de la gallerie du Luxembourg furent achettés par Law, et ils auront éprouvé le même sort que son système; on ne sçait ce qu'ils sont devenus. — Ils se sont retrouvés dans le cabinet de M. Gaignat et ont fait partie de sa vente.

NAZARI (BARTHELEMI), de Bergame, fut disciple du frère

---

il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de bougrerie, saint Louis entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris Deschaufours, gentilhomme lorain. Despréaux eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit. »

(1) Cf. les *Artistes français à l'étranger* de M. Dussieux, Paris, Gide et Baudry, 1856, p. 402-3.

Victor Ghislandi, religieux minime, et ensuite d'Angelo Trevisani. Il a réussi dans le genre des portraits, et, ce qui en étoit une suite, il peignoit avec succès des têtes de caprice. Il est mort à Milan vers l'an 1760, mais il a passé la plus grande partie de sa vie à Venise. V. le livre *Della Pitt. Venez.* p. 400.

NEAL (ELIZABETH). *Walpole citant cette artiste d'après le Gulden Cabinet, Mariette ajoute :* Je ne prévois pas que de Bie n'ait pas fait une méprise, et que, voulant dans l'endroit de son livre où il entreprend de louer en vers les dames qui s'étoient distinguées en maniant le pinceau, il n'ait eu dessein de parler de Mlle Beal, qui florissoit de son temps en Angleterre et qu'écrivant sur de faux mémoires, il n'ait estropié le nom et n'ait écrit Elisabeth Neal au lieu de Marie Beal (Notes sur Walpole).

NEEFS (PIERRE), né à Anvers et disciple de Steenwyck, a pareillement peint des intérieurs d'églises gothiques, et, si son pinceau n'approche pas pour la finesse de celui de son maitre, il ne laisse pas d'être très-ferme et d'entrer dans de très-grands détails; mais en quoi il est très-inférieur a celui de qui il avoit reçu les enseignemens de son art, c'est une dégradation de la lumière et une vapeur, qu'il n'a pas sçu rendre dans le même degré de vérité, et qui font paroître son ouvrage sec en comparaison de tous ceux de Steenwyck. Avec cela ses tableaux ne laissent pas d'avoir leur mérite et de tenir place dans les meilleurs cabinets. Ils sont toujours meublés de petites figures; mais, comme son talent n'alloit pas jusque là, il empruntoit pour les faire la main de Van Thulden ou d'autres peintres, ses contemporains. Descamps a donné place à cet artiste dans ses *Vies des Peintres des Pays-Bas;* mais il n'a pas sçu ni en quelle année il nacquit,

ni la datte de sa mort. Il est pourtant probable qu'il vivoit encore en 1664, année que Corn. de Bie mit au jour son livre de peinture, qui contient un éloge en vers de P. Neefs; car, s'il fut mort alors, il n'auroit pas manqué de le marquer suivant sa coutume.

NELLI (PIETRO), né à Massa di Carrara, le 29 juin 1672, vint jeune à Rome, et, voulant se faire peintre, il se mit auprès de Jean-Marie Morandi, qui, lui trouvant un caractère doux et vertueux, non seulement s'attacha à l'instruire, mais en fit encore son disciple chéri. Nelli, plein de reconnoissance, a toujours demeuré avec son maitre, dont il a cherché à se rendre la manière familière, et il a fait comme lui sa principale occupation de faire des portraits. C'est ainsi qu'en parle le S. Pio dans son mss. des Vies des peintres. M. Crozat avoit trouvé son portrait dessiné dans la collection du Sr Pio, et je l'ai vû dans la sienne.

NERVESA (GASPARO) fu discepolo di Titiano e fece opere in Spilembergo. *Ridolfi, par.* 1, *fol.* 117.

NÈVE (FRANÇOIS DE). Ce peintre avoit une manière excellente de dessiner le paysage. Sa touche est libre et artiste, et ses compositions ornées de tout ce qui leur peut donner de la richesse. Ce qu'il a gravé consiste en six paysages.

NICOLETTO. Marque de Nicoleto de Modène (1), vieux maitre italien du quinzième siècle. Elle comprend toutes les lettres qui entrent dans son nom. L'abbé de Villeloin l'a rapportée sous le n° 10. Je ne comprends pas la raison

---

(1) Voir Brulliot, Ire partie, n° 1200.

qui a pu le faire obmettre au P. Orlandi. Il travailloit encore en 1517.

NIEULANDT (GUILLAUME), d'Anvers, après s'estre mis sous la discipline de Jacques Savery, à Amsterdam, alla en Italie, où il se perfectionna dans l'école de Paul Bril. De retour de ses voyages, il grava une suitte nombreuse de paysages d'après des desseins de Paul Bril, dont il imita parfaittement la manière.

NIVELLON (CLAUDE). 341. *Charles Lebrun. La bataille et le triomphe de Constantin.* 500 liv. Doujen. Bons desseins et dont la composition fait honneur à M. Lebrun; ils sont cependant d'une plume si sèche et d'une touche si égale que je ne jurerois pas qu'ils ne fussent de M. Nivellon, sur des esquisses et sous la conduitte de Lebrun. Ce Nivellon est celuy qui fit les desseins des batailles d'Alexandre pour la gravure (1). (*Catalogue Tallard.*)

NOCKLER (J.-EDME), graveur, élève de Fessard.

NOGARI (JOSEPH), peintre vénitien et disciple d'Ant. Balestra, a principalement réussi à peindre des demi-figures, qui ont eu beaucoup de vogue et qui ont fait sa réputation. Il en eut l'obligation au marquis Castiedi, milanois, qui l'honora de sa protection et qui lui donna le conseil salutaire de

(1) L'un de nous a parlé dans l'*Athenæum français* du 1er juillet 1854, p. 607-8, de ces dessins de Nivelon, et surtout de sa description manuscrite des ouvrages de M. Lebrun, dédiée à Louis XIV, qui se trouvait au commencement du siècle dans la bibliothèque de M. Lami, et dont on ignore malheureusement le possesseur actuel.

ne point sortir de ce genre. Il vivoit encore à Venise en 1762, lorsque Longhi faisoit paroître son livre des Vies des peintres vénitiens, dans lequel il lui a donné place. Le Guarienti a aussi parlé de lui et même assez au long, p. 235. Il est mort en 1763, âgé de 64 ans. *Della Pitt. Venez.* p. 435.

— Joseph Nogari, disciple de Balestra, faisoit craindre dans ses commencemens qu'il ne restât dans une sorte de médiocrité. Il traitoit alors l'histoire. Heureusement pour lui quelqu'un le détourna de ce genre de peinture, et lui conseilla de se renfermer dans la représentation de têtes de caractères. Il suivit ce conseil, et, comme il avoit un pinceau agréable, il plut et il se fit une réputation qui lui fit avoir nombre de partisans. Il fut extrêmement occupé; il n'y eut guere de curieux d'une certaine espece qui ne voulût avoir de ses tableaux dans son cabinet. Il sçavoit rendre ses têtes intéressantes. Il étoit né à Venise en 1706, et il y est mort en 1763. Table des peintres à la fin du catalogue des Tabl. de la Gallerie de Dresde, et Longhi, *Vite dei Pittori Venez.*

NOOMS (RENIER), dit ZEEMAN, a gravé quelques veues de Paris et d'Amsterdam, des vaisseaux, des batailles navalles et autres sujets de marine auxquels il réussissoit. Il paroist par tout ce qu'il a gravé qu'il avoit beaucoup d'intelligence; il estoit à Amsterdam en 1656. Il fut surnommé Zeeman qui signifie en hollandois *le marin*, à cause de son talent (1).

---

(1) De nos jours, un jeune artiste, M. Meryon, a reproduit ces vues de Paris avec une pointe si singulièrement vive et pittoresque, qu'elle lui mériterait de le faire charger de graver en une grande planche le si curieux Zeeman du Musée, représentant la vue de l'ancien Louvre vers 1650. C'est un document de la plus curieuse importance, et qui est loin d'être encore assez connu.

NYERT (ALEXANDRE-DENIS DE), seigneur de Neufville, premier valet de chambre du Roy et gouverneur du château du Louvre, mort à Paris le 30 janvier 1744, âgé de 34 ans. Si jamais les beaux-arts ont fait une perte, c'est assurément celle-cy; M. de Nyert les aimoit et les aimoit avec connoissance. Il en jugeoit avec justesse, et il se faisoit un devoir de favoriser le bon goût. Il voyoit avec peinne le goût moderne, qui n'est étayé que sur des idées chimeriques, fausses et puériles, acquérir une certaine supériorité. Il s'y opposoit de tout son pouvoir, et, comme il étoit prudent, lui seul pouvoit, par des discours circonspects et placés à propos, établir pour ainsi dire à la cour une barrière que le goût dominant auroit franchi difficilement. Il n'est plus; le bon goût a perdu un de ses plus fidèles appuis. M. de Nyert ne pouvoit guères penser autrement qu'il faisoit. Né avec un esprit sage, réglé et solide, comment auroit-il pu goûter tout ce qui s'éloïgnoit des principes de la belle nature? Au contraire, la simplicité noble et majestueuse l'enchantoit. L'antique, Raphaël, Polidore étoient ses héros, et M. Bouchardon, parmi les modernes, étoit un de ceux qu'il estimoit davantage par une conformité de goût. C'étoient les ouvrages de ces grands hommes qui servoient de règle à ses décisions; c'étoient ces grands modèles qu'il avoit choisi pour ses guides. Ceux qui ont vu quelques dessins qu'il avoit fait de son invention ne m'accuseront point d'en trop dire. On y voit un homme à qui il ne manque que de la pratique, qui n'a pas eu le loisir de dessiner d'après nature, mais qui pense finement, qui a un beau génie, qui n'emprunte nullement ses compositions. Il y en a quelques-unes que des maitres faits n'auroient pas honte d'avouer. Un cœur vray, une amitié constante, des mœurs réglées, une piété vive et solide, un grand fond de droiture et un attachement inviolable à ses devoirs, formoient son caractère et le rendoient extrême-

ment cher à un petit nombre d'amis qu'il s'étoit fait et qui le regretteront toujours. En mon particulier, il m'a témoigné trop de bonté pour que je puisse jamais l'oublier. J'ay commencé à le connoître il y a plus de dix-huit ans, chez M. Coypel. Ce fut là où je lui vis prendre les premières leçons du dessein, et depuis je ne l'ay plus perdu de veue. Il fréquentoit les assemblées de M. Crozat, et c'est en voyant des desseins avec lui, que je me suis fortifié dans cette connoissance (1).

NYS (FRANÇOIS DE), peintre de portraits, qui travailloit à Anvers dans le milieu du dernier siècle. Aucun de ceux qui ont écrit les vies des Peintres des Pays-Bas n'a fait mention de celui-ci. Paul Pontius a gravé plusieurs de ses portraits et ce que ces estampes en laissent appercevoir fait présumer que les tableaux n'étoient pas sans mérite. On y retrouve la manière de composer de Van Dyck, et les caractères y paraissent assez heureusement saisis. Ce sont d'ailleurs des portraits de personnes de considération, nouveau motif qui engage à penser du peintre favorablement.

ODAZZI (GIOVANNE), né à Sienne en 1670, avoit appris à dessiner chez Corneille Bloemaert dans la veue de se faire graveur; mais bientost, ayant changé de résolution et voulant

---

(1) Rigaud était mort le 29 décembre. Quant à M. Nyert, il était l'arrière petit-fils de Pierre de Nyert, premier valet de garde robe, puis premier valet de chambre du roi et maître d'hôtel de S. M., mort le 13 février 1682, à l'âge de quatre-vingt-six ans. La charge de premier valet de chambre passa à son fils François, à son petit fils Louis, mort en 1736, et enfin à l'ami de Mariette. Sur toute cette famille et sur les titres de ses différents membres, on peut voir le *Mercure*, mois de février 1744, p. 405. La Fontaine a adressé à l'arrière-grand-père une charmante épitre sur l'Opéra. Œuvres diverses, Paris, 1758, in-16, I, 290-4.

se faire peintre, il se mit chez le Ciro Ferri, chez lequel il demeura jusqu'à la mort de cet habile peintre, et il entra ensuite chez le Bachiche. Comme il avoit un génie extrêmement facile, il a exécuté quantité de grands ouvrages dans les églises de Rome (1).

OLIVIER (ISAAC). Olivier, peintre en miniature. Sandrart ne dit point ce que le P. Orlandi lui fait dire icy. Après avoir parlé avec éloge des miniatures de ce peintre, qui se sont, dit-il, parfaitement bien conservées après bien des années, il a ajouté que ses plus belles miniatures avoient été faites pour Jacques Ier, roy de la Grande-Bretagne, et pour le roy Charles Ier son fils. Je vois que ce peintre avoit aussi été au service de la reyne Elisabeth; Crispin de Pas a gravé le portrait de cette princesse d'après ce peintre : il se nommoit Isaac Olivier. Il a eu pour fils Pierre Olivier, qui comme son père s'est rendu célèbre par ses miniatures. — M. de Thou fait mention d'un Antoine Olivier (Olivarius), peintre et herault d'armes, mais il y a toute apparence que c'est un autre que celui dont il est question icy. Vid. Thuan. ex edit. Lond. t. 3, p. 180 et 215 (2).

---

(1) Cf. la description de Rome, de l'abbé Titi.

(2) Voici les deux passages. Le premier se rapporte à l'année 1572 : « Antonius Olivarius Hannoniæ (Mons, en Hainaut) fecialis et pictor, petita ab Albano (le duc d'Albe) venia quasi res nostras exploraturus, in Galliam venerat. » Le second relate sa mort; c'est dans la relation du siége d'Harlem, fait par le duc d'Albe, dont les travaux d'art étaient conduits par un architecte nommé Barthelemi Compocasso : « Pridie (De Thou vient de donner la date du 16 des kalendes de février 1573) caput hominis à corpore separatum in urbem jactu immissum est, quod erat Antonii Olivarii illius qui Montium Hannoniæ Nassovio prodendorum auctor et administrator fuerat, ab Amsterodami oppidanis intercepti et occisi, cum ad Nardenensem aggerem (la digue de Naerden) rumpendum cum dilectis missus esset, ut commeatus ab ea parte subvectio-

— L'Oliver, qui a travaillé sous Elisabeth, est Isaac qui mourut à Londres en 1617, âgé de 61 à 62 ans. Celui qui fut employé par Jacques Ier et par le roi Charle se nommoit Pierre, et c'est sans doute de ce dernier dont Sandrart a voulu parler. M. Valpole le fait mourir en 1654, âgé de 60 ans.

— Pacheco, dans son *Traité de peinture*, écrit en espagnol, à l'endroit où il est question de la peinture en miniature, fait mention de plusieurs ouvrages de Don Giulio Clovio qu'il avoit eu occasion de voir en Espagne, et, après en avoir fait l'éloge, il parle d'un portrait qui dans ce genre lui avoit paru superieur à tout ce qu'on pouvoit desirer de plus parfait. C'étoit l'ouvrage d'un peintre anglois dont on ne lui avoit pu dire le nom. Il me paroit comme certain que c'étoit un ouvrage d'Isaac Olivier. L'observation ne peut tomber que sur lui seul; on ne voit point d'autre artiste de cette nation à qui elle puisse convenir, et le témoignage lui est trop avantageux pour n'en pas faire ici la remarque. (Notes sur Walpole.)

OLIVER (PIERRE). On m'a écrit de Londres qu'un curieux y avoit remarqué sur une estampe, représentant une sibylle, cette marque P. O. et que c'étoit celle de Pierre Olivier, fils d'Isaac, fameux peintre en miniature. (*Notes sur Walpole.*)

— P.O, sur une estampe d'une sybille gravée en Angle-

---

nem impediret. Pretium in ejus necem ab Albano constitutum fuerat, quod tulere illi, qui caput Friderico Toletano attulerunt. etc. » En même temps que peintre, cet Antoine Olivier était héraut d'armes; cela nous ferait supposer que sa peinture pourrait bien s'être bornée à dessiner et à miniaturer des armoiries, voire leurs ornements. C'était le fait de beaucoup de hérauts d'armes, et le père de Froissart, entre autres, n'a, comme peintre, jamais été au delà.

terre, est cette marque, qui est celle de Pierre Oliver, peintre en miniature, fils d'Isaac Oliver, pareillement fameux peintre en miniature.

OLIVIER (AUBIN), mentionné ci-dessus, étoit né à Roye, petite ville de Picardie, et non pas à Boissi ; l'on a son portrait gravé à Paris par Léon Gaultier, en 1581. On lit au bas cette inscription : « *Albinus Olivarius Roessiacus*, *Franciæ oriundus*, *mecanicus et Monetae novae*, *quæ Parisiis in Insula Regii Palatii cuditur*, *Præfectus.* » — Cet Aubin Olivier n'étoit pas seulement monnoyeur; il étoit aussi graveur en bois. Ce fut lui qui, conjointement avec Jean le Royer son beau frère, publia les planches qui se trouvent dans la perspective de Jean Cousin, imprimée à Paris en 1561, in-folio. — Vertue, qui apparemment avoit vu le portrait d'Aubin Olivier, n'a pas pris le sens de l'inscription qui l'accompagne; elle ne dit point qu'il fut l'inventeur *des engins des monoyes à moulins*, mais seulement qu'il étoit directeur de la Monoye nouvellement établie dans l'île du palais; l'invention dont parle Vertue appartient à Briot (1) et est plus récente. (Notes sur Walpole.)

ONOFRIO ou Crescenzio de' Onofrii, peintre de paysages, né à Rome en 1632, est élève du Gaspre Poussin, et a beau-

---

(1) Dans ses annotations du Walpole, Mariette, sur toute la discussion qu'eut Briot avec la cour des Monnoyes qui se refusait à adopter son admirable invention, a les notes les plus curieuses et les plus sûres. Ces notes, comme toutes celles de Walpole, qui auraient dû se trouver dans les lettres A-F (voir la note, tome II, p. 285), figureront au supplément; mais nous profitons de cette mention du nom de Briot pour annoncer que M. Dauban, un des employés du Cabinet des médailles, doit prochainement traiter, dans la *Revue numismatique*, toute l'histoire de l'invention de Briot avec le soin et l'étendue qu'elle mérite.

coup imité la manière de ce peintre. Il a beaucoup peint à détrempe. Ses plus beaux ouvrages sont dans les palais du connetable Colonne et du marquis Feodali à S. Vito. Après la mort de la reine de Suède, pour qui il avoit peint un appartement au rez-de-chaussée, dans le palais de Riario, il fut appelé à Florence par le grand-duc, et il y mourut en 1698. Plusieurs de ses paysages ont été gravés. Mss. du S. Pio.

OPORIN. Cette marque (1) se trouve au haut de la planche qui sert de frontispice à l'anatomie de Vesale qu'on dit avoir été gravée sur un dessein de Titien et qui en est digne. On y voit représenté Vesale qui fait la dissection d'un corps et qui en démontre les parties devant une assemblée nombreuse. La marque composée d'un J et d'un O est certainement celle de Jean Oporin, qui imprima le livre à Basle en 1543.

ORAZII (ANDREA-ANTONIO), Romain, né le 12 juillet 1670, disciple de Luigi Garzi et ensuite de Ciro Ferri, s'est acquis de la réputation dans Rome; un de ses principaux ouvrages est le plafond et les pendantifs du dome de l'église de la Madone de la Victoire à Rome. Mss. Pio. M. Crozat avoit son portrait dessiné qu'il avoit acquis avec la collection du S. Pio.

ORIOLI (JOSEPH), de Mantoue, peintre, mort en 1750, dont il est fait mention dans la description des peintures de Mantoue par le Cadiolli, p. 59.

ORRENTE (PIERRE), célèbre peintre espagnol, est regardé dans le pays comme un second Bassan. Il étoit aussy fécond

---

(1) Voir *Brulliot*, 1re partie, n° 2638. Cf. dans cet *Abecedario*, l'article Calcar, II, 254

dans ses compositions que grand dessinateur. On rapporte que la trop grande étude qu'il avoit faite de l'anatomie l'avoit mis hors d'estat de peindre les enfans avec les graces qui leur conviennent, que par la même raison il n'avoit jamais pu peindre une belle teste de vierge, ny une belle teste d'ange, ce qui se peut surtout remarquer dans un de ses plus beaux tableaux et qui peut estre mis en parallelé avec ce qu'on connoist de plus parfait du Titien. Ce tableau qui représente S. Sébastien est dans l'église cathédrale de Valence. Il y a introduit deux jeunes anges qui apportent une palme et une couronne, mais ce sont plustôt deux hercules que des anges, tant leurs muscles sont ressortis. A cela près, ce tableau est d'un grand goût de dessein; il est très-bien colorié et d'un relief étonnant. *Préface mise à la teste d'un livre des principes du dessein, par D. Joseph Garcia.*

ORSI (LELIO). J'ay veu un portrait de ce peintre autour duquel estoit cette inscription : Lelius Ursius Regiensis, ce qui apprend qu'il estoit de Reggio; pourquoy donc le surnommer de Novellare? Ce portrait étoit gravé de la mesme main et de la mesme grandeur que celuy de Jehan *Gerola* ou plutôt *Geroli* puisqu'il est nommé en latin *Gerolius*, dont le père Orlandi a fait mention à son article.

— Lelio Orsi, pittor molto stimato, di rara inventione e studioso, dipinse molte cose leggiadramente in Reggio, sua patria, come la facciata de' Corradini, una de' Farzetti, un' altare in S. Maria del Carmine, e molte altre cose, sino à tanto che, fatto esule per certo accidente, si rittirò à Novellara, dove, accarizzato dai signori di quella terra, esercito il resto de suoi studi, e passò il rimanente di sua vita, per lo che vien da alcuni chiamato da Novellara; fioriva nel 1590. Dans un autre endroit du même ms., où l'auteur fait l'histoire de l'image miraculeuse de N. D. qui est honorée dans

l'église des Servites de Reggio et rapporte fort au long tous les miracles qui s'opérèrent par son intercession en 1596, il dit que cette image étoit autrefois peinte sur un mur dans le jardin du monastère des Servites, que le temps l'avoit presque effacée, lorsqu'en 1573 un homme dévot, nommé Louis Pratisfuolo, la fit rétablir par un peintre nommé Gio. Bianco, surnommé Bertone, nel modo (dice) che gia si vede dipinta tratta dal giuditioso disegno dell' excellentissimo pittore signore Lelio Orso Reggiano, allora habitante in Novellara. G. Borzani nell' *Antiquarium Regii Lepidi*, mss. nella Libreria Reale, a pag. 96.

— Comment accorder le tems où cet auteur et le P. Orlandi font vivre et mourir (1) ce peintre avec ce que dit ce dernier que Lelio avoit appris à peindre sous le Corrège ? Si cela est, il étoit bien jeune. — Je me retraque ; le Corrège n'est mort qu'en 1534, et Lelio avoit 24 ans à sa mort.

— Un de ses plus beaux tableaux et qui est peint tout à fait dans la manière du Corrège est celui qui est au maître autel de l'église de S. Michel, à Parme, et qui représente la Se Vierge avec l'enfant Jésus et S. Michel pesant une âme. *Pitt. di Parma, pag. 49.*

— Les desseins de ce peintre sont fort recherchés. Il a une assez belle plume, et joint au goût terrible de Michel-Ange les graces aimables du Corrège sous qui il a étudié. Il faut cependant avouer qu'il y a peu de naturel dans sa manière de composer. (Catalogue Crozat.)

— Un homme tirant une flèche avec une arbaleste; gravé en 1570 d'après le tableau qui est à Reggio. Cette pièce est attribuée par quelques-uns à Corn. Cort. — J'en doute fort; elle se trouve ordinairement à la suite d'un livre de statues

(1) Le P. Orlandi le fait mourir à 76 ans, en 1586.

antiques. — Cette figure est de l'invention de Lelio de Novellara; elle est placée au milieu d'une grande composition de figures où sont des hommes et des femmes qui soutiennent des colonnes renversées et prêtes à tomber, et dans le haut des enfants supportent un cartouche. J'en ay veu le dessein original d'une grande beauté parmy ceux de M. Crozat.

— Je n'oserois affirmer que ce dessein d'un manteau de cheminée et celui d'une frise enrichie d'un ornement courant fussent de Lelio de Novellare, ainsi que je l'ai marqué sur chacun de ces desseins. Peut-être sont-ils de Bernardin Campi de Crémone? Voici comment le Père Resta s'explique sur le faire de Bern. Campi : « Amo i concetti de' i fregi di Polidoro, ma si tenne alla sveltezza del Parmiggianino. » Parnasso dei Pittori, p. 56.

J'ai deux desseins à la plume, rehaussés de blanc sur papier jaune, où, dans l'un, se reposent Adam et Eve mangeant du fruit de l'arbre de vie et les mêmes chassés du Paradis terrestre, qui me paroissent appartenir véritablement à Lelio de Novellare, et, si cela est, il faut effacer son nom de dessus les deux desseins mentionnés cy-dessus (1).

OSSEMBECK. Jean estoit son nom de baptême; il a gravé quelques-uns des tableaux du cabinet de l'archiduc Léopold-Guillaume, d'après les desseins de N. Van Hoy. L'on trouve son nom et son surnom dans le catalogue des noms des pein-

---

(1) Cette dernière note nous est obligeamment communiquée par M. Reiset, à qui elle appartient. Mariette a toujours écrit et partout, sur ses livres et sur ses catalogues des ventes de son temps, comme sur des bouts de papier, et il y a certainement beaucoup de notes de lui qui ne sont pas à la Bibliothèque. Nous ne pourrions les devoir qu'à leurs possesseurs, et, si nous avons eu quelques communications de ce genre, elles sont encore trop peu nombreuses en comparaison de ce qu'elles devraient être.

tres, dont ledit archiduc avoit des tableaux qui n'ont pas été gravés. Ce catalogue est à la teste de l'ouvrage qui a été mis au jour par David Teniers.

OSTADE (ADRIEN VAN) d'Harlem (il me semble qu'il étoit né à Lubeck) né en 1610 et mort en 1685, réussissoit à peindre des sujets de fumeurs et de beuveurs de bierre; c'estoit un fort mauvais dessinateur et un génie peu élevé, mais il avoit beaucoup d'intelligence de clair obscur et un très-beau pinceau. Il a gravé luy-même à l'eau forte plusieurs pièces de son invention, surtout depuis 1649 jusqu'en 1653, et il semble qu'il ait eu en veue en les gravant d'imiter la manière de graver de Rembrandt. Plusieurs de ses tableaux ont aussy été gravés avec succès par Corneille et Jean Visscher et par J. Suyderhoef. L'on a le portrait d'Ostade gravé en manière noire par J. Gole; c'est de là que j'ay tiré la datte de sa naissance et de sa mort. Corn. de Bie en fait mention p. 258. J'ay veu plusieurs de ses desseins faits dans la maniere de ceux de Brawer, mais bien plus mols pour la touche. Quelques-uns étoient légèrement colorés d'aquarelle sur un trait au crayon ou à la plume. Les curieux Hollandois achettent ses desseins coloriés au poids de l'or.

OUDRY (JEAN-BAPTISTE) est mort à Beauvais le 30 avril 1755. Il étoit agé de 69 ans, étant né à Paris le 17 mars 1686.

— N° 462. — *Deux des plus beaux desseins de ce maître; l'un représente un combat d'aigles contre des cignes, et l'autre des aigles qui fondent sur des moutons.* — 260 # Brochand. Qui auroit cru que deux desseins d'Oudry, vendus très chèrement à sa vente en 1754 (168 #), doubleroient presque de prix l'année suivante; la mode y est; ils sont terminés; cela

suffit pour quelqu'un dont les connoissances ne sont pas fort estendues. (*Catalogue Tallard*,)

— Les ouvrages que M. Oudri a peint dans la maison de campagne de M. Fagon, intendant des finances (1), sise au village de Fontenay-aux-Roses à une lieue et demie de Paris, laquelle appartient présentement à M. Doyen, secrétaire du Roi et notaire, consistent dans des compositions d'ornement sur des fonds blancs, dans le goût de ceux que le sieur Audran peignoit, et dont les principales ornent les lambris de la Ménagerie de Versailles. Oudri a introduit dans les siens des oyseaux, des animaux, des fleurs, des paysages qui font un effet tout-à-fait brillant et tout-à-fait agréable; tout l'appartement du rez-de-chaussée, consistant en une salle de compagnie, un petit vestibule, un salon et une salle à manger en sont remplis, et ces peintures y tiennent lieu de tapisseries. Oudri y a travaillé en différents temps et pendant que le sieur Fagon faisoit des augmentations et de nouveaux embellissements à cette maison de campagne, qui, d'ailleurs, n'a rien de bien magnifique; ce n'est qu'une maison bourgeoise (2).

---

(1) C'est Louis Fagon, qui demeurait au coin de la rue Sainte-Anne et des Petits-Champs, dans la maison bâtie en 1704 par Jean Thévenin, l'un des plus grands partisans de son temps. On peut voir sur cette maison, sur la galerie qu'y avait peinte Mattei, sur les tableaux de Charles-Antoine Coypel qu'avait M. Fagon, et sur la bibliothèque de marqueterie, chef-d'œuvre de Boule, la description de Brice (t. I, p. 449-50).

(2) Il est question des travaux faits par Oudry pour M. Fagon à sa terre de Vauré et à sa maison de Fontenay-aux-Roses, dans la vie qu'en a écrite l'abbé Gougenot et qui a été publiée pour la première fois dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, II, 364-403. — Il y a, dans le bizarre livre de Papillon sur la gravure sur bois, une lettre d'Oudry, supplément au second volume, p. 27, et à propos de laquelle nous rappelerons que la mère d'Oudry était de la famille Papillon. — Il est souvent question d'Oudry dans les livres du dix-huitième siècle; nous citerons seulement un

OVERBEKE (BONAVENTURE D'), d'Amsterdam, d'une des meilleures familles de cette ville, eut tant de gout pour la peinture qu'il embrassa cette profession malgré ses parents. Il se mit sous la discipline de Lairesse; mais, comme sa santé ne luy permettoit pas de faire de trop longues études, il prit la résolution de ne plus s'exercer qu'à dessiner. L'amour qu'il avoit pour tout ce qui nous reste de l'antiquité, luy fit entreprendre le voyage de Rome qui en est le centre. Il y vint sous le pontificat d'Innocent XI et il y resta sous celuy d'Alexandre VIII et une partie de celuy d'Innocent XII. Pendant tout ce temps, il s'occupa à dessiner les vestiges des anciens édifices de l'ancienne Rome. De retour à Amsterdam, il les grava à l'eau forte; mais, sa santé s'altérant tous les jours, il mourut de ptisie, âgé d'environ 45 ans. Cette suitte de planches, au nombre de 146, fut mise au jour après sa mort par Michel d'Overbeke, son cousin-germain, sous ce titre : *les Restes de l'ancienne Rome recherchez avec soin, mesurez et dessinez sur les lieux et gravés par Bonaventure d'Overbeke.* Amsterdam, 1709, f°, forme d'atlas. Les planches sont gravées d'une manière fort molle et indécise, sans aucune touche; les objets y sont un peu grossis ; à cela près les veues sont assez fidèles, mais l'auteur entre souvent dans des détails fort inutiles et qui ne servent point à donner une idée de la grandeur et de la majesté des originaux ; l'ouvrage est

---

passage des Mélanges de M. de Bois-Jourdain (1807, in-8°, III, 60.) « L'almanach de rébus pour 1716 avait été dessiné par Oudry, peintre en animaux et poissons. Il est devenu fort rare par la suite, et ce peintre, qui a depuis été employé à peindre tous les chiens du roi et des grands tableaux de chasse pour Sa Majesté, ce peintre se repentit d'avoir travaillé à un pareil ouvrage; on ne sait pourquoi. » — M. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre gravé par Oudry.

cependant assez estimé, parce qu'on y trouve quelques veues qui n'ont jamais été données autrement.

OZANNE (NICOLAS), né à Brest en 1732 (1).

OZANNE (JEANNE-FRANÇOISE), sa sœur, née vers l'an 1742, mariée à Yves le Gouaz, à Paris.

OZANNE (MARIE), sœur cadette, née vers l'an 1743; tous ont gravé.

PAGANI (GREGORIO OU GORO), ainsi qu'on le nomme à Florence. Il y eut un de ses tableaux placé dans l'arc de triomphe dont Santi di Tito, son maître, avoit donné le dessein, et qu'il s'étoit chargé de faire décorer de peintures par ses disciples. Ce fut pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588. On lit dans sa vie que non-seulement il eut l'intendance du travail de trois

---

(1) Mariette a inséré dans son exemplaire de l'Abecedario la lettre suivante qui est adressée à lui-même et qui se rapporte à Ozanne.

A Versailles, le 9 février 1751.

« Comme je sais, monsieur, de quel poids est votre suffrage dans tout ce qui a rapport aux arts, et combien les connaissances que vous avez sur la peinture et sur le dessein sont sures et exactes, j'ai été fort aise que M. Du Hamel vous fit part des desseins du S. Ozanne, afin que vous pussiez juger du degré d'utilité qu'il y auroit à le faire venir pour s'y perfectionner. Le compte que vous voulez bien m'en rendre ne peut que confirmer la resolution où j'estois déjà de lui accorder cette permission. Mais il me confirme la certitude du succès, et c'etoit le principal objet que j'avois en vue. Je vous suis très-obligé de tout le detail dans lequel vous avez bien voulu entrer à cet égard et je vous prie de ne jamais douter des sentimens avec lesquels je suis, monsieur, plus parfaitement à vous que personne.

M. Mariette. ROUILLÉ.

belles portes de bronze du dome de Pise, commencé en 1600, mais qu'il modela lui-même en cire trois des bas reliefs qui sont sur ces portes et qui représentent la Prière au jardin, la Flagellation et le Couronnement d'épines. Cela a été ignoré par l'auteur de la description latine du dome de Pise, car, à l'endroit où il décrit ces portes et où il en donne la représentation, il ne dit pas un mot de Pagani.

PAGANINI (GUIDO MAZZONI OU PAGANINI DE MODÈNE), que Vasari nomme *il Modanino da Modena*, p. 2e, p. 259. Ce fut luy qui fit la statue de bronze de Charles VIII et les autres sculptures aussy de bronze qui décorent le tombeau de ce prince, érigé dans l'église de S. Denys, en France. Pour en conserver la mémoire l'on y mit son nom ensuite de l'épitaphe du prince, *opus Paganini Mutinensis*. Cet ouvrage fut fait vers l'année 1498. (Felibien, Description de S. Denys, p. 553.) Paganini avoit perdu sa femme et sa fille avant que de retourner en Italie; Vidriani le dit formellement; mais je ne scais pourquoy il l'appelle Mazzoni plustôt que Paganini qui paroist avoir été son vray nom de famille, puisque son épitaphe porte : *Hic ossa quiescunt magnifici equitis Domini Guidonis Paganini alias de Mazonibus, qui obiit XII. Septembris MDXVIII* (1).

PAGGI (GIO-BATTISTA). Il fit pour l'entrée de la grande du-

(1) Voyez dans le premier volume des *Documents*, I, 125-32, l'article spécial consacré au séjour du Paganino en France. — *La Revue universelle des arts* (n° de janvier 1857, p. 378) a signalé dans les poésies latines de Claude Rousselet, Lyon, Séb. Gryphe, 1537, in-4°, deux petites épigrammes *in Paganinum pictorem excellentem*. L'une se rapporte à des paysages, l'autre à un portrait; cette qualité de peintre et la date du livre ne permettent pas de croire à l'identité. S'agirait-il d'un fils demeuré en France?

chesse Christine de Lorraine à Florence, en 1589, un tableau qui eut lieu dans la décoration de la façade de S^e Marie del Fiore, et ce tableau se trouve gravé dans la description imprimée de cette magnifique feste.

— Il y a une estampe gravée par Ph. Thomassin et faite pour servir de frontispice à un livre de la composition de J.-B. Paggi, intitulé : *lo Stato rustico*. L'auteur l'a dédié à J.-B. Ricci de Noverre, peintre comme lui.

PAGNI (CAMILLO). Il a peint un tableau pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588. C'est une preuve qu'il étoit attaché à l'école de Florence; mais l'on ignore de qui il étoit le disciple. Je suis comme certain qu'il l'étoit de Santi Titi.

PALCKO (FRANÇOIS-XAVIER), car c'est ainsi qu'il écrit lui-même son nom sur nombre de ses desseins qui me sont passés par les mains, et qu'il est gravé au pied de quelques planches qui ont été exécutées d'après lui, et non François Charles, ainsi qu'il a plu à M. Hagendorn de l'appeler dans ses *Éclaircissements historiques*, p. 299. Il naquit à Breslau, capitale de la Silésie, le 3 décembre 1724. Il se destinoit à peindre l'architecture, et pour cela il prit à Vienne des leçons de Bibiena qui y étoit au service de l'empereur et étoit chargé des décorations de ses théâtres; mais bientost il changea d dessein et fit toutes les études nécessaires pour devenir un peintre d'histoire. Je m'imagine qu'il alla à Venise; car, suivant un mémoire qui m'a été fourni par sa veuve, la pluspart de ses maitres furent des Vénitiens. Et en effet quelques desseins de Palcko, qui me sont venus de Munich et que m'a vendu sa veuve, tiennent beaucoup du stile vénitien et en particulier de celui de Tiepolo, quoyque beaucoup plus sages et plus corrects pour le dessein que ceux que j'ai vû de ce

dernier. Les compositions en sont riches et neuves; les caractères des têtes en sont nobles et variés; les figures sont d'un bel ensemble, et si, dans le cas qu'ils ayent été peints, la couleur y répond, on doit regarder Palcko comme un très habile homme. On conserve à Vienne, dans les salles de l'Académie de peinture, un de ses tableaux représentant Judith et Holopherne, qu'il a fait à l'age de vingt ans et qui lui fit remporter le prix de l'Académie; on le regarde comme un chef d'œuvre. Depuis ce tems là il n'a fait que rouler en Italie, en Saxe, en Pologne, en Prusse, en Hongrie, au pays d'Hanovre, en Moravie et en Bohème. Il a été presque toujours occupé à des tableaux pour des églises; on en compte huit dans la seule ville de Prague. Le dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, lui accorda le titre de son peintre, et, voulant envoyer à Rome un tableau pour la petite église de S. Stanislas des Polonois, il en chargea Palcko qui y représenta S. Casimir. Ce morceau, dont l'auteur étoit inconnu à celui qui a présidé à la nouvelle édition du *Titi*, est loué pour le feu qui regne dans la composition, et il fut très applaudi de tous ceux qui le virent peindre à Dresde; quoyque M. Natoire, à qui j'en ai parlé et qui a été exprès le visiter, n'en ait pas été fort content et ne le regarde que comme un ouvrage qui n'a rien de trop recommandable. Et je n'ai pas de peinne à me le persuader, car autant ce qu'il a fait dans son premier temps annonçoit des talents supérieurs (et mes desseins sont de cette époque), autant ce qu'il produisit sur la fin de ses jours est faible, à ce que j'ai entendu dire à un peintre italien, Guillelmi, qui revenoit d'Allemagne et qui parlait *ex visu*. Et cela, m'ajoutoit-il, étoit une suite de la mauvaise conduite du peintre, qui avoit influé jusque sur ses ouvrages. J'ignore ce qui l'avoit attiré à Munich, où il est mort, le 18 juillet 1767, dans une extreme misere, laissant une veuve (Anne Marie Baress de Greiffenpax) qui lutte avec le besoin.

Il étoit agé, à sa mort, de 42 ans 7 mois 15 jours. Mais je reviens encore aux desseins que je possède; ils sont de la plus grande manière, et je ne regrette point le haut prix qu'ils m'ont couté. J'en ai peu dans ma collection qui me satisfassent autant. Un m'a couté 60 fr. et les trois autres 144 fr. M. de Heineken, qui a fort connu Palcko et qui l'a fait travailler, m'assure qu'il est né d'un père, peintre médiocre de Breslau, qui se nommoit Polke et faisoit des tableaux dans le genre de Van Bredael. Le fils a eu la vanité de donner à son nom de famille une terminaison italienne, comme si cela eut du lui acquérir plus de crédit, chose dont il n'avoit pas besoin, car ses ouvrages seuls étoient capables de lui faire une très bonne représentation. Il ne reste plus rien des beaux plafonds dont il avoit enrichi le palais du comte de Bruhl, à Dresden; ils ont été la proye des flammes dans le dernier bombardement. M. Heinecken ajoute qu'un frère de Palcko, médiocre peintre de portraits, vit encore à Vienne. Il y est mort en 1769.

PALLADIO (ANDREA), l'un des plus célèbres architectes qu'ait produits l'Italie, nacquit à Vicence de parens d'une condition médiocre; mais son rare mérite le fit mettre au nombre des citoyens et anoblir. Il eut pour maistre dans son art Jean Georges Trissino, homme de condition et si connu par ses poësies, qui aimoit l'architecture et qui y avoit acquis de grandes connoissances. Palladio se perfectionna surtout par l'étude de l'antique, dont il dessina avec grand soin tous les précieux restes. Il avoit une grande pureté de goût. On le reconnoist particulièrement dans l'élégance de ses profils et dans la juste proportion de toutes les parties qui composent ses édifices. Simple et majestueux, c'est de là seul qu'il tire la richesse de ses décorations qui sont magnifiques. Il n'y introduit jamais d'ornemens superflus, aucunes minuties; jamais il ne s'é-

carte des règles; il ne cherche point à briller, comme beaucoup d'autres architectes modernes, par des compositions licentieuses et nouvelles. Palladio dessinoit très bien et de grande manière; il avoit pour le moins autant de génie que de goût. J'ai un de ses desseins dans ma collection qui a appartenu autrefois au Vasari. Il n'est pas possible d'aller au delà. Il mourut en 1580. La première édition de son livre d'architecture fut faitte à Venise en 1570. Voyez ce que j'en ay dit cy après à l'article où il est fait mention des livres d'architecture. — Il nacquit le 30 novembre 1518. Voyez l'extrait de sa vie dans l'édition de l'*Eloquenza Italiana del Fontanini*, publiée par Apostolo Zeno, avec d'amples corrections, tome 2, p. 398.

— Jacques Marzari, auteur d'une histoire de Vicence, fait mention d'André Palladio, et place aussi sa mort sous l'année 1580; mais ce qu'il en rapporte est dans le style des éloges et ne contient rien de particulier. Voyez son livre pag. 200. Il laissa un fils nommé Silla, qui fut aussi architecte et à qui l'Académie olimpique de Vicence faisoit une pension pour présider à la construction du théatre Olimpique qui se faisoit sur les desseins de son père. (*Arnaldi*, *Discorso soprà il detto Teatro*, p. 33.)

— M. Thomas Temanza, Pr architecte de la république de Venise, a donné, en 1762, une vie très circonstanciée du Palladio, à laquelle il n'y a rien à adjouter ni à reprendre (1).

---

(1) Le volume de Temanza est intitulé : *Vita di Andrea Palladio, Vicentino*... scritta da Tommaso Temanza... aggiuntevi in fine due scritture dello stesso Palladio finora inedite. Venezia, Giambattista Pasquali, 1762, in-4° de 100 pages et 18 de table. Mais ce livre a été de nos jours dépassé et remplacé par le suivant, encore trop peu connu en France: Memorie intorno la vita e le opere di Andrea Palladio publicate nell' inaugurazione del suo monumento in Vicenza li 19 agosto 1845 colla serie di ventisette scritture del medesimo architetto in parte inedite ed ora la prima volta unite

PALME (JACQUES), le vieux, mourut en 1574, le 5 de may, âgé de 48 ans; ainsy il devoit estre né en 1526. (*Calvi, Effemeride sacro-profane di Bergamo*, vol. 2e, p. 27.)

PALME le jeune. Ses desseins sont, pour la grande partie, des esquisses pour des compositions de tableaux, où l'auteur montre du génie; mais il s'y déclare en même temps un grand praticien. Ceux qui sont compris dans les cinq derniers numéros avoient été rassemblés à Venise et formoient un volume que M. Crozat a acquis du sieur Michel Lazari, frère de Jean Antoine Lazari, peintre à Venise et maître de l'illustre mademoiselle Rosalba Carriera. (*Catalogue Crozat*, p. 80.)

— Les bergers adorant l'enfant Jésus qui vient de naître. Le nom de Palme y est; mais celui de Michel Corneille n'y est pas; il est pourtant certain que c'est lui qui a gravé cette pièce : la manière de Palme s'y trouve bien déguisée, s'il est vray que cette pièce soit d'après ce peintre, comme il est marqué. Au bas un passage latin : *Venerunt pastores*, etc,

— Une autre estampe de ce même sujet, gravée à l'eau forte, avec tout l'esprit possible, d'après un dessein du jeune Palme. Cette marque seulement : *Pal.* Gerard Audran n'y a pas mis son nom, et cependant il en est le graveur. Si l'on n'en estoit pas certain, l'on pourroit s'y méprendre et la donner au Palme mesme, tant cette petite pièce est bien dans sa manière.

— Autre où la Se Vierge tient entre ses bras l'enfant Jésus qui est adoré par les bergers, gravé au burin en 1611, par L. Kilian, d'après le jeune Palme. — J'ay veu un tableau à Paris; il est bien peint dans les principes du Tintoret, les

---

dall' abbate Antonio Magrini. Padova, dalla tipographia del seminario, 1845, in-4o de 8, 348, 68 et LXXXVIII pages.

figures presque de grandeur naturelle. Il étoit cy devant dans l'église de S. Leu S. Gilles, à Paris. Les marguilliers le vendirent en 1719 dix mille livres pour faire leur œuvre. Depuis M. le duc de Tallard l'a achetté 6000 livres en 1734.

PALMEGGIANO (MARCO), de Forli, a peint dans plusieurs églises de cette ville, et principalement dans l'église des Recollets; la première chapelle en entrant à main droite est de luy. C'est son meilleur ouvrage; il le fit pour la princesse Catherine Sforza. *Scanelli*, p. 223, 281.

— Vasari attribue à Niccolo Rondinello le tableau qui est dans le chœur de l'église de Forli et qui représente la Cène; mais il se trompe, ce tableau est de Marco Palmeggiano, de Forli. *Scanelli*, p. 281.

PALUDANO (GUILLAUME). Sur un modèle de terre cuite, chez M. Crozat, qui auparavant étoit dans le cabinet de Girardon, on trouve cette inscription : GUILLELMO PALUDANO FECIT ANNO MDLXIX. Le modèle est travaillé avec le plus grand soin et représente un S. Barthelemi écorché, et, si ce n'est pas une copie de la fameuse statue de S. Barthelemi qui est en si grande réputation à Milan, c'en est au moins une imitation, et l'on trouve les mêmes défauts; car, s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, la statue de marbre qui est à Milan et qui est l'ouvrage de Marco Ferrerio, dit Agrate, est sèche et dessinée avec maigreur, et c'est de même dans le petit modèle qui pourtant m'a fait plus de plaisir, ce qui vient sans doute de ce que les défauts que je reprends ne sont pas aussi sensibles en petit qu'en grand (1). Vasari, dans

(1) Cf. dans cet Abecedario, l'article *Agrate* et sa note, I, p. 10-11. — Cf. aussi l'article *Lelli*, III, 123, et le renvoi de la note.

sa liste des peintres et autres artistes des Pays-Bas qui termine son ouvrage sur les vies des peintres, fait mention d'un Guglielmo Palidamo qui vivoit alors et auquel il accorde la qualité de *scultore diligente e studiosissimo*. Ce doit être le même qui a fait le modèle de M. Crozat. Le Vasari a estropié son nom, comme il a fait à l'égard de presque tous ceux des artistes flamands qu'il nomme. Il est si peu exact en cet endroit de son livre, qu'en parlant de G. Paludano, il dit qu'il étoit le frère d'un Henry, dont on vient, dit-il, de lire le nom, et dans tout ce qui précède il n'y a pas un mot de cet Henry.

PALUMBUS. Je connois une pièce gravée anciennement en Italie, représentant une femme qui donne à tetter à un enfant et qui est accompagnée de trois autres qui jouent avec un cygne. Il y a dans le fonds un temple ruiné, et il y a apparence que l'auteur de cette estampe a eu en veue de representer une Léda, d'autant plus qu'on voit sur le devant deux œufs cassés, d'où sont apparemment sortis les enfants qui entrent dans cette composition. On y voit sur un petit tableau la marque ci contre (I. B., suivis d'un oiseau), qui sans doute est un rébus sous lequel est caché le nom du graveur, et je l'interpreterois assez volontiers par ces mots : *Joannes Baptista Palumbus*, prenaut l'oiseau pour un pigeon. J'ai vu des estampes un peu plus modernes qui avoient été publiées en Italie et sur lesquelles on lisoit le nom d'un marchand, à la suite duquel se trouvoit (le nom de) celui au commerce duquel il avoit succédé et qui étoit un *Palumbus successor Palumbi*. Pourquoi ne seroit-ce pas l'auteur de l'estampe que je décris ici qui seroit ce Palumbus?

PAMPURINO (JACQUES), ancien peintre de Cremone, nommé par Ant. Campo dans son *Histoire de Cremone*, p. 53.

PANDITZ. Il se nommoit Christophe et florissoit au milieu du XVIIe siècle (1). Son portrait, peint par lui-même, est dans la galerie de Dresde. Il a beaucoup travaillé pour un eveque de Frisingue et de Ratisbonne, de la maison de Bavière, et le tableau qu'il fit en concurrence avec le peintre de Nuremberg représentoit un loup qui déchire un agneau; il avoit mis beaucoup de force dans le sien et en avoit rendu les objets très saillants, tandis que son émule s'étoit attaché à terminer son tableau et avoit par ce moyen enlevé presque tous les suffrages. Il en sçavoit assez pour connoitre l'injustice de ce jugement, et le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau.

PANETTI (DOMINIQUE), de Ferrare, dont le P. Orlandi estropie le nom (voyez son livre, p. 97 et 134), né en 1460, a vecu jusqu'en 1530; il a été inhumé dans l'église de S. André, à Ferrare. On lui reproche d'avoir mis trop de sécheresse dans ses ouvrages, et l'on cite, dans la *Descrizione delle pitture di Ferrara*, une de ses peintures où se trouve son nom ainsi écrit : DOMINICI PANETTI OPUS et la datte MDXXVII.

---

(1) Et c'est ainsi que s'exprime Sandrart. Il dit bien formellement que Panditz étoit disciple de Rembrandt, ce qui ne pourroit être, s'il étoit vrai, ainsi qu'il est marqué dans la table à la fin du catalogue des tableaux de la galerie de Dresde, qu'il exerçoit son art en 1600; car Rembrandt n'étoit pas encore né dans cette année, et l'erreur vient de ce que celui qui a dressé la table aura cru lire la date 1600 sur le tableau de Panditz, qui est dans la galerie de Dresde, et dans lequel le peintre s'est peint lui-même; mais vous verrez, si on l'examine bien, qu'au lieu de 1600 il y a 1660. J'en suis d'autant plus convaincu que l'évêque de Frisingue et de Ratisbonne, Albert Sigismond de Bavière, qui très-souvent employa, au dire de Sandrart, le Panditz, né en 1625, est mort en 1685. Ainsi tout porte à rectifier la faute qui a échappé au rédacteur du susdit catalogue, et à faire vivre Panditz dans le milieu du dernier siècle, ainsi que je l'ai annoncé. (*Note de Mariette.*)

PANNEELS (GUILLAUME), disciple de Rubens, étoit à Cologne en 1630 et l'année suivante à Francfort, comme il paroist par les dattes des petites pièces qu'il y a gravé à l'eau forte, d'après des tableaux ou des desseins de Rubens, son maistre; il en a gravé aussy quelques uns de son invention, où l'on reconnoist qu'il cherchoit à imiter la manière de Rubens.

PANNINI (JEAN-PAUL), agréé et reçu à l'Académie de peinture le 27 septembre 1732 (1). Mais, comme il a negligé d'envoyer un de ses ouvrages, son nom ne paroit point dans les listes. Il est mort à Rome subitement le 21 octobre 1765, âgé, à ce que me mande M. Natoire, de 73 ans. Il ne venoit que de quitter sa palette et se préparoit à aller diner chez son bon ami le trésorier de la chambre (2), qui étoit venu pour le conduire chez lui. Il laisse un fils architecte et un autre qui peint assez médiocrement dans la manière de son père, mais qui sçait très bien la perspective; il se nomme François. La datte de son âge, telle que me l'a mandé M. Natoire, est certaine; elle lui a été donnée par le fils du défunt.

— M. Delalande, dans son voyage d'Italie, a avancé, apparemment sur le témoignage de l'abbé Gougenot, que le Panini étoit disciple du Luchesini, et qu'il y avoit dans la galerie du Palais de Colonne, à Rome, un tableau de ce Luchesini, qui étoit un fort beau morceau. On l'ignore à Rome, et M. Natoire, que j'ai consulté là dessus et qui s'en est entretenu avec les fils du Panini, m'écrit qu'il n'en est pas un mot. Fiez-vous, après cela, à ces faiseurs de voyages.

---

(1) Les registres de l'Académie (*Archives, Documents*, I, 383) disent le 26 juillet.

(2) De la chambre du Pape, *della camera*.

« Cavalier Gio. Paolo Panini, pittore Piacentino, mort' in Roma a di 21 ottobre dell' anno 1768, in età d'anni settantaire. — Ces dates m'ont été fournies par le fils de Jean Paul (1).

PAOLUZZI (STEFANO), peintre vénitien, contemporain du Boschini, qui en parle avec éloge à deux endroits de son poëme, *Carta del navegar pittoresco*, et présentement absolument oublié, ce qui vient de ce qu'il a été peu soigneux de peindre sur des toiles bien imprimées et que ses tableaux sont devenus si noirs qu'il n'y paroit plus rien. V. *Della pitt. Venez.*, p. 377.

PAPE (JOSSE DE), vivoit à Rome vers le milieu du dernier siècle et a eu beaucoup de part à l'ouvrage intitulé : *Galeria Giustiniana*. Nombre des planches gravées, dont est composé ce recueil de bas-reliefs et de statues antiques, l'ont été sur ses desseins. On ne trouve son nom que là, et l'on ignore de quel pays il étoit, ni si on peut le ranger au nombre des peintres. En tout cas il n'y occuperoit pas une place distingué, car son gout de dessein n'est pas fort excellent. Il est lourd et manieré. Je trouve aussi qu'il a gravé à l'eau forte un sujet de vierge d'après An. Carrache, qui l'avoit déjà été par Fr. Carrache.

---

(1) L'exemplaire du catalogue de Mariette possédé par l'un de nous offre cette remarque : « Notez que M. Mariette a eu tous ces Pannini, depuis le numéro 548 à 574, dans un portefeuille pour la somme de 26 louis. Basan, d'après une note mss. de Mariette. Ces Pannini ont rapporté 4,956 livres. » Et plus loin : « J'ay lu cette note de la main même de M. Mariette : Je trouve avoir dépensé pour tous mes Pannini, la somme de 26 louis ou de 624 livres. » — Il y a une bonne anecdote sur Pannini dans la vie d'Oudry, par l'abbé Gougenot. *Mémoires inédits des Académiciens*, II, 371.

PARIGI. La manière de graver de Jules Parigi est la mesme que celle de Callot dans ses commencements. Or, comme J. Parigi avoit déjà gravé avant que celuy-cy arrivât à Florence, l'on ne peut plus revoquer en doute que ce ne fût sous sa conduite qu'il apprît la gravure et mesme le dessein. Canta Gallina grave mieux que Parigi, quoique dans la mesme manière; cependant celle de Gallina tient beaucoup de la manière de graver de J. B. Maggi, qui étoit son contemporain, surtout pour le paysage. Il paroist qu'ils cherchoient l'un et l'autre à imiter Paul Bril.

— Tragédie de Se Ursule, représentée à Florence au commencement du 17e siècle, en six pièces gravées par Alphonse Parigi. Elles sont gravées tout à fait dans la manière de Canta Gallina. Elles me paroissent des premiers ouvrages de gravure d'Alphonse Parigi; car ce qu'il a fait depuis, en 1628, est bien plus ferme. Outre son nom tout au long, il y a de plus mis sa marque (1).

PAROLINI (JACQUES), né à Ferrare le 1 may 1667, eut le malheur de perdre son père dans sa première enfance. Un oncle, qui prit soin de lui, le conduisit à Turin, et le Cher Perrucini, qu'il y trouva, enseigna au novice les premiers éléments de la peinture. Le bonheur voulut que son oncle fut obligé de se rendre à Bologne; Parolini l'y accompagna, et, n'ayant guère que 18 ans, il recommença son cours d'étude sous le Cignani et devint bientôt capable de se faire un nom et de remplacer dans sa patrie le Scanarino qui étoit mort en 1698. Son génie fécond lui fit produire alors quantité de tableaux qui remplissent les églises et les

---

(1) Brulliot, première partie, n° 668. Alphonse était fils de Jules Parigi, ingénieur et architecte.

palais de Ferrare. Il peignoit également bien à fresque et à huile; sa couleur est brillante, et, sans être trop terminés, ses tableaux font de l'effet. Ses sujets de Bachanales lui font surtout beaucoup d'honneur, surtout lorsqu'il y a introduit des enfans qu'il traitoit de bon gout. Il a gravé à l'eau forte avec esprit plusieurs petits morceaux, et il est mort le 19 janvier 1737, laissant un fils, D. François Paroli, qui suit la même profession que son père, dont il étoit disciple.

PARROCEL (GIOSEFFO), de Brignoles en Provence, peintre de batailles, conseiller de l'Académie royale de peinture et de sculpture, né en 1648, mort à Paris le 1er mars 1704, âgé de 56 ans six mois. C'étoit un genie plein de feu; il avoit été en Italie dans sa jeunesse, et, touché de la manière de faire du Bourguignon et de Salvator Rosa, il se détermina à peindre des batailles. Il eut en partage un coloris si fort et si brillant qu'il y a peu de tableaux qui fassent autant d'effet que les siens. Il ne leur manque que d'être plus arrestés, car ce ne sont le plus souvent que des ébauches, mais qui sont extrement piquantes et qui font des effets surprenans. Cette manière, qui n'est guere que pour les sçavans et les connoisseurs, l'empecha d'estre fort occupé. Il avoit commencé à travailler pour le roy, et il peignit le combat de Leuze sur la cheminée de la salle des Gardes à Versailles, qui est un morceau plein de fougue et de chaleur, tant pour la couleur que pour la composition; mais je ne sache pas qu'il ait fait autre chose pour sa Majesté (1). Vander Meulen, qui à une grande habileté joignoit un pinceau agréable, fut seul occupé pour

(1) A Versailles, rez-de-chaussée, salle n° 9, n° 160 du livret de M. Soulié, à la table duquel il faut recourir pour l'indication d'autres ouvrages de tous ces Parrocel.

le roy. Parrocel avoit un neveu qui fut son disciple, et qui, comme son oncle, a peint longtemps des sujets de guerres à Rome, en Provence et en Allemagne, où il est mort. Il étoit, ce me semble, aux Pays Bas, où le duc d'Aremberg l'avoit conduit, lorsqu'il mourut en 1722. Je l'ay connu à Vienne en 1719, il se nommoit Ignace; c'etoit un bon homme, mais il s'en faut beaucoup qu'il eût les talens de son oncle. Il a peint, dans la grande salle du palais du prince Eugene, à Vienne, une grande partie des tableaux qui representent les actions militaires de ce prince.

PARROCEL (CHARLES), né à Paris le 6 mai 1688, eut pour parein Charles De la Fosse, célèbre peintre, et pour père Joseph Parrocel, qui s'est si fort distingué dans le genre des batailles. Il le perdit en 1704, qu'il n'étoit encore âgé que de seize ans, et, manquant d'un appui si nécessaire dans la carrière de la peinture qu'il se proposoit de suivre, il entra chez M. Boulogne pour apprendre cet art; mais à peine commençoit il à y étudier qu'un goût pour l'indépendance lui fit prendre un engagement dans la troupe, et servir en 1705 et 1706 dans la cavalerie. Sa mère le dégagea; il se remit à l'étude et passa en Italie en 1712, où peu de temps après il obtint une place d'élève dans l'Académie que le roi y entretient. Il revint à Paris et fut admis dans l'Académie royale en 1721 (1). Par une grâce singulière, il fut reçu sur le tableau qu'il présentoit pour être agréé; il ne fut point obligé d'en faire d'autres. Dès lors on le regarda comme le digne successeur d'un père qui avoit si bien sçu représenter l'horreur des combats. Sans trop sortir de ce genre, Parrocel eut occasion de peindre, en 1723, l'entrée que fit à Paris l'ambassa-

(1) Le 22 février, *Archives, Documents*, I, 380.

deur turc; il choisit le moment que le nombreux et magnifique cortège qui accompagnoit ce ministre de la Porte Ottomane entroit dans le jardin des Tuileries, et il en fit un tableau qui en tout temps méritera une considération particulière(1). Il fut exposé au concours de tableaux qui se fit par ordre du roi en 1727, et, comme il fut universellement applaudi, M. Orry, alors directeur général des bâtimens, le prit pour le roi, distribua de l'ouvrage à Parrocel et lui accorda une pension de 1000 fr. après la mort de M. Rigault. On lui avoit donné un logement aux Gobelins et l'on esperoit qu'il enrichiroit la peinture de ses beaux ouvrages; mais, avec peu d'amour pour le travail et encore plus de penchant à l'ivrognerie, il se trouva les mains liées et demeura dans une inaction impardonnable. On peut compter ses tableaux, tant ils sont en petit nombre; il a fait une plus grande quantité de desseins qui demandent moins d'application, et dans ce nombre on en voit qui sont de toute beauté. Le roi, ayant résolu de se mettre à la tête de ses armées, lui ordonna de le suivre dans ses campagnes. La mort d'un frère, ingénieur à St. Malo, l'empêcha pendant quelque temps de profiter de cet honneur. Il s'y rendit enfin et fut présent à la bataille de Fontenoy, dont il a fait un tableau qui se voit à Choisy et qui n'annonce pas trop la fin prochaine de celui qui l'a peint. Il mourut en effet d'une seconde attaque d'apoplexie, le 27 mars 1752. En mourant il légua à l'Académie un très grand dessein qu'il avoit fait pour la ville de Paris et où il avoit représenté la marche pour la publication de la paix en

---

(1) On peut voir ce tableau à Versailles, rez-de-chaussée, salle n° 10, n° 177 du livret de M. Soulié. Plus tard il refit le même sujet plus grand, et y ajouta la sortie de l'ambassadeur des Tuileries; ces deux grandes toiles sont aussi à Versailles, premier étage, escalier n° 135, livret, n°s 2129 et 2130.

1742. Ce dessein lui étoit demeuré, et il est digne par sa beauté d'avoir été mis en sureté contre tous les accidents qui pouvoient lui survenir, ainsi qu'il vient d'être fait aux dépens du comte de Caylus et un peu par mes soins (1).

PARROCEL (PIERRE), né à Avignon, où il a demeuré longtemps après avoir fait des études en Italie, est venu faire un voyage à Paris en 17.., et son mérite le fit agréer tout d'une voix à l'Académie de peinture (2). M. Crozat a dans son cabinet un fort joli tableau qu'il croyoit estre du Bachiche, et qui lui avoit été vendu pour tel en Italie. Parrocel l'a réclamé cependant, assurant que ce tableau étoit de luy. On lui trouve un gout mêlé de celuy de P. de Cortonne et de M. Mignard. En 1739 il a achevé quatorze tableaux de l'hist^e de Tobie, qui ornent la gallerie du maréchal de Noailles, à S. Germain en Laye. *Mercure de France*, juillet 1739. Pour moy je ne sçais que penser de ce peintre. Ce que j'ay vu de luy me paroist extrêmement foible. Il a eu pour élèves deux fils, dont l'ainé, nommé Joseph, a été pensionnaire du roi à Rome et s'y est établi ; l'autre se nomme Ignace et est actuellement de l'Académie royale (3), et Philippe Sauvan, d'Avignon. Voyez, sur tous les Parrocel, le Dictionnaire portatif de Pernety (4).

---

(1) Sur tous les faits de la biographie de Charles Parrocel, nous renverrons à la curieuse notice de Cochin, publiée pour la première fois dans les *Mémoires des Académiciens*, II, 405-27.

(2) En 1730; *Archives*, *Documents*, I, 400.

(3) Depuis 1753; *Archives*, *Documents*, I, 400.

(4) M. Dargenville a donné à l'aîné le nom de Ignace et au second celui d'Étienne; mais il se trompe certainement. J'appréhende que dom Pernetty n'ait mal nommé l'aîné des enfants de Pierre Parrocel, je crois que son nom de baptême est Pierre et non point Joseph. Il y a quelques pièces gravées à Rome qui portent en effet le nom de Pierre Parrocel. (*Note de Mariette.*)

M. d'André Bardon, dans son Catalogue des peintres françois, le fait disciple de Joseph Parrocel, son père, et le fait étudier à Rome sous Carle Maratte, et il a placé sa mort, à Paris, en 1739, et l'a fait âgé de 75 ans.

PASINELLI. Cette marque (BO, *en monogramme*) se trouve sur trois ou quatre pièces gravées d'après des tableaux de Pasinelli. Il en est fait mention dans le catalogue des estampes gravées d'après ce peintre, qui se trouve à la fin de sa vie écrite par le Zanotti, et celui-ci en attribue la gravure à un artiste ultramontain dont il ignore le nom; sans cela je les aurois cru l'ouvrage d'un disciple du Pasinelli nommé Battista Dotti, ou bien de Dominique Bonavera, dans les commencemens.

— S. François Xavier, apôtre des Indes, se présentant devant l'empereur du Japon, assis dans son trône, et lui annonçant les vérités de l'Évangile, sujet d'une thèse qui devoit être soutenue par Louis Barbarigo, noble vénitien, et qui n'a pas eu lieu, ce qui en a rendu les épreuves fort rares. Elle est gravée à l'eau forte par Jean Baptiste del Sole, sur un dessein de Pasinelli.

PASQUALINI (JEAN-BAPTISTE), de Cento. Presque tout ce qui a été exécuté d'après le Guerchin l'a été par ce graveur qui, n'ayant aucune pratique du burin et n'ayant pas mesme beaucoup de principes de dessein, a fait des estampes fort peu gracieuses; mais, toutes mal gravées qu'elles soient, il faut avouer cependant qu'il y a bien conservé le goût de ses originaux, et les connoisseurs les prefereront toujours à d'autres gravées plus poliment, où le goût du peintre seroit déguisé, ce qui n'arrive que trop ordinairement. Pasqualini s'est quelquefois nommé tout court J. B. Centensis. Je suis assez porté à le croire disciple d'Oliviero Gatti.

PASS (CRISPIN DE) le père, originaire de Zeelande, étably à Cologne au commencement du 17e siècle; Crispin de Pass le jeune, Simon, Guillaume et Magdelaine de Pass, ses enfans, tous graveurs au burin. — Plusieurs croyent que le graveur qui se nomme Crispin van Queboren est le mesme que Crispin de Pass; mais, après l'avoir examiné avec attention, je trouve que c'est un graveur différent et qu'il est disciple de Crispin de Pass. — Du moins je le pense ainsi.

— Outre ses marques (1) je trouve qu'il a quelquefois écrit son nom de ces différentes sortes : *Crispin L. P.*, ou *Crispin Passœus*, ou *Crispian van de Pass*, ou *Crispin de Passe*, et le plus souvent *Crispin de Pass*.

— La famille d'un gentilhomme, dont on ignore le nom, représentée dans un paysage gravé par le mesme Crispin de Pass. — NB. En 1739, mon père a trouvé écrit au bas d'une épreuve de cette estampe qui étoit dans le recueil de la Meschinière, et par conséquent cette ecriture étoit du temps même et devient un titre, que c'étoit icy la famille de Guy Michel le Jay, éditeur de la grande Bible polyglotte de Vitré. Si cela est vrai, comme je n'en doute point, c'est cet avocat qui est assis icy auprès de la marquise de la Chastetière, sa fille. Son gendre (Brodeau, seigneur de la Chastière ou de la Chassetière) est debout, et tous les enfans sont ceux de la marquise. Il y a des armoiries (*de... à trois fasces*) suspendues à un arbre. Reste à sçavoir si ce sont celles do M. le Jay ou de son gendre. Du reste cette pièce, la plus parfaite qu'ait gravée Crispin de Pass, a du estre gravée à Paris; ce graveur y étoit en 1628, et cela se rapporte à la datte de l'édition du premier volume de la Bible polyglotte qui est de 1629. Si

---

(1) On les trouve toutes dans Brulliot; voir sa table.

l'on veut quelque détail sur M. le Jay, il faut consulter le supplément de Moreri à son article.

PASSAROTTI (BARTHÉLEMY). La Se Vierge présentée au temple par ses parens, tableau que Bart. Passarotti a peint dans la chapelle du palais de la Gabelle ou des Fermes, à Bologne, gravé par Dom. Bonaveri, et dedié par lui aux directeurs de la ferme de Bologne en 1710, sur un dessein fait d'après le tableau par Jacques del Buono. — J'ay le dessein de la partie supérieure de ce tableau qui est fort beau.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), peintre et poëte, né à Rome en 1618, avoit étudié la peinture et le dessein dans l'école du Dominiquain, et il avoit tous les talens nécessaires pour devenir un très bon peintre; mais l'amour qu'il avoit pour la poësie ne lui permit guerre de s'attacher à la peinture. Une pièce de poësie, qu'il récita dans un concours public sous le pontificat de Clément X, plut si fort au cardinal Altieri, que cette Eminence, ayant appris qu'il étoit déjà dans les ordres, lui conféra un bénéfice dans l'église de Se Marie *in Via lata.* Passeri se fit alors ordonner prestre et continua de vivre avec beaucoup de régularité. Il composa dans ses momens de loisir les vies de plusieurs peintres, sculpteurs et architectes, qui n'ont jamais été imprimées, et dont le mss. est entre les mains de Joseph Passeri, son neveu. Il étoit allié de Louis Garzi, habile peintre. L'étant allé une fois visiter dans le cours d'une maladie dangereuse, il demanda à Dieu de le retirer plustost du monde, lui qui y étoit inutile, que de permettre qu'un aussi habile homme que Garzi mourut dans un age si peu avancé. Il semble que Dieu exhaussa sa prière, car dès ce moment Garzi commença à se mieux porter, et Passeri étant tombé malade mourut en peu de jours l'an 1685. Mss. de Pio.

— L'ouvrage de J. B. Passeri vient d'être imprimé à Rome et rendu public à Rome en 1772, 1 vol. in-4°. L'éditeur est Biancone, Bolognois qui réside à Rome et qui, je pense, y est chargé des affaires de la cour de Dresde.

PASSERI (GIO). Le mss. de Pio dit que Gioseffo Passeri mourut le 2 novembre 1714.

PASSIGNANI (DOMENICO). Il avoit étudié pendant quelque tems sous Battista Naldini, et il falloit qu'il fût extrêmement jeune en 1584 et que son mérite n'eût pas encore percé, puisque le Borghini, qui parle de tous les peintres qui fleurissoient alors à Florence, ne fait aucune mention de lui. Ce fut pourtant un de ceux qui se distingueroit davantage, par les morceaux de peinture dont il a enrichi les décorations qui se firent pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588. Presque tous les autres peintres se contentèrent d'exposer chacun un tableau; il en exécuta lui seul trois. Aussi personne ne montra t-il, pendant toute sa vie, plus de résolution ni une plus prompte exécution. Sa manière visoit déjà au grand; il ne lui falloit que très peu de figures pour remplir un grand champ, et le Baldinucci n'a pu s'empêcher de parler avec éloge de ce que le Passignani fit en cette occasion, dans la vie de Battista Naldini, p. 181. On pourroit croire qu'il demeuroit encore chez ce dernier peintre, car ses deux principaux tableaux étoient placés dans une décoration dont s'étoient emparés les disciples du Naldini.

PATEL (PIERRE) — je le crois né en Picardie — est le Claude Lorrain de la France. Ses tableaux de paysages sont peints avec la même fraicheur, et peut être y trouvera t'on plus de fermeté dans la touche. Ce maitre sçavoit parfaitement la perspective, et cela l'engageoit à introduire presque

toujours des morceaux d'architecture dans ses compositions. Il y mettoit aussi de l'eau, qu'il faisoit très bien. Tout ce qu'on auroit pu lui reprocher, c'étoit sa façon de feuiller, presque sans aucune variété et trop idéale. Il suivoit en ce point la manière de Laurent de la Hyre, dont je ne pense pas cependant qu'il fut le disciple, puisqu'ils étoient à peu près de même âge, mais apparemment qu'il avoit veu que cette manière faisoit fortune, et il y avoit conformé la sienne afin qu'elle eut le même sort. Il y a cependant apparence qu'il n'eut pas le bonheur de percer, car ce n'est que depuis quelque tems que ses ouvrages ont commencé à être recherchés; mais, comme il est difficile de guerir les préventions, avec tout son mérite, il n'en est pas moins demeuré fort au dessous de Claude le Lorrain; car, tandis qu'on donnera six mille livres d'un tableau de ce dernier, on craindra d'acheter cinq à six cents livres un aussi beau tableau de Patel. Il y en a un dans un lambris du cabinet de l'Amour à l'hôtel Lambert, qui est de toute beauté, et j'en connois encore un dans le cabinet de M. de Julienne, qui est admirable. Dans une liste mss. des maitres peintres que j'ai, je trouve que Patel fut reçu maître dans cette communauté en 1635 et qu'il passa dans les charges en 1650. Il fut un des anciens de sa communauté qui signa le contrat de jonction avec les maitres peintres en 1651. Il méritoit, lors de la séparation, de demeurer uni à l'Académie. Il eut un fils qui peignit aussi le paysage et qui voulut suivre la manière de son père, mais qui demeura toujours dans la médiocrité, et, comme ces ouvrages ont du rapport et que tout le monde n'est pas en estat de faire la distinction, on attribue quelquefois au père ce qui appartient au fils, en quoy l'on fait beaucoup de tort au premier. Je remarque que, dans le temps de Patel, presque tous nos peintres de paysages se piquoient de bien observer la règle de la perspective : cette science étoit en vogue; c'est bien domage qu'on

l'ait depuis si fort négligée. — Le tableau de Patel, qui est dans le cabinet de l'Amour à l'hôtel Lambert, en avoit été enlevé et vendu par madame Du Chatelet, lorsque M. de la Haye, fermier général, achetta cette belle maison, et, comme il étoit bien aise de la conserver dans son ancien lustre, il alla à la poursuite de ce tableau, le retrouva et le paya 1600 fr. Il étoit prêt de passer en Angleterre.

— J'ai vu des tableaux du fils où son nom étoit écrit ainsi : T. P. Patel (TP, *en monogramme*).

PATENIER (GIOVACHINO). Il faut lire Patenier de Dinant. Il vivoit à Anvers en 1520. Voyez la suitte des portraits des anciens peintres des Pays Bas, de Jerome Cock, de l'édition de Theod. Galle. Vasari, t. III, p. 269, l'appelle *Giovachino Patenier di Bovines;* il y a faute et méprise, car il dit auparavant que Henry de Bles étoit de Dinant, au lieu que c'est luy qui est de Bovines. Albert (Durer), étant à Anvers, fit le portrait de Patenier, qui a été gravé.

PATER (JEAN-BAPTISTE), peintre de l'Académie, natif de Valenciennes en 1695, élève de Wateau, dans la manière duquel il s'étoit fait une réputation, mourut à Paris en 1736, âgé d'environ 41 ans, vers le milieu du mois de juillet. Cette réputation n'a pas été loin; Pater est aujourd'hui presqu'oublié, et c'est ce qui arrivera à tous ceux qui, comme lui, seront des imitateurs serviles de la manière de leur maitre. Le défaut de celui-ci étoit de ne pas sçavoir mettre une figure ensemble et d'avoir un pinceau pesant. Il n'étoit occupé qu'à gagner de l'argent et à l'entasser. Le pauvre homme ne se donnoit pas un moment de relache; il se refusoit le nécessaire et ne prenoit de plaisir qu'à compter son or. Je n'ai rien vu de si misérable que lui.

PECOUL (NICOLAS). Ce graveur n'est pas un des moindres

imitateurs de la manière de Du Flos. S'il eût joui d'une plus longue vie et qu'il eût pu acquérir une plus grande facilité de couper le cuivre, il y auroit eu lieu d'espérer qu'il seroit devenu plus habile. Il dessinoit assez bien; Loyr avoit été son maistre. L'on a fait choix de ce qu'il a gravé de meilleur pour avoir occasion de parler de luy et de faire connoistre sa manière.

PEDEMONTE (ERCOLE), de Mantoue, peintre en miniature à Rome, dont j'ay vû le portrait dans une suitte d'environ 400 portraits dessinés par Ottavio Leoni, et qui a aussi été gravé par le même Leoni dans une de ces deux planches qui renferment quelques portraits sans nom et seulement à l'eau forte. Au bas du dessein que j'indique, on lisoit que le portrait avoit été dessiné en 1614, Pedemonte étant alors agé de cent cinq ans; sa physionomie est celle d'un vieillard respectable.

PEETERS (BONAVENTURE). Il naquit à Anvers en 1614 et y mourut en 1652. (Corn. de Bie, p. 170.) Il étoit frère de Jean Peeters.

PELLEGRINI (FRANCESCO DE). Le Vasari n'en parle que sur le pied d'un homme qui aimoit la peinture et qui fréquentoit le Rosso, de la mort duquel il fut la cause innocente. Mais le Vasari devoit trancher le mot et dire qu'il étoit peintre et qu'il fut employé dans presque tous les ouvrages de peintures qui se firent à Fontainebleau. Dans tous les états que j'ai, il est employé et nommé comme peintre (1). Il étoit Florentin.

(1) Toutes les mentions publiées par M. de Laborde, dans le premier volume de la *Renaissance des Arts*, vont de 1534 à 1536.

PELLEGRINI (ANTOINE). Sa vie a été donnée dans le 4e vol. du Recueil des portraits de peintres, peints par eux-mêmes, qui sont dans la galerie de Florence; mais il y a des fautes. Ce que m'a écrit sa veuve mérite toute une autre créance. Selon cette vie, Pellegrini est né à Padoue en 1674; sa veuve le fait naitre à Venise en 1676 et nomme la paroisse où il a reçu le baptême. Pellegrini étoit Padouan d'origine, mais Vénitien de naissance. On a imprimé qu'il étoit mort à Vienne en 1735. Il falloit mettre 1725. M. Apostolo Zeno le dit dans ses Lettres et est un témoin oculaire et non recusable. On a fait une remarque que le défaut du Pellegrini étoit de vouloir expédier trop de besogne et de ne point étudier assez sur ce qu'il faisoit. Rien n'est plus vrai. C'étoit un praticien qui entreprenoit de peindre un vaste plafond comme un autre auroit fait un petit tableau de chevalet. Il ne sçavoit pas ce que c'étoit que de consulter la nature, tant pour les formes que pour les couleurs. Il avoit quelquefois des moments heureux; mais ils sont rares. Le temps effacera bientost tout ce qu'il a produit et il ne restera de sa mémoire que d'avoir été le beau-frère de la Rosalba. Je lui ai vu peindre le plafond de la salle où devoient se tenir les assemblées de la Banque : l'invention en étoit assez heureuse. Il y avoit du fracas et des grouppes agréables, mais il n'auroit pas fallu examiner de trop près les ensembles des figures; on n'y auroit pas trouvé son compte. Avec cela je trouve qu'on a fait très mal de le supprimer lorsqu'on a changé la destination de cette salle et qu'on en a fait une des pièces de la Bibliothèque du roi. On a prétendu dans le temps que cela auroit fait disparat avec les autres pièces de la même bibliothèque, dont les plafonds n'étoient pas peints; mauvaise raison, qui n'a pu entrer que dans la tête d'architectes ignorants et ennemis déclarés de la peinture. On en fera sans doute quelque jour autant de la galerie peinte au même lieu par le Roma-

nelle, et l'on alléguera la même excuse (1). N'étoit il pas plus raisonnable de conserver l'ouvrage du Pellegrini et de ménager à nos peintres de pareils ouvrages dans les autres plafonds?

— Ce mémoire m'a été envoyé de Venise par la veuve de Pellegrini, sœur de l'illustre M[lle] Rosalba (2) :

Antonio Pellegrini (*son nom de baptême étoit Jean Antoine*) fu d' altro Antonio Pellegrini, negoziante in lane. Nacque in Venezia, nella Parocchia di S. Paolo, ove fu battezato (*il di* 29 *aprile* 1675).

Inclinato alla pittura, ebbe per maestro Paolo Pagnano (*Pagano*) milanese, con il quale, giovanotto, passo à Vienna, e fu dallo stesso suo maestro spedito nella Moravia, ove, oltre a molte altre cose, da se solo dipinse un' intera chiesa. Dopo sei anni, che dimoro in Germania, con lo stesso suo maestro ritorno in Venezia, e, conoscendo che necessario fosse migliore studio, fu condotto à Roma da un suo zio nell' anno 1700, ove vi stette due anni. Ripatriato con qualche grido, fu da non pochi patrizi e particolari impiegato. Nell' anno 1708 fù dal duca di Manchester, allora ambasciatore per la Regina Anna d'Inghilterra presso la serenissima Reppublica di Venezia, condotto a di lui spese a Londra; oltre una gran scala nella ditta citta, dipinse per lo stesso signore tutto il di lui palazzo in villa, ed, avendo fatte molte opere considerabile per molti di questi signori, Pari di quel regno, passo nel

(1) Plus heureuse que la galerie de Pellegrini, celle de Romanelle existe encore aujourd'hui. Il en a été fait des dessins coloriés très-exacts, exposés par leur auteur, M. Frappaz, à l'exposition de 1853, n[os] 492-4, et à celle de 1855, n° 4926. Ces dessins avaient été commandés par la Commission des monuments historiques.

(2) Nous imprimons entre parenthèses et en italiques les annotations mises par Mariette sur les marges.

Nord verso il regno di Scozia per dipingere il castello di mylord Carlaile (*Carlisle*).

Lasciata l'Inghilterra dopo quatr' anni di dimora, con l' intenzione di rivedere la patria, fù obbligato à prendere stipendio dall' Elettore Palatino Gio. Guglielmo, presso il quale vi stette sino alla di lui morte.

Passo poi in Fiandra, ove fece moltissime opere, il grido delle quale lo fece chiamare dagli stati di Olanda per dipingere in Asteldam per dipingere li soffiti del publico palazzo di quella citta, come fece pure molti soffiti per il principe di Hessia-Cassel, allora dimorante in Olanda, ed in quella parte fu pure obbligato da mylord Cadogan di ripassare nell' Inghilterra per dipingere per lo stesso il di lui palazzo di campagna.

Lasciata l'Inghilterra per ritonarsene a Venezia, passo il stretto di Calès per vedere la Francia, ed in Parigi dal duca di Orleans, allora regente, li fu commisso che dipingesse il soffito della gran sala del Misipipi (*poco doppo distrutto*).

Nel 1721 ripatriato (*nel 1722, nel mese di X°, cosi mi scrive la Rosalba sua cognata*), fece molte opere, tanto per de' principali nobili Veneti, come per commissione ch' ebbe della Germania, di palle ed altro, e del 1722 passo presso del principe vescovo di Virzbourg della casa di Scoenborn, al quale non poche cose fece. Da quel principato passo àlla corte del Re Agusto secondo, per il quale dipinse sua gran sala, ed altri soffiti, ed una gran pala per la capella reale. Chiamato a Vienna, dipinse (*nel 1725; Lettere del Zeno*, n° 194, t. II) per la M^{a} dell' imperatrice Amalia la cupola e palle della di lei chiesa delle Salesiane, e moltissimi quadri per la libraria che la M. S. tenea nello stesso monastero. Dipinse pure tutta la chiesa de' Benedettini detta de' Spagnuoli neri di Vienna, e fece una gran palla in san Carlo per comando dello imperadore Carlo sesto. Passo poi alla corte palatina, ove da

quell' elettore Carlo dipinse diverse stanze, terminute le quali ritorno a Venezia, ove nel poco tempo che visse, poch' altre confece, e mori nell' anno 1741 a di 5 novembre, e fu sepolto nella di lui parrochia di S. Vitale di Venezia in eta di anni 65.

Description de la peinture de la galerie de la Banque royale (1).

Les peintures du plafond de la galerie de la Banque royale ont été faites par le S[r] Pellegrini, peintre vénitien qui s'est acquis beaucoup de réputation par les différents ouvrages qu'il a fait en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Il est beau-frère de la fameuse Rosalba.

L'idée principale de cette peinture est d'exprimer les différents avantages de la Banque, et de les rapporter à la gloire du roi et de M[gr] le régent.

En entrant dans la galerie à main gauche, vis-à-vis des fenêtres, on voit d'abord au milieu le portrait du roi ; il est soutenu d'un côté par la Religion, et de l'autre par un héros qui représente M[gr] le Régent ; aux pieds de la Religion, on voit un enfant qui tient un livre, symbole d'instruction et de doctrine. Ce groupe est environné de nuées.

Au-dessous de la religion, on a représenté le Génie avec des ailes et un casque ; il conduit par la main le Commerce suivi de la Richesse, de la Sûreté et du Crédit ; au pied du Génie, un enfant tient un arc à la main, symbole de l'invention.

---

(1) Cette description se trouve en manuscrit à la bibliothèque du roi dans les papiers de Lancelot, avec la date *Mardi* 10 *juin* 1721, en marge. Elle se trouve imprimée par Lepicié dans ses *Vies des premiers peintres du roi*, t. II, p. 122-7 ; nous la redonnons ici à la suite du mémoire de la veuve de Pellegrini. En y ajoutant ce qui se trouve sur lui dans le journal de la Rosalba, on aura tout ce qui se rapporte à cet autre *Fa presto*.

A la droite et un peu au-dessous du Génie, on voit l'Arithmétique tenant dans ses mains un papier de compte; elle est accompagnée de l'Industrie qu'on a caractérisée avec un casque et une épée à la main.

A la droite du héros, et un peu au-dessous, on a peint la France à côté d'Hercule, qui tient d'une main un gouvernail, et de l'autre une massue pour marquer la force de la France, tant par terre que par mer.

Ensuite on a mis une figure assise qui tient de la main droite un palladium ou petite Pallas. Cette figure représente la Munificence; elle est accompagnée de la Magnanimité, dont le sceptre et l'épée sont portés par deux enfants aux pieds desquels est une corne d'abondance, de laquelle il sort des trésors qui se répandent sur la France; et, pour encore mieux caractériser la Magnificence, on a peint à sa droite une colonne.

Au-dessus de toutes ces figures et au plus haut du plafond, Jupiter est assis dans les nuées; Junon est un peu plus loin; ils envoyent l'Abondance pour verser ses richesses.

A la gauche de la Richesse, est la rivière de Seine qui embrasse le fleuve du Mississipi; l'Amitié est entre deux qui les unit; deux enfants badinent auprès d'eux, l'un tient deux petits chiens, symboles de l'amitié et de la fidélité, l'autre une fleur de lys qui caractérise la Seine et marque la sincérité et la candeur.

La Félicité, avec des ailes, est au-dessus de ces rivières à travers des nuées, tenant dans ses mains des flammes de feu. La Tranquillité est à côté d'elle dans un plein repos, avec des épis de bled à sa main.

Sur le bord de la Seine, on découvre un chariot attelé de deux chevaux, sur lequel des hommes chargent des marchandises qu'on débarque des vaisseaux arrivés de la Louisiane.

Il y a d'autres espèces de bâtiments sur un desquels on voit deux princes mississipiens.

Sur la muraille du fond de la galerie est représentée la porte d'une ville de France qui conduit au quai de la même ville où l'on voit plusieurs personnes et des portefaix qui emballent diverses marchandises. Il suit un grand bâtiment qui est renfermé d'écluses ou formes.

On voit à côté la Science de la navigation représentée par une femme qui tient une boussole dans ses mains; il y a un gouvernail auprès d'elle et trois enfants qui jouent ensemble.

Sur le haut de ces différents bâtiments, Eole paroît se reposer après les avoir conduits heureusement dans le port.

Au-dessus des fenêtres qui sont vis-à-vis le portrait du roi dont on a parlé, on voit l'Histoire qui écrit sur les ailes du Temps après avoir trempé la plume dans un cornet que la Vérité tient dans ses mains.

La Sculpture suit et fait dresser une pyramide en l'honneur du Régent; divers ouvriers travaillent aux ornements qui doivent embellir cette pyramide.

A la droite de l'Histoire, après la Vérité, suivent diverses Sciences parmi lesquelles est la Poésie. On voit Pallas sur des nuées qui envoie Mercure et l'Eloquence pour louer le héros qui est vis-à-vis. A la droite de la Poésie, l'Attention est représentée par deux femmes qui écoutent avec surprise.

Il y a un enfant près de Pallas qui porte son égide, et à la gauche de Pallas, deux Renommées publient la gloire du héros.

A la gauche de la pyramide, la Justice est assise sur des nuées, et c'est par ses ordres que le Châtiment chasse la Médisance, l'Ignorance et l'Envie. On voit à part la Jalousie, avec des ailes, qui regarde avec dépit ce qui se passe.

La Paresse est représentée sous la figure d'une femme qui dort; la Vigilance et l'Utilité, couronnées d'épis de bled, la réveillent.

Au-dessus de la porte par où l'on entre, la Bourse y est représentée par un portique autour duquel on voit diverses nations, avec leurs différents habillements, qui négocient ensemble.

Au milieu du plafond est le Soleil à l'entour duquel on voit des enfants, qui s'échappent avec des rayons du soleil et vont chasser la Misère et les Malheurs, représentés par trois figures qui se précipitent.

Au-dessous du Soleil, sont les Provinces sous la figure de femmes qui jouissent tranquillement d'un si beau jour, c'est-à-dire d'un gouvernement qui leur procure tous les avantages du commerce et de la paix par le conseil d'un ministre rempli de lumière et de sagesse.

PENCZ (GEORGES). Ce peintre étoit de Nuremberg. Etant allé en Italie pour se perfectionner dans son art en étudiant sous Raphaël, il y apprit en même temps la graveure chez Marc Antoine (1), qui se servit de luy en plusieurs occasions. Il retourna dans la suite à Nuremberg, et il y grava un assez bon nombre de pièces d'après ses propres tableaux ou desseins. Ce sont celles que l'on a rassemblées icy et dont on ne sçauroit assez admirer le mérite. On y trouve en effet bien de la manière de Raphaël et des meilleurs maîtres ; celle du Georgion s'y fait aussy ressentir en plusieurs endroits, d'où l'on conjecture que Georges Pencz avoit passé à Venise, et qu'il avoit encore étudié dans cette école. Au reste, comme les estampes qu'il a gravées sont déjà fort anciennes, et que leur petitesse a été cause qu'il s'en est perdu beaucoup, il n'est pas étonnant qu'elles soient présentement si rares. La

(1) C'est Sandrart qui le dit, mais cela mérite d'estre examiné avec attention. (*Mariette.*)

collection qui en est icy est aussi complette qu'on le peut désirer.

— Une femme, montée sur le dos d'un philosophe qu'elle fait marcher comme un cheval, en luy donnant des coups de fouet et d'éperons. — J'ay lu dans un ancien recueil de fabliaux manuscrits, un conte (1) où il est dit qu'Aristote ayant repris son disciple Alexandre de ce qu'il se laissoit vaincre par l'amour, celle qui captivoit ainsi ce monarque avoit paru devant ce philosophe et l'avoit rendu lui-mesme tellement amoureux qu'oubliant ce qu'il devoit à son estat, il s'étoit réduit à prendre l'attitude dans laquelle il est représenté dans cette estampe.

— Le Triomphe de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, de la Renommée et du Temps, et Jésus-Christ dans la gloire faisant l'objet de l'adoration des saints, représentés suivant les descriptions de Pétrarque, en six pièces gravées par Georges Pencz, d'après les desseins d'un peintre anonyme. — Pencz a mis son nom à toutes ; mais, comme il les a faites d'après d'autres desseins que les siens, il n'a pas tenu la mesme manière. L'on ne connoît pas le nom de celui qui est l'inventeur de ces pièces ; on le croiroit assez volontiers Italien. Dans la pièce qui représente le Triomphe de la Renommée, outre la marque de Georges Pencz, on trouve, au dessous de cette teste colossale qui est sur le devant, cette autre marque H, qui seroit sans doute les premières lettres du nom du peintre. (*Bartsch*, t. VIII, p. 357, n° 119.)

---

(1) C'est le lay d'Aristote d'Henri d'Andeli, qui est imprimé dans les Fabliaux de Méon, III, 1808, p. 96-114. Comme ce n'est pas ici le lieu d'insister particulièrement sur cette légende, nous nous contenterons de renvoyer aux premières indications déjà rassemblées par M. Edelestand Du Méril, *Mélanges archéologiques et littéraires*, Paris, Franck, 1850, p. 474, note 1. Ce sujet était même si populaire qu'il a été sculpté sur les cathédrales.

PENNI (LUCAS). Adam et Eve se laissant séduire par le démon qui leur persuade de manger du fruict de l'arbre de vie. Ce sujet, renfermé dans une bordure d'ornements, est gravé à l'eau forte par un anonyme, d'après quelques-uns des disciples de Primatice. Cette pièce, l'ange arrestant le bras d'Abraham, gravé à l'eau forte par le même anonyme, et d'autres encore, sont peut-être du nombre de celles dont entend parler Vasari, part. 3, t. I, p. 153, qu'il dit que le Penni fit graver sur ses desseins à des graveurs flamands; car elles me paroissent assez dans sa manière.

— La sainte Vierge assise ayant l'enfant Jésus sur ses genoux; de chaque côté, à sa droite, est sainte Madelaine debout, tenant un vase de parfums; à sa droite, sainte Marthe aussi debout, ayant un bénitier à ses pieds. Cette pièce est gravée au burin assez mal, d'après un dessein qui a de la manière de Raphaël, et qui est peut-être du Fattore; du moins j'interprète ainsi la marque du peintre : GFI, *Gio Francesco invent.* Je ne connois point le graveur, ny ne sçais donner l'explication des marques qui s'y trouvent. Cette pièce est dans le deuxième volume de Raphael chez le Roy.

PÉRELLE. Il est si extraordinaire de rencontrer tous les talents réunis dans un mesme sujet et si difficile de se distinguer dans un art, lorsque l'on veut en embrasser toutes les parties, qu'il est prudent, surtout lorsque les forces ne paroissent pas suffisantes, de se renfermer dans certaines bornes, en choisissant ce que l'on croit le plus propre à son génie. L'on est, par ce moyen, plus sûr de travailler avec succès, et c'est en suivant cette conduite que les Pérelles, dont on a rassemblé icy les ouvrages, ont si bien réussi dans les sujets de paysages, dont ils ont fait leur unique talent. Ils en ont mis au jour un nombre très-considérable, qui sont presque tous de leur invention, et dont on ne peut assez admirer la

beauté du travail. Jusques à eux, aucuns graveurs n'en avoient exécuté avec autant de propreté, ny où la netteté des traits, la dégradation, l'accord et le passage harmonieux des ombres et des demi-teintes, par rapport au plan et à l'éloignement des objets, fussent observées avec autant de patience et de précision ; car ils ont poussé cette partie de la graveure au plus haut point de perfection où elle pouvoit arriver, et, surtout, parmy les ouvrages de Pérelle le père, ceux qui sont les plus parfaits sont d'un ton de couleur si doux et si bien accordé que les desseins lavés les plus finis ne paroissent pas à beaucoup près si terminés. Il avoit appris sous Rabel, le plus estimé de son temps pour dessiner à la plume avec propreté; mais il quitta bientost sa manière pour imiter celle de Fouquier, de Patel et d'Hermann, qui étoient pour lors fort goûtés.

Les deux fils de Pérelle furent ses disciples. Adam suivit la mesme profession, et grava comme luy un grand nombre de planches de paysages qui ne cèdent en rien pour le finy à celles de son père, quoyque la couleur n'en soit pas tout à fait si harmonieuse. Mais pour Nicolas, le plus jeune des enfants de Gabriel Pérelle, après s'être occupé, et avec succès, à la graveure pendant sa jeunesse, il la quitta pour se donner tout entier à la peinture, dont il avoit reçu les enseignements dans l'école de Simon Vouet.

Outre l'exercice de la graveure, Gabriel Pérelle le père, de mesme que son fils, excelloit à dessiner le paysage à la plume, et l'on voit de leurs ouvrages faits de cette sorte, qui ne sont pas moins terminés que ce qu'ils ont gravé. Ils eurent l'honneur de l'enseigner à plusieurs seigneurs de la première considération, et Pérelle le père fut choisi par le roy de France pour dessiner quantité de plans et de cartes qui sont dans son cabinet, et dont on fait beaucoup de cas. C'est à quoy cet artiste employa les dernières années de sa vie.

Parmy un grand nombre de personnes qui apprirent à dessiner d'Adam Pérelle, l'on n'en connoît que deux qui se soient appliqués à la gravure. Le premier, nommé Moyse-Jean-Baptiste Fouard, avoit assez de talent; mais, comme il fut presque continuellement occupé à dessiner pour le service du roy de France, ce qu'il a eu occasion de graver n'est pas fort nombreux. Il n'en est pas de même du second de ces disciples, nommé Pierre Aveline; il a gravé une très-grande quantité de pièces; mais, comme il n'est jamais sorti des bornes de la médiocrité, l'on n'a pas jugé à propos de rassembler généralement tous ses ouvrages; l'on s'est contenté, pour en donner seulement une idée, de faire choix de quelques-uns des meilleurs, que l'on a placés à la fin des œuvres de Pérelle avec ceux de Moyse-Jean-Baptiste Fouard.

Mémoires pour la vie de Gabriel Pérelle de Vernon, né... mort à Paris, vers l'année 16.., *de Nicolas Pérelle, de Paris, son fils aisné, né.., mort à Orléans en...., et de Adam Pérelle, aussy de Paris, son fils puisné, né en* 1638, *mort à Paris le* 26 *mars* 1695.

Gabriel Perelle — ou plutôt Perrelle, ainsy qu'il l'escrit luy-même sur ses premières planches, — de Vernon-sur-Seine, étoit fils d'un perceveur ou fermier du duc de la Vieuville, — mort en 1653, — surintendant des finances sous le règne de Louis XIII. Son père le fit entrer au service de ce duc en qualité de valet de chambre, et, ce seigneur luy ayant reconnu du génie et un talent particulier pour le dessein, il luy donna pour maistre Daniel Rabel, qui peignoit, mais qui dessinoit encore plus volontiers. Il avoit même la réputation de dessiner à la plume avec beaucoup de propreté; et c'étoit sur ce pied que tout ce qu'il y avoit pour lors à la cour de gens de distinction l'avoient pris pour leur maistre. Gabriel Pérelle apprit de luy le dessein, et dans la suite il

dépassa de bien loin son maître pour la légèreté de la plume, la finesse et l'égalité des traits.

L'exemple de Rabel, qui gravoit aussy à l'eau forte, luy fit prendre pareillement la résolution de graver. L'on ne peut pas fixer précisément le temps qu'il commença à s'y adonner; ce ne peut guères estre plus tost que l'année 1640, temps dans lequel il grava une pièce burlesque intitulée La Deffaite des Chats d'Espagne devant Arras. C'est un de ses premiers ouvrages, et qui fut fait à l'occasion de la prise d'Arras par les François, sous Louis XIII, en 1640.

Il grava, vers le même temps, quelques autres pièces, entre autres, la veue de Vernon, sa patrie; mais il n'y en a aucune de ces pièces avec des dattes (1). Il suivoit dans ces premiers ouvrages la manière de graver et mesme de dessiner de Rabel, manière sèche, et dont le principal mérite consiste dans une grande netteté de dessein; mais depuis, et mesme bientost après, il se fit une manière particulière, beaucoup plus chargée d'ouvrage et plus terminée, et il s'attacha uniquement au paysage (2). Il en a gravé une fort grande quantité, tous d'après ses propres desseins. Il imita quelquefois les sites et la manière de feuiller de Fouquer et d'Herman, mais plus souvent celle de Patel le père. Cependant, comme il inventoit tous ses paysages de pratique et qu'il ne consultoit jamais la nature, l'on n'y trouve aucune variété; ce sont toujours presque les mesmes sites, les mesmes choix d'arbres; rien n'est plus propre à faire connoître la nécessité de voir la nature que cette ennuyeuse uniformité. Un autre deffaut

---

(1) Cette pièce se trouve et a été faitte pour le livre dont voicy le titre : *Vie de saint Adjuteur*, patron de la ville de Vernon-sur-Seine, par Jean Theroude; Paris, 1638, in-8°. Cette date fixe le temps que G. Perelle a commencé à graver. (*Mar.*)

(2) Il avoit peu de talent pour la figure. (*Mar.*)

que l'on peut encore lui reprocher, c'est d'avoir trop apesanty son ouvrage à force d'y mettre du travail pour le terminer, et ce deffaut est commun à ses deux enfants qui ont suivi cette manière. Il devient cependant plus supportable dans les ouvrages du père, parce que la dégradation des objets y est parfaitement bien entendue, et généralement ses paysages font plus d'effect que ceux de ses enfants, c'est-à-dire d'Adam ; car pour ce que Nicolas a gravé, il est bien difficile de pouvoir le discerner d'avec ce que son père a gravé lorsqu'il n'a pas eu la précaution d'y mettre son nom, tant leurs ouvrages se ressemblent. Je trouve que les plus parfaits ouvrages de Gabriel Pérelle, et de ce nombre sont les grands paysages qu'il a fait pour le sieur Le Blond où dans quelques-uns sont représentés des sujets de l'Histoire sainte, ont été gravés vers l'année 1650 ; j'en ai veu des épreuves où l'on avoit écrit à la plume cette datte ; il en grava d'autres dans le mesme temps pour Daret, pour Ferdinand et pour Mariette, qui sont sans contredit ce qu'il a fait de plus beau (1).

Il changea depuis sa manière pour en prendre une qui n'est pas moins chargée d'ouvrage, quoyque plus expéditive, et c'est celle qui a été suivie par ses enfans. Il grava de cette manière plusieurs paysages de son invention et quelques profils de ville pour le Sr Beaulieu, ingénieur. Il avoit précédemment gravé pour le Sr Israël des veues d'après les desseins de Sylvestre, qui, ne pouvant vacquer à graver et à montrer en mesme temps à dessiner, se faisoit aider par plusieurs graveurs. S'étant mesme trouvé surchargé d'ouvrages, il pria Pérelle d'aller donner en sa place des leçons à MM. de Vendosme, qui furent si satisfaits de la manière de

(1) Ils sont terminés à un point que l'on ne peut rien imaginer au delà. Ils imitent les desseins les plus finis à l'encre de la Chine. (*Mariette.*)

dessiner de ce dernier, qu'ils le retinrent au lieu de Silvestre.

Depuis, Pérelle ne s'occupa plus avec la mesme assiduité à la graveure ; il se donna tout entier à montrer à dessiner, et à dessiner luy mesme pour le roy des cartes et des plans qui sont d'une beauté singulière pour la perfection du travail. Il étoit fort âgé lorsqu'il mourut vers l'année 1675. C'étoit un homme bien fait, d'une physionomie belle et avantageuse, et dont le commerce étoit fort agréable. Il se servoit de l'eau forte à couler et du vernis dur ; il n'y avoit presque rien à retoucher à son ouvrage lorsqu'il sortoit de l'eau forte.

Nicolas Pérelle, l'aisné de ses enfants, étoit né à Paris, où son père s'étoit venu établir comme on l'a dit. Il apprit sous luy à dessiner et à graver le paysage, et il ne s'y rendit pas moins habile. Il imita mesme si parfaitement la manière de son père qu'il est bien difficile de distinguer les ouvrages qui appartiennent à l'un ou à l'autre. Dans sa jeunesse, il avoit fréquenté l'école de Simon Vouet — Félibien le dit aussy, page 189, t. II — dans la veue d'embrasser la peinture, et l'on assure qu'il promettoit autant qu'aucun autre des célèbres élèves qui sont sortis de cette école. Vouet l'aimoit et le distinguoit, parce qu'il lui remarquoit d'excellentes dispositions; mais il ne put pas profiter entièrement de cette bonne volonté, Vouet étant mort peu de temps après. Outre des paysages de son invention et des veues d'après les desseins de Sylvestre, il a encore gravé un tableau du Poussin qui représente Phaëton chez le Soleil, quatre petits sujets de bachanales de son génie, dans le goût de Vouet, plusieurs profils de ville pour le chevalier Beaulieu, et plusieurs pièces pour le livre de l'Histoire de Charles Gustave, roy de Suède; ce sont, je pense, ses derniers ouvrages. Il se retira depuis à Orléans, d'où estoit sa femme, et il y est mort. Il a peint des tableaux d'histoire, des portraits et des paysages, mais en petit nombre; mais le travail lui coûtoit; il s'y mettoit plus-

tost par nécessité que par amour. Quoyque les petites figures qui se rencontrent dans ses compositions de paysages ne soient pas d'un grand goût, elles sont cependant touchées plus fermement que celles de son père et de son frère. Il dessinoit assez bien. C'est sur son dessein que Couvay a gravé le Miracle de Saint Nicolas, dont le tableau de Vouet est dans l'église de Saint-Jacques de l'Hopital, à Paris.

Adam Pérelle étoit frère cadet du précédent; il nacquit la même année que le roy Louis XIV, c'est-à-dire en 1628. Dès ses plus tendres années, il embrassa la même profession que son père; il étoit encore fort jeune. On prétend qu'il n'avoit guères pour lors que quatorze ans, qu'il étoit déjà occupé à graver pour le chevalier Beaulieu les profils en petit des villes conquises par les François sous le règne de Louis XIV. Il en recevoit un écu pour chaque planche, et l'on dit qu'il étoit si expéditif que, quoyqu'il ne négligeât rien pour les terminer, il en achevoit quelquefois une en un jour. Par là, il est aisé de concevoir comment il a pu, quoyqu'occupé à montrer à dessiner, mettre au jour une aussi grande quantité de planches dont il n'y en a aucune qui ne soit fort terminée; et cependant, il donnoit encore une bonne partie de son temps au plaisir. Au lieu que son père se servoit du vernix dur, celuy-cy employoit le vernix mol et l'eau forte d'affineur; mais il n'étoit pas moins heureux à donner à propos l'eau-forte à ses planches, en sorte qu'il n'étoit presque jamais nécessaire d'y retoucher. A cela près, il suivoit exactement tout ce qu'il avoit veu pratiquer à son père, quoyque dans un moindre degré de perfection. Il étoit comme lui maniéré, et même encore davantage; tout ce qu'il gravoit, il le chargeoit également de travail; le ciel, les terrasses, les arbres, les fabriques, tout étoit ouvragé de même, et par là son paysage devenoit lourd, ses terrasses molles et indécises, ce qui étoit encore causé par la trop grande quantité

de points qu'il y introduisoit. L'on peut aussy luy reprocher d'avoir presque toujours répété les mêmes dispositions de paysages, et de ne les avoir point variés. C'étoit faute d'étude et pour s'estre trop abandonné à la pratique. Cela se remarque même jusque dans les veues qu'il a dessiné d'après nature ; il ne pouvoit s'assujétir à les rendre fidèlement, témoin tout ce qu'il a fait dans ce genre pour le sieur Langlois. Il en prenoit le plus souvent une légère idée, et de retour chez luy, il les finissoit de mémoire, et par malheur sa mémoire le servoit fort mal. La sorte d'habitude qu'il avoit contractée de jeunesse à travailler de pratique, ne lui pouvoit permettre de se captiver à imiter ce qu'il voyoit, et jamais personne ne fut moins propre à rendre les ouvrages des autres. Remarque-t-on quelque étincelle du goût de Callot dans la suitte de paysages qu'il a gravé sur ses desseins ? Il avoit plusieurs écoliers de distinction à qui il apprenoit à dessiner ; le grand prince de Condé luy fit même l'honneur de le choisir pour maistre de dessein du duc de Bourbon, son fils, et ce fut pour l'usage de ce prince qu'il fit les trois livres de leçons de paysages qu'il a gravé. Il étoit pour lors extrêmement décheu. Plus il avançoit en âge, plus sa main s'appesantissoit, et son génie devenant aussy plus lourd à cause des excès qu'il faisoit dans le vin, et qui luy avoient presqu'entièrement ôté le sentiment. On s'en apperçoit aisément dans ses derniers ouvrages, qui ne sont presque pas supportables. Il n'avoit jamais sçu mettre une figure d'ensemble, et sur la fin de sa vie, il s'avisa d'en vouloir introduire d'assez grandes dans ses paysages, qui sont extrêmement mauvaises. Il mourut vers le commencement de ce siècle, ayant fait deux élèves.

Moyse Jean-Baptiste Fouard de Paris, né en 1653. Après avoir appris à dessiner sous Adam Pérelle, il se mit à graver et commença, pour se former un meilleur goût de paysage, par entreprendre de réduire en petit et de copier tous les

paysages du Titien et de Campagnole (1), quelques-uns de J. Francesco Bolognèse et d'autres. Il entreprit ce travail en 1677 et 1679, et s'en acquitta assez bien. Il paroît, par quelques ouvrages qu'il fit pour lors, qu'il en avoit profité ; mais il reprit bientôt une manière particulière qui tombe dans le lourd et manque d'occasion. Il ne grava rien de considérable, si l'on en excepte ce qu'il a gravé d'après J. Van Beecq, peintre de marines de l'Académie, qui lui fit graver la veue de Gênes bombardée par l'armée navalle de France, et la veue de la ville d'Agouste en Sicile, assiégée par la même armée navale. On lui obtint depuis un poste dans un des bureaux du dessein, à Versailles, où il fut occupé pendant très-longtemps à dessiner pour le service des bâtiments et jardins de Sa Majesté. Il y resta jusques à la mort de Louis XIV. Il mourut à Paris, le 16 mars 1726, âgé de soixante-treize ans. C'étoit un vray honnête homme et qui n'avoit d'autre deffaut que d'être trop facile et de n'avoir pas assez d'attention à ses intérests. C'est à luy que je dois tous les mémoires que j'ay rassemblés touchant la vie des Pérelles.

Pierre Aveline étoit aussy disciple de Adam Pérelle; mais, comme il n'est jamais sorti d'une extrême médiocrité, il luy fait peu d'honneur. Il a, comme son maistre, gravé beaucoup de paysages et de veües; mais les paysages sont du plus mauvais goût, et les veües fort infidèles. Il mourut le 3e may en l'année 1722.

— Adam Pérelle, graveur célèbre à l'eau-forte pour les paysages et veues, est mort à Paris, âgé d'environ soixante ans, le 26 mars 1695. Il a été enterré à Saint Benoist sa paroisse, dans le cimetière. (*Mémoires mss. de M. Félibien des Avaux.*)

(1) L'article de cet *Abecedario*, II, 255, sur Fouard, se rapporte précisément à ces paysages.

PEREZ (MATTEO), da Leccio. Il peignit à Séville un S. Christophe, de grandeur colossale, qui est très estimé. — Carducho, qui rapporte cecy, p. 96 b., nomme ce peintre Mateo de Alecio. Il y a une estampe gravée au burin à Rome en 1582, d'après un tableau que ce peintre a peint à Syracuse : le sujet est Se Luce recevant le viatique. Il le dédia à Clerie Farnèse, et ensuite de la dédicace l'on y trouve son nom, *Matthæus Perez de Allecio pictor*. Voyez l'article (*du père Orlandi*) de Matteo Perez ; il doit se rapporter à celui cy.

PERICCIOLI. En cataloguant, dans une suite de douze pièces de caprice attribuées à Callot, une villageoise portant sur la teste un panier, et d'un autre côté un jeune cavalier, Mariette ajoute : Dans le fonds la veue d'une place publique de Florence. — C'est la façade de quelque église qui est dans la mesme place que Se Marie Nouvelle. — Ce qui est de singulier, c'est que je lis dans la frise du portique : *Julianus Periccíolus fecit*. Seroit-ce le nom du graveur ou de celuy qui a fait bâtir ce portique? — Le père Azzolini, dans son livre intulé : *le Pompe Sanesi*, tom. II, p, 388, fait mention de ce Julien Periccioli, qui estoit de Sienne, et qui d'écrivain s'étoit mis à dessiner. Etant à Venise, le comte de Feidling, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre auprès de cette république, l'engagea au service du roy d'Angleterre Charles Ier. Il fit ensuite le voyage du Levant, et, après avoir été à Constantinople, Candie, Rhodes et Alexandrie, il repassa en Sicile et en Espagne, et arriva enfin en Angleterre, où il eut l'honneur de montrer à dessiner au fils du roy. Le prince Robert Palatin le conduisit au siége de Breda. Il passa ensuite en France, et le roy d'Angleterre, l'ayant rappelé, l'envoya en Italie en 1639. Les troubles de ce royaume l'empêchèrent d'y retourner. Il entra pour lors au service du prince de Toscane Mathias qui luy procura celuy du grand duc.

Il y estoit en 1649, temps que l'auteur écrivoit. Son talent étoit de faire des desseins à la plume de veues et d'ordonnances de différens spectacles. Je n'en ay veu aucun, mais je préjuge par ces petites pièces qu'il a gravé qu'il cherchoit à imiter les manières de Callot et de La Belle. Le père Azzolini dit qu'il avoit appris à dessiner à la princesse Louise Palatine de Bavière, fille de la reyne de Bohême, et au prince Léopold de Toscane, et que c'est luy qui a gravé toutes les planches du livre *Arcano del mare del duca di Nortumbria*, dont les cartes marines furent dressées par Luc Holstenius. Pericciolí les enrichit de plusieurs petits sujets de son invention.

PÉRIÉ. De Bombourg, dans son énumération des tableaux qui sont à Lyon, fait mention d'un Guillaume Périé l'aisné, dont je n'ay point encore entendu parler, et qui a peint le tableau du maistre autel des Cordeliers, représentant l'adoration des rois.

PERIER (FRANÇOIS) ou plutost PERRIER, natif de S. Jean de Laune ou de Salins en Franche-Comté, étoit fils d'un orfèvre. Etant encor fort jeune, il se débaucha pour aller en Italie, où, étant arrivé à Rome, il trouva le moyen de se faire connoistre du Lanfranc, et il profita beaucoup des instructions qu'il en receut. Ce fut pour lors (1) qu'il grava la communion de S. Jerosme d'Augustin Carrache, non pas pour disculper le Dominiquain du reproche qu'on lui faisoit d'avoir volé la pensée de son maitre dans le tableau du même sujet qu'il avoit peint à Rome, mais tout à fait dans un autre motif et pour appuyer ce qu'en publioit le Lanfranc qui cherchoit à nuire au Dominiquain par toutes sortes de moyens.

---

(1) Bellori, 309. — Malvasia, parte 2, 103. (*Mar.*)

Quelque temps après, Perier revint en France et s'attacha à Simon Vouet (1), de qui il suivit la manière expéditive et conforme à son génie plein de feu. Environ l'an 1638 il retourna à Rome, où il demeura jusqu'en 1645. Pendant cet espace de temps (2), il grava plusieurs choses, et surtout la suitte des statues et celle des bas reliefs antiques. Enfin, étant revenu à Paris et y ayant peint la gallerie de l'hostel de la Vrillière (3) et d'autres ouvrages, il y mourut professeur de l'Académie au mois de may de l'année 1650 (4). Perier travailloit avec une grande facilité, et, s'il a été souvent peu correct dans le dessein, on le doit attribuer à son génie trop plein de feu et aux écoles qu'il a fréquentées. (Félibien, tom. II, p. 477; Bellori, 382.)

PERIN DEL VAGUE. Bacchus retournant en triomphe de la conqueste des Indes, avec Silène et sa suitte, et rencontrant Ariadne abandonnée dans l'isle de Naxos. Cette pièce, de forme ovale, que l'on croit estre gravée par Georges Mantuan, pourroit estre d'après un bas relief antique, ou du moins d'après Jules Romain, ou quelqu'autre peintre de l'école de Raphaël. — Elle vient certainement d'après Perin del Vague; j'en ay le dessein original qui est d'une merveilleuse beauté et que j'ay eu de chez M. Crozat; mais je ne crois pas la gravure de Georges Mantuan.

— Vénus assise sur un lit auprès de Vulcain et au milieu

(1) En 1630. (*Mar.*)

(2) Dans son second voyage à Rome, le marquis Vincent Justinien se servit de lui pour dessiner quelques-unes des statues antiques de sa collection; mais il n'en dessina pas beaucoup. (*Mar.*)

(3) L'hôtel de la Vrillière est devenu l'hôtel de Toulouse et la Banque y est aujourd'hui. La galerie y existe encore; le pignon en cul de four qui s'avance sur la rue des Bons-Enfants en est la fin.

(4) Quelqu'un m'a assuré qu'il étoit âgé de 60 ans lorsqu'il mourut. (*Mar.*)

des Amours. Je n'oserois trop assurer qu'elle fût d'après Perin del Vague, à qui quelques uns la donnent; elle me paroist venir d'après un maistre d'un génie moins fécond; je le croirois assez du dessein de Lucas Penni.

— Les amours des Dieux en quinze pièces, gravées par Jacques Caralius sur les desseins de Perin del Vague et de maistre Rous. Ces estampes, qui sont extraordinairement rares, sont très bien exécutées. Le goût de dessein en est excellent et touche presqu'autant que ce que Raphaël ait fait de plus gracieux. — Aux premières épreuves il n'y a ni chiffres, ni vers au bas des planches. — A la planète de Jupiter, sous la forme d'un satire surprenant Deiopée, qui est traittée avec indécence, il y a une petite table suspendue à un arbre, et où l'on voit I. C. — A celle de l'Amour et de Psyché, et à celle de Vénus couchée sur un lit, on lit le nom de Caralius tout au long. — Outre les pièces cy dessus qui composent la suite des amours des Dieux, gravées par Caralius, il y a encore quelques pièces qui sont traitées d'une façon si sale, qu'il n'est pas possible à un honeste homme de les pouvoir regarder sans horreur. — Je compte qu'il doit y en avoir vingt. Il y en a des copies. Je les ay vu, et ce n'est qu'à ces copies que j'ay vu des chiffres. Les vers italiens n'ont été mis qu'après coup et sur des bandes de cuivre séparées aux originaux, et c'est peut-être ainsi qu'il en a été usé à l'égard des postures qu'a gravé Marc Antoine. — J'ai vu aussi des chiffres sur les planches originales, mais ils n'ont été mis que tard et les planches étant déjà retouchées.

— Jupiter foudroyant les géants. Vasari fait mention de ce tableau dans la vie de Perin del Vague, et parle en mesme temps de l'estampe qui en est icy, mais sans faire aucune mention de celüy qui l'a gravé. Bien des gens croyent que c'est Jules Bonasone, fondés sur ce qu'elle a de sa manière; mais l'on y en reconnoist pour le moins autant de celle de

Caralius et de Georges Mantuan, et elle approche encor beaucoup de celle de Guido Ruggieri, qui a gravé quelques pièces d'après Saint-Martin de Boulogne. Cependant de tous ces différents maistres à qui elle paroist convenir, il n'y en a, ce semble, aucun à qui on la puisse attribuer avec plus de certitude qu'à Guido Ruggieri. Cette estampe, au reste, est fort estimable, tant par sa rareté que par la bonne qualité de son impression. — Pour moy je ne la tiens point de Perin del Vague; le haut est dans la manière du Primatice, et le bas est tout à fait dans le goût florentin : le tout est fort mal composé. — Elle est certainement du même graveur qui a gravé les planches des emblèmes de Bocchius, et je soupçonne que ce graveur qui travailloit à Boulogne est l'élève de Jérôme del Lino, ou le Faglioli, dont le Vasari fait mention dans la vie du Parmesan.

PERREAL (JEAN), de Paris, peintre, dont il est parlé dans la XXXIIe nouvelle de la reine Marguerite de Navarre (1). (*Mém. mss. de Félibien.*)

Il est encore fait mention de ce peintre dans le livre intitulé : *la Légende des Vénitiens, par Jean Le Maire de Belges*, imprimé à Lyon par Jean de Vingle en 1509, in-16. Il y est mis au rang des Zeuxis et des Apelles. On le nomme Jehan Perreal, de Paris, peintre et valet de chambre ordinaire du roy (c'estoit alors Louis XII qui étoit sur le trône). On loue beaucoup les tableaux qu'il avoit fait pour le roy et dans lesquels il avoit exprimé les villes conquises en Italie sur les Vénitiens par les François ligués avec l'empereur, et en particulier la fameuse bataille d'Agnadel. On lui accorde outre cela le talent de parler avec grâce. Il avoit accompagné le

(1) Il étoit alors au service de Charles VIII. (*Mar.*)



roy dans son expédition, pour être plus en estat de représenter les choses avec vérité, et l'on aprend que Simphorien Champier, médecin du duc de Lorraine, l'avoit arraché des portes de la mort et avoit mérité par là la couronne civique, *quia cives servavit*. Le Maire escrivoit tout cela à Lyon en 1509.

Dans le même petit livre, l'auteur, dans une complainte sur le trépas de Louis de Luxembourg, prince d'Altemore, etc., composée en 1503, parle encore du peintre Jean, de Paris, dans l'endroit où, sous le nom de la Peinture, il invite les plus habiles peintres de son temps à exprimer le dueil que portoit la nature à l'occasion de cette mort :

« Et si je n'ay Parrhase ou Appelès,
« Dont le nom bruit par memoires anciennes,
« J'ay des esprits recents et nouvellets,
« Plus annoblis par leurs beaux pincelets
« Que Marmion jadis de Valenciennes
« Ou que Foucquet qui tant eut gloires siennes,
« Ne que Poyer, Rogier, Hugues de Gand,
« Ou Johannes qui tant fut élégant.

« Besoignez donc, mes alumpnes modernes,
« Mes beaux enfans nourris de ma mamelle,
« Toy, Leonart qui as graces supernes,
« Gentil Bellin dont les los sont eternes,
« Et Perusin qui si bien couleurs mesle.
« Et toy, Jehan Jay, ta noble main chomme elle,
« Vien voir Nature avec Jehan de Paris,
« Pour luy donner umbraige et esperitz, etc. (1). »

(1) Simon Marmion, de Valenciennes, est cité encore par Jean Lemaire, dans sa *Couronne margaritique* où il l'appelle *prince d'Enluminure;* il nomme aussi dans cette dernière *Simone Marmionne* (Cf. sur lui *les Ducs de Bourgogne*, de M. de Laborde, *Preuves*, I, art. 1922). Fouquet est maintenant trop connu pour qu'on puisse renvoyer ici à tout ce qui a été écrit sur lui. Poyer, c'est-à-dire Poyet, est le miniaturiste auquel on attribue les Heures d'Anne de Bretagne; Rogier, c'est Vander Weyden; Hugues, c'est Vander Goes; Jean, c'est Hemling. — Quant à Perréal, il suffit ici de renvoyer aux travaux de M. de Laborde. D'ailleurs une pièce nouvelle qui nous est communiquée par M. Fillon sera une occasion de faire dans la partie des *Documents* un résumé chronologique de tous les témoignages produits jusqu'à présent.

PESARESE (SIMONE CANTARINI, *detto* IL). La Sᵉ Vierge assise dans un paysage et contenant des deux mains l'enfant Jésus qui ouvre les bras en regardant le ciel, et un peu plus loin est S. Joseph assis au pied d'un arbre. Cette pièce est de l'invention et de la gravure à l'eau-forte du Pesarese. C'es une de celles où il a pris le plus de soin. — J'ai vu vendre le tableau original chez M. Pasquier. Il l'avoit eu d'un Anglois nommé M. Heze. C'est un morceau accompli dans toutes ses parties. On ne peut désirer une plus belle pâte de couleur. Aussi M. Pasquier vouloit-il qu'ils fussent du Guide; mais il se trompoit. Le Guide a une autre touche plus légère encore et plus spirituelle. Avec cela le tableau a été vendu conjointement avec le suivant, qui lui fait pendant, 6002 livres. M. de La Live de Jully possède présentement l'un et l'autre, et l'on m'a assuré que pour les avoir il avoit donné 1000 livres de profit aux marchands à qui ils avoient été adjugés à la vente de Pasquier.

— La Sᵉ Vierge se reposant dans un paysage où S. Joseph est endormy au pied d'un buisson, dans une forme octogone, inventé et gravé à l'eau-forte par Pesarese. — M. Pasquier avoit encore ce tableau du Pesarese, qu'il avoit eu du cabinet de M. Devaux et qu'il avoit fait agrandir pour le mettre de même forme que le précédent, c'est à dire que d'un ovale il en avoit fait un quarré long. Il est beau, mais pas si parfait que son compagnon; c'est pourtant le même faire, avec cette singularité que la figure de S. Joseph est d'une touche qui ne ressemble en rien à celle de la Vierge; il semble que ce soient les travaux de deux maîtres différens (1).

---

(1) Ces deux tableaux sont au Louvre. Voyez sur eux le livret italien de M. Villot qui les donne tous deux au Pesarese.

— Le Pesarese avoit commencé à faire des desseins d'après les tableaux du cloître de Saint-Michel in Bosco en intention de les graver. Il s'en est tenu au tableau de Louis Carache représentant la guérison d'un possédé. — Mais j'ai vu chez M. Bourlat un autre de ces tableaux, celui ou saint Benoist prend congé de ses parents pour se retirer dans le désert, qui a été gravé à Bologne, je ne sçais par qui, sur le dessein qu'avoit préparé le Pesarese; on y lit sur la planche *Pesarese del.* Cette pièce n'est que médiocre; elle est pourtant de quelque peintre de Bologne.

— Le dieu Mars assis au pied d'un arbre près de la déesse Vénus, gravé à l'eau forte par le Pesarese d'après Paul Véronèse. Le tableau est à Rome dans le palais Altieri; il y en a un Paris chez M. le duc d'Orléans, mais on ne le croit pas original.

— Europe enlevée par Jupiter, inventé et gravé à l'eau-forte par Pesarese; c'est une de ses plus belles pièces. — M. Lempereur a le dessin original fait pour la gravure.

PESCHI (JÉROME). N° 36. *La sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; elle est accompagnée de saint Joseph.* — 163 liv. Remy pour M. de Billy. Il est de petite manière et d'un mauvais goût de coufeur, aussi n'est-il point de Joseph Chiari, mais de Jérôme Peschi, peintre romain contemporain de Chiari. Il n'a pas voulu tromper, son nom est mis sur son tableau. (*Catalogue Tallard.*)

PESENTI (FRANCESCO), dit *il Sabbioneda*, ainsi que son père Galeazzo, florissoit à Crémone, du temps d'Ant° Campo. (*Hist. de Crémone*, p. 54.)

PESENTI (VINCENZIO) frère de François et fils de Galeazzo, dit *il Sabbioneda* comme son père, vivoit encore à Crémone en 1583. (Ant^e Campo, *Hist. de Crémone*, p. 54.)

PETITOT (JEAN), le plus habile peintre en émail qui ait encore paru, nacquit à Genève au commencement du dix-septième siècle, en 1607. Sa profession de metteur en œuvre, dans un temps où l'on étoit fort dans le goût d'enrichir les bijoux d'ornemens peints en émail, l'avoit mis à portée de peindre avec beaucoup de propreté des fleurs, des rinceaux d'ornemens et tout ce qui convenoit à ce genre de travail, dans lequel il s'étoit rendu très habile. Telle étoit la situation où il se trouvoit lorsqu'il passa en Angleterre, sous le règne de Charles Ier. Le jouaillier de ce prince le fit travailler, et le roy, qui avoit un grand goût pour les beaux-arts, ayant vû de ses ouvrages émaillés, pensa qu'on pourroit employer ce genre de peinture à quelque chose de plus considérable que des ornemens. Il demanda donc à son jouaillier d'essayer de peindre un portrait dans cette manière de peindre, et, celui-ci s'y étant engagé, il en fit la proposition à Petitot, qui hasarda de la faire. Le roy parut fort content du portrait qu'on luy présenta; il le fit voir à Van Dyck qui estoit pour lors à sa cour, et ce peintre conçut qu'on pourroit faire quelque chose de merveilleux dans ce nouveau genre de peinture, si l'ouvrier vouloit se laisser conduire. Il offrit de luy donner luy même des enseignemens sur les différentes natures de teintes propres à exprimer de la chair, qui étoit en quoy Petitot, faute de connoissance, avoit péché dans son premier essay. Le roy en parla à son jouailler, qui fut alors obligé d'avouer que l'ouvrage étoit d'un autre que de luy. Il nomma Petitot; le roy voulut le voir, luy ordonna de travailler sous les ordres de Van Dyck à un portrait de sa personne, qui fut, dit-on, une des plus belles choses qu'il fit de sa vie. Le portrait qui avoit paru si admirable fut suivi de beaucoup d'autres, car il n'y eut guères de personne de considération qui ne voulût avoir le sien peint en émail par Petitot. Il continua donc de travailler avec réputation pendant le reste du temps

qu'il demeura à Londres, c'est-à-dire jusqu'à la mort tragique de Charles Ier. Alors, ce pays, où il avoit vû son bienfaiteur traité d'une façon si cruelle, lui devenant odieux, il prit le parti de passer en France où sa réputation l'avoit devancé. Il y fut fort accueilly à la cour, où il eut occasion de faire de très-beaux ouvrages, pendant le cours d'une assez longue vie, car, lorsqu'il mourut, il avoit plus de quatre-vingts ans. Louis XIV surtout et la reyne sa mère avoient une vraye considération pour luy; et il est vray qu'il a poussé la peinture en émail au plus haut point de perfection où elle pouvoit atteindre. Il a mis en usage de certaines couleurs ou émaux opaques qui avoient été ignorés jusqu'à luy, et il a sçu par ce moyen donner à ses portraits une rondeur et une vie, des tons de couleur et des passages que ni la peinture à huile ni celle à détrempe ne fournissent point. J'ay de luy le portrait de la belle comtesse d'Olonne, d'après Mignard, qui fait la preuve de tout ce que j'avance; il est enfermé d'une guirlande ovale de fleurs en relief peintes en émail par Gilles Légaré, qui dans ce genre a surpassé tous ceux qui se sont mêlés d'y travailler. Pour en revenir à Petitot, il avoit coutume de se faire aider dans ses ouvrages par Jacques ou Pierre Bordier, de Genève comme luy, et son beau-frère, car ils avoient épousé les deux sœurs. Celuy-ci peignoit les fonds, une partie des drapperies et ébauchoit les testes, et Petitot revenoit ensuite sur le tout et finissoit l'ouvrage qu'il mettoit dans sa perfection. Quoyqu'il ait fait grand nombre de portraits, il en reste présentement très-peu, du moins de bien conservés, ce qui vient de ce qu'il a été un temps que les orfèvres en ont beaucoup détruit, tant en Angleterre qu'en France, pour avoir l'or sur lequel ils étaient peints; et d'ailleurs, comme beaucoup de ces portraits ont été portés dans le temps en bracelets par des personnes peu attentives, il y en a beaucoup de rayés et où des parties d'émail ont éclaté.

Toutes ces particularités m'ont été communiquées par M. Barier, célèbre graveur de pierres en creux et qui peint lui-même en émail; il les avoit apprises de son père, peintre en émail et metteur en œuvre, qui avoit fort connu Petitot, qui est mort en Suisse en 1691.

— M. Petitot excelloit dans le portrait en émail; il faisoit ceux du roy qui se donnoient aux ambassadeurs.

Il est rare de trouver des personnes qui réussissent dans cet art, puisque le nombre de ceux qui ont paru depuis la mort de Petitot se réduit à deux. M. Perrault qui en est un vient de mourir. Il auroit poussé l'émail encore plus loin qu'il n'a fait, vûe son application et le soin qu'il prenoit de préparer lui-même ses émaux.

Il ne reste plus que M. de Chatillon. Il est graveur et dessinateur du roy et de l'Académie des sciences, et ses talents lui ont mérité depuis plusieurs années un logement dans les galleries du Louvre (1). Il n'a travaillé en émail que depuis ce tems-là quoyqu'il eut il y a longtemps des lumières touchant cet art qui faisoient espérer qu'il y réussiroit et l'on ne s'est point trompé. (*Mercure galant*, janvier 1700, p. 284.)

— *Walpole, dans sa première édition, n'ayant mis qu'un article très-court, Mariette ajoute :* Cette note n'est pas suffisante, et je ne reviens pas de la surprise où me jette le peu de vivacité que me paroissent avoir mis dans leurs recherches et Vertue et M. Walpole, pour parvenir à la connoissance d'un artiste que personne n'a surpassé dans l'art de peindre en émail, et qui de plus devoit une partie de sa fortune et de ses succès au roi d'Angleterre, Charles Ier. Ce fut en effet ce prince de qui l'esprit pénétrant et la grande intel-

(1) Cf. *Archives*, *Documents*, I, 237-8, et cet *Abecedario*, I, 363-4, et III, 360.

ligence firent découvrir dans Petitot des talents dont lui-même ne se doutoit pas et qui le mit à portée d'en tirer le plus grand parti. Ce fut lui qui mit cet artiste aux prises avec Van Dyck et qui engagea ce dernier à servir de guide à l'autre et à lui donner des conseils qui mirent dans son travail un goût qui sans cet utile secours, n'y eut jamais certes trouvé place. Ce fut à la cour d'Angleterre que Petitot fit la connoissance de Théodore Mayern (1), habile chymiste qui fit pour lui la découverte de nouvelles couleurs, qui donnoient à la peinture en émail des teintes précieuses et une perfection jusqu'alors inconnues. Tout cela étoit autant d'aiguillons qui sembloient devoir engager M. Walpole à redoubler l'activité de ses recherches. Sans sortir de Londres, il auroit trouvé dans cette ville des descendants de Petitot qui lui auroient fourni des mémoires comme ils m'en ont envoyé à moi-même. Il auroit pu en rencontrer de plus amples encore, s'il se fut adressé à Genève, où la mémoire de cet illustre citoyen n'est point éteinte, et, supposé que ces secours lui eussent manqué, il avoit l'*Abrégé des plus fameux peintres*, qui n'est pas un livre étranger pour lui, puisqu'il le cite souvent, et il pouvoit y lire une vie de Petitot qui est assez exacte et assez circonstanciée. Il y auroit vu que Petitot s'appeloit Jean, qu'il naquit à Genève en 1607, qu'ayant formé une société avec Bordier, dont il devint dans la suite le beau-frère, et avec lequel il vécut dans la plus grande intelligence, il étoit passé en Angleterre, qu'il avoit fait des ouvrages distingués pour le roi Charles, qu'après la mort funeste de ce malheureux prince, en 1649, il vint en France, où il ne jouit pas d'une moindre réputation; mais que la révocation de l'édit de

---

(1) Il en est fort question dans le livre de M. Carpenter, cité plus loin, p. 136.

Nantes lui fit quitter tous ces avantages et le fit retourner en Suisse où, continuant de travailler jusqu'à la fin de ses jours, il mourut en 1691, âgé de 84 ans.

— Petitot fut fort occupé, tant en France qu'en Angleterre. Il fit une prodigieuse quantité de portraits, et quoyqu'un trop grand nombre ayent été détruits par le manque de soin et par l'avidité encore plus blâmable de ceux qui ont voulu retrouver le peu d'or sur lequel l'émail étoit assis, il en est resté cependant assez pour faire l'ornement des cabinets qui les conservent précieusement. Ces portraits sont plus ou moins excellents, à proportion du degré de bonté des tableaux d'après lesquels Petitot travailloit en émail; car je ne crois pas qu'il se soit jamais hazardé de peindre lui-même d'après nature. Philippe de Champagne s'étoit surpassé dans les portraits qu'il avait peint des cardinaux de Richelieu et Mazarin; Petitot les rendit en émail, et il n'a presque rien fait de plus beau. J'en pourrois citer plusieurs autres encore que je connois et qui sont autant de chefs-d'œuvre; mais, s'il faut dire vrai, je n'en ai pas vu de plus accompli que celui de la comtesse d'Olonne que je possède, qui, étant d'une conservation parfaite, a le mérite d'être entouré d'une bordure de fleurs en relief émaillées, préférable à une bordure de diamants. On dit que les meilleurs ouvrages de Petitot sont en Angleterre, et je n'ai pas de peine à le croire; il travailloit sous la direction de Van Dyck, et avec un pareil maître il ne pouvoit manquer de réussir.

— *Walpole remarquant que les traits d'un des meilleurs portraits de Charles Ier, par Petitot, ne sont pas ceux qu'a peints Van Dyck, Mariette ajoute :* M. Walpole veut apparemment conclure de cette observation que le portrait en question fut peint d'après nature; mais j'en doute.

—Le portrait de Raphaelle de Rouvigny, comtesse de Southampton, peint d'après Van Dyck. On a une estampe du

tableau original qu'a gravé Mac-Ardell. (*Notes sur le premier article de Walpole.*)

— Son père étoit Bourguignon de naissance. Le changement de religion lui fit chercher une retraite à Genève; la sculpture qu'il exerçoit étoit celle en bois, et il n'étoit pas sans mérite. (Mémoire que m'a communiqué M. Arlaud) (1). *(Notes sur Walpole.)*

— *Comme Walpole semble surtout mettre le mérite de Petitot dans l'éclat de ses couleurs, Mariette ajoute:* Ce n'est point le brillant des couleurs qui rend si admirables les ouvrages de Petitot; c'est la fonte, la touche et l'harmonie de ces couleurs qui en font tout le prix.

— *Walpole attribuant à Petitot l'invention de nouvelles couleurs pour l'émail, et à Bordier le conseil de les appliquer à peindre des portraits, Mariette ajoute :* Jamais il n'arriva à Bordier de faire cette observation, surtout dans le temps que le lui prête l'auteur de l'*Abrégé de la Vie des Peintres.*

— *Walpole, parlant de la société de Petitot et de Bordier, Mariette ajoute :* Ceci n'est pas à sa place, et est dit par anticipation (2). Je doute que la société ait commencé de si bonne heure. Je pense qu'elle n'a eu lieu que lorsque les deux beaux-frères se trouvèrent à Paris; et quant au million, à quoi M. Dargenville fait monter les gains qu'ils firent et qu'il leur fait partager, c'est une grande chimère que M. Wal-

(1) Cette note et toutes les suivantes sont jointes à la traduction que Mariette a faite du nouvel article écrit par Walpole pour sa seconde édition. En insérant celui-ci dans sa traduction, Mariette a barré et la première notice de Walpole et ses propres notes. On pense bien que nous devions ne pas respecter ce coup de plume de Mariette, et ces notes barrées sont celles qu'on vient de lire avant celle-ci. — Cf. sur Arlaud cet *Abecedario*, I, 30-33.

(2) Il faut rappeler à propos de cette note comme de la précédente, que Walpole met ces deux faits avant le voyage d'Angleterre de Petitot.

pole a eu grand'raison de ne pas adopter. Quand Petitot quitta la France pour aller mourir à Genève, il étoit à son aise et rien de plus.

— *Walpole parlant d'un voyage en Italie, fait de compagnie par Petitot et Bordier, Mariette ajoute :* Ce voyage me paroît fort douteux; j'en dirai les raisons ailleurs.

— *Comme Walpole dit que Charles Ier fit Petitot chevalier, Mariette ajoute :* Je n'en crois rien. Supposé que le fait fût constant, Petitot se fût rendu indigne de l'honneur qu'il recevoit, s'il eût négligé d'en prendre le titre. Il eût été appelé, durant tout le cours de sa vie, le chevalier Petitot. Cela ne lui est point arrivé, preuve de la fausseté de l'anecdote qu'a imaginée bien gratuitement l'auteur de la *Vie des Peintres.* Je suis surpris que M. Walpole n'en ait pas fait la remarque et m'en ait laissé le soin.

— Petitot doit avoir fait de très-belles choses étant en Angleterre, étant soutenu, comme il l'étoit, par les excellents modèles que Van Dyck lui fournissoit; mais ce qu'il a fait de mieux pendant son séjour en France n'est pas moins excellent. La perfection de ses portraits a toujours dépendu du plus ou du moins de bonté des modèles qu'on lui donnoit à imiter. (*Notes sur Walpole.*)

— *Walpole s'étonnant qu'il y ait si peu de portraits de particuliers anglois faits par Petitot, Mariette ajoute :* La raison en est toute simple. C'est qu'uniquement occupé pour le service du roi, il ne lui restoit point de temps dont il pût disposer en faveur des particuliers. Il ne commença, suivant toutes les apparences, à travailler pour le public qu'en 1642, qui est l'année que fut peinte la comtesse de Southampton et celle dans laquelle on vit éclater les troubles, qui durent refroidir le goût pour les arts qu'avoit témoigné jusqu'alors le roi Charles. Mais, pour en pouvoir parler avec plus de certitude, il faudroit avoir sous les yeux un plus grand nombre

de portraits d'Anglois connus avec des dates, et c'est ce qu'on n'a point; sur quoi j'observerai que le manque de noms a beaucoup fait perdre de prix aux portraits de Petitot et a souvent occasionné la destruction qui s'en est faite, faute de connoitre les personnes qui y étoient représentées.

— Je doute fort que Bordier soit venu en Angleterre en même temps que Petitot, ni qu'il ait jamais été au service du roi Charles. Il y a apparence que ce qui l'y attira fut ce qu'il entendoit publier des succès de son compatriote; mais j'imagine que, lorsqu'il y arriva, il trouva le royaume en combustion, le parti du roi abattu, et sans espérance de pouvoir avoir part à ses faveurs. Dans ces circonstances, le Parlement jette les yeux sur lui pour l'exécution d'un ouvrage dont Petitot n'auroit certainement pas voulu se charger, puisqu'il s'agissoit d'une boîte de montre dont le Parlement vouloit faire présent au général Fairfax, et sur laquelle devoit être représentée en émail la victoire que ce général venoit de remporter à Nasby sur le parti du roy, qui en avoit été absolument écrasé. Bordier, qui n'avoit pas les mêmes devoirs à remplir que Petitot, fit de ce bijou, si l'on s'en rapporte à M. Walpole, un chef-d'œuvre. De dire si, cet ouvrage terminé, lui et Petitot, ne trouvant rien à faire pour eux en Angleterre, quittèrent le pays, et se retirèrent ensemble à Paris, c'est ce qu'on ignore; mais ce qui est incontestable, c'est que, lorsqu'ils y eurent pris un établissement, Bordier, devenu le beau-frère de Petitot, ne se sépara plus de lui, que tous deux vécurent dans la plus grande intelligence et travaillant chacun de concert dans les mêmes ouvrages. L'auteur de l'*Abrégé de la Vie des Peintres* fait monter leurs profits à un million dont il leur fait faire le partage, lorsqu'ils furent contraints de se séparer; mais c'est une extravagance qui n'a point de nom, et dont M. Walpole, qui sans doute en a été choqué, n'a pas jugé à propos de faire mention. Et il est vrai que,

lorsque Petitot se retira à Genève, il étoit à son aise et rien de plus.

— *Walpole disant qu'en* 1651 *Petitot épousa Marguerite Cuper*, *Mariette ajoute* : Elle étoit native de Blois, qui nourrissoit alors plus d'un bon peintre en émail.

— *Walpole parlant incidemment de Bossuet, à propos du choix que Louis XIV avoit fait de lui pour convertir Petitot, et en parlant en termes moins que mesurés, Mariette ajoute :* C'est un protestant qui prêche, et qui, le cœur ulcéré des coups que M. Bossuet a portés à la réforme, fait, pour s'en venger, un portrait odieux de ce respectable prélat, et qui ne fut jamais le sien.

— Quand Petitot se retira à Genève, il y avoit, dit-on, quarante ans qu'il étoit au service de France, et sur ce pied-là, son retour devoit datter de 1645 ou 46 au plus tard, ce qui me paroît très-vraisemblable, et quadre assez avec ce que j'en ai remarqué. Un de ses principaux emplois, étant en France, étoit à faire les portraits du roi qui se donnoient aux ambassadeurs des cours étrangères lorsqu'ils prenoient leur audience de congé.

— *Walpole remarquant que Petilot, retiré à Genève, fit le portrait du roi de Pologne*, *Mariette remarque que* c'étoit Jean Sobieski qui occupoit alors le trône de Pologne. — *A propos du portrait de la reine de Pologne, Mariette ajoute* : Le morceau n'avoit guère plus d'étendue qu'un de nos écus de six livres, et cela seul le fit regarder comme un prodige de l'art.

— *Walpole disant que Petitot se retira de Genève à Veray, Mariette corrige cette faute* : Il faut lire Vevay. C'est une faute qu'a fait commettre à M. Walpole l'auteur de l'*Abrégé de la Vie des Peintres*. Vevay est situé dans le pays de Vaux, sur les bords du lac de Genève.

— Je ne vois rien de fort probable dans cet exposé de Vander-

dort (1). Petitot avoit fait son apprentissage de jouaillerie, et par conséquent il devoit sçavoir manier le ciselet, en quoi consiste une des principales branches de cet art. En arrivant en Angleterre, il n'est point étonnant que le maître chez lequel il entroit l'ait chargé de cet ouvrage de ciselure qui étoit pour le roi et d'après un de ses meilleurs tableaux, et, afin qu'on ne s'y méprît pas, Vanderdort, ainsi que M. Walpole l'avoit fait imprimer dans la première édition de ses Anecdotes, nous disoit que c'étoit l'ouvrage d'un peintre en émail, venu de France. Il ne nous apprend point si l'ouvrage fut goûté; mais il faut croire que Petitot en demeura là; on le trouva meilleur peintre en émail; il s'y consacra et s'y fixa pour toujours. Mais de supposer, avec M. Walpole, que Petitot avoit reçu les premiers enseignements de la ciselure dans l'école de son père, parce que celui-ci étoit sculpteur, cela montre qu'on est bien peu instruit des pratiques de ces deux arts dont la marche est absolument différente. Un sculpteur en bois, tel qu'étoit le père de Petitot, ne devoit avoir aucune notion de la ciselure.

— *Walpole remarquant qu'un amateur célèbre possède à Paris plus de trente portraits de ce grand artiste, Mariette ajoute* : Cet amateur est M. Dennery, si connu par sa fameuse collection de médailles, la plus complette et la mieux choisie qu'il y ait peut-être aujourd'hui en Europe. Les portraits de Petitot qu'il possède avoient été rassemblés pour la plupart par M. Desvaux, pareillement curieux de médailles, lesquelles ont passé, avec les Petitot, après sa mort, entre

(1) Vanderdort a parlé d'un morceau de ciselure fait par Petitot d'après le tableau de *Lucrèce* peint par le Titien, et c'est le seul morceau de ce genre de travail dans lequel il paroît s'être exercé. Etant fils d'un sculpteur, il est probable qu'il en avoit pris des leçons dans son école. (*Walpole.*)

les mains du possesseur actuel. Il ne faut pas s'imaginer que tous ces portraits soient d'une égale force. Je les ai vus; plusieurs m'ont paru faibles; quelques-uns m'ont semblé apocryphes. En général, la collection est pourtant considérable. Je me souviens d'y avoir admiré le portrait de madame de Maintenon, dont M. Walpole ne fait point mention. Mais ce n'est pas le seul de ceux qui sont à Paris, qu'il passe sous silence. Il s'y en trouve de très-excellents que je me réserve de faire connaître dans une longue note qui suivra celle-ci. Je m'y propose d'éclairer plusieurs faits que M. Walpole, trompé par l'auteur de l'*Abrégé de la Vie des principaux Peintres*, qu'il a pris pour guide, n'a pas rapportés assez exactement, et de le détromper en même temps sur quelques-uns auxquels il a prêté un peu trop légèrement sa croyance.

Et, pour dire ce que j'en pense, je n'imagine pas que M. Walpole, que je connois pour être un partisan zélé de la vérité, voulût être garant de tout ce qu'il raconte sur la foi d'un écrivain dont il a reconnu en plus d'une occasion les infidélités et les méprises. Sans sortir de notre objet, il lui reproche avec raison d'avoir confondu les temps, et, par un anacronisme des plus grossiers, de lui avoir fait peindre des portraits en émail avant que de quitter Genève, et, ce qui n'étoit pas moins absurde, d'avoir, à cette occasion, fait tenir à Bordier des discours qui n'entrèrent jamais dans sa bouche. Il est même fort douteux que leur liaison ait commencé de si bonne heure. Le voyage, que le même écrivain fait faire aux deux artistes en Italie, n'est guères mieux fondé, d'autant qu'il n'y avoit pour eux ni profit ni augmentation de connoissance à y acquérir. Aussi, le peintre en miniature, M. Arlaud, que j'ai consulté, qui avoit connu à Londres le fils de Petitot, et qui, s'en étant entretenu avec lui, se croyoit mieux instruit que personne sur ce qui concernoit un artiste

qui étoit son compatriote, m'écrivoit-il que c'étoit à Paris que Petitot avoit dirigé ses pas en sortant de Genève. C'étoit en effet le lieu où il pouvoit espérer de trouver plus aisément de l'emploi et des exemples capables de perfectionner ce qu'il avoit déjà acquis de connoissances dans l'exercice de son art. Il y séjourna pendant quelque temps, après quoi, sur ce qu'il entendoit publier de l'amour que le roi Charles Ier avoit pour les arts, il se détermina à passer en Angleterre. Les détails dans lesquels je vais entrer m'ont été administrés par Barier, graveur en pierres fines (1), qui disoit les avoir appris de son père, jouaillier, grand ami de Petitot, et peintre en émail comme lui, mais seulement dans le genre de l'ornement. Il disoit donc, et je crois qu'on pouvoit y ajouter foi, que Petitot, étant arrivé à Londres, se présenta pour avoir de l'ouvrage à l'orfévre du roi, qui, sur-le-champ, lui donna à émailler des bagues et d'autres bijoux, et que le nouveau venu mit, dans l'exécution des ornements dont il les enrichit, une finesse de pinceau et une richesse de couleur auxquelles ceux des artistes qui travailloient alors en Angleterre n'avoient point encore atteint. Le roi les vit; il en voulut connoître l'auteur : il s'en entretint avec lui, et sa sagacité lui

(1) Mariette a parlé avec quelques détails de ce Julien Barier, né à Paris le 31 janvier 1680 et mort le 12 mai 1766, dans le Traité des pierres gravées, I, 148-9. — Il est question de lui dans les lettres de Voltaire. « On me dit, » écrit-il en 1739 à l'abbé Moussinot, « qu'il y a à Paris un homme qui fait les portraits en bague d'une manière parfaite. J'ai vu un visage de Louis XV de sa façon très ressemblant. Ayez, mon cher abbé, la bonté de déterrer cet homme. Vous trouverez impertinent que la même main peigne le roi et moi chatif; mais l'amitié le veut, et j'obéis à l'amitié. » Il faut joindre à ceci le quatrain de ses poésies mêlées adressé à madame du Châtelet :

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux;
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître;
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

fit découvrir dans l'artiste des talents dont lui-même ne se doutoit peut-être pas. Il avoit pour premier médecin Théodore Mayern, Genevois et fameux chymiste, qui, s'intéressant sans doute à la fortune de son compatriote, promit de faire de nouvelles expériences, et découvrit en effet des couleurs qui manquoient à l'émail, et sans lesquelles on ne pouvoit parvenir à exprimer la finesse et la souplesse de la chair et à leur faire avoir de la rondeur, sans être obligé d'emprunter le secours d'ombres trop ressenties, et j'imagine que la nouvelle découverte produisit des émaux opaques jusqu'alors absolument inconnus. Avec de pareils secours, le roi crut que la peinture en émail, qui jusque-là avoit été circonscrite dans le cercle étroit de l'ornement, pourroit s'étendre jusqu'à la figure, et, pour en faire l'essai, il ordonna à Petitot un Saint Georges, qui est le signe qui distingue les chevaliers de l'ordre de la Jarretière et qui répond à ce que nous nommons un Saint-Esprit ; il y réussit au gré de Sa Majesté qui, portant ses veues encore plus loin, pensa qu'on pourroit peindre en émail des portraits. Van Dyck fut consulté ; il fortifia le roi dans son idée et se chargea de servir de directeur à l'artiste, qui alloit entrer dans une carrière difficile à remplir, surtout pour quelqu'un qui, comme lui, ne s'y étoit pas préparé par une étude particulière du dessin ; mais la bonne volonté y suppléa. Van Dyck trouva un sujet docile, d'une patience à toute épreuve, et qui, quand il s'agissoit d'imiter, y apportoit une exactitude qui alloit jusqu'au scrupule. Il lui révéla les secrets les plus cachés de son art, et lui apprit, entre autres choses, à appliquer dans les chairs ces touches precieuses qui mettent tout l'esprit dans un ouvrage et qui en bannissent la peinne. Bientost, en lui fournissant d'excellents modèles, qui tous furent pris dans la famille royale, il lui fit faire autant de portraits que de chefs-d'œuvre, et il le mit en état de pouvoir désormais

se passer de conseils; et en effet, le portrait de la comtesse de Southampton, qui est regardé comme un des plus parfaits ouvrages que Petitot ait jamais fait, a été exécuté l'année qui a suivi celle de la mort de Van Dyck; mais il est vrai que ce fut d'après un tableau de ce peintre célèbre. De combien de semblables morceaux précieux n'eut-il pas enrichi l'Angleterre, si les guerres civiles ne l'en avoient chassé? Il vit le roi, à qui il devoit en quelque façon son existence et qui l'avoit comblé de ses bienfaits, succomber à ses disgraces et dans une situation qui ne lui permettoit plus de s'occuper des arts et du soin de les faire fleurir. Ce fut dans cet enchaînement de malheurs qu'il quitta un pays, qui lui devenoit odieux, pour se rendre à Paris, où la fortune lui préparoit des jours plus heureux. Sa réputation l'y avoit devancé; il fut accueilli, la cour le fit travailler; et, réuni avec Bordier, qui avoit pareillement abandonné l'Angleterre et qui devint son beau-frère, il vécut avec lui dans la plus grande intimité, et, ce qui est presqu'unique, ils mêlèrent ensemble leurs travaux, Petitot se réservant le travail des chairs et abandonnant à son associé celui des étoffes et des fonds de ses portraits. Il est cependant quelques-uns où il ne paroît pas que d'autre que Petitot ait mis la main, tant ils sont accomplis dans tous les points. Il mit de ce nombre le beau portrait de la reyne Anne d'Autriche, dont Louis XIV avoit fait présent à Madame la Duchesse sa fille (1), et qui est actuellement entre les mains de l'épouse de M. le marquis de Gouvernet. J'en dis autant de plusieurs autres portraits de Louis XIV, faits dans son jeune âge. Mais celui auquel je donne la palme, et

(1) Soit la duchesse de Bourgogne, femme de son petit-fils, soit plutôt Françoise-Marie de Bourbon, fille de Louis XIV et de madame de Montespan, et mariée au duc d'Orléans, celui qui fut plus tard le régent.

que je regarde comme le plus beau morceau de peinture en émail qui fût jamais, est le portrait du cardinal Mazarin, qui appartient à M. l'abbé de Breteuil, chancellier de M. le duc d'Orléans. Il a certainement été fait pour captiver la bienveillance de ce ministre, à qui, plus il avoit de crédit, plus le peintre paroît avoir pris de soin pour lui plaire. Il vient d'après un très-beau tableau de Philippe de Champagne; mais je suis assuré que, si l'on comparoit aujourd'hui la copie avec l'original, l'ouvrage du peintre en émail effaceroit sans doute celui du peintre à huile, tant il est finement touché, et tant les couleurs en sont brillantes; et tel est l'avantage de la peinture en émail que les couleurs en sont inaltérables et se conservent dans toute leur pureté tant que l'ouvrage existe, tandis que celles à l'huile sont dévorées par le temps, qui trop promptement les fait évanouir ou les rend au moins méconnaissables.

Le portrait du cardinal de Richelieu, dont M. Wattelet, qui aime et qui cultive les arts, et si connu par son poëme sur la peinture, a fait depuis quelque temps l'acquisition, est encore un des plus beaux ouvrages de Petitot, et qui certainement aura été fait à Paris d'après un des meilleurs tableaux de Champagne, postérieurement à la mort de cette Eminence, arrivée en 1642, dans le temps que Petitot séjournoit encore à Londres. Il fut exécuté sans doute pour quelqu'un à qui la mémoire du cardinal étoit chère, peut-être pour le duc de Richelieu, celui qui avoit rassemblé de si beaux tableaux de Rubens et qui lui-même fit faire à Petitot son portrait, que j'ai vu entre les mains du comte de Caylus. Quel qu'ait été celui qui occupa en cette occasion le pinceau de notre artiste, on voit qu'il en connoissoit tout le prix; car, pour mettre l'ouvrage à l'abri de toute insulte, il eut la prévoyance de le tenir renfermé sous un couvercle peint en émail, sur lequel il fit mettre le chiffre du cardinal, et il y fit

ajouter un anneau pour le suspendre à un cordon en cas de besoin ; c'est dans cet état qu'il est parvenu entre les mains de celui qui le possède aujourd'hui, et l'on est bien sûr qu'il ne sera pas conservé avec moins de soin.

Si l'on avoit toujours eu les mêmes attentions, il n'y auroit pas une si grande disette de portraits de Petitot, surtout quand on vient à considérer le grand nombre qu'il en a fait pendant le cours d'une longue vie ; car c'étoit alors une mode parmi les femmes d'avoir son portrait peint monté en bracelet, et, pour peu qu'elles fussent d'un certain rang, il n'y en avoit point qui ne voulussent avoir un pareil bijou ; mais, uniquement occupées de leurs parures, elles les laissoient le plus souvent à la discrétion de leurs suivantes, qui, les confondant avec les diamants de leurs maîtresses, y occasionnoient des rayures et quelquefois même des fractures dans l'émail, qui les rendoient difformes, et, comme le mal étoit sans remède, on ne manquoit pas alors de les envoyer aux orfévres, dont la cupidité alloit quelquefois jusqu'à y comprendre des peintures bien conservées pour en retirer le pur or sur lequel l'émail étoit assis. Et c'est ainsi qu'ont péri une infinité de peintures de Petitot, qu'on ne peut assez regretter. Il en reste cependant encore assez pour faire l'ornement des cabinets qui les conservent. Je puis en montrer un auquel il ne manque rien de tout ce qui peut le rendre recommandable : c'est le portrait d'une belle femme qui, sous la figure de Diane, est, à ce qu'on m'a assuré, celui de la comtesse d'Olonne (1), que ses galanteries ont rendu fameuse. Le travail en est exquis ; mais ce qui, selon moi, lui

---

(1) Charlotte-Henriette d'Angennes, épouse de Louis de la Trémouille, comte d'Olonne, morte à Paris en 1714, âgée de 81 ans. (*Note de Mariette.*) — Voyez sur elle l'*Histoire amoureuse des Gaules*, Ed. Jannet, t. I, p. 4 et 146.

donne une valeur qui le rend inestimable, est une guirlande de fleurs en relief, émaillées dans leurs véritables couleurs, qui en fait la bordure. Cet ouvrage, qu'on donne à Gilles Legaré de Chaumont en Bassigny (1), est véritablement un travail de fée, et je ne crois pas qu'aucun peintre en émail en ait fait un semblable : et ce n'est point le goût de la propriété qui me fait parler ainsi, c'est la vérité seule qui me dicte cet éloge. Mon portrait, y compris la bordure, porte deux pouces de haut sur un pouce huit lignes de large, et forme un ovale (2).

Je n'entreprendrai pas de faire passer en revue tous les chefs-d'œuvre de Petitot; mais il en est un que je me reprocherois de passer sous silence. Il s'agit du portrait d'Hugue de Lyonne, ministre et secrétaire d'Etat, qui, dans un très-petit espace, car c'est un rond qui n'a pas plus de huit lignes de diamètre, est d'une telle précision qu'aucun de ces traits vifs et spirituels qui caractérisoient la physionomie de ce grand homme d'Etat n'a été oublié. Ils sont si parfaitement saisis qu'il eut été difficile au peintre le plus habile de les exprimer avec autant de force dans un tableau de grandeur naturelle. J'ai eu l'occasion de voir et d'examiner l'original de Champagne qui a servi de modèle à Petitot, et, quoyqu'excellent dans ce qu'il est, il n'a pas été capable de me faire changer d'opinion. Ce joli bijou, qui a appartenu à M. Crozat, est entre les mains de la même personne qui possède le beau portrait de la reyne mère, dont j'ai fait mention ci-dessus. Il tient chez lui sa place auprès du portrait de la princesse Marie, fille aînée du roi d'Angleterre, Charles Ier; et, quoyque celui-ci soit d'après Van Dyck et d'un

---

(1) Cf. les *Archives*, *Documents*, t. I, p. 220-1.

(2) C'est le n° 8 du catalogue de la vente de Mariette; il fut acheté 3200 livres par Basan, évidemment par commission.

excellent travail, l'autre ne perd rien au parallele ; je ne sais pas même s'il n'y gagne pas.

Voilà ce que j'avois à dire sur Petitot, et je suis convaincu que M. Walpole y auroit eu égard, si j'eusse pu lui en donner communication avant qu'il eût fait paraître la seconde édition de ses Anecdotes.

NOTE ADDITIONNELLE (1).

Mariette cite deux artistes émailleurs qui passaient, de son temps, pour marcher sur les traces de Petitot et de Bordier; d'autres biographes ont cité de même d'autres artistes dont ils estimaient le talent ; mais aucun de ces noms divers n'a tenu contre l'oubli, tandis que la réputation des deux portraitistes génevois n'a cessé de grandir. Restés inimitables, ils s'élèvent surtout aujourd'hui de toute la hauteur d'où les progrès récents du luxe et des arts, les conquêtes de la chimie, les merveilles du daguerréotype eussent dû les faire descendre. Peut-être donc ne trouvera-t-on pas trop minutieuse notre attention à rectifier ou à compléter, selon notre pouvoir, les remarques de Mariette.

Après Dargenville, Vertue et Walpole, les deux amis Petitot et Bordier ont trouvé place dans un grand nombre de biographies et d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'art, notamment dans l'*Histoire des beaux-arts en Suisse* par Fueszlin, t. I, p. 188 (1769), l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sénebier, t. II, p. 233 (1786), le *Dictionnaire universel des arts*, par Nagler, t. XI, p. 177 (1841), les *Renseignements sur la culture des beaux-arts à Genève*, par M. Rigaud (1847). A l'exception du dernier de ces écrivains, tous n'ont fait que reproduire avec plus ou moins de tour et de savoir-faire les détails fournis en premier lieu par Dargenville. Mariette, dans les notes éparses et jetées qui précèdent, en apprend encore da-

(1) Nous sommes redevables de cette Note à M. H. L.-Bordier, notre ami et collaborateur, qui en a puisé les éléments, soit dans quelques publications, soit dans des papiers de famille, soit dans les registres de l'état civil de Genève et de Paris.

vantage. Mais il n'a pu tout savoir et nous-même n'avons pu tout éclaircir.

Jean Petitot était né à Genève le 12 juillet 1607, de Paul Petitot (1), maître sculpteur et menuisier, et d'Étienna Royaume, sa femme. Ce sculpteur en bois était étranger à Genève, où il ne fut admis à la bourgeoisie qu'en 1615; mais sa famille paraît y avoir pris promptement racine, car deux autres Petitot, Isaac et Joseph, tous deux sculpteurs aussi, y vivaient en 1631 et 1632.

Son collaborateur, Jacques Bordier, naquit à Genève le 23 août 1616, d'Isaac Bordier et de Marie de Courcelles.

La comparaison de ces deux dates, 1607 et 1616, montre combien étaient fondés les doutes de Mariette au sujet de l'influence de maître et en quelque sorte de père que Jacques Bordier aurait eue sur Petitot. Il avait neuf ans de moins que lui. Ce patronage est donc tout à fait improbable à l'égard de Jacques, mais il se rapporte sans doute à quelque autre membre de sa famille.

Les biographes, en effet, lui ont donné, les uns le prénom de Jacques, les autres celui de Pierre, et les plus prudents, comme Mariette, l'ont appelé *Pierre* ou *Jacques*. Or, il est parfaitement certain que celui-ci n'avait pas d'autre prénom que Jacques, et quant à Pierre Bordier, dont les relations avec Petitot résultent et de la tradition même dont nous parlons, et de la signature qu'il paraît avoir apposée sur l'émail offert par le parlement d'Angleterre au général Fairfax (vers 1647), c'est un troisième personnage (2). Il y avait en effet à Genève, dans la jeunesse de Petitot, deux individus du nom de Pierre Bordier, l'un né en 1583, l'autre, son fils, né en 1614. Il serait possible que le premier des deux, ayant une quarantaine d'années lorsque Petitot dut commencer ses études d'art, eût été son premier conseiller, et que son fils ou lui aient plus

(1) M. Rigaud, d'après le *Registre des bourgeois* de Genève, l'appelle *Faule*; les extraits imprimés des registres du Conseil de la république le nomment *Saül*. Paul est le nom que lui donnent les actes de l'état civil de Paris à l'occasion du mariage de son fils.

(2) Il est mentionné aussi dans des actes des archives de Genève. Voy. l'ouvrage de M. Rigaud, *Mémoires de la Société d'histoire* de Genève, t. V, p. 36, note 1.

tard travaillé en Angleterre; mais nous n'avons aucun renseignement à cet égard.

Un auteur anglais, M. Will. Hookham Carpenter, dans son ouvrage intitulé *Mémoires et documents inédits sur A. Van Dyck, Rubens et autres artistes contemporains* (1), a inséré sous ce titre: « JACQUES et PIERRE BORDIER, ÉMAILLEURS, » une lettre intéressante à plusieurs titres et que nous devons reproduire. Elle est adressée par le médecin du roi Charles I[er], sir Théodore Turquet de Mayerne, à un fonctionnaire anglais (2), et conçue en ces termes:

Londres, 12 aoust 1640.

« Monsieur,

« J'ay receu vostre lettre dont je vous remercye. Ce sera une grande œuvre de charité de tirer hors de peine deux enfans de Genève, mes compatriotes, qui ont été arrestés à Milan et sont prisonniers dans l'Inquisition. Le nom de l'un est Jacques Bordier que le roy cognoist fort bien, ayant travaillé en esmail pour Sa Majesté. L'autre est son cousin, nommé aussi Bordier, dont je ne sçay pas le nom de baptisme. Ils sont allés en Italie pour traficquer et se rendre plus capables en leur profession d'orfèvrerie, et sans doubte ont porté quelque marchandize avec eux, que je croy estre la principale cause de leur malheur. Nous implorons la bonté de Sa Majesté pour leur délivrance, que nous aimons mieux obtenir par termes d'honneur et de faveur que par des voyes plus rudes, comme de représaille qui nous est aisée en nostre ville, en ce temps icy auquel le roy d'Espagne a plusieurs de ses sujects de la Franche-Comté réfugiés avec leurs biens pour se garantir de l'invasion des François, comme aussi en tout temps les Milanois venant trafiquer parmy nous.

« Je supplie M. le secrétaire de parler effectuellement à monsieur l'ambassadeur d'Espagne, et vous de donner conseil au pré-

(1) Nous le citons d'après la traduction française publiée à Anvers, en 1845, par M. Louis Hymans.

(2) Elle porte pour suscription: « A M. Reade, mon noble et respectable ami, à Otelands. »

sent porteur comme il a à se conduire à l'endroit de M. l'ambassadeur pour obtenir des lettres de faveur pour faire tenir à S. Exc. M. le marquis de Leganos ou autres qu'il appartiendra. Vos peines seront recognues par ledit présent porteur comme vous desirerés et je vous en aurai une particulière obligation. »

Au sujet de ce cousin de Jacques Bordier, dont Mayerne ignorait le nom de baptême, M. Hookham Carpenter ajoute en note : « C'était sans doute Pierre Bordier qui grava et émailla la pierre précieuse offerte par le Parlement au vainqueur, le général Fairfax, après la bataille de Naseby. » Cette conjecture, qui n'avait rien que de fort plausible, n'est cependant pas juste. Le danger des deux jeunes gens emprisonnés par l'Inquisition espagnole de Milan pour avoir parlé trop librement de matières religieuses, avait causé un certain émoi à Genève avant que la nouvelle en parvînt à Londres, et les efforts qui furent faits aussitôt pour obtenir leur mise en liberté sont consignés dans les registres du Consistoire du 17 et dans ceux du Conseil de la république du 20 juillet 1640. Là on voit que le second des prisonniers se nommait Joseph et non Pierre.

Cette lettre de Mayerne prouve aussi, quoi qu'en dise Mariette, que Jacques Bordier, du moins, avait voyagé en Italie dans le but de « se rendre plus capable en sa profession, » et qu'il avait été au service du roi Charles Ier qui le connaissait fort bien comme peintre en émail. Mais s'il avait pu se faire apprécier à Londres, c'était vraisemblablement comme élève de Petitot, puisqu'au moment où Mayerne écrivait, au mois d'août 1640, il n'avait pas encore vingt-quatre ans tandis que son collaborateur en avait trente-trois et devait avoir atteint toute la vigueur de son talent.

Petitot et Bordier devinrent beaux-frères en 1651; le fait est exact. Le 27 août 1651 Jacques Bordier épousa Madeleine Cuper, et Petitot épousa Marguerite Cuper le 23 novembre suivant. Avec sa sagacité habituelle Mariette fait observer que Marguerite Cuper était native de Blois « qui nourrissoit alors plus d'un bon peintre en émail. » Ce rapprochement est d'autant plus remarquable en effet qu'on connaît un certain nombre de portraits sur émail qui

ne sont déjà plus de la vieille émaillerie de Limoges, bien qu'ils soient antérieurs au temps de Louis XIV, et qui peuvent être attribués aux peintres de l'école de Blois. Cependant ce n'est pas dans la famille même de leurs femmes que Petitot et Bordier avaient quelque lointain rapport avec cette école d'émailleurs, car leur beau-père, Sulpice Cuper, était contrôleur général des rentes en la généralité de Bordeaux, et leur belle-mère, Marie Manier, avait pour plus proches parents à Blois : Théodore Manier, greffier criminel au bailliage de cette ville, Isaac du Candal, sieur de Fontenailles, Jacques du Candal, sieur des Roches, et Jérôme Manier, receveur des traites d'Anjou. C'étaient donc tous personnages étrangers par leurs professions à la peinture.

Les actes de l'état civil de Paris qui nous fournissent ces détails semblent nous indiquer en même temps que les deux beaux-frères, dans les premières années de leur séjour à Paris, avaient conservé la partie commerciale de leur art, l'orfévrerie et la bijouterie émaillées ; car ils prennent sur les registres la qualification de *marchands*, qu'ils ne changent que plus tard, vers 1666, pour celle de « bourgeois de Paris. »

Mariette a évité l'erreur où sont tombés les biographes les plus recommandables, notamment M. Rigaud, de croire que Petitot était devenu le gendre de son collaborateur et qu'il avait épousé en secondes noces Madeleine Bordier, fille de Jacques. Ce sont les extraits imprimés des registres du conseil de la république de Genève (1) qui ont causé cette erreur. Ils contiennent en effet (p. 197) la mention suivante :

« 1er septembre 1684 : « Arrêté, vu les longs services du sieur « Jacques Bordier, de faire un compliment de condoléance à la « dlle sa veuve, et de charger de nos affaires à Paris le sieur Peti- » tot, son gendre. »

C'était bien de quoi tromper ; mais les registres de mariages du

(1) *Fragments biographiques et historiques extraits des registres du Conseil d'Etat de la république de Genève de* 1535 à 1792 (par M. le baron Grenus). Genève, 1815, in-8°.

temple de Charenton-lez-Paris éclaircissent parfaitement ce point au moyen de l'acte suivant :

« Les promesses de mariage d'entre Jean Petitot, fils de Jean Petitot, bourgeois de Paris et de Marguerite Cuper, ses père et mère, d'une part, et damoiselle Madelaine Bordier, fille de Jacques Bordier, bourgeois de Paris et de damoiselle Madelaine Cuper, ses père et mère, d'autre part, ayant été veues au consistoire, ont été publiées par trois dimanches consécutifs sans aucune eposition, savoir les 24, 31 janvier et 7 février 1683. »

C'est donc un des fils de Petitot, nommé Jean, comme son père, qui épousa Madeleine Bordier et qui devint, en 1684, le chargé d'affaires de la république de Genève à Paris. Il l'était encore en 1695.

C'est donc aussi Marguerite Cuper qui est cette madame Petitot dont on a retrouvé, il y a quelques années, aux archives de Genève, une lettre touchante écrite au Conseil de la République relativement à la persécution que, malgré son grand âge et les faveurs de la cour, Petitot subit, comme protestant, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Cette pièce, ainsi qu'une lettre de Petitot lui-même écrite à la même occasion, ont été publiées par M. Rigaud, à qui nous empruntons le passage dans lequel il les a le premier fait connaître :

Zélé calviniste, dit-il, Petitot, ne se sentant plus à l'aise dans un pays où ses coreligionnaires étaient persécutés, demanda à Louis XIV la permission de se retirer à Genève : elle ne lui fut pas accordée. Il renouvela à plusieurs reprises sa demande, suivie de nouveaux refus, et finit par être emprisonné au For-l'Évêque. Ses divers biographes ont parlé de tentatives faites pendant son emprisonnement pour obtenir son abjuration, et des efforts faits par Bossuet dans ce but ; ils ajoutent que Petitot ne céda jamais sur ce point, quoique sa santé fût profondément altérée par cette captivité. Mais deux lettres, l'une de Mme Petitot, l'autre du peintre lui-même, adressées au petit conseil de Genève en l'année 1686, jettent un jour nouveau sur cette partie de la vie de Petitot. Le gouvernement de Genève fit de vaines démarches pour obtenir sa mise en liberté.

Sa santé ayant donné de vives inquiétudes, on le fit sortir de prison, mais pour le placer dans une maison clôturée où il était encore complétement privé de liberté. C'est dans ces circonstances que le peintre octogénaire, accablé et affaibli par la maladie, fut contraint de *signer comme les autres*, est-il dit, pour sortir de l'*affreux lieu* où il avait été mis. Il déclara immédiatement après qu'il n'avait cédé qu'à la force et que son unique désir était de revenir dans sa patrie, au sein de sa famille, pour y chercher des consolations et le *pardon d'en haut*. Ces lettres sont l'expression naïve des angoisses qu'éprouvaient alors les protestants en France, et cependant celui qui avait été ainsi persécuté était le peintre favori du roi, pensionné par lui, logé par lui au Louvre ; sa femme, écrivant au conseil de Genève, donnait encore au souverain l'épithète de *notre bon roi*.

« Lettre de Mme Petitot, adressée de Paris au Conseil le 31 mai 1686.

« Messeigneurs,

« Quoique jusqu'à présent la demande que vous avez fait l'honneur de faire à M. de Croissy (1) de M. Petitot, comme vous appartenant, n'ait encore rien servi, et qu'il a fallu qu'il ait signé comme les autres pour sortir de l'affreux lieu où il a été un mois sans voir personne de sa famille, il ne laisse pas, ni moi non plus, de vous en avoir à tous toute la reconnaissance possible, espérant qu'avec le temps, le roi voyant l'obéissance qu'il a eue pour ses ordres, il fera quelque considération de la demande que vous avez eu la bonté de lui faire d'un pauvre homme qui ne se consolera jamais d'avoir été contraint par les accès de fièvre qu'il a eus dans le couvent (appréhendant d'y demeurer) d'y faire ce qu'il a fait, en déclarant que ce n'était que par force. Nous nous flattons encore qu'après tout ce cahos passé, notre bon roi vous accordera, messeigneurs, la prière que vous lui faites avec tout l'empressement

---

(1) Charles Colbert, marquis de Croissy, ministre et secrétaire d'État, frère du grand Colbert.

possible, dont nous vous serons toute notre vie obligés, les uns et les autres, et particulièrement cette chère personne qui est si accablée qu'elle n'a pas encore la force de vous faire elle-même ses compliments. Vous les recevrez, s'il vous plaît, messeigneurs, de lui et de moi, puisque nous vous prions, avec tout le respect que nous vous devons, de nous tenir pour vos plus acquis serviteurs et servantes, messeigneurs, PETITOT. »

« Lettre adressée au Conseil par Petitot après sa libération. (Elle n'est pas datée, mais le secrétaire du conseil a mis au dos : « *Vue* « *le 7 juin* 1686 » .)

« Messeigneurs,

« Les disgrâces qui me sont arrivées dès quelque temps me seraient moins sensibles qu'elles ne sont si je pouvois avoir assez de reconnoissance et de remerciements à vous rendre, messeigneurs, des grâces et des bontés dont il vous a plu m'honorer, n'ayant rien omis en tout ce qui pouvoit me procurer du repos et la joie d'aller finir mes jours en ma patrie. La lettre qu'il vous a plu, messeigneurs, d'écrire par une grâce singulière à M. de Croissy-Colbert en ma faveur, n'ayant rien pu obtenir près de Sa Majesté, laquelle a témoigné que je voulois être le seul en son royaume qui fût exempté et dit que les longues années de mon séjour en France ne le pouvoient permettre, j'avoue que cela m'a mis dans une sensible affliction et porté à la résolution de sortir d'entre les mains des personnes chez lesquelles on m'avoit relégué, pour revenir en ma famille et avec elle chercher le pardon d'en haut, et les consolations, et le moyen d'y vivre éloigné de tout ce qui s'oppose à la pureté du christianisme. La Providence nous a voulu rendre participants avec nos frères de la dernière désolation en la perte de toutes les églises de ce royaume. Il faut avoir une grande soumission pour ses chatiments, étant l'œuvre d'en haut.

« Je prie le Seigneur, de toute la force de mon âme, de vouloir être le protecteur de votre république. Je ne cesserai jamais de faire des vœux et des prières ardentes pour sa conservation et pour sa prospérité, comme aussi, messeigneurs, pour celle de vos per-

sonnes, mes souverains, desquels, avec un profond respect, j'ai l'honneur de me pouvoir dire, messeigneurs, le très-humble et très-obéissant et fort obligé subject, J. Petitot. »

Petitot mourut à Vevay en 1691 ; nous avons cherché à savoir la date exacte de son décès, mais un incendie a consumé les archives de cette ville. Jacques Bordier évita la persécution; car il était mort, comme on l'a vu plus haut, en 1684, dix-huit mois avant la révocation de l'édit de Nantes.

H. L.-B.

PETRI (Nicolas). — Saint Pierre délivré de prison, gravé au burin en 1609 par Nicolas Petri, d'après Jean Pinas, l'un des disciples d'Elsheimer. Ce Nicolas Petri est Nicolas Lastman, fils de Pierre Lastman. Voy., III, 66, ce que j'ai adjouté dans le P. Orlandi à l'article de P. Lastman.

PETTY. — Je ne sais si je me trompe, mais j'ai un pressentiment que ce commissionnaire du comte d'Arundel étoit un François nommé Pierre Petit, qui demeuroit à Rome en 1640, et que je trouve dans des papiers de Fr. Langlois, dit Ciartres, avoir été le correspondant de ce libraire et marchand d'estampes à Paris, lequel recueilloit aussi des desseins et des estampes pour ce même comte d'Arundel. (*Notes sur Walpole.*)

— *Revenu sur cette identification, Mariette corrige ainsi sa première note.* Il se nommoit le chevalier Guillaume Petty. *Histoire de la maison des Stuarts*, par Hume ; t. III, p. 174. (*Notes sur Walpole.*)

— On lit dans le *Colomesiana* que Pettœus, chapelain du comte d'Arundel, ayant fait plusieurs voyages en Grèce et en Italie pour en rapporter à son maître quantité de raretés, il en fut si mal récompensé qu'il mourut de déplaisir. Colomiez tenoit cette anecdote d'Isaac Vossius qu'il avoit connu en Angleterre, et je l'ai extrait du tome VI des œuvres de St-Evre-

mond, de l'édition de Cologne, 1708, où elle est rapportée dans les termes ci-dessus, page 140. (*Notes sur Walpole.*)

PEY (JEAN DE), peintre de la cour électorale de Bavière, né à Riedlingen en 1589, est mort à Munich en 1660. Son portrait gravé en 1772 au simple trait par G. L. Kilian, me donne ces dattes. Le peintre est représenté tenant le dessein d'un de ses tableaux sur lequel il fondoit apparemment sa réputation, car on y lit cette inscription : *J. de Pey A.* 1645. *Ad astra volandus.* Je ne vois pourtant rien que de fort commun, et cependant il paroist montrer du doigt cet ouvrage avec complaisance.

— Jean de Pey, peintre de la cour électorale de Bavière, florissoit et jouissoit de toute sa réputation dans le milieu du dernier siècle; il étoit né à Riedlingen en Sonabe, en 1589, et il mourut à Munich, en 1660; c'est ce que nous apprend l'inscription qui a été mise au bas de son portrait qu'a gravé au simple trait en 1772 G. L. Kilian.

PEYROTTE (PIERRE-JOSEPH), peintre d'ornemens, est mort à Paris au mois de février 1769. Il avoit acquis beaucoup de pratique, et composoit assez agréablement des arabesques dans le goût de ceux qui ont illustré Audran. Il y introduisoit des paysages, des oyseaux, des animaux, des figures, etc.; mais tout cela disparaîtra avec le temps et entrera dans la classe des modes qui n'ont qu'une réputation éphémère.

PFENNINGER, de Zurich, qui a gravé des paysages d'après Louterbourg.

PHIDIAS. Il est fait mention de Phidias dans la comédie des Oiseaux d'Aristophane.

PHILIPPON (ADAM). Portrait de grandeur d'un in-4° ovale et buste; des premières manières de le Pautre, avec la date 1645.

Amis, de bon cœur je vous donne
Tout ce que j'ay appris á Rome,
Et même depuis mon retour,
Huit pièces que je mets au jour.

Je ne croy pas que ce soit celui de J. Le Pautre. Je croirois plutost que ce seroit celui d'Ad. Philippon, quoyqu'on ait mis ce portrait à la tête de l'œuvre de J. Le Pautre qui est chez M. Crozat. Il faut savoir quel âge pouvoit avoir Le Pautre en 1645; car ce portrait est d'un homme de 45 à 50 ans, et il falloit qu'il fût bien plus jeune.

— Recueil de divers morceaux d'architecture dessinés à Rome et dans d'autres lieux d'Italie d'après des monuments antiques et modernes, par Adam Philippon, chez qui Le Pautre avoit été mis en apprentissage de menuiserie. Ce fut luy qui luy donna les premiers enseignemens du dessin et qui luy fit naistre l'envie de graver en luy proposant ce recueil de dessins pour son coup d'essay. Il est composé de 33 feuilles qui sont dédiées à Anne d'Autriche, reyne de France.

—Baccanale ou sacrifice fait à Bacchus, dessiné par Adam Philippon d'après un bas-relief antique qui se voit à Rome, et gravé par J. Le Pautre. Des premières manières et de ses belles choses. *AP* (en monogramme) *ex. cum privil. S. P. et R. C.* 1646. Aux bonnes épreuves. Depuis on a gravé en place *P. Mariette ex.* Cette pièce est dédiée par Adam Philippon au cardinal Antoine Barberin; il y marque qu'on y a dessiné ce bas-relief sur l'original antique; il l'a fait ensuitte graver, et il fait entendre que le cardinal étoit pour lors retiré en France. Il l'avoit connu à Rome : *Post expertum Romæ manus meæ aliquantulum laborem, in movenda quadam machina primi artificis defectu inflexibili super aquas*, etc.

— Montant, remply par une plante d'achante d'où sort un rinceau d'ornements, dessiné par Adam Philippon d'après quelque monument antique, et dédié par luy à M. de Chantelou, maître d'hostel du roy. Le nom de Le Pautre n'y est pas, mais c'est pourtant un de ses premiers ouvrages de graveure.

PIASTRINI (GIO. DOMENICO), né à Pistoie, le 4 septembre 1680, a pris les premiers principes du dessein de son père, élève de Salvator Rosa; ensuite il passa à Florence où il étudia pendant quelque temps chez le Nasini. Le cardinal Fabroni, ayant eu occasion de le voir à Florence et ayant pris du goût pour lui, le fit venir à Rome en 1704 et le mit dans l'atelier de Benedetto Luti, chez lequel il a beaucoup amélioré sa manière. Il repassa dans la suite à Pistoie, et il estoit encore vivant dans le temps que Pio écrivoit. En 1716. (*Mss. de Pio.*)

PIATTI (SANTO). L'auteur de la description des peintures de Venise fait cas de ce peintre, qui étoit Vénitien et qui embrassoit tous les genres. Il mettoit de l'esprit dans ses compositions et entendoit parfaitement le clair obscur. C'est le jugement qu'en porte cet écrivain, et le Guarienti n'en donne pas une idée moins favorable. Il paroit qu'il vivoit en 1733.

PIAZETTA (JEAN-BAPTISTE) nacquit à Venise le 13 ... 1682 ou 1688 (1). Valentin, son père, né à Pederobe, dans le territoire de Trevise, étoit sculpteur en bois; il vint s'établir à Venise, s'y fit estimer et hazarda de travailler en marbre une petite figure de S. Jean Baptiste pour l'église des SS. Apotres, qui lui fit de la réputation. Son fils Jean Baptiste se

(1) De Piazetta est le premier qui ait été établi directeur de l'Académie de peinture, érigée à Venise en 1760.

destina de bonne heure à la peinture et eut pour maitre Antoine Molinari. En 1711 il fut agrégé au collége des peintres, et depuis ce tems là il ne cessa d'être occupé pour les églises et pour les maisons des particuliers. Les tableaux d'autel, les plafonds, les différens ouvrages dont il les remplit furent le fruit d'une imagination vive et feconde et d'une étude approfondie de son art. Il dessinoit avec la même facilité qu'il peignoit. Il a fait surtout une infinité de têtes de grandeur naturelle qu'il dessinoit d'après les modèles, et qui etoient presque toujours dessinées à la pierre noire et rehaussées de blanc sur du papier bleu. Elles etoient fort recherchées et bien payées; à peine y pouvoit-il suffire. Les desseins des planches de la nouvelle édition du Tasse faite à Venise sont de lui, et il s'étoit engagé à les graver lui-même; mais, comme il en demandoit un trop gros prix, le marché ne se fit point et c'est un malheur. Il est mort le 28 avril 1753 et a été enterré dans l'église de la Fara à Venise. Le libraire Jean Baptiste Albrizzi son ami, fut obligé de faire les frais des funerailles; Piazetta ne laissa pas seulement de quoi s'ensevelir. Ses principaux disciples sont Joseph Angeli, Antoine Mannetti, dit il Chiozotto, François Capello et Dominique Maggiotto. Il avoit commencé un tableau pour la nouvelle église della Pieta, représentant la Visitation de la S^e Vierge, qui a été terminée depuis sa mort par Angeli, qu'on regarde comme le meilleur de ses élèves. Mem. mss. envoyés par M. Zanetti en 1760. Il en est aussi fait mention dans le nouvel Abecedario de Guarienti ainsi que dans l'ouvrage de Longhi, *Vite de Pitt. Venez.*

PICART (BERNARD), graveur et dessinateur de Paris (1).

---

(1) Le département des imprimés possède un exemplaire des *Impostures innocentes*, suivies de l'éloge historique avec une note

— Atalante et Meleagre, accompagnés de la noblesse du pays, partent pour la chasse du sanglier de Calydon. Cette pièce qui est gravée sous la conduite de Bernard Picart, est certainement d'après N. Poussin, et l'on ne voit pas pour quelle raison on y a mis au bas le nom de Fr. Chauveau qui n'y a aucune part. — Dans l'œuvre de N. Poussin elle est expliquée sous le titre du Départ de Didon et d'Enée pour la chasse.

— Un cavalier jouant à l'hombre avec deux dames; un cavalier menant une dame en croupe; deux rivaux se battant avec l'épée. — Ces trois ne sont pas d'après Picart, mais d'après Simpol.

— La deesse Minerve présidant dans un atelier où des femmes sont occupées les unes à devider de la soye, et d'autres à fabriquer des étoffes; dans un cartouche, au haut duquel sont représentés la ville d'Amsterdam et Mercure, dieu du commerce. Dessiné et gravé par Bernard Picart

---

manuscrite de la main de l'auteur de cet éloge. Elle rectifie le passage suivant : « En 1713, 1714 et 1715 il fit trois desseins allégoriques, extrêmement finis, et dessinez à l'ancre de la Chine sur du vélin, pour servir de titre a trois manuscrits in-folios, que Don Louis d'Acunâ, ambassadeur de Portugal auprès des Etats-généraux, avoit composez touchant la dernière guerre et la paix conclue à Utrecht. Comme ces pièces sont uniques et placées présentement dans la bibliothèque du roi de Portugal, à qui cet ambassadeur en a fait présent, on croit faire plaisir au public en lui en donnant ici une légère exposition. » Voici la note rectificative dont nous devons la connaissance à l'obligeante amitié de M. Chéron : « J'avais été mal informé, Don Louis d'Acunâ avait changé d'avis touchant la destination de ces desseins. Il les avait fait mettre très-proprement en cadres, avec des verres ou glaces, et les conservoit fort précieusement à la campagne de Mon-Plaisir près de Ryswick; dont il avait laissé le soin à M. Des Brosses, Ministre du roi de Pologne à la Haie. Après la mort de Don Louis d'Acunâ, ce ministre fit transporter ces desseins a la Haie, dans son hôtel, sur le Voor-Hoot, où j'ai eu le plaisir de les revoir : Mais je ne saurois dire s'ils y sont encore, ou si les héritiers de Don Louis les ont fait retirer. »

en 1717. — Rare; ayant été faite pour imprimer sur des étoffes de soye, et n'y en ayant jamais eu qu'un très petit nombre d'épreuves imprimées sur du papier.

PICART (ETIENNE) de Paris, surnommé le Romain, graveur au burin et de l'Académie royale de peinture et sculpture. Comme tout dépend de la bonne éducation, rien n'est plus avantageux que d'avoir pour maitres les personnes les plus habiles dans leur profession; mais, lorsqu'avec la capacité ces maîtres ont encore assez de bonne volonté pour communiquer sans réserve à leurs disciples tout ce qu'ils ont pu acquérir de connaissances, il ne paroit pas qu'on puisse rien prétendre au delà de ce double avantage. Etienne Picart fut assez heureux pour trouver l'un et l'autre aupres de Gilles Rousselet, excellent graveur, chez qui on le mit fort jeune, pour apprendre la graveure, et il eut outre cela le bonheur de rencontrer en sa personne un intime amy de l'illustre Ch. Le Brun qui, en luy permettant de venir dessiner chez luy, prenoit la peinne de corriger ses desseins et de l'aider de ses conseils. Ainsy Picart se vit bientost en état de travailler seul, sans le secours d'aucun maitre. Ses premieres veues se tournèrent pour lors entierement du coté de l'Italie, dont il envisageoit le voyage comme luy étant absolument nécessaire pour se perfectionner dans son art. Guillaume Vallet, graveur comme luy et son amy, se joignit à luy; tous deux partirent pour Rome et ils y formèrent ensemble une société d'amitié qui dura tout le temps de leur voyage; ils logeoient dans la même chambre; l'ouvrage que l'on proposoit à l'un deux devenoit aussy tost l'ouvrage de son amy; ils se le partageoient sans dispute, sans altercation, sans que la jalousie pût rien altérer de leur bonne intelligence. Picart distribuoit son temps entre la pratique de la graveure et l'étude du dessein; il s'attacha surtout à dessiner les tableaux d'une plus

grande réputation, et, ayant trouvé moyen de s'introduire auprès de Carlo Maratta, ce fameux peintre, qui témoigna être satisfait de ses ouvrages de graveure, luy en procura plusieurs qui luy acquirent de la réputation. Quoyque Picart eut déjà fait un assez long séjour à Rome, il se promettoit d'y demeurer encore quelques années lorsqu'un accident imprévu luy fit prendre et à son amy la resolution de venir en France. Il avoit tellement profité des avantages de son voyage que, lorsque Le Brun et Rousselet, ses premiers maîtres, eurent veu les ouvrages qu'il avoit fait en Italie, ils n'hesiterent point de luy conseiller de représenter à l'Académie, et, en effet, il y fut reçu avec tout l'applaudissement qu'il pouvoit desirer. On luy distribua depuis plusieurs des ouvrages qui se faisoient pour le Roy de France, et il eut en mesme temps occasion de graver plusieurs autres planches et surtout un assez bon nombre de portraits qui luy firent honneur. Rien ne luy en a fait cependant davantage que d'avoir esté le père et d'avoir instruit dans la graveure un fils, qui se distingue par dessus tous ceux de sa profession par sa facilité de dessiner et d'inventer agréablement. Lorsque son fils eut pris la résolution de quitter la France, où les arts languissoient sur la fin de ceste dernière guerre, et de s'aller établir en Hollande, Picart, qui avoit beaucoup de tendresse pour son fils, l'y suivit quoyque extremement âgé et il y vécut encore plusieurs années sans avoir presque ressenty les infirmités qui accompagnent la vieillesse. Quoyque François, on le nommoit le Romain; il avoit pris ce surnom depuis son retour de Rome, pour se distinguer de quelques autres graveurs du mesme nom quoyque d'une autre famille.

Stefano Picard. En arrivant de Rome, il trouva à Paris un très mauvais graveur qui portoit le même nom que lui, et c'est ce qui l'engagea, pour eviter qu'on ne les confondît ensemble, de prendre le nom de Picart le Romain qu'il a

toujours conservé. L'abbé de Marolles, dans son *Paris*, à l'article des graveurs, le fait arriver de Rome à Paris un peu de temps avant Baudet. Il est père de Bernard Picart, et lorsque celui ci se retira en Hollande, il l'y suivit et il y est mort dans un âge fort avancé. Il faisoit chambrée à Rome avec Vallet, et tous [deux] gravoient très bien au burin.

— Stefano Picart, dit le Romain. Marolles, dans son *Paris*, à l'article des graveurs, dit de lui :

Picart, venu de Rome un peu devant Baudet.

— Sebastien Joseph de Cambout de Pontchasteau, lustre par sa piété; d'après Jean Jouvenet. — Buste ovale. *Picart Romanus ex.* Picart n'y a pas mis son nom comme graveur; aussy est-il certain qu'il a été gravé par Drevet dans le temps qu'il a travaillé pour Picart.

PICCIONI (MATTEO), d'Ancone; c'est luy qui a gravé une adoration des Bergers, d'après Paul Veronese. J'ay veu aussy de luy une estampe à l'eau forte assez dans la manière de Carlo Cesio, d'après le tableau de S. Luc de Raphaël, qui est à l'église de Se Martine à Rome.

PICQUOT (THOMAS), de Lisieux, a gravé en 1638 une suite de desseins d'arquebuserie d'un gout excellent.

PIERONI (ALEXANDRE). Je le regarde comme un disciple d'Alex. Allori, dit le Bronzin, et ce qui me le fait croire c'est qu'il fit un des tableaux pour l'entrée de la grande Duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588, dans une des décorations dont s'étoit chargé le Bronzin, et où je vois employés presque tous ses élèves.

PIERRE GRAVÉE ANTIQUE. Quelqu'habile que soit un ar-

tiste, et quelque soin qu'il mette dans son travail pour faire une copie fidèle de l'excellente pierre gravée dont j'ai fait depuis quelque temps l'acquisition, je ne pense pas qu'on dût se flatter de le voir jamais atteindre à la perfection de l'original. Le jeu des muscles qui, couverts d'une peau délicate, n'offrent que ce qu'il est nécessaire d'en voir pour mettre de l'action dans les figures dont cette pierre gravée donne l'empreinte, le coulant et la finesse des contours, le caractère sublime des têtes, sont autant de beautés réelles que ne laisse point échapper un œil clairvoyant et exercé dans la contemplation du vrai beau, mais qui se refusent au rayon de quiconque a recours à la voye de l'imitation pour le rendre. C'est beaucoup si, en présentant sa copie, il réussit à faire sentir combien sont élégantes les proportions des figures, et avec quel art l'ancien graveur a sçu allier la simplicité avec la noblesse et de peu de chose en former une composition aussi riche qu'imposante. Ceux qui apportèrent à Paris cette antique firent entendre que la découverte s'en étoit faite en Italie assez recemment. Par conséquent, ni Raphaël, qui vivoit il y a plus de deux siècles, ni Bouchardon, dont la mort (1) a précédé de quelques années l'arrivée de la pierre gravée en France, n'en ont pú avoir communication. Cependant l'un et l'autre de ces deux grands hommes ont employé dans quelques uns de leurs ouvrages une figure d'enfant qui, par rapport à l'ensemble, au choix de nature et à la tournure, ne s'éloigne pas infiniment de celle qu'a imaginée l'ancien graveur. Le premier s'en est servi pour représenter l'Amour auprès de Vénus sa mère, dans un dessein dont il y a une excellente estampe gravée par Marc Antoine. Le second a placé la sienne dans un des bas reliefs de la fontaine que la

(1) Bouchardon est mort le 27 juillet 1762.

Ville de Paris a fait construire dans la rue de Grenelle, au fauxbourg S. Germain. Rencontre heureuse et qu'ont fait naître, il n'en faut point douter, l'estime singulière et l'étude constante que ces deux artistes modernes ont fait de l'antique. Ils en étoient vraiment pénétrés, et dès lors il ne paroitra pas étonnant qu'ils ayent peu penser de la même façon que les anciens et disposer comme eux certaines figures. Rien ne leur fait plus d'honneur et ne prouve davantage l'utilité d'une étude dont on peut recueillir de si bons fruits.

Il y a peu de chose à dire sur le sujet de la gravure antique. Je n'y vois rien d'assez particulier ni qu'on ne rencontre fréquemment sur d'autres monuments du même genre. Passionnés pour la Poésie et pour la Musique, les Grecs multiplièrent à l'infini le type de la divinité qui présidoit à ces deux arts. Ici le Dieu de l'Harmonie est représenté presque nud et couvert seulement dans la partie inférieure d'une drapperie légère qui sert à couvrir la figure par le bas et à lui faire acquérir ce trait pyramidal qui plaît tant à l'œil. Ces proportions approchent de celles d'une belle femme, et par cette raison le corps s'élargit au droit des hanches, ce que les anciens ont observé toutes les fois qu'ils ont eu à représenter Bacchus ou Apollon, dans la persuasion où ils étoient que l'une et l'autre de ces divinités devoient participer aux beautés particulières aux deux sexes. Celle-ci soutient une lyre de la main droite, et, ce qui demandoit la plus grande intelligence par la difficulté qu'il y avoit à l'exprimer en creux, la partie du bras qui passe derrière la lyre se dessine, sans qu'il y ait aucune confusion, et le cede à l'instrument qui est sur un plan plus avancé. Le bras gauche étendu se porte vers un petit génie, qui, tâchant de se faire le plus grand qu'il est possible et se tenant sur la pointe des pieds, présente au Dieu qu'il accompagne, l'archet qui lui est nécessaire pour faire resonner sa lyre. La figure d'Apollon

est bien belle; mais celle de l'enfant lui est peut-être encore supérieure, tant elle a de finesse et tant son mouvement est naturel et bien saisi.

Cette pierre gravée est une cornaline de 11 lignes dans son plus grand diamètre, et de 8 lignes dans le plus étroit. Elle appartient à M. Mariette (1).

PIERRE L'ORFÈVRE. *J'ai quelque lieu de penser qu'un homme nommé Pierre l'Orfèvre, dont il est parlé dans un acte de judicature sous Edouard II, est un fils de Pierre Cavalini. Dans cette pièce, où il s'agit d'un procès criminel intenté par lui contre des quidams avec lesquels il avoit eu querelle et qui l'avoient maltraité, il se dit de Starford. Or, comme une des croix de la reyne Eléonore a été érigée en ce lieu là, il n'est pas hors de vraisemblance que le fils de Cavalini se sera marié et aura pris un établissement dans cette ville.* (*Voyez Peek's Stafford, lib.* X, *sect.* 13.)

Mariette ajoute sur cette remarque de Walpole : Je trouve que cecy est furieusement tiré par les cheveux, et, conjecture pour conjecture, n'est il pas mieux de penser que ce Pierre l'Orfèvre étoit un François? Son nom le dit et l'on sçait qu'il y avoit alors une fréquente communication entre les deux nations.

---

(1) On trouve dans le catalogue de vente de Mariette, n° 95 : « Notre belle cornaline, montée en bague, de 9 lignes sur 6, gravée en creux, où l'on voit Apollon et l'Amour ; elle se trouve gravée dans le volume de pierres gravées antiques de M. Mariette, t. II, p. 14. » Vendue 550 livres. Mais, outre la différence des gravures, ce ne peut être la même. Le traité des pierres gravées et de 1750, douze ans avant la mort de Bouchardon, et Mariette nous dit lui-même qu'il n'a acquis la pierre que plusieurs années après la mort de ce sculpteur. — Quand à la note elle-même, la forme impersonnelle de la note montre qu'elle a été écrite pour être imprimée, et peut-être a-t-elle paru dans quelque recueil du temps.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE) ne pouvoit guere manquer de se distinguer dans la peinture. Il suivit son gout en l'embrassant, et l'état d'aisance dans lequel il étoit né lui facilitant les moyens de faire de bonnes études et de ne les point trop précipiter, il n'eut à recueillir que des fleurs dans un champ où les jeunes élèves sont souvent rebutés par la quantité d'épines qui naissent sous leurs pas. Il parut si décidé pour cette profession que ses parens, qui pouvoient le faire jouir d'une fortune considérable qu'ils avoient acquise dans le commerce de la jouaillerie, ne purent se refuser à ses desirs. Ils le placerent auprès de M. Natoire, et bientost il se trouva en état d'occuper une des places dans l'Academie que le Roi entretient à Rome pour les élèves qui montrent le plus de disposition pour les arts. M. de Troy, le fils, en étoit Directeur alors et il reçut avec distinction un jeune homme dont les façons quadroient assez avec les siennes et qui montroit un génie dont on pouvoit se promettre beaucoup. M. Pierre revint en France, et, M. Coypel étant mort, il le remplaça dans le poste de premier peintre de M. le Duc d'Orléans. Ce prince ayant pris la résolution de faire reconstruire son palais, et d'en décorer les dedans avec magnificence, M. Pierre fut chargé de peindre le plafond d'une des chambres de parade du nouvel appartement et il le fit au gré du prince. Il eut pour lors à peindre le dôme de la Chapelle de la Se Vierge dans l'église de S. Roch et le succès répondit aux soins qu'il donna pour y reussir. On en goûta la composition, le tout ensemble parut une très belle machine. C'est surtout dans les grandes compositions que brille son pinceau ; il est moins fait pour des tableaux plus renfermés et où il faut étaler des graces et un travail plus précieux et plus délicat. Le goût de M. Pierre tient à une manière plus austère et qui approche davantage de celle de Jouvenet. La comparaison ne lui est pas déshonorante; aussi mérite-t-il d'être mis au rang

des peintres qui font le plus d'honneur à notre école. Il vient d'achever un grand plafond que M. le Duc d'Orléans lui a fait peindre dans les appartements de S. Cloud, et cet ouvrage paroit avoir eu une approbation méritée. Il a souhaité d'être décoré du cordon de l'ordre de S. Michel; M. le Duc d'Orléans l'a demandé pour lui et il l'a obtenu en 1762. Il est né à Paris en 1704. Il a succédé à Boucher dans la place de premier peintre du Roi. J'ai quelques uns de ses desseins dont je fais cas. Ils sont composés en grand homme (1).

PIETRI (PIETRO DEI). Suivant son portrait dessiné que M. Crozat a trouvé dans la collection de Pio, ce peintre est né en 1665 à Ansidorio dans l'Etat de Milan; mais Pascoli, qui devoit être mieux informé, l'a fait naître à Premia dans le Navarois le 20 février 1663 et le fait mourir à Rome en 1716.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), l'un des meilleures sculpteurs que nous ayons, est né à Paris en 1714. Son père étoit menuisier, il est élève de Le Lorrain; et il a été reçu académicien en 1744. A peine étoit-il entré dans cette compagnie qu'il fit voir un morceau de sculpture de sa façon, qui reçut de grands applaudissements. Ce fut son Mercure assis, qui fut suivi, pour faire pendant, d'une Venus pareillement assise. Ces deux statues exécutées en marbre furent données par le Roi au Roi de Prusse en 1748 et ce ne fut pas sans regret qu'on vit sortir de France le Mercure qui est une statue bien composée, bien dessinée, et peut être ce que Pigalle fera jamais

(1) Voyez le catalogue de la vente de Mariette, n[os] 1314-17. Au n° 1315, un saint Charles donnant la communion à des pestiférés, se trouve cette note manuscrite sur l'un de ses exemplaires: « M. Pierre disoit n'en avoir jamais fait un meilleur. »

de mieux (1). Il n'y a a désirer que dans l'exécution, car le marbre pourroit être mieux manié; l'on pourroit souhaiter plus de finesse dans les touches, et que le tout fût terminé avec plus de soin, mais c'est ce qu'il ne faut pas espérer de notre sculpteur. Il n'amenera jamais ses ouvrages à ce beau precieux qu'a mis dans les siens le Flamend, l'Algarde et les meilleurs sculpteurs de l'antiquité. En 1750 il exposa au sallon le modele d'un petit enfant tenant une cage, dont la naïveté a beaucoup plu. Le tombeau du Maréchal de Saxe qui doit être placé dans une église lutherienne à Strasbourg, lui fut ordonné après la mort de ce grand général, et il en exposa le modèle aux yeux du public en 1756. Il en a paru une description imprimée qui me dispense d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet, me contentant de faire remarquer que par rapport à l'invention, ce mausolée a été fort applaudi. Il est en état d'être posé en cette année 1765, et je ne sçais s'il ne l'est pas déjà. Au mois d'aoust de cette même année 1765, Pigalle fait placer le monument en bronze dont la ville de Reims a fait la dépense et qu'elle a fait eriger à la gloire du Roi, dans une de ses places. La statue pedestre du prince y est représentée élevée sur un piedestal en marbre aux côtés duquel l'on voit d'un côté la France personnifiée, et de l'autre le Commerce, sous la figure d'un homme qui est sans contredit ce qu'il y a de plus parfait dans ce morceau de sculpture. Cette dernière figure est admirablement bien dessinée et bien composée (2). Le tout est en bronze et pouroit

---

(1) Il y en a au jardin du Luxembourg un moulage en plomb; il est maintenant au milieu du parterre de la nouvelle orangerie. — Sur ces deux statues Cf. les *Artistes français à l'étranger*, p. 73.

(2) Le monument est encore sur la grande place de la ville de Reims, où l'un de nous l'a vu il y a déjà des années. La figure du roi a été refaite sous la restauration; mais les deux figures du piédestal sont de la plus parfaite conservation. La figure de la

être terminé avec plus de soin, mais outre que ce n'est pas le terminé auquel Pigalle s'attache le plus, il en aura voulu donner à la ville de Reims pour son argent; car il s'en faut bien qu'il ait été payé de cet ouvrage comme il l'est de celui qu'il est chargé de faire pour la ville de Paris. Cette dernière entreprise est capable seule de faire sa fortune, s'il sçait se bien conduire, et il en a l'obligation à Bouchardon qui, sans avoir eu de liaison étroite avec lui, sur la seule bonne opinion qu'il avoit de sa capacité, le désigna à la ville de Paris pour achever, sur le modèle qu'il en laissoit, le grand ouvrage de la statue équestre du Roi. On trouva chez lui après sa mort une lettre dans laquelle il expliquoit ses intentions d'une façon qui lui a fait autant d'honneur qu'à Pigalle même, sur lequel il faisoit tomber son choix. Il reste à sçavoir si celui ci en fera paroitre de la reconnoissance. Il me semble qu'il n'en remplit pas exactement tous les devoirs et j'en suis faché pour lui. Les fautes dans le talent peuvent s'excuser, mais jamais les défauts de cœur (1). Le Roi lui a accordé le cordon de S. Michel en 1769.

France avec son lion est peut-être un peu molle, mais la figure du vieillard, traitée en anatomie comme le Voltaire de la bibliothèque de l'Institut, est réellement admirable. Nous ajouterons que la fonte est de la plus belle qualité.

(1) Sur la part que prit Pigalle à cette statue et sur ses études d'après des chevaux pour corriger quelques fautes de celui de Bouchardon, on peut voir des détails curieux dans l'éloge anonyme de Pigalle, qui est de M. de Mopinot (1786, in-4, p. 8-9). Voltaire faisait honneur à Pigalle (Ed. Beuchot, LXI, 150; LXVI, 316) d'avoir aboli la coutume de sculpter des esclaves au pied des statues de rois. Un distique du temps est d'un autre avis :

O la belle statue! ô le beau piédestal!
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

On ne pourrait plus aujourd'hui faire le quatrain suivant, maintenant que la place de la Concorde est presque au cœur de Paris :

Voici ce monarque imbécile,
Sauvage tiran des forêts,

PIGNONI (SIMONE). On trouvera le portrait de ce peintre et un abrégé de sa vie très circonstancié dans le tome 3 des Portraits des peintres de la Galerie de Florence; on y apprend que ce peintre, né à Florence le 17 Avril 1611, y est mort le 16 Décembre 1698. Ces dattes sont plus sûres que celles qu'a données le P. Orlandi.

PILLEMENT (JEAN) est né à Lyon.

PILON (GERMAIN), sculpteur, s'est rendu célèbre en France vers la fin du seizième siècle; la statue de saint François qu'il a faite dans le cloître des PP. Augustins de Paris est de l'année 1588. Il y a de la sécheresse dans sa manière de dessiner le nud et de prononcer les plis des drapperies, mais l'expression de la teste est d'un grand caractère. Germain Pillon, Parisien, estoit issu d'une famille du Maine; La Croix du Maine en parle comme d'un des plus excellens sculpteurs de France; il vivoit pour lors à Paris en 1584. (Biblioth. de la Croix du Maine, p. 121.) Germain Pillon, mort en 1590, a été un des plus excellens sculpteurs françois, au rapport de Blaise de Vigenère, dans les notes sur les tableaux de Philostrate, p. 855. Il avoit épousé la fille de Pierre Regnault, prevost de Poissy, fils de Pierre Regnault, secrétaire du roy (1).

Qui s'est placé hors de la ville
Comme du cœur de ses sujets.

Il y aurait bien des choses curieuses et inattendues à dire sur cette statue; mais ce n'est pas ici le lieu.

(1) Ce n'est pas une note, mais un volume, qu'il faudrait écrire sur Germain Pilon. M. de Laborde a déjà réuni sur lui bien des matériaux, et plus récemment encore, M. Pichon, dans les derniers *Mélanges de la Société des bibliophiles français*, a publié des documents tout nouveaux et très-nombreux, extraits des registres de la Tour des monnaies. Ils sont même si importants, qu'il est impossible de les indiquer ici d'une façon convenable, ce qui fait que nous préférons renvoyer à son excellent travail qui a été tiré à part à quelques exemplaires; in-8° de 22 p.

PILOTTO (IL), orefice fiorentino, e famigliare dei megliori artifici del su tempo per la sua mala lingua. Fu ucciso da un giovane nel mezzo del XVI secolo. (Vasari, nella *Vita dell' Aristotele*, t. II, p. 542.) — Parla anche di lui il Cellini.

PINACCI (GIOSEFFI), mori à di 23 dicembre 1718.

PINACKER (ADAM). Un paysage représentant un pays sec et stérile, couvert de roches et de quelques buissons. Au milieu est une espèce de vieille métairie; sur le devant un ruisseau qui sort d'entre des roches, et de l'autre côté un paysan qui fait marcher devant lui deux vaches. On ne peut rien voir de mieux touché que ce paysage. Il est gravé à l'eau forte avec tout l'art possible. Il n'y a ni nom, ni marque; mais, au dos de l'épreuve que j'ay eu occasion de voir, on avoit écrit en hollandois que cette pièce étoit certainement gravée par Adam Pinacker. Telle est la traduction littérale : « Adam Pinacker a gravé ceci à l'eau forte; cela est certain. »

PINAS (JEAN), d'Amsterdam, a peint dans la manière d'Adam Elsheimer avec lequel il vivoit à Rome. J'ay reçu deux estampes gravées d'après ses tableaux; on les prendroit aisément pour estre d'après Elsheimer, si le nom de Pinas ne s'y trouvoit pas. Sandrart fait mention de ce peintre en deux endroits de son livre, p. 286 et 288.

PINEAU (NICOLAS), sculpteur en bois.

PINI (PAUL) ou plutôt Pino. Il est l'auteur d'un livre intitulé *Dialogo sopra la pittura*, 12°, imprimé à Venise en 1548, qui est le temps que vivoit l'écrivain. Il y a un tableau de lui dans l'église de Saint-François à Padoue. (Rossetti, *Pitture di Padoua*, p. 167.)

PINSON (NICOLAS) n'est guère connu que par quelques estampes qu'il a gravées luy-même sur ses propres desseins. Il estoit François et étably en Italie, et vivoit à Rome dans le dernier siècle. Il y a beaucoup de la manière des peintres de l'école romaine dans ses ouvrages.

— Nicolas Pinson, de Valence en Dauphiné, vivoit dans le milieu du dernier siècle. L'ange Raphaël ordonne au jeune Tobie d'arracher le foye d'un poisson. Pinson est un maître presque ignoré, et il a cela de commun avec tous les artistes, qui se confinent, comme il a fait, dans le fond d'une province. Sur tout autre théâtre il auroit paru avec quelque sorte d'éclat; car il ne manquoit pas de mérite, et il inventoit même assez facilement. Il suivoit la manière de Piètre de Cortonne, qu'il avoit étudiée dans Rome, où il avoit fait un assez long séjour. (*Description des tableaux du cabinet de M. Boyer d'Aguilles*, p. 26.)

— Nicolas Pinzoni, ou plutôt Pinson, étoit de Valence en France. Il a gravé quelques pièces, entr'autres un Christ mort, environné de la sainte Vierge et des saintes femmes, où il a mis les premières lettres de son nom, N. P. In, et ensuite de la dédicace, son nom tout au long : *Nicolaus Pinsonus ex Valentia in Gallia.* — Il y a un de ses tableaux dans l'église de Saint-Louis des Français à Rome. Il y était en 1666, et ce fut lui qui, dans cette année, fut chargé par l'abbé Elpidio Benedetti de peindre les décorations pour la pompe funèbre d'Anne d'Autriche, reyne de France, célébrée dans l'église de Saint-Louis à Rome, ainsi qu'on l'apprend dans la description qui en a été imprimée (1).

PIO (ANGELO GABRIELLE) est né à Bologne en 1690. Il est

(1) Cf. sur Pinson les *Peintres provinciaux*, t. I, p. 134-38, et les *Artistes français à l'étranger*, p. 337.

disciple de Joseph Mazza, et il marche de fort près sur les traces de ce sculpteur habile. Il a fait en 1718 le voyage de Rome, et, pendant un séjour d'une année, il y a travaillé sous le Rusconi, qui fit tout ce qu'il put pour le retenir dans son atelier, tant il goutoit sa façon d'agir. Le Zanotti, qui lui a donné place dans son histoire de l'Académie Clémentine où Pio avoit été admis en 1741, nous apprend qu'en 1739 Pio étoit à Gennes, occupé à différents ouvrages pour lesquels li avoit été appelé dans cette ville, et qu'il avoit un fils qui suivoit sa même profession et qui commençoit à faire concevoir de lui les plus heureuses espérances. *St. dell' Acad. Clement.*, t. II, p. 245.

PIO ( ). La plus grande partie de ses desseins des peintres et sculpteurs de l'école romaine a été rassemblée par un curieux de Rome nommé Pio. Il avoit entrepris de former un recueil de desseins de tous les maîtres dont il pourroit découvrir des ouvrages, et dans cette vue, il fit travailler tous les artistes qui vivoient de son temps à Rome. L'on peut croire que l'émulation les excita à faire de leur mieux. (*Catalogue Crozat*, p. 33.)

PIPPI (GIULIO). De tous les disciples de Raphaël, Jules Romain (1) est sans contredit celui qui a dessiné avec le plus de goût. Il avoit l'esprit fort orné, et une imagination vive et féconde qui s'élève souvent jusqu'à l'enthousiasme. Sa main sûre et sçavante exécute dans la plus exacte précision des idées qui ne seroient pas désavouées par les plus grands

(1) Sur Jules Romain, nous n'avons ici qu'à renvoyer au beau livre du comte d'Arco : *Istoria della vita e delle opere di Giulio Pippi Romano*, Mantoue, 1838, in-f°, avec de nombreuses planches, et aux excellentes notes de la nouvelle édition du Vasari de Florence, t. XI, 1854, p. 87-120.

poëtes. Les beaux desseins de ce maître, qui sont ici en grand nombre, forment la preuve de ce que je viens d'avancer. (*Catalogue Crozat*, p. 16.)

— La naissance de la Ste Vierge ou de St Jean Baptiste, d'après Jules Romain; le même dessein qui a été gravé à l'eau forte chez Ant. Lafreri, a aussi été gravé en clair obscur dans la même manière et par le même maître qui a exécuté en clair obscur un autre dessein de Jules Romain, où est représentée la déesse Cérès. Celuy-cy est pareillement formé de deux planches, une qui exprime les ombres par le moyen d'hacheures, l'autre où sont épargnés les clairs ou rehauts de blanc. Du reste, ce n'est pas un fort merveilleux clair obscur pour l'exécution. Je l'ay veu dans le volume des clair obscurs qui avoient été rassemblés par M. de Montarsis, et qui appartient présentement, en 1729, à M. le président de la Garde; il peut avoir environ 12 p. hauteur sur 16 travers. — J'ay veu aussi un sujet de la présentation de la Vierge au temple, d'après Jules Romain, de la même forme et même manière que cette présentation de la Vierge. — Ce sujet de la naissance de la sainte Vierge et de la présentation au temple sont peints dans l'église cathédrale de Vérone, dans la voûte au dessus du maître autel, par Fr. Torbido, dit le More, sur les desseins que Jules Romain en avoit fait à la requeste de Jean Mathieu-Giberti, évêque de Vérone, qui fit faire l'ouvrage. Voyez *Vasari*, t. 2, p. 262, éd. de Bol., et p. 362, n. ediz. de Rome.

La naissance de la Vierge. Cette belle estampe est de l'invention de Jules Romain; l'on n'y voit aucun nom ny marque de graveur; mais il n'y en a aucun à qui elle convienne mieux qu'à Diane de Mantoue. — Je n'y reconnois point du tout la manière de Diane. — Ceintrée par le haut; il y a sur le devant un chien barbet qui ronge un os. — M. Crozat en avoit le dessein original de Jules Romain.

— La nativité de saint Jean Baptiste; gravé à l'eau forte et assez bien exécuté par Jean Baptiste del More, d'après un excellent dessein de Jules Romain. — Au dessus d'une porte, qui est dans le fonds : MAG. INVENT. IVL. ROM., et sur les pentes du lit la marque du graveur B.M. — Aux premières épreuves, il n'y a pas la marque de More. — Vasari fait mention d'une nativité de saint Jean Baptiste, gravée par Sebastien de Reggio; mais il ne faut pas que ce soit celle-cy; car il y a un S. Jerosme dans l'œuvre de Michel Ange, où l'on voit au bas le nom du graveur qui est fort médiocre et dont la manière est fort différente de celle-cy. — Vasari a raison; il y a une estampe de la nativité de S. Jean Baptiste ou de la Vierge, gravée par Seb. de Reggio. Elle est en hauteur; elle est reconnoissable en ce qu'il y a un chien barbet sur le devant de la composition; mais il y a encore une autre estampe du dessein qui est beaucoup mieux exécutée, et que je crois l'original de celle de Seb. de Reggio. — L'estampe de *Sebastianus à Regibus Clodiensis* (son nom est écrit ainsi sur la planche) se vendoit chez Ant. Lafreri.

— Les bergers adorant l'enfant Jésus couché dans la crèche; c'est une des plus parfaites estampes qu'ait gravées Jules Bonasone. — Il y en a encore une autre estampe à l'eau forte fort mal gravée et anciennement, je crois, en France. Elle est aussy fort mal dessinée. Je suis comme asseuré qu'elle est de quelques uns de ces graveurs qui travailloient à Fontainebleau vers l'an 1540.

— Jésus-Christ nouvellement né, adoré par la Se Vierge et par les pasteurs, et sur le devant l'on voit S. Longin, et de l'autre S. Jean l'évangéliste. Gravé à l'eau forte par F. Chauveau, pour M. Jabach, qui avoit pour lors le tableau original qu'il avoit eu à la vente des effects de Charles Ier, roy d'Angleterre. — D'après le tableau original de Jules Romain qui est présentement au cabinet du roy de France. — Il étoit

originairement dans l'église de (St-André) à Mantoue. Vasari en fait mention dans la vie de Jules Romain (1).

— La Se Vierge lavant l'enfant Jésus dans un bassin; elle est accompagnée de S. Jean Baptiste qui verse de l'eau et de Se Elisabeth qui tient un linge. En demy corps. Gravé à l'eau forte. ***Raph. Urb. in. Nicolo van Aelst for.*** — Il y en a une autre planche de même grandeur avec le nom de $\overset{L}{M}$FERRY EX. — J'en ay veu encore une autre planche gravée par Pietro Fachetto, qui en attribue, ce me semble, l'invention à Jules Romain. — Le tableau est dans la galerie de Dresde et est incontestablement de Jules Romain.

— Trois anges en l'air et veus en plafond, portant à eux trois une couronne de gloire composée d'étoilles lumineuses. L'on ne peut asseurément rien de plus parfait que la composition de cet excellent grouppe, tant pour la variété et la noblesse des attitudes que pour la distribution des lumières. Je n'ay guère veu des figures aussi bien en l'air que celles là. L'invention en est de Jules Romain dont on voit les premières lettres du nom JV. R.—IVE. gravées sur la balustrade qui règne à l'entour dudit plafond. Cette balustrade fait imaginer que ce plafond, s'il est exécuté, se trouve placé au dessus d'une corniche, et sans doute dans quelque chapelle dont le tableau d'autel représente ou l'Assomption de la Se Vierge, ou quelque saint ou sainte qui souffre le martyre. Quoyqu'il en soit, c'est un très beau clair obscur, où les blancs sont mis bien à propos; il est composé de trois planches, et je ne l'ay encore veu que chez M. Crozat, dans son œuvre de Jules Romain. — Ces anges sont peints au milieu du plafond, dans le chœur de l'église cathédrale de Vérone, par Fr. Torbido dit le More, sur les desseins de Jules Ro-

(1) Cf. le livret de M. Villot, éd. de 1853, no 293.

main que ce peintre fit pour le Giberti, évêque de Vérone, son protecteur. Vasari en fait mention t. II, p. 262, édit. de Bologne. Ce sujet sert comme de contour à une Assomption de Sᵉ Vierge, qui est sur le mur de la tribune au dessous, et qui est, je pense, gravée en cuivre.

— Sainte Magdelaine enlevée au ciel par les anges; gravé à l'eau forte par L. D. (Léon Davin), d'après Jules Romain qui l'a peint à fresque dans la voûte d'une chapelle qui est dans l'église de la Trinité du Mont à Rome, précisément dans la lunette du côté de l'épître. Vasari fait mention de cette chapelle dans la vie de Perin del Vaga. — Sᵉ Marthe conduisant sa sœur au temple pour y entendre la parole de Jésus-Christ, et Sᵉ Magdeleine repandant un parfum sur les pieds de J. C. chez Simon le pharisien, gravés par Marc Antoine. Ces deux sujets ont été peints par Jules Romain conjointement avec le Fattore dans la voûte d'une chapelle qui est dans l'église de la Trinité du Mont à Rome, dont parle Vasari dans la vie de Perin Vaga; ils sont tout à fait dans la manière de Raphaël; mais M. de Piles a fort bien remarqué que Jules Romain ne s'étoit pas tout d'un coup écarté de la manière de Raphaël son maistre, comme il l'a fait depuis, et que tout ce qu'il fit sous ses yeux ou peu après sa mort, se ressentoit de la manière sage et gracieuse qui estoit propre à ce dernier. — Voyez ce que j'ay dit au sujet de ces deux estampes dans le catalogue de l'œuvre de Marc Antoine.

— Neptune tiré dans son char par des chevaux marins, gravé au burin par Jules Bonasone. — M. Crozat a une fort belle copie du dessein original de Jules Romain.

— Apollon dans son char précédé de l'Aurore. Ce sujet, qui a été peint par Jules Romain dans un plafond, paroit gravé par Adam Mantuan et est très bien exécuté. — Ce sujet n'est point de l'invention de Jules Romain, mais de Lelio de Novellara, homme excellent dont personne n'avoit fait

mention avant le père Orlandi. J'ay veu parmy les desseins de M. Crozat une partie de celuy-cy, et M. Zannetti, qui a une grande connoissance de cet artiste qu'il estime infiniment, m'a encore asseuré que cette estampe estoit de son invention; j'estime d'autant plus cette découverte que je ne connois que cette pièce et une Vierge, gravée par Vander Borcht, qui soient d'après Lelio de Novellara (1). — Il ne faut pas trop se fier à cette remarque; car je suis bien trompé si ce morceau n'est pas peint par Jules Romain dans le plafond d'une des chambres du palais du T à Mantoue.

— L'Amour endormy sur un lit entre les bras de sa chère Psiché. Gravé en manière noire d'après un dessein de Jules Romain. — Sans nom de peintre; mais mon père m'a dit avoir vu le dessein original sur lequel Van Bruggen avoit gravé cette pièce, qui n'est point du tout dans le goût de 'auteur.

— Des pescheurs retirant leurs filets; gravé à l'eau forte par Pesne, d'après un excellent dessein de Jules Romain, du cabinet de Jabach, qui est présentement dans celuy de M. Crozat. — Je l'ay achetté à sa vente. — Ce dessein de pescheurs a aussi été gravé en clair obscur sous la conduite de M. le comte de Caylus (2).

— Le Primatice et plusieurs des peintres italiens, qu'il avoit fait venir en France pour travailler sous luy à Fontainebleau et ailleurs, avoient étudié sous Jules Romain et travaillé même avec lui au palais du T. Ils avoient apporté avec eux des desseins de tous les beaux ouvrages que Jules Romain avoit faits dans ce palais; cela est tout naturel; voilà donc

(1) Voyez sur cet artiste l'article de ce volume, p. 62-64.

(2) A la vente de Mariette, il se vendit 351 livres, et il est maintenant au Louvre. Il a bien souffert de la lumière; mais c'est toujours un admirable dessin.

pourquoy on trouve tant de planches gravées en France, d'après les ouvrages de J. Romain, par les anciens maîtres qui travailloient à Fontainebleau.

— Il y a eu plusieurs parties de la frise exécutée en stuc dans le palais du T, à Mantoue, sur les desseins de Jules Romain, gravées en France par les anciens maîtres de Fontainebleau. On sçait que le Primatice avoit eu plus de part que personne à l'exécution de cette frise, et, comme les planches dont je parle se gravoient sous ses yeux et par ses disciples, le goût de Jules Romain devoit y être bien rendu aussi, quoyque fort mal gravées et d'un goût de dessein assez mesquin; on y reconnoist, ce me semble, encore davantage la manière de cet auteur.

— Portrait d'une princesse dont on ignore le nom; elle est assise dans un fauteuil, et la coiffure en cheveux est à peu près semblable à celle de la duchesse de Mantoue; mais son habit est bien plus singulier; c'est une étoffe blanche, presque toute garnie de galons noirs entrelassés les uns dans les autres. Elle est en demy corps, et l'estampe en a été gravée au burin par un maistre anonyme. — Du cabinet de Reinst. La gravure a quelque chose de celle de Th. Matham. — Ce portrait doit estre celuy d'Isabelle d'Est, épouse de François de Gonzague, marquis de Mantoue, et il a deu estre peint par Jules Romain et non par le Titien. Voicy sur quoy je fonde ce sentiment. M. Crozat a parmi ses desseins une étude de cette femme qui est représentée dans le fond de ce tableau levant une portière, et cette étude est, à n'en point douter, de Jules Romain. Cette circonstance emporte nécessairement avec soy que tout le tableau doit estre de Jules Romain, qui, comme l'on sçait, estoit au service du marquis de Mantoue, mary de cette princesse.

PIRANESI. — *Lettre de M. Mariette sur les ouvrages de Piranesi* (1).

Parmi le grand nombre d'ouvrages que M. Piranesi a publiés sur les antiquités romaines, il en est un (2) où il s'est proposé de faire l'apologie des Romains et de montrer contre votre sentiment, qui est aussi le mien, que, par rapport aux arts et pour ce qui concerne en particulier l'architecture, non-seulement ce peuple ne doit rien aux Grecs, mais qu'il a acquis sur ces derniers une incontestable supériorité par la solidité, la grandeur et la magnificence des édifices qui firent autrefois l'ornement de leur capitale. Il met ces bâtiments en opposition avec ceux qui appartiennent proprement aux Grecs, et dont on voit quelques vestiges tant à Athènes que dans quelques autres parties de la Grèce. Il n'en trouve aucun qui, soit pour la solidité, soit pour l'importance, lui paroisse comparable à la grande cloaque de Rome, aux fondations de l'ancien Capitole, à l'émissaire du lac Albane (3) et à

---

(1) Cette lettre fut publiée d'abord dans le recueil intitulé *Variétés littéraires*, ou Recueil de pièces tant originales que traduites concernant la philosophie, la littérature et les arts, Paris, Lacombe, in-12, t. IV, 1769, p. 264-75. Elle y est suivie d'une autre lettre commençant ainsi : « Les réflexions dignes des grandes connaissances et de l'esprit philosophique de M. Mariette ne doivent pas seulement s'appliquer aux arts du dessin; elles roulent à certains égards, du moins quant à l'invention, sur l'éloquence, la poésie et la philosophie des Romains. » Cette lettre est de l'abbé Arnaud et a été reproduite, ainsi que la lettre de Mariette, dans le premier volume des œuvres de l'abbé, publiées en 1808 chez Léopold Collin. Antérieurement Piranesi avait, en tête d'un de ses volumes, réimprimé la lettre de Mariette pour avoir lieu d'y répondre. Nous n'avons pas à rentrer ici dans la question, dans laquelle, si toutes les conclusions de Mariette ne sont pas à l'abri de tout reproche, il n'en reste pas moins vrai que son opinion générale était parfaitement fondée.

(2) Della magnifizenza d'architettura de' Romani. 1761, Roma. (*Mar.*)

(3) La crainte d'une inondation terrible fit interrompre aux

quelques autres anciens édifices qui furent construits de gros et immenses quartiers de pierre dans les premiers temps de la république, et qui servent encore aux mêmes usages que dans leur origine. Le même M. Piranesi a recueilli un nombre considérable de chapiteaux, de bases, de fûts de colonnes, d'entablements, etc. Ces divers morceaux, tous variés dans leurs formes ainsi que dans les ornements dont ils sont surchargés, lui fournissent, à ce qu'il prétend, des preuves convaincantes de la fécondité du génie des Romains. Ce génie éclate encore dans la grandeur et l'étendue de ces édifices spacieux, qui, tout ruinés qu'ils sont, couvrent aujourd'hui dans Rome des espaces de terrain immenses. Et voici comment il raisonne :

Les plus anciens bâtiments des Romains ont été construits avant qu'il y eût aucune communication entre leur nation et celle des Grecs. Les plus récents sont chargés d'ornements et se distinguent par des membres d'architecture de forme bizarre, qui ne ressemblent en aucune manière aux mêmes membres dont les Grecs furent les inventeurs. Donc les Romains n'ont rien emprunté ni rien appris des Grecs. Ils ne tiennent d'eux ni la science de la construction ou la meilleure façon de bâtir, ni le goût de la décoration.

Mais ce raisonnement ne prouve pas que les Romains aient trouvé l'un ou l'autre dans leur propre fonds. M. Piranesi lui-même convient que, lorsque les premiers Romains voulurent élever ces masses de bâtiments dont la solidité nous étonne, ils furent contraints d'employer la main des architectes

---

Romains le Viagi de Veies pour exécuter cet ouvrage, qui, tout difficile qu'il était, coûta assez peu de temps. Il fallut pourtant percer une montagne et y pratiquer un canal revêtu de pierres dans une longueur très-considérable. On craindrait de s'engager aujourd'hui dans une pareille entreprise. Il en est fait mention dans Tite-Live. (*Mar.*)

étrangers leurs voisins. Autant valoit-il dire celle des Grecs, puisque ces étrangers, qui étoient Grecs d'origine, ne sçavoient des arts et n'en pratiquoient que ce qui avoit été enseigné à leurs pères dans le pays d'où ils sortoient.

Les voilà donc ces Romains qui, persuadés de l'excellente constitution de leur gouvernement qu'ils estiment devoir être éternel, conçoivent le dessein de construire des édifices auxquels ils assignent la même durée qu'à leur empire, mais qui n'ont que le courage de les ordonner, et non le talent de les exécuter.

Dans la suite, ils portent leurs conquêtes hors de l'Italie; ils subjuguent la Grèce. Ils y trouvent les arts dans un état florissant; ils sont éblouis de leur éclat autant qu'un homme privé de goût, mais riche et puissant, peut l'être à la vue d'un morceau imposant dont il entend faire l'éloge à des connoisseurs, et, par une révolution des plus singulières, les vainqueurs soumettent leur goût à celui des vaincus. Le fruit de leur victoire fut l'introduction des beaux arts dans Rome.

Du moment qu'ils eurent mis le pied dans les maisons des Grecs, qu'ils en eurent reconnu les commodités, qu'ils eurent admiré la majesté de leurs temples et de leurs édifices publics, ils ne furent occupés que des moyens d'en procurer de semblables à leur patrie. Ce ne fut certainement pas à une force supérieure de génie qu'ils durent cette résolution. Ils consultoient uniquement cet instinct si naturel aux hommes de se procurer le bien-être, et surtout un sentiment de vanité, qui ne leur permettoit pas de se laisser surpasser en magnificence par des peuples soumis à leur pouvoir.

Pour entrer plus promptement en pleine jouissance, ils n'eurent pas honte de dépouiller de leurs principaux ornements les édifices des Grecs et de se les approprier. Le consul Mummius, s'étant emparé de Corinthe, en donna l'exemple.

Il transporta à Rome une infinité de chefs-d'œuvre de l'art. Les maisons des particuliers et les édifices publics, qui reçurent ces chefs-d'œuvre, des bâtiments peu considérables et peu apparents qu'ils élevèrent, devinrent autant de palais et de monuments pompeux et magnifiques. Mais, content de briller à si peu de frais, il n'y eut aucun Romain qui ne se mît dans l'esprit qu'il seroit indigne d'hommes consacrés à la conquête de l'univers entier de professer les arts. Ils n'eurent jamais ni le loisir ni même l'intention de les démêler d'avec les arts purement mécaniques; ils en abandonnèrent la culture à des Grecs mercenaires qui, attirés par l'espoir du gain, n'eurent aucune peine à s'expatrier et à quitter un pays où, depuis la conquête qu'en avoient fait les Romains, l'occasion de se faire valoir et de soutenir un nom n'étoient plus les mêmes. Bientôt les arts ne furent pratiqués dans Rome que par les esclaves. Les personnes que leurs richesses mettoient à même d'en avoir un grand nombre, eurent principalement en vue, dans l'acquisition qu'ils en faisoient, le profit, l'utilité; aussi recherchèrent-ils par préférence les esclaves doués de talents. De leur côté, les marchands d'esclaves, guidés par l'intérêt, sondoient de bonne heure les dispositions naturelles de ceux qu'ils se proposoient d'exposer en vente; s'ils leur reconnoissoient quelque talent, ils les engageoient à le cultiver, et, pour exciter leur émulation, ils leur faisoient entendre, ce qui ne manquoit guère d'arriver, que, plus ils se rendroient habiles, plus ils acquerroient de considération auprès des maîtres qu'ils devoient servir. Les Grecs, les plus industrieux de tous les peuples soumis aux Romains, furent ceux qui leur fournirent le plus abondamment de ces

---

(1) Græcia capta ferum victorem cœpit, et artes
Intulit agresti Latio.

(Hor., lib. I, ep. I.)

esclaves artistes, portion d'hommes nécessaires à l'Etat, mais relégués dans une classe particulière et basse, et regardés avec tous leurs talents comme étant d'un ordre très inférieur à celui du moindre citoyen romain. C'est ainsi que nous les représentent ces beaux vers que Virgile met dans la bouche d'Anchise, lorsque ce héros, consulté par Enée, annonce la destinée du peuple romain (1).

Ce sentiment, dicté par l'orgueil, dut nécessairement étouffer dans les Romains tout amour et toute propension pour les arts. Il dut leur paroître suffisant d'avoir parmi eux, à leurs gages, des hommes qu'ils pussent commander et toujours prêts à exécuter leurs projets. Ce n'étoit pas là sans doute le moyen d'entretenir l'émulation ni de porter les arts au degré de perfection auquel ils étoient parvenus autrefois en Grèce dans le temps qu'il n'étoit permis qu'aux personnes libres d'en faire leur profession. L'honneur, en effet, encore plus que les récompenses, donne la vie aux arts; aussi, lors même que les travaux se multiplièrent et devinrent plus considérables, vit-on le goût se corrompre au lieu de se perfectionner. Il étoit, ce goût, parvenu au point de perfection où l'on pouvoit espérer de le porter, lorsque les arts passèrent pour la première fois de la Grèce à Rome, c'est-à-dire qu'il prisoit encore les lois que lui prescrivoit une belle et noble simplicité. L'expérience nous apprend que les choses ne subsistent pas longtemps dans le même état; tout est période dans ce monde; la mode y règne, elle y exerce un empire souverain et tyrannique; on a tort de marcher sur les traces d'autrui ; l'amour de la nouveauté l'emporte ; on veut surpasser les modèles, et c'est toujours aux dépens du bon goût. Il n'est alors aucune production qui ne

---

(1) Excudent alii, etc. (Lib. VI, vers. 847 et seq.) (*Mar.*)

se charge d'ornements superflus et absolument hors d'œuvre; on sacrifie tout au luxe, et l'on se rend à la fin partisan d'une manière qui ne tarde pas à devenir ridicule et barbare. Voilà précisément ce qui arriva chez les Romains relativement à l'architecture; les exemples qu'en fournit M. Piranesi en sont la preuve. On y trouve une profusion d'ornements et des licences révoltantes qui, quoi qu'il en dise, marquent une décadence totale dans le génie des architectes qui en fournirent les desseins. J'ai déjà fait remarquer que tout ce que la Grèce renfermoit de plus beau avoit été transporté à Rome, et l'on sera sans doute surpris que la vue continuelle de tant d'ouvrages excellents ne put faire germer le goût parmi les Romains et les diriger dans la bonne voie. Il ne s'agissoit, ce semble, que d'imiter les beautés qui s'offroient constamment à leurs regards; mais, outre qu'il est dans l'homme d'aimer à se singulariser, et que les objets les plus estimés et les plus dignes de l'être causent à la fin une sorte de satiété, j'avouerai qu'une trop grande abondance de belles choses, et surtout de ces ouvrages qui semblent surpasser les forces des simples mortels, nuit souvent à ceux qui se les proposent pour modèles; on les considère avec un sentiment de respect et d'admiration qui enchaîne l'âme et le talent. Aussi voyons-nous que les artistes modernes qui ont eu le plus de génie ne sont point ceux à qui le hasard a fourni un plus grand nombre de semblables secours. Ni le Corrége, ni Raphaël, ni Michel Ange ne se sont élevés que parce que la nature seule agissoit en eux, et qu'elle les avoit doués d'un génie créateur. Peut-être que, s'ils eussent été précédés par des maîtres de leur trempe, ils auroient été tentés de faire comme eux, et ils seroient restés dans la classe des artistes fidèles et médiocres; car tout imitateur, quel qu'il soit, est inférieur à son modèle. Quelqu'un qui mesureroit ses pas sur ceux qu'auroient fait dans une carrière des hommes qui

auroient remporté le prix à la course ne mettroit dans les siens que de la timidité et de l'embarras.

Je n'ai été occupé jusqu'à présent que du goût des Romains pour l'architecture. La fausse opinion de M. Piranesi, que j'étois bien aise de combattre et de détruire, m'y a, en quelque sorte, engagé. Mais ce que j'ai remarqué sur ce sujet peut s'étendre à tous les autres arts, qui tous se tiennent, pour ainsi dire, par la main et n'ont qu'une seule et même marche. On peut d'ailleurs, par rapport à l'architecture, produire dans le procès des pièces de comparaison nécessaires à l'éclaircissement de la cause, ce qui ne se pourroit pas faire aisément si l'on vouloit discuter de même et mettre en parallèle le goût des Romains et celui des Grecs. On n'en peut guère parler que sur le témoignagne des écrivains, c'est-à-dire de Pline, et celui-ci, qui a dû s'intéresser à la gloire de sa nation, dans sa nomenclature des peintres n'en nomme qu'un seul qui soit Romain; tous les autres sont Grecs. Il en est de même des sculpteurs et des graveurs en pierres fines; il nous reste des merveilles de l'art dans l'un et l'autre de ces genres, et ces merveilles sont du travail grec. Sur quoi j'aurai l'honneur de vous faire observer que, si l'on voit sur quelques-uns de ces ouvrages, tant statues que pièces gravées, les noms des artistes qui les ont exécutés, ce sont constamment des noms de Grecs; je n'y ai encore remarqué aucun nom de Romain. Si ce n'est pas là une preuve démonstrative que leurs productions n'étoient pas moins dignes de passer à la postérité avec le nom de celui qui en étoit l'auteur, c'est au moins une forte présomption qu'on sçavoit dès lors mettre une différence entre les artistes des deux nations.

Je suis, etc.

PISANO (ANDRÉA). De trois portes de bronze qui sont à

l'église de Saint-Jean ou le Baptistaire de Florence, une seule a été faite par Andréa Pisano. Le Père Orlandi en compte deux; il se trompe. Celles-ci sont un ouvrage de Laurent Ghiberti, et elles ont été exécutées à deux reprises, ainsi que l'a écrit dans un grand détail le Baldinucci, qui place la naissance de Ghiberti en 1378, et sa mort aux environs de 1455, et le fait âgé de 13 années de plus que le Vasari ne lui en donne.

PISENTI (VALEXYZO), dit il Sabbioneta, peintre qui a travaillé à Crémone, au rapport d'Antoine Tampo, dans son *Histoire de Crémone*, page 54. Il est père de François et de Vincent Sabbionedi.

PITAU (les). Le peu de disposition que Nicolas Pitau paroissoit avoir pour la gravure, lorsque ses parents le mirent chez Corneille Galle, le jeune, pour apprendre cette profession, donnoit tout lieu de croire qu'il n'y étoit nullemen propre, et l'on pensoit déjà à l'en retirer et à luy choisir un autre état, lorsque la honte d'avoir étudié jusqu'alors avec si peu de succès, fortifiée par une noble émulation, fit faire au jeune Pitau de nouveaux efforts; il redoubla le travail, et contraignit pour ainsi dire son génie tardif à se développer. En peu de temps il fit un progrès surprenant, et, se croyant alors suffisamment instruit, il quitta son maître et sa patrie pour venir s'établir à Paris, à l'exemple de quelques-uns de ses compatriotes, et il s'y fixa pour toujours, de sorte que, quoique étranger du côté de la naissance, on ne peut le regarder autrement que comme Français par rapport à ses ouvrages. C'est à Paris qu'il a gravé ce qui luy fait le plus d'honneur; ce qu'il avoit fait auparavant n'étoit en quelque façon que des essais de gravure, et où l'on ne faisoit qu'entrevoir cette harmonie et cette suavité de couleur qu'il a

poussé depuis à un si haut dégré de perfection. A mesure que Pitau avançait en âge, sa manière de graver devenoit plus parfaite; insensiblement il s'étoit défait d'une certaine roideur qu'il avait contractée auprès de Corneille Galle, son maître, et, sans rien perdre de la liberté avec laquelle il avoit appris à manier le burin, il avait acquis une manière plus empâtée, plus flexible, et qui étoit encore plus brillante. Tel étoit le fruit de ses études et des instructions qu'il recevoit de plusieurs peintres intelligents de ses amys, et il y avoit lieu d'espérer qu'il auroit été encore plus loin et qu'il auroit de beaucoup surpassé ce qu'il y avoit de plus habile dans son art s'il eût joui d'une plus longue vie.

Jacques Pitau, l'un de ses frères, s'étoit aussy fait graveur; mais il quitta bientôt cette profession pour embrasser un genre de vie moins laborieux, et il ne sortit point de sa patrie. Nicolas Pitau laissa, à sa mort, un fils nommé comme luy, âgé seulement de six mois, qui embrassa depuis la gravure. Gérard Edelinck, par reconnoissance pour le père, chez qui il avait demeuré en arrivant à Paris, prit soin de l'instruire; il en avoit fait un de ses meilleurs élèves, et l'on commençoit à en concevoir d'heureuses espérances; mais l'amour du plaisir auquel il se livra tout à fait, luy donna peu à peu de l'indifférence et du dégoût pour le travail et ne luy permit pas de faire de grands progrès. L'on a rassemblé dans un même volume les ouvrages de ces trois graveurs.

***Mémoires sur la vie de Nicolas Pitau, d'Anvers, né en* 1634, *mort à Paris en* 1671, *un mercredi des Cendres; de Jacques Pitau, d'Anvers, son frère aîné, né à Anvers, en , mort à Anvers, en , et de Nicolas Pitau, fils de Nicolas, de Paris, né en* 1670, *mort à Paris au commencement de* 1724.**

Nicolas Pitau étoit fils d'un marchand d'Anvers, qui, ayant plusieurs enfants, fit prendre à plusieurs d'entre eux le parti des arts. Il y en eut un qui embrassa la peinture et

qui mourut à Vienne, au service de l'empereur ; un autre, qui se nommoit Guillaume, se mit dans l'orfevrerie et devint un des plus excellens cizeleurs de son temps. Deux autres se firent graveurs ; ce sont ceux qui font le sujet de ce discours.

Ils furent mis l'un et l'autre chez Corneille Galle, le jeune, pour apprendre cette profession. Corneille Galle faisoit un assez gros commerce d'estampes et entretenoit chez lui plusieurs jeunes gens qu'il faisoit travailler. Nicolas Pitau entra chez lui de fort bonne heure ; mais il y apporta un esprit si tardif et qui paroissoit si peu propre à la profession à laquelle on le destinoit que, quelque bonne volonté qu'il fit paroître, Corneille Galle, jugeant, par le peu de progrès qu'il avoit fait, du peu de dispositions naturelles qu'il devoit avoir, se crut obligé de conseiller à ses parens de luy faire quitter la gravure et de luy choisir une autre profession. On pensoit à le faire marchand de vin, lorsque Pitau, piqué de honte d'estre ainsi resté en arrière, fit un effort extraordinaire, et tout à coup les écailles, qui luy avoient pour ainsy dire bouché jusques alors les yeux, tombèrent d'elles-mêmes. Il comprit combien il étoit éloigné du chemin qu'il falloit tenir pour devenir habile ; il y entra, et bientost il y marcha à pas de géant.

Ses études devinrent dès lors et moins pénibles et plus fructueuses, et il acquit en peu de temps une facilité de graver qui le mit en estat de se passer de maître. Mais, comme les arts et surtout la gravure n'étoient plus à Anvers dans cet état florissant où on les y avoit veus du vivant de Rubens, et qu'ils étoient plus estimés en France, où les honneurs et les récompenses avoient attiré quantité d'habiles artistes, surtout des Pays-Bas, Pitau, peu après être sorti de chez Corneille Galle (1), résolut de venir s'établir à Paris, ce qui fut vers

(1) Ce qu'il avoit gravé en Flandres chez Corn. Galle, ne consiste



l'année 1656. Les premiers ouvrages qu'il y fit furent pour Herman Weyen, de la ville de Cologne (1), et ensuite pour Van Merle, d'Anvers (2), qui y faisoient le commerce d'estampes. Ces premiers ouvrages se ressentent de la manière de Corneille Galle le jeune, manière roide, que Pitau abandonna bientôt pour en prendre une plus flexible, plus moelleuse et qui n'étoit pas moins brillante que sa première manière.

On commence surtout à s'en appercevoir dans ce qu'il a gravé d'après Philippe de Champagne (3), qui, d'une humeur bienfaisante, devenoit l'amy et le conseil de tous les Flamands qui venoient s'établir à Paris, et, en effet, Pitau reconnoissoit devoir beaucoup à ses bons avis.

Ce fut vers ce temps qu'il grava le Christ mort dans le tombeau, environné d'anges qui considèrent ses playes, dont le tableau, de Louis Carrache, appartenoit à Trichet Dufresne, qui a donné l'édition du *Traitté de la peinture* de Léonard de Vinci, et un autre Christ mort, peint par le Guerchin, dont le tableau étoit chez l'abbé Tallemant, tous deux d'après

---

qu'en quelques copies d'autres estampes qui sont peu considérables. (*Mar.*)

(1) Le portrait de M. Bourdoise, mort en 1655; plusieurs planches dans la suite des SS. fondateurs d'ordres, les autres l'ayant été par Corn. Lauwers, que je crois son condisciple; un S. Benoît, debout, d'après Ph. de Champagne; l'Annonciation, d'après le mesme; S. Bruno et ses disciples, du même, gravé en 1657. (*Mar.*)

(2) Pour Van Merle une Vierge, d'après Ph. de Champagne, en 1659; S. Joseph, d'après J. Cossiers, mis au jour en 1660; la Vierge, d'après Raphaël, en 1662. A l'exception de ce qu'il a gravé dans les premières années de son séjour à Paris chez H. Weyen et Van Merle, il n'a jamais gravé que pour luy et pour des particuliers. (*Mar.*)

(3) Presque tout ce que Pitau a gravé est d'après Ph. de Champagne ou d'après J.-B. Champagne, le neveu; une pièce d'après Montagne, peintre de cette école; quelques pièces d'après Simon François; une d'après Villequin. (*Mar.*)

des desseins de Nicolas Montagne, disciple de Champagne. L'on ne peut rien desirer de mieux pour l'exécution de la graveure; il seroit seulement à souhaitter que l'excellent goût des auteurs y fut moins altéré; mais c'est un deffaut ordinaire aux Flamands de remettre dans la manière de leur pays tout ce qu'ils font d'après les maîtres d'Italie.

En l'année 1668 il entreprit un grand sujet de thèse, dédiée au chancelier Seguier par Gilles Le Maistre, dont le dessein est de Sébastien Bourdon, et, l'année d'ensuite, il en grava encore une autre, dédiée au roy par le mesme Gilles Le Maistre, sur le dessein de Jean Le Pautre. Elles sont l'une et l'autre parfaitement bien exécutées. Lorsqu'il étoit occupé à graver le premier de ces deux morceaux, il fit un voyage à Anvers, où il s'accorda avec une fille de cette ville; mais, ne pouvant y séjourner plus longtemps parce que l'ouvrage qu'il avoit entrepris et qu'il s'étoit engagé de livrer dans un certain terme, le rappelloit à Paris, il y revint, et, après l'avoir entièrement finy, il retourna à Anvers, où il contracta son mariage, dans la résolution cependant de se fixer à Paris; ce qu'il exécuta en y conduisant peu après sa nouvelle épouse.

Depuis, jusques au temps de sa mort, il ne cessa de travailler et d'embellir sa manière (1). Il étoit assidu au travail, et, avec cela, fort expéditif; il est surprenant la quantité de planches qu'il a mis au jour dans une mesme année. Il a surtout gravé nombre de beaux portraits. Celuy de M. Petau, que mon grand-père luy procura en 1669, et celuy de M. Habert de Montmor, d'après Champagne, gravé en 1667, sont des plus considérables, et le premier est si parfait, si plein de vie, qu'il ne le cède point à tout ce que Nanteuil a gravé de plus beau dans ce genre. Celuy-cy avoit acquis dans ce genre d'ouvrage une grande réputation; il se croyoit mesme

(1) Il se servoit de burins demi lozangés. (*Mar.*)

le seul qui sçut graver des portraits de grandeur naturelle, et, parce qu'il en avoit introduit l'usage en France, il sollicitoit à la cour, sur ce prétexte, un privilége pour en avoir seul le droit; mais Pitau, ayant trouvé l'occasion de graver, en 1668, le portrait en grand du chancelier Seguier, d'après N. de Platte-Montagne, luy fit abandonner ce projet; ce portrait est en effet gravé de chair et fort empâté, d'une manière pure et point tourmentée et beaucoup plus brillante que celle de Nanteuil. Pitau y prit d'autant plus de soin qu'il le faisoit en concurrence et qu'il estoit bien aise de faire connoistre à Nanteuil que, si d'autres que luy n'avoient point encore entrepris de graver de pareils portraits, c'étoit moins faute d'en être capable que le manque d'occasion.

Cet ouvrage ne contribua pas peu à augmenter la réputation de Pitau, et M. Le Brun, qui sçavoit discerner le mérite, eut bien souhaité se l'attacher en l'attirant aux Gobelins, où il luy proposa un logement; mais des raisons particulières l'empêchèrent d'accepter des offres si avantageuses. Une des planches de Pitau qui avoit le plus satisfait M. Le Brun étoit le sujet de la sainte Famille, gravée en 1661, d'après Étienne Villequin. « Votre père, dit-il un jour à Pitau le fils, a gravé des nuées d'après un assez mauvais tableau, qui sont d'une singulière beauté et telles que je ne sache personne qui les ait traittées aussi légèrement. » M. Le Brun en jugeoit parfaittement; ces nuées sont gravées si legèrement, si indécises et tellement fondues dans leurs contours qu'on ne peut mieux exprimer la vapeur dont elles sont composées. Tous les autres graveurs leur ont donné un corps et une épaisseur qu'elles n'ont point dans la nature, et Pitau est d'autant plus estimable qu'il est le premier et presque le seul qui les ait traittées de la sorte au burin; celles qu'il a gravées dans le sujet de l'enfant Jésus, d'après Simon François, ne leur sont pas inférieures.

Lorsque Gérard Edelinck arriva à Paris, un de ses premiers soins fut de s'insinuer auprès de Pitau, qui le reçeut d'autant plus volontiers chez lui qu'ils estoient de mesme pays et disciples du mesme maistre. Edelinck demeura chez lui pendant trois ou quatre années, et n'en sortit qu'à sa mort, et, pendant cet intervalle de temps, Pitau luy fit graver plusieurs planches, telles que l'Annonciation, d'après le Poussin, un miracle arrivé dans le St-Sacrement en 1668, et la Samaritaine de Champagne, en 1670. Quelqu'habile que fût Edelinck lorsqu'il arriva à Paris, l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait beaucoup appris auprès de Pitau, et luy-mesme le reconnoissoit. Outre les ouvrages dont on vient de faire mention, Pitau l'employa encore à luy aider dans quelques-unes de ses dernières planches, surtout dans le portrait du roy Louis XIV, gravé en 1670 d'après Claude Lefevre. Il se trouvoit dès lors fort incommodé de la maladie de foye dont il mourut, et, comme il y avoit des intervalles où le mal le mettoit hors d'état de manier le burin, il avoit recours à Edelinck pour avancer son travail. Il luy fit graver les trophées et autres ornemens qui environnent le portrait du comte Stenbock, et à son frère, Jean Edelinck, ceux qui accompagnent celuy du comte Wrangel, deux portraits qu'il avoit entrepris et qui devoient entrer dans l'histoire de Charles Gustave, roy de Suède, mais qu'il ne put entièrement finir ; il y restoit encore à travailler ; Van Schuppen, son compatriote et son amy, termina après sa mort celui du comte Stenbock. Elle arriva un mercredy des Cendres de l'année 1671. Pitau étoit pour lors agé de 38 ans, et fut enterré dans l'église de S. Benoît, sa paroisse. Il étoit laborieux; il aimoit le plaisir (1), et, comme son tempérament plein de feu

(1) Il s'y estoit livré avec trop d'excés dans sa jeunesse. (*Mar.*)

l'empêchoit de se modérer dans l'un et dans l'autre; il se trouva bientost épuisé dans la fleur de son agé; l'on a son portrait peint par Claude Le Febvre (1).

Jacques Pitau, frère du précédent, étoit son aisné; il entra dans sa jeunesse chez les Jésuites d'Anvers, et, comme il étoit d'un caractère doux et d'une humeur des plus dociles, ces pères firent tous leurs efforts pour le retenir; il en sortit cependant et vint demeurer chez Corneille Galle, le jeune, pour y apprendre la graveure en même temps que son frère; mais il fit peu d'usage de cette profession; ce que l'on a de luy est peu considérable, et n'a guères été fait que pendant le temps de son apprentissage. Un de ses frères ayant eu depuis la cure du Béguinage d'Anvers, il se retira auprès de luy et ne fit plus aucun ouvrage de graveure.

Nicolas Pitau laissa un fils, nommé comme luy Nicolas, qui n'avoit que six mois lorsque son père mourut. Gerard Edelinck, par reconnoissance pour le père, chez lequel il avoit demeuré en arrivant à Paris, le prit auprès de luy dès qu'il put être en état de recevoir des instructions. Il luy apprit la graveure, et il y avoit tout lieu d'espérer que ce seroit son meilleur élève. Il coupoit bien le cuivre; la couleur de son burin étoit agréable; l'on en peut juger par quelques-uns des ouvrages qu'il a fait dans sa jeunesse, surtout par le portrait de M. de Bourdaloue, qu'il grava en 1704 d'après Largilière, qui est ce qu'il a fait de mieux; il est empâté et a beaucoup de la manière de Vermeulen. Mais l'amour du plaisir de la table, auquel il se livra tout à fait, luy donna peu à peu de l'indifférence et du dégoût pour le travail, et non-seulement l'empêcha de faire de plus grands progrès, mais luy fit insensiblement oublier ce qu'il avoit pu acquérir

(1) Il est entre les mains de madame Moufle qui l'a eu de Pitau le fils, et je l'ay fait dessiner. (*Mar.*)

de connoissances, de façon qu'il devint sur la fin de sa vie un assez médiocre graveur. Il mourut, sans avoir été marié, au commencement de l'année 1724, âgé de 53 ans et quelques mois. — C'est de luy que j'ay sçeu toutes les circonstances de la vie de son père et de son oncle que je rapporte icy.

— Jean Camille de Lilli ou de Liliis, — ex Umbris Camertibus Romanus, l'inscription qui est au bas de son portrait se rapporte à sa patrie — bibliothécaire du duc de Nevers; en demy corps dans une forme ovale, gravé en 1663 par Nicolas Pitau, d'après Jean Daret (1). — *J. Daret pinxit Bruxcel.* — Ce Lilli avoit formé un projet d'une histoire généalogique des roys de France, dont il établissoit les bases par les anciens monumens; je ne crois pas que cela ait jamais été exécuté; les ornemens qui accompagnent son portrait y sont relatifs. Il étoit attaché à la maison Mazarine; c'étoit le cardinal François Mancini qui le fit venir en France, et Lilli lui dédia les thèses de droit qu'il soutint à Orléans en 1660. C'est de là que j'ai tiré les particularités que je rapporte icy. — Il a composé une histoire de la ville de Camerino, qui a été imprimée à Venise in-4°, mais les exemplaires ne sont jamais complets; c'est que le livre n'a jamais été achevé d'imprimer.

— Mathieu de Morgues, S^gr^ et baron de S.-Germain des Prés en Normandie, né à La Prade au Velay, peint agé de 86 ans, c'est-à-dire en 1668; en buste dans une forme ovale; gravé en 1670, l'année de sa mort, d'après Simon François. — Il étoit premier aumônier de Marie de Médicis et il l'accompagna à Bruxelles; c'est luy qui a recueilly les pièces servant à la deffense de cette princesse, imprimées en 2 vol. in-f°. —

(1) Cf. la notice sur Jean Daret dans le premier volume des *Peintres provinciaux*, 1847, p. 73.

Il étoit né en 1582; voyez son article très-détaillé dans le Moreri. — La sœur de Fred. Leonard, nommée Ursule, avoit épousé un de ses neveux, nommé Claude, dont elle eut des enfans, qui impatientoient Leonard en venant trop souvent, ainsi qu'il le disoit, lui couper la bourse.

— La S^e^ Vierge lisant et ayant entre ses bras l'enfant Jesus qui tient une rose; en demy corps dans un ovale; gravé au burin par N. Pitau, d'après le Guerchin. Fr. Poilly, en ayant eu la planche, y a, à ce qu'on prétend, retouché dans quelques endroits, dont je doutte.

PITTERI (MARC), né à Venise en 1703, a appris la gravure de Joseph Baroni, et s'est perfectionné sous le Faldoni. Il affecte de graver à une seule taille et imite autant qu'il le peut la manière de Mellan. Il a beaucoup travaillé d'après le Piazetta, auquel il s'étoit attaché de préférence.

PITTONI (BAPT.). Une suitte de paysages, représentans pour la plus part des veues de ruines et d'édifices, au nombre de seize; pièces inventées et gravées à l'eau forte par Baptiste Pittoni de Vicence. On ne les a mis icy que parce que quelques-uns croyent que le Titien en est l'inventeur. — C'est ce mesme homme qui a gravé les antiquités de Scamozzi; il a marqué ces pièces-cy d'un B.P. qui sont les premières lettres de son nom. On le trouve tout au long au frontispice, qui se trouve quelquefois à la tête de la suitte, avec ce titre : *Imagini favolose, nelle quali in diversi modi si vegono rappresentate le piu vaghe favole degli antichi intagliate in rame da M. Batista Pittoni. In Venetia presso Francesco Ziletti*, 1585. L'on apprend dans l'avis au lecteur que les planches avoient passé d'entre les mains de Jérôme Porro en celles de Ziletti. J'en ay

veu un exemplaire plus complet de quatre pièces. Quelquefois il a aussi marqué son nom B. P. V. (1).

PITTONI (FRANÇOIS) vivoit à Venise dans le temps que j'y étois, c'est-à-dire en 1718. Je me souviens de l'avoir vu et d'avoir entendu dire à Zanetti, qui étoit son ami, que c'étoit un des meilleurs connoisseurs qu'il y eût pour lors à Venise; du reste ses talents étoient assez médiocres. Il étoit oncle de Jean-Baptiste, et celui-ci fut son élève.

PITTONI (JEAN-BAPTISTE) est né à Venise. Un oncle, peintre assez médiocre, que j'ai connu pendant mon séjour à Venise en 1718, lui a servi de maître; mais ce disciple a pris bientost un plus haut vol, et s'est fait un nom qui a percé chez les étrangers qui ont voulu avoir de ses ouvrages, et l'Espagne surtout l'a souvent employé. Comme il est né modeste et ayant peu d'opinion de lui-même, il ne s'en est pas orgueilli; il a continué à mener une vie paisible et conforme à son caractère et faisant son unique bonheur de s'occuper de son art dans sa retraite. Longhi, *Vite de' pitt. Venez.* — Il est mort à Venise en 1767 presqu'octogénaire, considéré, mais peu favorisé des biens de la fortune. *Della pitt. Venez.*, p. 460.

PLATTE-MONTAGNE (MATHIEU DE), né à Anvers, y reçut les premiers principes du dessein et de la peinture dans l'école d'André Van Ertvelt, célèbre peintre de marines. Il vint, étant encore jeune, chercher fortune à Paris, et, voyant que la broderie y étoit à la mode, il s'occupa pendant quelques temps à en faire des desseins et des patrons avec les-

(1) Voir Brulliot, 1re partie, nos 160, 1404; 2e partie, nos 275, 286, 2349; 3e partie, 135, 144.

quels il subsistoit. Mais, cette mode étant venue à tomber, il fallut en revenir à la peinture, et Juste d'Egmont, bon peintre de portraits, qui se trouvoit alors à Paris, tendit volontiers la main à son compatriote, en faisant valoir ses talents et lui procurant divers ouvrages qui lui firent une réputation. Il avoit épousé une sœur de Jean Morin, disciple de Ph. de Champagne et qui s'est distingué par des gravures excellentes. Les deux beaux-frères, se trouvant les mêmes inclinations et une même pente vers la sagesse, se lièrent étroitement. Ils ne voulurent avoir qu'une même habitation, et tous deux s'occupèrent à graver et à peindre en même temps. L'on a de Platte-Montagne des paysages et des marines gravées, qui sont estimées avec justice (1); il étoit membre de l'Académie royale de peinture, lorsqu'il mourut à Paris, en 1660, âgé de 52 ans. Il laissa un fils nommé Nicolas, aussi peintre, qui aura son article (2). — Mathieu se fit appeler de Platte-Montagne depuis qu'il eut changé de patrie. Son vrai nom étoit Van Plattenberg, dont Platte-Montagne est la traduction françoise.

POCCETTI (BERNARDINO). Baldinucci, d'où le P. Orlandi a tiré tout cecy, nomme ce peintre *Poccetti* et non *Pocchietti*. Dans la description des festes faites pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence en 1588, il est nommé *Poggetti*, et, à l'occasion d'un tableau qu'il fit pour cette feste magnifique, l'auteur de la description parle de lui avec beaucoup d'éloge. Il dit qu'il avoit commencé de très bonne heure à se faire connoître pour un très excellent homme. Il est bien étonnant que le Borghini n'ait pas dit un

(1) M. Robert Dumesnil a donné le catalogue des deux Montagne dans le tome V de son *Peintre-Graveur françois*.
(2) Cf. ce volume, p. 8.

mot d'un peintre qui travailloit sous ses yeux avec tant de distinction, lui qui fait passer en revue une infinité de peintres florentins qui étoient contemporains et qui n'avoient pas à beaucoup près le même mérite. Il faut croire qu'il n'aimoit pas le Poccetti, et que l'humeur sauvage de cet artiste étoit la cause de cet éloignement. Mais cela n'excuse pas le Borghini; il faut rendre justice aux talents dans quelques sujets qu'ils se trouvent, et par cette raison il ne pouvoit être dispensé de parler d'un artiste qui le méritoit autant que celui-ci. Je suis un de ses zélés admirateurs, et comment ne le serois-je pas? Pietre de Cortonne fut émerveillé à la vue de ses beaux ouvrages.

POELEMBURG (CORNEILLE). Les tableaux de Kierinck doivent une grande partie de leur réputation aux figures dont Poelemburg et Jacob Ernest Thomas les ont souvent ornés. (*Notes sur Walpole.*)

POERSON (CHARLES-FRANÇOIS). Mort à Rome le 2e septembre 1725 (1).

POGGIBONZI (SIMONE DA). Il peignit un tableau pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588, et ce tableau se trouve décrit dans la description imprimée de cette feste.

POILLY (FRANÇOIS DE) n'est point Parisien; il est d'Abbeville.

— Fr. de Poilly, né à Abbeville en 1623, mort en 1693 à Paris, âgé de 70 ans.

(1) Cf. les *Archives*, *Documents*, t. II, p. 150-52.

— François de Poilly, graveur du roy, gravé en 1699 sur le dessein de ce fameux graveur, par Roullet, son disciple. — Les héritiers de Fr. Poilly en ont la planche; Roullet avoit commencé de la graver par un motif de reconnoissance, et il en vouloit faire un présent aux enfants de Poilly, son ancien maistre; mais il mourut sur cet ouvrage et le laissa imparfait. P. Drevet se chargea de le rachever et le voulut aussy faire gratuitement; l'on reconnoist aisément son travail dans la perruque et dans plusieurs parties de la teste. C'est M. Poilly, le fils de François, qui m'a appris cette particularité.

— Vierge gravée par F. et N. Poilly dans leurs premières manières. Ils firent des planches dans le temps qu'ils étoient chez le père de mon grand père, et ces pièces se nomment *feuilles fines*: elles ont toutes à peu près 10 pouces de haut sur 8 pouces de travers.

— Mariage de la Se Vierge.— D'après Chaperon; mon père en a eu le dessein. — *A propos de ce sujet et de treize autres sujets du Nouveau Testament, Mariette ajoute :* Doubles feuilles, chez P. Mariette. Il y en a de gravées entièrement et d'autres qui ne sont que retouchées par Fr. Poilly. Elles sont dans le mesme goût que l'entrée en Jérusalem, et N. S. s'apparoissant à S. Thomas, et il les a fait dans le temps qu'il estoit chez le père de mon grand père (1); je croy mesme qu'il y en a encore quelques autres.

— La Se Vierge assise dans un paysage et tenant l'enfant Jésus à qui S. Joseph présente une poire. Des premières ma-

---

(1) Le haut de la feuille d'où nous extrayons cette note, porte, ainsi que plusieurs autres feuilles formant supplément à un premier catalogue de Poilly, cette mention : *Extrait de l'œuvre desdits Sieurs qu'a mon grand père en* 1714. Les dates sont rares dans les notes de Mariette; comme elles ont leur intérêt, nous avons soin de les noter toutes les fois qu'il s'en présente.

nières de Fr. Poilly, d'après J. Stella. Cette pièce est tout-à-fait dans la manière de Daret son maître.

— La Sᵉ Vierge, accompagnée de S. Joseph, fuyant en Egypte avec l'enfant Jésus enmaillotté; un ange leur présente une rose. Gravé d'après le Guide. — La mesme pièce avec lettres et armes de M. Colbert. — C'est la mesme qu'a gravée Bénard, peintre en mignature, dont mon grand père a la planche en une double feuille.

— Crucifix, accompagné de la Sᵉ Vierge, S. Jean et Sᵉ Magdelaine; au bas est une Cène. Des premières manières de Fr. de Poilly. — Pour le canon de la messe, chez P. Mariette. — Auparavant chez Daret, pour qui la planche a été faite, et de qui mon grand père l'a eue.

— S. Bruno enlevé du ciel par les anges, par Fr. Poilly, d'après Eust. Le Sueur. La veue de la Chartreuse de Cour-Dieu, près de Sarragosse, qui est au bas (1), est gravée par Perelle. — Ce sont les Chartreux de Sarragosse qui ont cette planche. Les chairs sont de Poilly et le reste d'Hainzelmann; ainsi me l'a dit M. Poilly le fils.

— S. Charles Borromée donnant le viatique à des malades attaqués de la peste. Cette estampe, dont l'exécution répond parfaitement à la belle ordonnance de la composition, a été gravée à Rome par Poilly, d'après le tableau de P. Mignard (2), et les épreuves de cette qualité sont fort rares et singulières; car à peine avoit elle paru que Poilly y fit un changement considérable. Le saint donne ici la communion de la main gauche; il la luy fit donner de la main droite, et c'est ainsi

(1) Ce détail est à ajouter à la fois au travail sur Le Sueur (*Archives*, *Documents*, t. II, p. 23 et 62) et à la description du tableau dans le livret de M. Villot, nº 547 de l'édition de 1855.

(2) Peint à Rome pour l'église de Saint-Charles-de-Catinari.—Cf. l'abbé de Monville, *Vie de Mignard* p. LVII et 32-33.

que sont les épreuves postérieures que l'on trouve plus communément.

— Pâris et les trois déesses, à demy corps, en quatre doubles feuilles; chez P. Mariette.—Mon père les dit d'après Juste d'Egmont.

— Constantin affligé lorsque l'on vient lui apprendre la mort de Crispe, son fils. Il y a au bas : *Il Constantino, tragedia.* — C'est le frontispice d'une tragédie, écrite en prose et en italien par le Ghirardelli, qui fut imprimée à Rome en 1653. Le dessein sur lequel il a été gravé est de Salvator Rosa. Il nous l'apprend dans une de ses lettres qui vient d'être imprimée dans un recueil de lettres écrites par les plus célèbres peintres, p. 323, et il y dit qu'il ne voulut pas qu'on y mît son nom.

— J'ay veu de petits portraits, des premiers ouvrages de Fr. Poilly, dans des ovales, gravés pour P. Mariette dans le goût de ceux de Frosne, de Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV jeune, Mr. le Dauphin, Gaston, la femme de Gaston.

— Portrait d'un Chartreux debout devant une table. — Je le croy gravé à Rome; mon père croit que c'est le bienheureux Albergati. — Se trouve dans le livre intitulé *Vita de Nicolo Albergati, card. di S*[ta] *Croce, scritta da Bonaventura Cavalla. Roma*, 1654, 4°. N. Poilly en a aussi gravé le titre.

— Les armes du pape Alexandre VII, environnées de festons de fruits et d'instrumens d'arts et de sciences. Inventé et gravé à Rome par Fr. Poilly. — Je ne sçais si c'est à Rome et si ce n'est pas plustost à Paris.

— Petrus Francis. Tondutus Sanlegerius (Pierre-François . . . . . de S.-Léger) J. C. Avenenionensis. Gravé par Fr. Poilly, d'après Mignard. — Je lis au bas la datte après le nom de Poilly; mais, comme elle n'est gravée qu'à la pointe, je ne sçai si c'est 1650 ou 1659. Si c'est 1650, il l'aura peut être gravé à Avignon en allant à Rome.

— Les Muses, qui avoient accompagné Osiris dans ses expéditions, l'accompagnent à son retour triomphant en Egypte, pour lui rendre grâces du célèbre monument qu'il avoit fait élever à leur gloire. — Cette grande thèse de deux planches, qui, étant assemblées, ne comportent qu'un seul morceau, a été soutenue à Rome et dédiée à l'empereur Ferdinand III (1) par Gotth. Franc. Schaffgotsche, baron de Tracchemberg, en l'année 1651. Le portrait de l'empereur en petit dans un ovale est supporté dans la partie supérieure par un génie entre la Religion et la Justice, chacune accompagnée de génies, et, dans la partie inférieure, est représenté ce triomphe d'Osiris. Elle a été gravée par Fr. Poilly d'après un dessein du cavalier Calabrese; mais, comme il ne fut point content de cet ouvrage, qu'il avoit été obligé de faire trop précipitamment, et qu'il craignit que cela pût nuire à sa réputation, il ne mit pas son nom au bas, mais bien un autre nom approchant du sien, sous lequel il crut se cacher; car voicy ce qu'on lit au bas de la planche : *Fra. Mattia Preti Callabr*[se]. *delineavit. P. Pullij, sculpsit.* Longtemps après estre revenu de Rome, son fils ayant decouvert une epreuve de cette thèse, il la luy fit voir pour sçavoir si ce n'estoit pas un de ses ouvrages, et il le luy avoua. Quoy que ce ne soit pas un des meilleurs ouvrages de Poilly, cette pièce a pourtant son mérite; elle est bien gravée, et, s'il y a quelque chose qui me paroisse foible, c'est le dessein et la composition qui ne sont guères dignes d'un aussy habile homme que le Calabrese. Tout le morceau en entier a 36° 6′ de haut sur 24° 6′ de travers.

(1) Il y a une autre pièce gravée par Poilly, c'est un titre de livre d'après Canini, où l'empereur Ferdinand III est appelé Osiris Germanus. Il faudra lire ce que les historiens ont rapporté d'Osiris pour sçavoir le rapport qu'il y a entre luy et l'empereur Ferdinand. (*Mar.*)

— Le Temps élevant la France et foulant à ses pieds les Vices abattus, gravé par Fr. Poilly, d'après le groupe de marbre de J. de Bologne. — C'est le titre des tablettes chronologiques de M. Marcel. — Ce grouppe, qu'on a vu autrefois aux Thuilleries, est actuellement à Pontchartrain, Louis XIV en ayant fait présent à M. le chancelier de Pontchartrain. Il n'est point de Jean de Bologne, mais de Francavilla son disciple (1).

POILLY (NICOLAS DE), le père, né en 1626, mort à Paris en 1690.

— Nicolas de Poilly, d'Abbeville, frère puisné de François de Poilly, avoit été son élève et, en apprenant sous luy l'art de la gravure, il l'avoit aidé dans plusieurs planches de ses premières manières. Nicolas n'avoit pas reçeu de la nature de moins heureuses dispositions que son frère; il dessinoit comme luy avec précision, et sa manière de graver étoit plus légère et d'une couleur un peu plus douce et plus harmonieuse. A en juger mesme par quelques-uns de ses plus beaux portraits et plusieurs pièces auxquelles il a donné la dernière main, il auroit poussé plus loin que son frère; mais il étoit inégal; il se degoutoit aisément de son ouvrage et ne le finissoit qu'avec peinne. Il eût été à souhaitter qu'il eût aimé davantage le travail, et qu'il y eût été plus assidu. Ses œuvres seroient plus nombreuses.

---

(1) Pontchartrain, à quatre lieues de Versailles. Dargenville (*Voyage pittoresque des environs de Paris*, éd. de 1768, p. 190) le décrit ainsi : « Le groupe de marbre, sculpté en 1609 par Francaville représente la France tenant un sable et un compas; le Temps la soutient et l'enlève auxefforts de ses ennemis; au bas paraît un monstre, dont une griffe est appuyée sur une tête de mort, et dont l'autre tire la draperie de la France. Sous les pieds du Temps un satyre est renversé. » A cette époque, Pontchartrain appartenait à M. de Maurepas.

— Michel de Marolles, abbé de Villeloin, dans un ovale. Ce portrait est extrêmement rare; il est gravé par N. Poilly, d'après Rob. Nantueil. — J'en ay trouvé la planche. — Il est marqué sur la planche : Dessiné et gravé par N. Poilly.

— Guillaume Menage d'Angers, avocat du roy; gravé par N. Poilly, d'après *Claudius Lagosius*, qui se peut, je crois, traduire en françois par le mot *Lagout* (1).

— Portrait d'homme, ovale, sans nom; gravé par N. Poilly, d'après Lens. Voici les armes : (*d'azur à trois molettes d'or, à la bordure de gueules.*) — Charles de la Place, conseiller au parlement de Rouen. — Je trouve ces mêmes armes dans le livre de Margueney avec ce nom : Monsieur de S. Denys Chapuisière, sans autre qualité.

POILLY (J. B. DE), son fils, graveur, mort en 1728, agé de 59 ans, par conséquent né en 1669 (2).

POILLY (NICOLAS DE), son frère cadet, mort en 1723.

— Nicolas de Poilly, fils de Nicolas, habile graveur, s'étant destiné à la peinture, fut chez P. Mignard, qu'il quitta bientôt pour entrer dans l'école de M. Jouvenet, et, sous ce dernier maître, il fit de si grands progrès qu'on pouvoit croire qu'il tiendroit un jour le premier rang dans sa profession. Personne ne dessinoit aussi bien que lui une académie. Il fit un tableau d'un Calvaire dont on a l'estampe, lequel étonna tous ceux qui le virent; mais il en demeura là; une humeur sombre et taciturne s'empara de lui; il devint misanthrope; il fit divorce avec toute société. Les occasions de peindre lui manquèrent, et il ne se trouva plus bon que pour faire des

(1) C'est le Charles Lagou d'Angers, sur lequel cet *Abecedario* a une note, t. III, p. 41.

(2) Cf. *Archives de l'Art français*, *Documents*, I, 378.

desseins. Il en étoit réduit là lorsque M. Crozat entreprit de faire graver tous les beaux tableaux qui sont en France; il jetta les yeux sur lui, le prit dans sa maison, et, l'ayant chargé de faire des desseins pour les graveurs de tous ces tableaux, il le chargea en même temps de diriger les autres jeunes gens qui avoient été choisis pour le même travail. N. de Poilly termina ainsi sa carrière. Il mourut à Paris, le 12 aoust 1747, agé de 72 ans. Il étoit né le 28 juin 1675, dans la même ville.

POISSANT (ANTOINE), sculpteur. Avant que d'entrer dans l'Académie royale de peinture, il avoit été reçu bachelier dans la communauté des maîtres peintres en 1646, ce qui répond à la charge du juré dans les autres communautés. — Lorsque j'écrivois ceci, j'étois dans l'erreur. Cet Antoine Poissant n'a jamais été de l'Académie. Il est demeuré maître sculpteur. L'académicien, qui peut-être étoit son frère ou du moins un de ses parents, se nommoit Thibault. Voyez son article ci-après.

POISSANT (THIBAULT), qui n'étoit pas un sculpteur sans mérite, étoit né à Créci, dans le Ponthieu. Il vint étudier à Paris, devint un des membres de l'Académie royale en 1663, et mourut agé de 70 ans en 1668. J'ai de lui le modèle en terre cuite d'une femme couchée et endormie, qui a appartenu à Girardon, lequel en faisoit assez de cas pour le faire servir de pendant à un joli modèle de l'Hermaphrodite par François Flamand (1). Il les a fait graver l'un et l'autre dans une suite d'estampes où sont assemblés tous les morceaux de

(1) Ces deux figures, réunies à la vente de Mariette, furent vendues ensemble 160 liv. 2 sous à de Bresse.

sculpture qu'il avoit mis dans son cabinet. Ce modèle a été fait à Rome, — il y passa en 1642 et y séjourna cinq ans, — par Poissant, de qui l'on voit peu d'ouvrages de sculpture. Il étoit d'un caractère taciturne, qui le tenoit trop renfermé en lui-même et l'empêchoit de se produire, et rien n'est si contraire pour le développement des talents. Il se mesloit aussi d'architecture, et il s'en est trop occupé. M. de Caylus, dans un mémoire concernant cet artiste, ne lui donne que 63 ans de vie, mais je m'en tiens à la datte ci-dessus que m'a fournie la liste des académiciens, dressée par Reynez, qui étoit l'exactitude même (1).

POISSON, graveur moderne.

POLAZZI (FRANÇOIS). Le Guarienti, ainsi que l'auteur de la description des tableaux de Venise, qui a paru en 1762, parlent avantageusement de ce peintre né à Venise, et qui ne reconnoissoit aucun maître. Il s'étoit formé lui-même, en étudiant les ouvrages des meilleurs peintres de l'école de Bologne. Il promettoit; mais, s'étant marié trop jeune, il se trouva tellement pressé par la nécessité, qu'obligé de travailler nuit et jour, ses ouvrages en souffrirent. Il y a de belles choses de lui à Bergame. Il vivoit encore en 1732.

POLETNICH, graveur moderne.

---

(1) On peut voir sur Poissant, dans les Mémoires inédits des Académiciens, I, 318-29, la notice de Guillet de Saint-Georges,—c'est une des plus nouvelles et des plus curieuses—et les lettres de Poussin. Parmi les ouvrages existant de lui à Paris, il faut joindre aux bas-reliefs, faits par lui à l'hôtel Carnavalet pour compléter ceux de Goujon (Cf. cet *Abecedario*, III, 248, à la note), ceux qui se trouvent dans une cour de la rue des Rats, aujourd'hui de l'Hôtel-Colbert. Ils seront décrits par l'un de nous dans la *Revue de la Picardie*, que publie à Abbeville M. Prarond.

POLIDORINO (JOSEPH LE SICILIEN, surnommé IL). Il en est question, dans une lettre datée de Naples en 1544, comme d'un jeune homme qui se distinguoit, et qui étoit employé, ainsi que l'avoit été le Polidore, à enrichir de ses peintures des façades de maisons, et c'est, à n'en point douter, ce qui lui avoit mérité le surnom de *Polidorino*. On ne nomme point dans la lettre la ville qu'il habitoit; j'ai lieu de croire que c'étoit à Messine ou une autre ville de Sicile, et, comme personne n'a encore fait connoître les peintres de ce royaume, il n'est point étonnant que celui-ci soit resté dans l'oubli. Voyez le tome V des *Lettere su la pittura*, page 170. — Seroit-il question de Joseph Spatafora, dont il est fait mention au sujet de Joseph Albina? (Voyez ci-dessus t. I, p. 15.)

POMPEATUS. M. Crozat a dans son cabinet un très beau dessein à la plume, lavé, représentant Vénus qui tâche de retenir Adonis qui part pour la chasse. On y trouve écrit au bas, par celuy mesme qui a fait le dessein : ... eles (*Aristoteles?*) Pompeatus faciebat : — 21 Maggio 1589. Je ne sache aucun auteur qui ait fait mention de ce peintre qui a une manière de dessiner très agréable. Je le croirois assez volontiers Vénitien; ses desseins indiquent de la couleur, et peu de correction dans le dessein. Il y a de beaux tours et beaucoup de vaguesse.

PONCE (PAUL). Maître Ponce, à qui quelques uns donnent le nom de Paul, étoit un sculpteur florentin, qui vint en France au commencement du règne de François Ier, et l'un des premiers et en même temps le plus considérable ouvrage qu'il fit dans ce royaume fut le tombeau de Louis XII, qui se voit à Saint-Denys. Il est entièrement de marbre blanc et d'une belle exécution; on y reconnoit, surtout dans les figures des apôtres qui y sont placés assis sous les arcades, la manière de dessiner de l'école florentine, et sur deux des

pilastres sont les dates de 1517 et 1518, qui donnent le temps que cet ouvrage a été terminé. Sauval a écrit que le sculpteur avoit établi son atelier dans les jardins de l'hôtel de Saint-Paul; mais, s'il en faut croire un auteur contemporain cité par Dom Félibien dans sa description de l'abbaye de Saint-Denys, page 563, une partie du tombeau fut faite à Tours par Jean Juste, habile sculpteur. L'auteur qui a écrit s'appelle Jean Brèche. Quant à Me Ponce, car s'est ainsi que nous le nommons, il continua d'être employé par François Ier, dans les sculptures que ce prince faisoit faire à Fontainebleau et principalement dans les sculptures en stuc qui y étoient fort multipliées; mais il est aujourd'hui très difficile de distinguer ce qui est de sa main d'avec ce qui a été exécuté par Damiano del Barbiere et tant d'autres sculpteurs qui étoient employés aux mêmes ouvrages. (*Voyez Emeric-David, M. de Laborde et le livret de M. Barbet de Jouy.*)

POND (ARTUS). Ce peintre anglois, que j'ai connu à Paris à son retour d'Italie, ne me paroissoit pas avoir beaucoup de talent pour l'art qu'il professoit, et, de retour à Londres, il ne s'est guère occupé qu'à faire des portraits, qui en Angleterre est le moyen de faire plus promptement fortune. Pond en a fait l'expérience; car il s'est vu en peu de temps en état de se former un assez beau cabinet d'estampes et de desseins. Il étoit surtout curieux des gravures faites par les peintres mêmes, et peu de gens en ont rassemblé autant que lui. Son œuvre de Rembrandt est des plus parfaits et des plus nombreux. Lui même, de concert avec Knapton, il a gravé une suite de planches d'après des desseins de maîtres italiens, qui auroit eu sans doute un meilleur succès s'il eût fait choix de meilleurs originaux. Il a aussi fait graver sous sa conduite une suite de paysages de Claude le Lorrain et du Gaspre, qui a beaucoup mieux réussi. J'ai son portrait gravé par

lui-même. Je le regrette, il étoit d'un commerce aimable (1); il vient de mourir à la fin du mois de septembre de cette année 1758; je le crois né au commencement de ce siècle.

— AP (*en monog.*) *sculp.* 1734. Marque d'Arthus Pond, peintre anglois, sur plusieurs planches qu'il a gravées dans le goût de différens desseins de grands maîtres.

PONTONES (PAUL), peintre de Valence en Espagne, sur la fin du dernier siècle. *D. Joseph Garcia*, préface.

PONTORME (JACQUES), le Rosso, Daniel de Volterre, François Salviati et Georges Vasari. Tous ces maîtres florentins ont été de fort bons dessinateurs, si l'on en excepte le Vasari, dont la manière a dégénéré en une pratique vicieuse. Les commencements du Pontorme sont dignes d'André del Sarte; il faisoit ses études avec grand soin d'après nature, et ses figures d'académie sont fort prisées. Le Rosso, quoique dans un goût sauvage, montre beaucoup de science. Le Salviati entend très-bien la composition, et Daniel de Volterre, bien qu'un peu froid dans l'exécution de son dessein, est le plus parfait imitateur de Michel-Ange. Quant au Vasari, son nom ne s'est conservé qu'à la faveur de son grand et utile ouvrage sur les vies des peintres et de son beau recueil de desseins des grands maîtres (*Catalogue Crozat*, p. 4).

PORBUS (FRANÇOIS) le père. Mort en 1580, d'anni 40 in circa (2).

---

(1) Dans une lettre de M. Hickman (cf. cet *Abecedario*, II, 354) il est question des bonnes relations d'amateurs qui existaient entre Pond et Mariette.

(2) Le Louvre a de lui une sèche résurrection du Christ, datée de 1566. (Livret de l'école flamande, éd. de 1855, nº 391.)

PORBUS (FRANÇOIS), fils de celuy dont il est parlé icy, en étoit aussy le disciple. Il voyagea en Italie, mais cela n'empecha pas qu'il ne conserva toujours beaucoup de la manière de son père; generalement il regne un grand froid dans tout ce qu'il a peint, mais la beauté de son pinceau et la fraîcheur de son coloris feront toujours estimer ses tableaux, et surtout ceux qui représentent des portraits. Ce qu'il a peint dans ce genre dans les salles de l'Hotel de Ville de Paris, est de ses meilleurs et de ses plus grands ouvrages. Il a travaillé une bonne partie de sa vie dans cette ville, et il y est mort vers l'an 1623. Felibien, tome II, p. 119.—Selon M. Dargenville, Pourbus le fils est mort à Paris en 1622, agé de 52 ans. Il est enterré dans l'église des Petits-Augustins au fauxbourg Saint-Germain. —Il y a beaucoup de choses à réformer dans le jugement que je porte ici d'après Felibien de la manière de peindre de Pourbus le fils; sa touche est des plus précieuses. J'ay une tête d'Henry IV, faite par lui, qui peut aller de pair avec tout ce que Rubens et Van Dyck ont fait de plus beau. On en peut dire autant des deux tableaux qui sont à l'Hotel de Ville de Paris (1).

---

(1) « Au-dessus des deux portes (de la grande salle) qui sont à droite en entrant, on a placé deux excellents tableaux de Porbus le fils, qui représentent les prévôt et échevins au pied du trône de Louis XIII, avant et depuis sa majorité. Marie de Médicis parolt dans un de ces tableaux auprès du roy son fils. Les têtes en sont aussi belles que de Van Dyck. » Dargenville, p. 197. — C'était une belle suite que ces grands tableaux d'apparat commandés par la Ville; Beaubrun, Largillière, De Troy, avaient dignement continué cette série si bien commencée par Porbus; mais que sont devenues ces merveilles? L'effervescence populaire en a dû faire bon marché dans ses bouillonnements de la première révolution. On ne sait par quel hasard le maréchal Sébastiani en avait recueilli un qui a été acquis à la vente par M. Lacaze et tient vaillamment sa place dans sa belle collection. C'est un tableau de Philippe de Champagne, admirable, représentant les échevins agenouillés des deux côtés d'un autel consacré à sainte Geneviève. Il y a là huit

PORTA (GIUSEPPE) dit le SALVIATI, élève de Francesco Salviati. Les Israëlites ramassant la manne dans le désert; Elie noury par un ange; Abacuch apportant à manger à Daniel dans la fosse aux lions. Ces trois histoires de l'Ancien testament font le sujet de trois tableaux qui ont été peints par Joseph Salviati; le premier est de forme ronde et les deux autres de forme ovale, et tous trois sont placés dans le plafond du chœur de l'église de Santa-Maria della Salute, à Venise; les estampes en ont été gravées depuis peu, à l'eau-forte, par André Zucchi — sur les desseins de Silvestre Manaigo; elles sont de la suite du Louisa. — Ces tableaux étoient auparavant dans le plafond du réfectoire du Saint-Esprit, à Venise.

— Il y a un crucifix très-bien gravé en bois sur le dessein de Salviati.

— Une autre planche en bois représentant Lucrèce occupée à travailler de l'éguille au milieu de ses femmes. M. Crozat en a un très-beau dessein, en hauteur et plus grand, avec quelques changemens dans la composition. — J'ay ce beau dessein (1).

— Il y a encore plusieurs paysages en bois très-beaux, qu'on donne au Titien et qui sont cependant très-certainement du dessein de Salviati.

---

portraits en pied du plus beau faire de Champagne, et cette belle œuvre, qui n'était point signalée, augmente plutôt nos regrets qu'elle ne les calme. — Le Louvre a recueilli de beaux portraits de Porbus; cf. le livret de l'Ecole flamande, nos 392-397, éd. de 1855.

(1) Il n'est pas indiqué dans le catalogue de la vente de Mariette. On ne le trouve pas non plus dans le catalogue Crozat, où l'on voit seulement, dans le n° 727, un dessein de Joseph Salviati : « C'est le tableau qu'il a peint dans l'église des Frari à Venise, et qui représente la présentation de N. S. au temple. Ce beau et grand dessein a appartenu à Rubens qui l'a restauré avec une grande habileté dans un endroit qui étoit emporté. »

— Ce peintre a donné les desseins des planches en bois qui sont dans le livre intitulé : *Le sorti di Marcolino da Forli*, f°. — Une partie de ces mesmes planches, qui représentent des philosophes, a servy dans un autre livre qui a pour titre : *Delle vite de Filosofi di Diogene Laertio, libri X da Gio. Fel. Astolfi, abbellite di figure bellissime di Gioseffo Salviati. Venetia*, 1611, 4°. — J'ay veu dans un catalogue cet autre livre cité : *Cento novelle scelte da piu nobili scrittori della lingua volgare di Fr. Sansovino; aggiontovi le figure del cavaliere Salviati ad ogni novella. Venetia*, 1610, 4°.

— Une assemblée d'hommes et de femmes savantes qui s'attachent à l'astrologie, gravé par Silvestre de Ravenne, d'après Fr. Salviati. — Ce n'est pas François, mais Joseph Salviati. — Le mesme sujet se trouve à la teste du livre *De' Sorti* di Marcolini di Forli. — Voyez ce que j'ai remarqué à ce sujet dans mes observations sur les estampes. — Il y a, sur une petite table posée sur la terrasse, la marque SK (*en monog.*) qui est celle d'un graveur nommé Karolus, et non pas celle de Silvestre de Ravenne; il est vray qu'elles ont beaucoup de ressemblance.

— Un homme à genoux, jettant une branche de laurier dans un feu qui consume des livres. L'on conjecture que cette pièce est gravée par Marc de Ravenne d'après Joseph Salviati. — Elle est je pense gravée en bois dans le livre intitulé : *Sorti di Marcolini*.

— Un homme faisant remarquer un vaisseau qui fait naufrage à plusieurs personnes qui sont assemblées autour de luy sur le bord de la mer. Cette pièce est de l'invention de Joseph Salviati, et avoit déjà été gravée en bois dans le livre intitulé : *Sorti di Marcolini*. Sans nom ny marque. Elle paroît être gravée par Marc de Ravenne, ou plutôt par Karolus.

PORTA (JEAN-JACQUES DELLA), frère de Guillaume, celebre

sculpteur, avoit, au rapport d'Eneas Vicus, un talent si particulier de contrefaire les médailles antiques que ceux qui les connoissent le mieux ont peinne à discerner ses medailles fausses d'avec les vrayes. *Discorsi d'Enea Vico sopra le medaglie degli antichi*, p. 67. — Le Baglione prétend que Jean-Jacques n'étoit point frère de Guillaume, et que celui-ci étoit son neveu, et qu'il avoit appris sous lui la sculpture. Jean-Jacques fut appelé à Gènes pour y travailler de sculpture, et il y conduisit son neveu, qui y trouva Perin del Vaga et se perfectionna sous ce grand maître dans le dessein. Baglione, p. 151.

PORTA (TOMASO DELLA). Je ne sçais où le P. Orlandi a pris qu'il étoit de Porlez, lieu inconnu et qui n'est certainement que dans son imagination. Il étoit de la même famille que Jean-Jacques della Porta, Milanois, et il étoit frère du cavalier Jean-Baptiste della Porta. Tous deux faisoient dans Rome le metier de restaurer et de vendre des statues et d'autres morceaux de sculptures antiques. Ils vivoient sous Sixte V. Jean-Baptiste travailla peu et survécut à son frère Thomas, de qui sont les modèles des statues de S. Pierre et de S. Paul jettées en bronze, lesquelles terminent les colonnes Trajane et Antonine. Le Baglione ne dit pas un mot de cette habileté à contrefaire les sculptures antiques, que prête à Tomaso della Porta le P. Orlandi. Il dit seulement qu'il étoit élève de Fra Guillelmo della Porta. Il fut un des membres de l'Académie que le Zuccaro avoit établi. Voyez le livre *Acad. del Disegno*. Son frère Jean-Baptiste en étoit pareillement. Le Baglione nous représente Thomas comme un homme bizarre, et qu'il avoit un grain de folie.

PORTA (*Il cavalier* GIO. BATTISTA DELLA), frère de Thomas. Voyez l'article du dernier.

POTENZANO (FRANÇOIS) étoit de Palerme. Il y a, je pense, une estampe de Corn. Cort gravée d'après lui. Le Gigli qui lui a donné place dans son poëme *Della pittura trionfante*, nous apprend qu'il faisoit des vers :

Per cui risonan di sue dolci rime
Di Palermo le piaggie e i lidi ameni.

POUGET (JEAN-HENRI-PROSPER). *Sur une épreuve de la gravure faite par Pouget en 1769 du camée de la Sainte-Chapelle, Mariette a écrit :* Le misérable qui a gravé cette planche a fait une fin bien tragique ; on l'a trouvé mort dans son lit d'un coup de pistolet, qu'il s'étoit donné dans la teste de désespoir de se voir à la veille de faire banqueroute, en octobre 1769.

POUSSIN (NICOLAS). L'on a un très-petit nombre de desseins finis du Poussin. Quand il dessinoit, il ne songeoit qu'à fixer ses idées, qui partoient avec tant d'abondance que le même sujet lui fournissoit sur le champ une infinité de pensées différentes. Un simple trait, quelquefois accompagné de quelques coups de lavis, lui suffisoit pour exprimer avec netteté ce que son imagination avoit conçu. Il ne recherchoit alors ni la justesse du trait, ni la vérité des expressions, ni l'effet du clair obscur. C'étoit le pinceau à la main qu'il étudioit sur la toile ces différentes parties de son tableau. Il étoit dans la persuasion que toute autre méthode n'étoit propre qu'à rallentir le génie et à rendre l'ouvrage languissant. Son raisonnement étoit bon pour de petits tableaux, et le Poussin en a fait très-peu de grands ; mais, si l'on ne voit point de ses académies ni d'études de têtes et autres parties en grand, il ne faut pas en conclure qu'il méprisât l'étude de la nature. Personne, au contraire, ne l'a consultée plus souvent ; l'on ne peut même lui reprocher d'avoir jamais rien fait de pratique : c'est pourquoi il suivoit, par rapport au paysage, une mé-

thode différente de celle qu'il tenoit pour la figure. L'indispensable nécessité d'aller étudier sur le lieu le modèle lui a fait dessiner un grand nombre de paysages d'après nature avec un soin infini. Non-seulement il devenoit alors religieux observateur des formes, mais il avoit encore une attention extrême à saisir des effets piquans de lumière, dont il faisoit une application heureuse dans ses tableaux. Muni de ces études, il composoit ensuite dans son cabinet ces beaux paysages, où le spectateur se croit transporté dans l'ancienne Grèce et dans ces vallées enchantées décrites par les poëtes; car le génie de M. Poussin étoit tout poétique. Les sujets les plus simples et les plus stériles devenoient entre ses mains intéressans. Dans les derniers jours de sa vie, qu'une main tremblante et appesantie lui refusoit le service, le feu de son imagination n'étoit point encore éteint; cet habile peintre mettoit au jour des idées magnifiques, qui saisissent d'admiration en même temps qu'elles causent une sorte de peine de les voir si mal exécutées. (*Catalogue Crozat*, p. 114-115.)

— Le tableau du Poussin, dont on propose à M. Du Tillot de faire l'acquisition, peut avoir trois pieds de haut sur quatre pieds de large. Il n'entre dans la composition que trois figures. Le sujet est Thésée qui lève la pierre sous laquelle étoient cachés les souliers et l'épée qui devoient servir à établir et à constater sa naissance. Une femme, noblement vêtue à la grecque et qui s'appuye sur une jeune fille, est présente et semble indiquer au héros ce qu'il doit faire. L'action se passe dans un lieu semé de ruines, et où l'on voit encore sur pied les restes d'un arc de triomphe et d'un superbe portique soutenu de colonnes d'ordre dorique. Cette architecture, qui est peinte avec beaucoup de soin, n'est point l'ouvrage du Poussin, mais celui de le Maire, peintre françois, (cf. les *Archives, Documents,* t. V, p. 174), dont le Poussin a souvent emprunté la main pour l'architecture de ses tableaux, et qui, vérita-

blement, y excelloit. Il n'y a donc que les figures qui soient peintes par le Poussin, et, si elles ne sont pas de sa plus grande force, ce n'est point non plus une production de sa très-grande jeunesse, ni un de ces tableaux sur lesquels une main tremblante ne traçoit qu'avec peinne dans sa vieillesse ce qu'un génie toujours neuf et vigoureux faisoit imaginer à ce grand artiste. La figure d'homme est sçavamment dessinée et les figures de femmes bien drappées. Le tableau, je ne fais pas difficulté de le dire, est digne d'occuper une place dans un des meilleurs cabinets. Il est pur, bien conservé; le sujet est intéressant, et j'estime que le prix de six cent louis qu'on en demande est très-raisonnable, surtout à présent que les tableaux de Poussin sont devenus très-rares en France, les Anglois nous en ayant depouillé et continuant de nous enlever tous ceux qui se présentent (1).

— 161. Poussin. *Bacchus accompagné de plusieurs satyres et enfans*, 1200 #, *Mariette*. Je suis très content de l'acquisition. Tout le monde m'en a fait compliment et me l'a envié (2). (*Catalogue Tallard.*)

---

(1) Nous ferons remarquer que certainement Mariette devait avoir un volume spécial de notes sur le Poussin; car dans ses catalogues il n'y en a pas de l'œuvre de Poussin, et l'on sait trop l'admiration de Mariette pour le grand artiste pour penser qu'il n'en eût pas. L'un de nous connaît à la bibliothèque de l'Institut un recueil de dessins avec en tête une note de Mariette relative à Poussin; n'ayant pu en avoir communication à temps, nous la ferons figurer au Supplément.

(2) Voici l'article du catalogue de la vente de Mariette, nº 18 : « Jupiter enfant, à qui un satyre présente à boire; un beau groupe de quatre figures et de plusieurs enfants sur un fonds de paysage fait la composition de ce tableau peint en Italie et où l'on trouve la correction de dessein et la beauté de contours qui font avec justice admirer ce grand homme, qui illustrera à jamais notre école. Il porte 3 pieds sur 27 pouces de haut. » Vendu 2310 livres. Comme noms d'acheteur nous en trouvons deux différents : *Neuilly* et *De la Valade*; le premier ne doit être que celui du commissionnaire.

POZZI (*Padre* ANDREA), nacque in Trento al di 30 novembre 1642 et fù ammessò in Milano nella compagnia di Giesu d'anni 19, e continuò nel nobile esercizio della pittura e del disegno. M. Crozat avoit son portrait dessiné qu'il avoit trouvé dans la collection de Pio. L'on a sa vie et son portrait, peint par lui-même, dans un des volumes du *Museum Florentinum*, et j'en connois outre cela deux autres différens, l'un gravé à Rome et l'autre en Allemagne, tous deux pour être mis à la tête de son livre de perspective imprimé dans l'un et l'autre pays.

POZZOSARATO (LODOVICO). Son nom flamand étoit Louis Toeput; il le changea en Italie, en se faisant appeler Pozzosarato, qui en est la traduction, car Toeput signifie un puits fermé. Van Mander en a fait mention dans la *Vie de Rotenhamer*, p. 296. Il le croyoit originaire de Malines. Sadeler a gravé quelques paysages d'après luy. C'est aussy ce peintre qui fit graver par Gisbert Vœnius le portrait de Tintoret, qu'il dedia luy-mesme à Alexandre Vittoria, fameux sculpteur Venitien. — Le Gigli, auteur contemporain, lui donne place dans son poëme *della Pittura trionfante*, et le fait Hongrois. Voici comme il s'explique :

Benche in Pannonia fosse nato.

PRENNER (ANTOINE-JOSEPH DE), né en Suabe, en 1689, a eu la principale part à l'ouvrage qui devoit nous donner des représentations gravées de tous les tableaux qui composent la galerie impériale de Vienne. La meilleure partie sont gravés par lui. Voyez ci-après, au sujet de cette entreprise, l'article de François de Stampart. De Prenner étoit peintre comme ce dernier, et tous deux étoient pensionnaires de la cour. Il y a eu un autre de Prenner qui sûrement étoit son

parent, qui a été mourir en Italie fort jeune, en 17.., après y avoir gravé les peintures du Zuccaro au château de Caprarole. Il se nommoit George-Gaspard de Prenner.

PRETI (MATTIA). Sur un dessein de ce peintre, qui a appartenu au P. Resta, et que M. Crozat a eu de milord Sommers, ce curieux, le père Resta, avoit écrit cette particularité : Cavalier Mattia Preti, calabrese, fratello di Gregorio ; quel Gregorio mi diceva, del 1664 in circa, qualmente lui si ridusse à strapassar l'arte per allevar il fratello alla virtù — Le Calabrese (1) ne peignoit guère que de grands tableaux, et avec un feu et une telle rapidité qu'un homme, qui l'avoit vu peindre et qui avoit demeuré chez lui, disoit qu'à la façon dont il distribuoit ses teintes sur la toille et dont il manioit le pinceau, on eût cru qu'il jouoit du tambour, expression bizarre mais significative. Deux de ses élèves le servoient et avoient assez de peine à lui fournir des palettes chargées de couleur. Le cavalier Mathias, né le 24 février 1613, est mort à Malthe, le 13 janvier 1699. Ce n'est point en considération des ouvrages qu'il a peint à Malthe qu'il reçut la croix de chevalier de cet ordre ; dès 1642, il avoit été admis dans l'ordre sur la nomination du pape Urbain VIII. Sa vie détaillée a été écrite par le Domenici, t. III, p. 314.

PREUDHOMME, *né à Berlin de parents François, peignoit dans le goût françois et avoit pris cette manière de son maître M. Pesne. A cette remarque de Walpole, Mariette ajoute :* Tant mieux pour lui s'il faisoit aussi bien que Pesne, quand celui-ci a bien fait (2).

---

(1) Cf. p. 191 l'article de Fr. Poilly.
(2) Voyez sur Antoine Pesne *les Artistes français à l'étranger*,

PREVOST (JACQUES). Quatre planches, sur chacune desquelles sont représentés deux termes ou cariatides; elles sont gravées au burin en 1535 et 1538, par Periecouter, et, quoyqu'assez mal gravées, elles ne laissent pas de conserver du gout de dessein de Polidore. — Le P. Orlandi fait mention expresse de ces pièces, dans l'explication qu'il donne des marques de graveurs. Il rapporte celle dont celuy-cy s'est servi et le nomme Periecouter. Voicy sa marque fidèlement copiée sur l'estampe : PS (*en monogramme; voir Brulliot, Ière partie, n° 3051*). — J'ay veu une pièce représentant une Vénus, à peu près dans le même goût de gravure que ces termes avec la date de 1546, et ce nom gravé tout au long : *J. Prevost inv.* Quelqu'un avoit écrit au-dessous : *Jacques Prevost.* Je croirois volontiers que c'est le nom du graveur qui s'est désigné icy par la marque : PS (*en monog.*), plustost que celuy que luy donne le P. Orlandi, qui est très-souvent sujet à caution. On a du même homme un portrait de François Ier fort beau. — Voyez mes additions au livre du P. Orlandi au sujet de ce Jacques Prevost.

— « Jacques Prevost, dit de Gray (apparemment du nom de sa patrie), a peint le trépassement de la Vierge dans l'église de Saint-Mamert, à Langres. » Ces mots étoient écrits sur un dessin de ce maître par Tabourot, chanoine de Langres, qui étoit curieux et qui vivoit au commencement du XVIIe siècle, et j'ai vu une estampe avec la date de 1546, dont j'ai fait mention dans mon catalogue de l'œuvre de Polidore, où on lisoit gravé : J. Prevost inu. Elle étoit exécutée d'une manière à me faire croire qu'elle étoit du même maître qui a gravé un assez beau portrait de François Ier, roi de France, et quel-

---

pages 58-66, et, dans la *Revue universelle des Arts*, n° d'août 1857, p. 428-31, une épître en vers, longtemps inconnue, adressée par le grand Frédéric à son premier peintre.

ques figures de termes avec la marque PS qui les a fait attribuer à un certain Periecouter, qui est un nom absolument inconnu dans la curiosité. Peut-être mesme ce nom n'est-il chez cet auteur qu'une corruption du nom de Perier; mais l'on sçait comment le P. Orlandi travailloit ; il écrivoit tout ce qu'on lui disoit, sans examen et sans user d'aucune critique (1).

PRICE (EDOUARD). Je connois une suite d'ornements pour des frises qui est composée de 12 planches, dont la première porte le nom d'Edouard Price ; mais les desseins en sont de si mauvaise manière que ce n'est pas faire honneur à Price que d'en parler. (*Notes sur Walpole.*)

PRIMATICE (FRANÇOIS). Il seroit difficile de rencontrer une plus ample et plus belle collection de desseins du Primatice que celle qui a été rassemblée par M. Crozat. Elle comprend presque tous les desseins des ouvrages qui ont été exécutés sous la conduite de cet habile peintre, à Fontainebleau, dans la chapelle de l'hôtel de Guise, à Paris, et en une infinité d'autres endroits. Ces desseins sont faits avec grand soin, et si arrêtés qu'il n'en falloit pas davantage aux élèves du Primatice, à la tête desquels étoit l'illustre Messer Nicolo, pour les exécuter en peinture. Le temps ayant presque entièrement détruit tous ces ouvrages, les desseins en sont devenus plus précieux; outre qu'ils sont en eux-mêmes tout à fait agréables. Le Primatice compose très-bien ; l'on retrouve dans sa manière un disciple de Jules Romain, qui, ayant travaillé

(1) M. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre de Jacques Prévost dans son *Peintre-graveur françois*. Il a déjà été question de Théodecte Tabourot dans une note de cet *Abecedario*, II, 289.

sous le Corrège, sçait modérer par un caractère gracieux les saillies impétueuses de Jules (*Catalogue Crozat*, p. 43).

— Les œuvres de François Primatice, de Bologne, peintre et disciple de Jules Romain, abbé de Saint-Martin de Troyes, ont été exécutées par luy mesme, ou en partie, sur ses desseins par J. B. Bagnacavallo, Ruggieri, Damien Barbieri, Bolognois et par Nicolas dell' Abbate de Modène, dit Messer Nicolo, qui en a peint la plus grande partie et avec le plus grand succès (1).

— Un jeune homme porté entre les bras de deux autres hommes et d'une femme, précédés de joueurs d'instruments et suivis de deux vieillards, gravé au burin par Guido Ruggieri.

eint à Fontainebleau par le Primatice, dans le vestibule qui

(1) Nous avons l'habitude de ranger dans l'ordre méthodique des sujets les notes dont nous composons ces articles; ici un intérêt particulier nous a fait prendre exceptionnellement un autre ordre. Comme l'intérêt porte surtout sur ce qui se rapporte à Fontainebleau, nous avons réuni ensemble tout ce qui avait trait aux peintures d'une même salle du château; c'est ainsi que l'on trouvera successivement la porte Dorée, la galerie d'Ulysse, la chambre d'Alexandre, la chambre des Bains, le cabinet du roi, la salle de bal, la galerie des Réformés, le cabinet du Jardin des Pins (cf. sur la chambre dite de Saint-Louis, cet *Abecedario*, t. I, p. 1-2), et à la fin les notes étrangères à Fontainebleau. Il y aurait là toute une annotation, mais elle n'est pas encore possible. C'est seulement quand M. Robert Dumesnil aura éclairci les obscurités des graveurs de l'école de Fontainebleau, quand M. Reiset aura décrit et classé les dessins du Primatice et de son école que le Louvre possède en grand nombre, quand M. de Laborde aura terminé sa *Renaissance des arts*, quand M. Champollion aura publié le livre historique qu'il annonce, c'est alors seulement qu'on pourra voir clair et marcher d'un pas plus sûr pour traiter et résoudre les questions nombreuses et difficiles soulevées par ce sujet aussi intéressant que complexe, et les notes de Mariette auront l'autorité que lui donne d'avoir vu et bien vu des choses maintenant détruites et sur lesquelles on n'a souvent que des témoignages bien légers, bien inexacts et plus incompétents encore.

communique de la cour de l'Ovale dans le jardin (1). — On appelle ce vestibule la Porte-Dorée. — J'avois cru dans le commencement que ce pouvoit estre le corps de Pallas apporté chez son père, ainsi qu'il est décrit dans Virgile; mais ce jeune homme qui est icy n'est pas mort; il paroist seulement blessé ou malade. — J'ay vu une pareille estampe où l'on avoit écrit à la plume : *Nettuno cascato dal cielo*, et j'ay remarqué que quelques-uns des cinq sujets qui sont peints dans le mesme lieu sont des cheutes de divinités, telle que celle de Vulcain, etc.

— L'Aurore quittant Titon pour aller ouvrir les portes du soir, et le laissant couché entre les bras des divinités marines. Belle pièce en ovale, gravée à l'eau forte en 1544 par Ant. Fantuzzi, qui y a mis sa marque et le nom de *Bologna inventor;* elle est en travers. C'est un des tableaux peints dans le plafond du vestibule de la porte Dorée. M. le comte de Caylus l'a aussi gravé d'après le dessein original qui est chez le Roy et qui est fort beau. Ce dessein a appartenu à Vasari (2).

— Hercule combattant de dessus les vaisseaux des Argonautes contre les habitants de Colchos, qui le veulent empêcher de mettre pied à terre; gravé à l'eau forte par Léon Davin. — Peint dans le plafond du vestibule qui communique de la cour de l'Ovale dans le jardin à Fontainebleau. C'est ce qui se nomme la porte Dorée.

— Des soldats occupés à bâtir les murs d'une ville. Gravé à l'eau forte par un anonyme dans la manière de Léon Davin; je crois par Fantuzzi. — C'étoit un des tableaux du vestibule

---

(1) Au Louvre; nº 582 du méchant livret de 1841; 4605 de l'inventaire Morel d'Arleux. — La planche de Caylus est à la Calcographie du Louvre, nº 184.

(2) Au Louvre; nº 530 du livret de 1841; 4604 de l'inventaire Morel d'Arleux.

appelé la porte Dorée, et ce doit être la construction de Troyes.

— Hercule couché auprès d'Omphale, se réveillant à la lumière d'un flambeau qui luy fait apercevoir la Volupté et la Sensualité dont il est environné. Gravé au burin d'une manière fort spirituelle par Léon Davin. — Ce n'est point là le sujet, mais bien Hercule qui repousse le dieu Pan, qui, croyant jouir d'Omphale, s'étoit mépris et avoit attaqué Hercule; ce sujet est décrit par Ovide dans le second livre des Fastes. — Peint sur le mur du porche qui est du côté du jardin, au devant du vestibule dont on vient de parler, à Fontainebleau, mais presqu'entièrement effacé à présent.

— Hercule, amoureux d'Omphale, se laissant habiller en femme pour luy plaire. Gravé à l'eau forte par le mesme; peint vis à vis du sujet précédent et pas mieux conservé.

— Rien ne montre mieux la fécondité de génie du Primatice que cette suite de sujets (la galerie d'Ulysse); tout y est traitté d'une manière noble, spirituelle et gracieuse, les compositions neuves, les sites bien choisis, la perspective bien entendue, et c'est ce qui faisoit dire à N. Poussin qu'il ne connoissoit rien de plus propre à former un peintre et à échauffer son génie. Toutes les estampes en ont été gravées à l'eau forte d'une manière facile et légère par Théodore van Tulden, disciple de Rubens.

— Pénélope s'occupant avec ses femmes à faire de la toille; cette estampe, qui est très-bien exécutée, est gravée au burin par un anonyme qui ne s'y est désigné par aucune marque. Vasari en fait mention, p. III, l. 1, p. 313; il la donne à Luc Penni. Mais je ne le crois pas; la manière de graver approche si fort de celle de Guido Ruggieri que l'on ne doute pas qu'il n'en soit l'auteur. — Plus j'ai examiné la gravure, plus elle me paroist d'un graveur qui travailloit à Boulogne et qui a gravé plusieurs pièces d'après le Parmesan,

et, je pense, les figures des Emblèmes de Bocchius; on le confond assez mal à propos avec le Bonasone.

— Les quatre saisons de l'année en quatre pièces, gravées à l'eau forte par L. Ferdinand; la manière du Primatice y est assez bien imitée. Peint dans le plafond de la gallerie d'Ulisse, à Fontainebleau. — Je crois, comme elles sont cottées 31, 32, 33, 34, qu'elles sont de la suite du livre de portraiture que Ferdinand a gravé d'après le Primatice. — Cela est vrai.

— Vertumne en vieille et Pomone (j'en ai le dessein original); une femme ayant les mains liées derrière le dos, assise auprès d'un homme aussi couché, vu par le dos, et ayant pareillement les mains liées. — Sur des desseins faits d'après les peintures du plafond de la galerie d'Ulisse. — Ces deux morceaux, de figure octogone, viennent d'après le Primatice et portent cette marque N. H. F., qui est celle de N. Henin, ami de Vatteau et le mien, qui est mort intendant ou contrôleur des bâtiments du roi (1).

— Divers desseins de trophées d'armes et d'instrumens d'arts et de sciences, exécutés à Fontainebleau, au dessus des lambris d'apui de la galerie d'Ulisse, par les élèves de Primatice et sur ses desseins; gravés à l'eau forte en 1647 par Alex. Betou, au nombre de 24 pièces de diverses formes et grandeurs. — J'en ai un exemplaire singulier. Toutes les planches en sont retravaillées à la plume par Betou même, et ce travail a été fait pour les rendre plus agréables aux yeux du duc d'Anville, auquel l'auteur offroit cet exemplaire en 1655, ainsi qu'on l'apprend du titre et de la dédicace qui sont écrits avec toute la propreté possible; mais tout cela ne rend pas meilleur ce recueil de dessins.

— Apelles peignant Campaspe, maîtresse d'Alexandre, et en

(1) Cf. sur M. Henin, cet *Abecedario*, II, 351-52.

devenant amoureux; dans une forme ovale environnée d'ornemens qui paroissent avoir été faits pour être exécutés de stuc. L'on ne connoit pas le nom de celuy qui a gravé cette pièce à l'eau forte. — On y remarque dans un coin, au bas de la planche, cette marque I O V (1). — Peint à Fontainebleau dans la chambre qui est entre la salle des gardes et la salle de bal, et qu'on nomme la chambre d'Alexandre.

— Une assemblée d'hommes et de femmes assis deux à deux, et chaque groupe près d'une table particulière; ils sont servis par des officiers qui leur apportent de quoy faire le repas. Gravé au burin avec une grande science de dessein par Dominique del Barbiere, Florentin. — Peint dans la chambre d'Alexandre à Fontainebleau. — C'est un des festins qu'Alexandre donna à toute sa cour dans le temps qu'il étoit assis sur le trône des rois de Perse, et peut-être celui qui fut suivi de l'incendie de Persepolis.

— Un ballet où l'on voit, sur le devant, d'un côté, deux jeunes gens qui attachent des grelots à leurs jambes, et, de l'autre, un grouppe d'autres jeunes gens nuds, dont le premier porte un flambeau. Gravé à l'eau forte par un anonyme. — Peint dans la chambre d'Alexandre, entre la salle des Gardes et celle du Bal, à Fontainebleau, et c'est en effet un sujet tiré de l'histoire d'Alexandre. C'est la mascarade qui amena l'incendie de Persépolis. Voyez la Vie d'Alexandre par Plutarque.

— Jupiter pressant les nuées pour en faire sortir la pluye qui tombe sur la terre, où l'on voit les dieux des fleuves couchés sur leurs urnes vuides et desséchées par le soleil. Ce

---

(1) Nous ne pouvons avec les caractères d'imprimerie faire comme Mariette le fac-simile de cette marque, que nous ne trouvons pas dans Brulliot; le second signe est, non pas un O, mais la boule impériale renversée et ayant la croix au bas.

sujet allégorique en forme de lunette, qui paroist avoir été peint dans un plafond, est gravé au burin avec art et assez bien dans la manière du peintre par Léon Daven. — Je crois que ce morceau étoit dans un plafond de l'appartement des Bains qui ne subsiste plus.

— Vulcain et ses Cyclopes forgeans des flèches pour les Amours. Cette estampe, qui est la plus parfaite de toutes celles qui ont été exécutées d'après Primatice, est gravée au burin par Guido Ruggieri, l'un de ses disciples, qui dessinoit parfaittement bien dans le goût de son maistre. — Dans le coin, à gauche, cette marque GF (*en monog.*) A FONTANA. BLEO.BOL. Au lieu de ceci on lit aux deuxiesmes épreuves *Ant. Lafreri Sequani formis expressit Romæ.* — Malvasia dit que Lomazzo a parlé avec beaucoup d'estime de cette estampe. — Plutôt de Georges Mantuan. — Ce beau morceau de peinture, qui ne subsiste plus, étoit sur une cheminée du cabinet du roi à Fontainebleau. En l'abattant pour la remoderniser, on a détruit impitoyablement ce qui y étoit peint à fresque et qui n'avoit point de prix.

— Les trois Vertus théologales et les quatre cardinales, représentées par des femmes qui sont assises sur des nuées et qui tiennent les symboles qui les caractérisent; en sept pièces gravées à l'eau forte par A. Garnier, d'après les peintures qui étoient à Fontainebleau. — Ne sont-ce pas les peintures qui étoient sur les armoires dans la chambre du cabinet du Roi, et dont le P. Dan a donné la description?

— A. Garnier devoit graver les peintures de la salle de bal; mais, voyant que A. Betou alloit le faire, il en abandonna l'entreprise. Quoy qu'il ne fut pas fort habile homme, il auroit cependant beaucoup mieux fait que ce dernier, qui étoit extrêmement ignorant.

— Diane assise dans un char attelé de deux dragons. Gravé à l'eau forte par un anonyme à la peintre. C'est un des ta-

bleaux qui sont dans les trumeaux de la salle de bal. J'en ai le dessein original du Primatice.

— Jupiter descendu de son char, qui est resté à la garde de l'aigle, visitant Sémélé qui est étendue sur un lit dans une attitude peu chaste. Gravé à l'eau forte par Léon Daven. Je crois que ce tableau étoit peint dans un petit cabinet qui est dans la galerie des Réformés, à Fontainebleau; du moins il y en avoit un de ce sujet, à la place duquel a été mis un tableau de M. Boulogne, le premier ayant été effacé, à ce qu'on m'a assuré, parce qu'il estoit traité d'une manière peu honnête.

— Jupiter changé en pluye d'or visitant Danaé, qui le reçoit couchée. Dans une forme ovale; gravé au burin par Léon Davin. Cette pièce et la suivante sont très bien exécutées dans le goût de l'auteur. — Peint dans la gallerie des Réformés, à Fontainebleau, qui est toute du Rosso, et le tableau me paroist bien aussy de lui. J'en ay pourtant veu le dessein chez M. Crozat, qui est bien incontestablement du Primatice, et cet ouvrage sera apparemment un de ceux qu'il fit après la mort du Rosso pour achever ce que celuy-cy avoit commencé.

— Des nymphes cultivans un jardin, où l'on voit à l'entrée la statue du dieu Priape. Gravé au burin par le même Léon Daven. Il est bien rare de trouver des épreuves de toutes ces anciennes estampes du Primatice bien conditionnées; car, comme elles sont fort à l'usage des peintres, la pluspart ont été déchirées ou gâtées à force de les étudier.— Peint à fresque dans un cabinet dans le jardin de Fontainebleau, au bout de l'allée qui est bordée par la galerie d'Ulisse; il y a dans ce mesme cabinet, qui est tout ouvert, un autre tableau représentant les amours de Vertumne et de Pomone, qui est certainement du Primatice; cependant les ornemens qui environnent ces deux sujets sont les mesmes et du dessein du Rosso. Seroit-ce que le Rosso et le Primatice auroient travaillé con-

jointement dans ce lieu, qui a été peint et bâti sous François Ier, ainsi qu'on le peut connoistre par les salamandres qui sont dans les chapiteaux des colonnes et pilastres qui soutiennent le toit? Ces peintures sont au reste très-endomagées; on n'y connoist plus rien. J'écris ceci en 1723.

— Vertumne, déguisé en vieille, taschant d'inspirer de l'amour par ses discours à Pomone, déesse des jardins. Gravé à l'eau forte par un de ces anciens graveurs de Fontainebleau et assez mal, d'après un des tableaux à fresque qui sont dans un petit pavillon qui est dans le jardin des pins, à Fontainebleau. Celui-ci est tout à fait dans la manière du Rosso et passe pour estre de luy. M. Crozat en a cependant, ce me semble, un dessein qui du Primatice. Ce qui est de certain, c'est que le tableau voisin, et il n'y a que ces deux tableaux dans ce pavillon, est du Primatice; il représente la culture des jardins et a été gravé. Voyez cy dessus, p. 213.

— Dessein de la grotte ou grefferie, qui étoit à Fontainebleau dans le jardin des pins, et qui a été détruite lorsqu'on a abattu la galerie d'Ulisse. Gravé à l'eau forte en 1545, par Ant. Fantuzzi (*Bartsch*, XVI, p. 353, n° 35).

— Un cahier intitulé : Feuillages modernes faits au château royal de Fontainebleau, de l'invention de maître Francisque et dessinés et recueillis par A. Pierretz. A Paris, chez la Ve de Fr. Langlois, dit Chartres; en 6 planches. Ce sont des montants d'ornements exécutés en sculpture dans des lambris (1).

(1) Ils ont été sculptés du temps de François Ier, puisque la salamandre en est le motif principal. Par occasion je remarquerai qu'il faut voir la salamandre royale dans ce passage de Rabelais; « Pour porter au col (Gargantua) eut une chaîne d'or pesante vingt et ung mille soixante et trois marcz d'or, faicte en formes de grosses bacces, entre lesquelles estoient en œuvre gros jaspes verds, engravez et taillez en dracons tous environnez de rayes et estincelles,

— Des hommes de différents âges assemblés autour d'un chameau que l'on charge de bagage. *Bol., inventeur à Fonteinebleau.* Gravé à l'eau forte par Léon Daven. — Ne seroit-ce pas les marchands israélites qui alloient en Égypte et auxquels Joseph fut vendu par ses frères (1)?

— Les mages adorans l'enfant Jésus entre les bras de la sainte Vierge; gravé à l'eau forte, et assez mal, par un inconnu. — Autre planche du mesme sujet, gravée à l'eau forte par M. Dorigny, dans une plus grande forme; il l'a gravé dans la manière de S. Vouet, dont il estoit le disciple. — Cette composition est de la plus grande richesse. — C'est une portion du plafond de la chapelle de l'hôtel de Guise, à présent l'hôtel Soubise à Paris (2).

— Peintures de la chapelle du château de Fleury, près de Fontainebleau, exécutées par N. de Modène sur les desseins du Primatice. Quatorze pièces dessinées d'après les tableaux originaux et gravées à l'eau forte par A. Garnier (3), en 1646. — Elles sont précédées d'une dédicace adressée par le graveur, qui étoit établi et avoit sa demeure à Fontainebleau, à M. Henry d'Argouges, seigneur de Fleury.

— La déesse Vénus accompagnée des Grâces et de l'Amour qui luy présente une fleur; gravé à l'eau forte par un ano-

---

comme les portoit jadis le roy Necepsos. » Livre 1er, chap. VIII; éd. Jannet, t. I, p. 30.

(1) Peut-être les rois mages chargeant tous leurs présents sur un chameau, pour aller à la recherche du Messie annoncé. Bartsch, n° 63, XVI, p. 331.

(2) Maintenant les Archives de l'empire. Cette chapelle se trouvait au premier étage à gauche entre la cour d'honneur et celle de l'Ecole des Chartes. On nous dit qu'il existe quelques fragments de peinture derrière les casiers; c'est à M. de Laborde qu'il appartiendrait de dire en quoi consiste ce qui reste.

(3) On en peut voir la description dans le *Peintre graveur français.*

nyme. — J'y lis, ce me semble, au bas dans le coin à gauche, écrit à rebours : *Pe. Bidè F* (1).

— Des satyres faisant marcher un asne sur lequel est monté l'Amour, les yeux bandés et jouant de la flute. Pièce due au burin de Léon Daven, si fort dans la manière de Dominique del Barbiere qu'elle me feroit croire qu'il en seroit disciple.

— Europe et ses compagnes parant de fleurs Jupiter changé en taureau et lui mettant sur la tête une couronne ; gravé à l'eau forte par Léon Davin. J'en ai le dessein original.

— Cadmus, armé d'une épée, s'élançant sur le dragon qui a dévoré ses compagnons, dont les corps sont étendus par terre. Il n'y a aucun nom ni marque à cette pièce qui est gravée à l'eau forte et assez mal exécutée, je crois, par un des maistres de Fontainebleau, d'après un dessein qui me paroist du Primatice. Je l'ay veue chez le Roy dans le volume de Jules Romain. — Belle composition et tout à fait poëtique.

— Rébecca donnant à boire à Eliézer, serviteur d'Abraham ; Isaac donnant sa bénédiction à Jacob ; dans des formes ovales. Ces deux pièces, qui sont dessinées à la plume avec un grand soin, d'après des tableaux du Primatice, sont, à ce que l'on croit, de Luc Penni, ou de quelques-uns des disciples du Primatice. Ce sont des morceaux très-considérables, car, outre qu'ils sont très-bien exécutés, ils ont encor le mérite de n'avoir jamais été gravés. — Les desseins originaux sont chez M. Crozat (2).

— Un homme assis au pied d'un arbre et tenant une guitare, avec une femme qui est debout devant lui ; il paroist

---

(1) C'est Pierre Biard le fils ; n° 21 de son œuvre dans M. Robert Dumesnil. On lit à la gauche du bas, non sans difficulté, *P. Biard*, en écriture venue à rebours. (V, 106.)

(2) Au Louvre, n°s 523 et 524 du livret de 1841. (N°s 4629 et 4632 de l'inventaire Morel d'Arleux.)

luy faire le récit de ce qui se passe dans son cœur, n. 1; une femme entrant dans une forêt remplie de toutes sortes de bêtes féroces. *Fr. Ertinger fecit*, 1679, n. 2; L'Amour perçant d'un de ses traits cette même femme, 1679; un jeune homme s'avançant vers une femme qui est assise dans le lointain et qui garde un troupeau de bœufs; une femme éveillant un jeune homme qui dort couché sur un lit, *Ertinger fecit in Ant.;* une femme dans le bain servie par trois autres femmes dont une lui accommode sa coiffure, 1679; un homme et une femme, qui paroissent deux jeunes époux, marchant ensemble en se donnant la main; dans le fond ils sont représentés couchés dans le mesme lit, sous un pavillon. Cette suite, dont je n'ai vu que ce seul exemplaire, que M. le baron de Schomberg avoit apporté d'Espagne, paroist avoir pour objet une aventure amoureuse représentée allégoriquement et sous une enveloppe si obscure qu'on a peine à débrouiller ce qu'on a eu intention d'y exprimer. Quoyqu'on n'y voye point le nom du Primatice, il n'est point douteux que les estampes ont été gravées d'après ses tableaux, et peut-être d'après des tableaux qui auroient été faits pour une galerie, car il sont tous sept d'une même forme.

PRIMO (Louis). Étant venu très jeune à Rome, les peintres de son pays le reçurent très jeune dans leur société, en 1626, et, lui trouvant des manières tout à fait nobles, ils lui donnèrent pour nom de baptême celui de *Gentile*, en flamand *Gentiel*, ainsi que l'a écrit Corn. de Bie. Il vivoit encore lorsque ce dernier fit paroître son livre du *Cabinet doré des peintres*, en 1662, et, quoiqu'il fût en état de peindre l'histoire, il con inua de s'adonner de préférence au genre de portrait dans lequel il réussisoit parfaitement. Descamps lui a accordé une place dans son ouvrage, et lui fait faire un séjour de 30 ans à Rome, en quoi il diffère de Sandrart, qui réduit

à 16 ans ce séjour; mais il est pourtant vrai que, si L. Primo a travaillé pour le pape Alexandre VII, créé pape en 1655, il est de toute nécessité, supposé qu'il fût venu à Rome en 1626, ainsi que l'a écrit Sandrart, que sa demeure dans Rome ait été de plus de 16 ans; car, en partant du calcul de Sandrart, le retour de Primo dans les Pays-Bas auroit été en 1648, sept ans avant qu'Alexandre VII fut monté sur la chaire de S. Pierre. Je préférerois donc la date de Descamps, à moins qu'il ne veuille retarder de 10 années l'arrivée de Primo à Rome, et qu'on suppose qu'il y a dans Sandrart une erreur de chiffre, qu'au lieu de 1626 il a voulu écrire 1636. Mais, tout bien compté, j'aime mieux le faire travailler dans Rome une trentaine d'années, et le faire repasser en Flandre vers les soixante ans de son âge. — Le Passeri, qui a écrit sa vie dans un assez grand détail, fixe sa mort à l'année 1657, et lui fait faire un séjour de 29 ans en Italie.

PROCACCINI (ANDREA), né à Rome le 14 janvier 1671. — Ainsi écrit sur son portrait dessiné par lui-même, que M. Crozat avoit trouvé dans la collection du S[r] Pio. — Il est mort à Madrid en 1759.

PROCACCINI (JULES CÉSAR et CAMILLE). La concurrence qui a été entre les Procaccini et les Carraches n'a pas peu contribué à faire faire à ceux-ci de nobles efforts pour surpasser leurs émules. L'on reconnoit, en effet, dans les desseins des Procaccini qui sont dans la collection de M. Crozat, un fond de science qui étoit bien capable de donner de la jalousie à des peintres aussi clairvoyans qu'étoient les Carraches. (*Catalogue Crozat*, p. 66.)

— Le chanoine Carlo Torre, en parlant de la chapelle peinte par Giulio Cesare Procaccini dans l'église des Theatins à Milan, appelle cet excellent peintre nuovo Antonio da Coreg-

gio, et tout ce que j'ai de ses ouvrages, entre autres un merveilleux tableau de la Cène dans l'église de l'Annonciade à Gênes, m'en a laissé la même idée. Je n'ai rien vu de si bien peint. C'étoit, outre cela, un homme de bien, qui ne consacra son pinceau qu'à des ouvrages pieux, et qui se signala par des prodiges de charité envers les pauvres, jusqu'à se dépouiller de ses habits pour les en revêtir. Il n'avoit, lorsqu'il mourut, que 55 ans, si l'on en croit le même auteur. Il n'a pas fait beaucoup d'ouvrages de peinture, parce qu'il commença assez tard à manier le pinceau. Il débuta par être sculpteur. Il y a chez le grand-duc un tableau de lui représentant un Samson. Torre, *Ritratto di Milano*, p. 45. — L'auteur *Della Pittura veneziana*, p. 361, a donné place dans son livre à un Giulio Cesare Lombardo, qui n'est, dit-il, connu à Venise que par de belles fresques sur les façades de deux palais qu'il indique. Or, comme Jules Cesar Procaccini est de nation lombarde et qu'il a demeuré à Venise, ne seroit-il pas l'auteur de ces peintures?

PROU (JACQUES) de Paris, disciple de Bourdon, estoit à Rome en 1677. Il a gravé quelques paysages d'après Bourdon son maistre, et quelques vues de Rome qu'il avoit dessiné luy mesme d'après nature (1).—Il n'a jamais été de l'Académie; c'est J. Prou, le sculpteur, qui en a été. — Il est venu à Paris au commencement de l'année 1727, dans un âge fort avancé, et je l'y ai connu.

PUCCINI (BIAGIO), peintre, né à Rome en 1675. Ainsi écrit sur son portrait qui étoit dans la collection de M. Crozat, et qui lui venoit du Sr Pio.

(1) M. Robert Dumesnil les a cataloguées dans son *Peintre graveur français*.

PUGET (PIERRE). Le P. Bougerel n'est pas aussi exact dans la vie de Puget que je m'y attendois (1). Il lui fait faire la statue d'Hercule Gaulois vers l'année 1664 et cela est bien. Mais il dit qu'elle a été faite pour M. Desnoyers, fils du secrétaire d'État, et cela ne s'accorde point avec ce que j'ay toujours ouy dire et qui paroit plus vraisemblable, que ce fut pour M. Fouquet pour le service duquel M. Puget étoit passé à Gennes.

Puget vint à la cour en 1688. M. Mansard, suivant le P. Bougerel, venoit de succéder à M. de Villacerf dans la place de surintendant des bâtiments. Cela ne peut être; cet événement n'arriva qu'en 1698. M. Mansard n'étoit que premier architecte quand Puget fit son voyage, et c'étoit M. de Louvois qui avait alors sa place de surintendant.

J'ai des desseins de lui qui apprennent que Puget étoit à Toulon en 1654 et 1655. J'en ay un du Grand Louis, ce vaisseau fameux par sa grandeur et qui n'a jamais pu tenir la mer, qui est de 1676. Ce vaisseau est encore, à ce qu'on me dit, dans le port de Toulon, où il périt de vétusté.

Il y avoit à Aix, dans la chapelle où s'assembloient les Congréganistes, dans le temps que les Jésuites y avoient une maison, deux tableaux de M. Puget, l'un représentant une annonciation et l'autre une visitation de sainte Elisabeth. Il a été question de les vendre. Mais, sur ce que MM. les Congréganistes ont représenté que c'étoit un bien qui leur apparte-

(1) A bien prendre, il ne l'est même pas du tout. Sa biographie, écrite sur des souvenirs, est exacte comme physionomie; les détails, les dates surtout fourmillent d'erreurs. C'est ce qui sera surabondamment prouvé par le volume de nouveaux documents inédits sur Puget qui seront bientôt imprimés par les soins de l'un de nous, en compagnie de MM. Margry et Léon Lagrange, qui a trouvé des trésors dans les archives de Marseille. La richesse et le nombre de ces documents sont tels que nous ne pouvons même les indiquer.

noit en propre et non aux Jésuites et qu'il étoit de plus convenable que deux si beaux tableaux ne sortissent point de la ville, le Parlement a jugé conformément à leur requête et les tableaux demeurèrent à Aix. Celui de l'Annonciation est reputé le plus beau. Il avoit été prisé seul 2000 liv. lorsqu'il avoit été question d'en faire la vente. Ceci est arrivé à la fin de l'année 1763.

J'avois espérance de les voir à Paris; car M. Bourlet, mon ami, comptoit les acheter et les y faire venir. Il auroit eu un bel assemblage de tableaux de Puget; car, parmi ceux qu'il a déjà et qu'il a fait venir de Marseille, est l'excellent tableau de David qui est une des plus belles choses que Puget ait peint. Il est aussi frais que s'il venoit de sortir de ses mains, et je ne sçais si l'on peut montrer quelque peinture aussi fraîche que celle-ci et qui rende aussi parfaitement la finesse d'une chair délicate et fine. On voit bien que cet ouvrage n'est pas celui d'un peintre qui fait de la peinture sa principale occupation et qui a continuellement à sa main le pinceau. Cependant les touches en sont mises à leur véritable place et sont d'une fermeté et d'une finesse qu'on attendroit à peine du plus grand praticien. Ce sont des coups de brosse qui suivent le sens de la chair et qui, par les différentes tournures qu'ils prennent, font paroître les objets de relief et produisent une illusion d'autant plus complette que c'est une imitation et non la charge de la nature. La figure est simple et dans une attitude des plus naturelles. Le jeune David, à moitié nu, et couvert par une draperie doublée de la peau d'un animal, est appuyé contre une colonne et considère la tête du géant sur laquelle il pose la main et qui est posée vis-à-vis de lui sur le haut d'un piédestal; son épée, teinte de sang, est à ses pieds; sa tête est ornée d'une agréable chevelure; sa poitrine et ses jambes sont nues, etc.

— La ville de Marseille l'avoit choisi pour executer la statue

equestre du roy que l'on devoit élever dans cette ville, et il en avoit déjà fait un modèle en cire qui avoit été fort approuvé; mais, parce qu'il ne s'étoit pas adressé à M. Mansard, pour lors surintendant des bâtiments, et qu'il ne luy en avoit pas fait sa cour, celuy-cy trouva moyen de faire entendre au roy qu'il n'étoit pas à propos que les provinces se missent sur le pied de choisir pour ces grands ouvrages les sculpteurs qui leur conviendroient, que par là on courroit risque de les voir exécuter par des ouvriers médiocres, et qu'ainsi il estoit du bonordre que ce fut luy qui nomma les sujets comme étant plus en estat de connoître ceux qui en estoient les plus capables; le roy gouta cet avis et ainsi Puget fut exclus quoyque plus habile qu'aucun sculpteur du royaume, et J. Jacques Clerion d'Aix, qui ne lui estoit pas comparable, fut nommé en sa place; mais ce dessein n'a pas eu d'exécution.

Lorsque l'on donna à Puget la direction des sculptures des galères, qui estoit un employ qui rapportoit douze cents écus, ce fut plustôt pour le fixer à Marseille et l'éloigner des grands ouvrages qu'il auroit pu faire pour le roy que pour le récompenser. M. Le Brun avoit conçu pour lui une extresme jalousie (1), joint qu'il ne s'étoit pas voulu assujettir à travailler d'après ses desseins comme Girardon.

Son Hercule françois est dans les jardins de Sceaux; il le fit pour M. Fouquet. Ce ministre avoit envoyé M. Puget à Gennes pour y faire charger des marbres dont il vouloit faire faire des statues pour Vaux le Vicomte et ce fut en attendant que ces marbres fussent prêts, que M. Puget fit cette admirable statue. Elle n'étoit pas encore achevée que la disgrace

(1) Les lettres de Le Brun citées par le P. Bougerel ne témoignent pas de cette jalousie; celle de Mansart et de Girardon est bien autrement prouvée.

de M. Fouquet éclata, et M. Colbert prit pour luy la statue d'Hercule qu'il fit venir en France et placer à Sceaux (1).

— C'est Puget qui a donné le dessein de la magnifique façade de l'église de la Chartreuse à Marseille, et il y a aussi dans cette église plusieurs ouvrages de peintures de cet excellent artiste. La description de cette façade se trouve dans le *Mercure*, Avril 1743 (2).

— Le dessein de baldachin que Puget avoit fait pour Gennes est demeuré à Marseille. Il est actuellement dans les salles où s'assemble l'Académie des Arts. C'est un grand morceau en assez mauvais état; il a été mal conservé.

— Peu de temps après que Puget eut mis le pied dans Rome, un François, B. Thiboust, y grava sur son dessein un David à qui l'ange du Seigneur apparoît et lui donne à choisir entre les trois fléaux qui doivent affliger son peuple, et ce sujet, traité dans le plus grand style, fait voir qu'il étoit, dès lors, en possession de ces idées grandes, neuves et magnifiques par lesquelles il s'est si fort distingué et qui lui ont d'autant mieux réussi qu'il ne les tenoit que de lui seul. Puget a eu en effet une manière qui n'est qu'à lui, et il n'est pas moins vrai qu'il n'appartient de primer qu'aux génies créateurs. Ce n'est pas qu'ils soient dispensés de consulter en toute occasion la nature; elle doit être leur boussole; ils ne doivent jamais la perdre de veue; c'est une vérité dont Puget ne s'est jamais écarté. Personne n'a été plus soigneux que lui

(1) « L'allée de ce dernier bosquet a pour perspective le fameux Hercule Gallois; ... il paraît à demi couché, se reposant sur sa massue et s'appuyant sur un bouclier. Puget y a mis trois branches de lys, par allusion aux armes de France. Cette belle figure, qui a 7 à huit pieds de proportion, n'a été placée ici qu'après avoir été longtemps dans l'avant-cour du château. » *Voy. pitt.* article Sceaux. — Maintenant au Louvre, après avoir été au palais du Luxembourg.

(2) Pages 632-35. C'est dans une lettre de M. de la Roque écrite au R. P. M. Texte, dominicain, sur différents sujets de littérature.

de consulter la nature et de l'imiter, et c'est ce qui l'a fait quelquefois tomber dans des incorrections; car il ne faut pas croire que la nature soit toujours pure et correcte dans ses productions (1).

— *Dans la description des tableaux du cabinet de M. Boyer d'Aguilles, p. 16, Mariette catalogue ainsi un des tableaux de Puget :*

Paysage; la sainte Vierge, fuïant en Egypte, est représentée assise au bord d'une rivière, et un peu plus loin saint Joseph appelle un batelier pour la traverser. Le célèbre Puget, semblable à Michel Ange, mais plus naturel et plus délicat, a réuni les talens de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Il ne s'est pas contenté d'animer le marbre et de le rendre, pour ainsi dire, aussi flexible que la chair même; lorsque les occasions se sont présentées, il a décoré des palais, et il a été alors un grand architecte. D'autres fois il a confié à la toille des idées imposantes, il a peint des tableaux qu'on ne se lasse point d'admirer. Dans celui-ci Puget laisse appercevoir combien son esprit étoit rempli de ce qu'il avoit vu autrefois dans Rome (2); car les ruines du frontispice d'un temple, qui occupent le fond de son paysage, sont une imitation d'une ruine presque semblable, qui se trouve au pied du Capitole. Ce tableau et le suivant sont des témoignages de son amitié constante pour M. d'Aguilles.

— *Comme Walpole parle d'un monsieur Pouget qui conduisit en 1678 le bâtiment de l'hôtel de Montagu, Mariette demande :* Seroit-il question ici de M. Puget? Milord, duc de Montaigu, se

---

(1) Ceci fait sans doute allusion aux critiques adressées à l'Andromède et aux réponses de Puget conservées par le P. Bougerel, p. 45.

(2) Il n'est pas probable que Puget soit resté neuf ans à Gênes sans aller à Rome, mais jusqu'à présent on n'en a pas de preuve positive, et celle-ci ne serait pas suffisante; car Puget pouvait aussi bien connaître cette ruine par les gravures.



seroit-il adressé à ce fameux sculpteur et architecte pour l'hôtel magnifique que ce seigneur avoit résolu de faire construire à Londres? Si l'on veut faire attention qu'il aimoit les artistes françois et qu'il n'eut point recours à d'autres lorsqu'il se détermina à faire peindre les appartements de son hôtel (1), il ne paroîtra point étrange qu'il ait demandé des desseins au célèbre Puget, qui joussoit pour lors, en France, de toute sa réputation. Cet homme admirable ne pouvoit assurément rien produire qui ne fût exquis, et comment accorder cela avec le jugement que porte M. Walpole du mauvais goût d'architecture qui règne, à ce qu'il dit, dans la décoration de l'hôtel de Montaigu? Y auroit-il de la prévention, ou défaut de connaissance de sa part (2)? (*Notes sur Walpole.*)

QUAST (PIERRE). PQ (en monog.), Cette marque est celle de Pierre Quast, peintre hollandais qui a travaillé dans le genre d'Adrien Brauwer, et n'est pas tout à fait exactement figurée par le P. Orlandi, Tavola B, n° 15.

QUELLINUS (JEAN-ERASME), le jeune. Cet artiste, qui vivoit encore au commencement de ce siècle, avoit fait ses principales études en Italie sur les ouvrages de Paul Véronèse. Comme ce grand maître, il a cherché à se distinguer par la richesse de ses ordonnances, où il introduit de magnifiques fonds d'architectures et quantité d'ornements, qui, bien qu'étrangers au sujet, y produisent des accidens tout à fait heureux (3). On ne croit pas que ce peintre ait fait de plus beaux

(1) Cf. dans ce volume l'article Monnoyer, p. 7-8, et les Artistes français à l'étranger, p. 124, 125, 126, 128.
(2) Il est plus probable qu'il n'y a là qu'une ressemblance de noms et que Puget n'y est pour rien.
(3) Il y a un grand tableau de ce genre au musée d'Anvers. Ce ne sont qu'architectures impossibles et groupes contournés, et le tout nous paraît au contraire le plus malheureux du monde. C'est

desseins que ceux qui se trouvent ici dans la collection de M. Crozat. (*Catalogue Crozat*, p. 105.)

QUESNOY (FRANÇOIS).—Voy. Duquesnoy, t. II, p. 137-43.

QUEVEDO (ISIDORE), Espagnol, dessinateur et graveur, présentement à Paris.

RABEL (DANIEL), dessinateur, graveur et peintre en miniature, vivoit au commencement du dernier siècle. J'ai trouvé dans le cabinet de M. Gaignat un volume in-folio composé de cent feuilles de vélin sur chacune desquelles étoient peintes les différentes fleurs, telles que des tulipes, des anémones, des jacinthes, toutes celles en un mot qui font l'ornement de nos parterres, et cette suite avoit été faite pour quelques-uns de ces curieux de fleurs dont Paris abondoit. Pour moi, ce que j'y ai admiré le plus sont les papillons et d'autres insectes qui accompagnent ces fleurs. Ils sont peints avec beaucoup de vérité, tandis que les fleurs montrent trop de sécheresse dans le travail. L'ouvrage n'en est pas moins curieux et peut figurer avec ce que Robert a fait depuis dans le même genre. On trouve à la tête le nom de Daniel Rabel et l'année dans laquelle l'ouvrage a été terminé, qui est 1624. Rabel a gravé quelques planches d'une taille très-fine mais sans feu et sans âme. Il faisoit sa plus ordinaire profession de montrer le dessein à la jeune noblesse, et il ne manquoit pas d'occupation, car cela entroit déjà dans l'éducation (1). Voilà aussi pourquoi

---

de la prodigalité sans richesse, de la liberté sans aisance, de la violence sans force, et de l'enthousiasme sans chaleur, le comble en un mot de la décadence des machinistes.

(1) L'abbé de Marolles, parlant de l'éducation des trois fils du duc de Nevers (Mémoires, édition in-12, I, 64) : « Aleaume et Erigogne leur enseignaient les mathématiques et les fortifications, Rabel à peindre, Prévôt à danser, etc. »

il dessinoit à la plume et se piquoit de contrefaire les traits de la gravure de façon à pouvoir s'y méprendre. J'ai quelques-uns de ses ouvrages de ce genre qui ont dû exiger de lui un temps et une patience infinies et dont je fais assez peu de cas. Il étoit fils, à ce que je pense, d'un Rabel plus ancien et lui-même artiste, qui se nommoit Jean.

— Voici comment l'abbé de Villeloin s'exprime dans son *Paris* (article des peintres, page 10), au sujet de Daniel Rabel :

Il étoit inventif surtout pour les ballets.
Ses desseins furent vus dans le Royal-Palais,

et j'en puis fournir la preuve.

J'ai le ballet de la Douairière de Bilbao qui est, à n'en point douter, un ouvrage de Daniel Rabel et qui confirme ce que dit l'abbé de Villeloin de son talent dans ce genre d'ouvrages, et l'on ne peut guère douter qu'il n'ait été fait pour la cour, ce ballet ayant été dansé par Louis XIII (1).

Note placée en tête d'un « recueil de 94 *desseins à la plume coloriés, représentant les personnages du ballet dansé par le roy et monsieur le comte de Soissons au mois de février* 1626, *et dont la description se trouve dans le Mercure françois, t. XII, p.* 188-92. »

Non-seulement ce recueil comprend le ballet de la douairière de Billebahaut qui fut dansé par le roi (Louis XIII) au mois de février 1626, tant dans la salle du Louvre que dans celle de l'Hôtel-de-Ville de Paris, ballet dont on a la description

(1) En publiant cette note de Mariette dans son premier volume de la *Renaissance des Arts* (p. 324-5), M. de Laborde y a joint cette piquante mention trouvée par lui sur un dessin de la bibliothèque Sainte-Geneviève : *Daniel fecit* 1591 *anno suæ ætatis* 13. Il serait donc né en 1578. Et il n'y a pas lieu de penser à Daniel Dumoustier, puisque, marié en 1630, à 55 ans et mort en 1646, à 71 ans, il est né en 1575, et avait en 1591, non pas treize ans, mais seize ans.

imprimée à Paris dans la même année 1626 (1); j'y trouve encore nombre de figures qui certainement ont rapport à d'autres ballets lesquels furent exécutés vers le même temps, et qui s'y trouvent confondues et hors de leur place: telles sont les cinq pièces cottées 33 *bis*, 34 *bis*, 35 et 36 que je crois devoir se rapporter au ballet des fées de la forêt de Saint-Germain qui fut dansé au Louvre en 1625 (2) et quelques-unes qui sont sur la fin du recueil et qui sont certainement dépendantes du ballet du château de Bicestre et des personnes, animaux et esprits, auxquels il sert de rendez vous la nuit, lequel ballet fut dansé par le comte de Soissons au Louvre, en présence de Sa Majesté, et depuis à l'Arsenal et à la Maison de Ville en 1632.

On a des descriptions imprimées de ces ballets, et, si l'on pouvoit en avoir communication, je ne doute pas qu'il ne fût possible de ranger les pièces de ce recueil dans l'ordre qu'elles doivent avoir, et qui, malheureusement, faute d'en avoir pu faire une plus juste application, se trouve interverti. Du reste on ne peut trop priser ce bel ouvrage qui, fait avec le plus grand soin, fait connoître quelle étoit la forme des spectacles qui se donnoient à la cour de France dans le commencement du dernier siècle. Il y régnoit un grand air de magnificence; mais il faut avouer qu'une bassesse d'idées les déshonoroit; elle nous révolteroit aujourd'hui. On ne souffriroit certainement pas sur la scène certaines figures trop grotesques et trop indécentes dont on s'amusoit alors. Les mœurs ne sont certainement pas meilleures, mais il y a plus de politesse, et, sans entrer dans de plus longs détails, qui oseroit donner en spectacle, comme on le fit pour lors, les figures du *macque-*

---

(1) Les vers sont de Bordier, l'Estoille, Imbert et Sorel. Marolles (Mémoires, I, 132-3) en attribue l'invention au duc de Nemours.
(2) Cf. Marolles, I, 114-6.

reau et de ses deux garses, dans des habits qui ajoutent encore à l'idée obscène que le nom de ces personnages imprime seul dans les esprits (1)?

Celui qui a dessiné toutes les figures de ces ballets ne peut être que *Daniel Rabel*, qui (ainsi que le remarque l'abbé de Villeloin dans son *Paris*, à l'article des peintres, p. 10) avoit un talent particulier pour inventer des ballets et y etoit fort employé par la cour.

RABEL (JEAN). Vivoit à Paris sur la fin du XVIe siècle, et tenoit un rang parmi les peintres ses compatriotes et ses contemporains qui presque tous étoient fort médiocres. Th. de Leu a gravé quelques morceaux d'après lui qui ne donnent pas une grande idée de son talent. Il est père de Daniel Rabel (2).

Aux notes de Mariette nous ajouterons quelques extraits pris dans les poètes contemporains des deux Rabel, et qui témoignent de l'estime qu'on faisait d'eux. Par les dates, les trois premières se rapportent évidemment à Jean Rabel.

AU SIEUR RABEL, PARANGON DE LA POURTRAITURE.

Mon Xeusis, mon Timant, mon Parras, mon Apelle,
  Bref, mon accort Rabel, pour tout dire en entier,
  Puisque tu m'as offert un plat de ton métier,
  Ta grâce me serrant au nœud de ta cordelle,
Ce mien vers t'apprendra qu'en la croupe jumelle
  Les trois et les neuf sœurs tracent même sentier, etc.

Le Phénix de Jean Edouard Du Monin PP. à Mgr, etc. Paris 1585, in-12, p. 135 verso.

---

(1) Cette note et le recueil sont au musée des dessins du Louvre.

(2) « Le mardi 4 mars (1603) mourut à Paris Jean Rabel, peintre, un des premiers en l'art de pourtraiture, et qui avait un bel esprit. » L'*Etoile*, journal de Henri IV, éd. de 1732, I, 226. Il faut remarquer

Dépesche moy, Rabel, ce crayon désiré,
Des beautez de ma belle et dépeins moy sa grâce,
Son doux accueil, son teint, qui les roses efface,
Et ses yeux où l'amour a ses dards retiré;

Dépeins moy ces cheveux dont l'or mesme est tiré,
Et ce beau front marbrin poli comme une glace,
Sa bouche de cinabre et les traicts de sa face
Et ces beautez qui font que j'ay tant souspiré.

Haste moy, mon Rabel, et fais que ce portraict
Ainsi que je le veux, soit incontinent faict;
Qu'un désir de paroistre à ce susject te pousse.

Dépesche le moy viste et le baille à De Leu;
Aung bien ay je fait entre ses mains un vœu
D'en porter dessus moy l'image en taille douce.

Guillaume du Peyrat, *Essais poëtiques.* Tours, 1593, Amours, livre 1er, Sonnet 139.

SONNET A JEAN RABEL, PEINTRE, SUR UN LIVRE DE FLEURS QU'IL AVOIT PEINTES. 1602 ou 1603.

Quelques louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui :

L'art y surmonte la nature,
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

---

que la partie où se trouve cette note n'est pas de l'*Étoile*; dans l'édition Champollion, ce passage se trouve dans la IIe partie, p. 345. — Jean Rabel était de Beauvais; il a signé *Jo. Rabell Bellovacus* une copie du Martyre de saint Laurent, d'après Marc-Antoine : Bartsch, XIV, p. 93. — M. Robert-Dumesnil a catalogué l'œuvre de Jean Rabel dans le tome VIII de son *Peintre-graveur français*, p. 118-39.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de Marguerite;

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant ?

Poésies de Malherbe.

Les deux vers de Jean de Schelandre :

Ingenieux Rabel, de qui la docte main
Ne le céda jamais au Tempeste Romain, etc.,

se rapportent à Daniel Rabel, comme aussi ce quatrain du cabinet de Scudéry (Paris, Courbé, 1646, in-4°, p. 195) :

DES OYSEAUX PEINTS EN MINIATURE PAR RABEL.

Ces oyseaux que je voy paroistre,
O Rabel, te vont signaler!
Mais que l'on ferme la fenestre,
Car je crois qu'ils s'en vont voller.

RADEL, architecte, a gravé.

RADIGUE, actuellement à Saint-Pétersbourg (1).

RAGGI (ANTONIO), nato nel 1624, mori in Roma nel 1666. — Antoine Raggi est né à Vicomorto, dans la Suisse, sur les confins du Milanais, ce qui lui fit donner le nom de *Lombardo* par les élèves qui le virent entrer parmi eux chez l'Algarde, et ce nom lui est demeuré pendant toute sa vie. Le Bernin, sous lequel il a beaucoup travaillé, le mettoit au nombre de ses

---

(1) Cf. sur ce graveur les *Artistes français à l'étranger*, de M. Dussieux, p. 90 et 410.

meilleurs disciples, et lui confia plusieurs de ses principaux ouvrages. Lui-même devint le sectateur du Bernin; il ne fit rien qui ne fût dans la manière du fameux sculpteur; aussi ne passa-t-il jamais pour un sculpteur original, mais bien pour un sculpteur qui savoit très-bien couper le marbre et qui avoit acquis une grande pratique de son art. La statue de marbre qui représente la Se Vierge dans l'église des religieux Carmes Dechaussés, à Paris, est de lui, et lui fait certainement honneur. On prétend que le Bernin en a fourni la pensée et je le crois. C'est un présent du cardinal Antoine Barberini. Pascoli, qui a écrit la vie d'Antoine Raggi, s'est trompé en disant que cette figure est une Madelaine. C'est, comme je l'ai marqué, une Vierge; elle est assise et tient sur ses genoux l'enfant Jésus. Elle est entièrement drapée et cette draperie est tout à fait dans les principes du Bernin (1).

RAGOT (FRANÇOIS) de Melun, graveur au burin, qui travailloit à Paris au commencement du dernier siècle, n'étoit propre qu'à copier; mais, quand il a entrepris de le faire d'après de bonnes choses, il a si fort approché de ses modèles que ses copies se soutiennent auprès des originaux, témoin toutes celles qu'il a fait d'après Rubens et les autres. Le couronnement d'après Van Dyck ne peut être mieux copié.

---

(1) « Elle est placée dans une niche accompagnée de colonnes de marbre veiné, disposées en forme de temple, dont le cavalier Bernin a pareillement donné le dessin. » D'Argenville, *Voy. pitt.*, p. 342. — « La draperie de la Vierge et le linge qui couvre l'enfant Jésus se distinguent facilement l'un de l'autre par l'art avec lequel ils sont travaillés. Cette statue coûta dix mille francs au cardinal Antoine Barberin, qui, outre cette somme, fit les frais de la faire transporter à Paris, où il en fit présent aux Carmes-Déchaussés. Cet excellent groupe est posé dans une niche formée par quatre colonnes de marbre veiné, dont l'architecture, qui est ornée de plusieurs incrustations de marbre, paroît d'un assez mauvais goût. » Piganiol, VIII, 281-282.

RAIMONDI (MARCO-ANTONIO) (1). Deux hommes presque nuds s'entretenant ensemble. L'on prétend que cette pièce, qui est d'un fort bon goût de dessein, est de l'invention et de la graveure de Marc-Antoine. Si elle est de luy, comme il y

---

(1) Tout ce qu'on va lire sur Marc-Antoine vient des Notes de graveurs, et est extrait d'un catalogue général des pièces de Marc-Antoine, confondues avec celles de ses élèves et imitateurs, et aussi avec toutes les anciennes gravures d'après Raphaël. Après avoir choisi les articles que nous croyions devoir donner, et pour en faire le départ de façon à mettre un peu d'ordre dans cet emmêlement et à disposer ces notes éparses d'une façon claire et facile aux recherches, nous avons pris le parti de ne mettre à Raimondi que ce qui n'est pas d'après Raphaël, et de renvoyer à l'article de celui-ci, qui viendra presque immédiatement après, tout ce que le graveur bolonais a fait d'après le maître d'Urbin. Comme il fallait absolument, et dans tous les cas, prendre un parti unique et dépouiller complétement l'un des deux articles en faveur de l'autre, notre choix ne pouvait être douteux; si beau que soit le graveur dans ses traductions, le divin maître qui est là son original a une bien autre importance et un bien autre intérêt. Une fois prévenu que l'article du graveur est incomplet, et qu'il faut, pour le compléter, recourir à l'article du peintre, il n'y a plus d'inconvénient pour le lecteur à ce que nous nous soyons résolus à cette sévère séparation. — Nous avons, dans les deux articles, indiqué entre parenthèses les numéros de Bartsch. Cela était d'autant plus nécessaire qu'après une division générale par matières, les pièces n'y sont plus classées méthodiquement, mais séparées en pièces en hauteur et en largeur, et, sous ces deux chefs, rangées par dimensions, classement dont on ne voit pas l'avantage, puisqu'il est à peine utile quand on a les pièces devant les yeux, et qu'en leur absence les recherches y sont des plus fatigantes. D'ailleurs, cette indication des numéros était d'autant plus nécessaire que Bartsch a largement profité des notes de Mariette, et qu'il l'a même souvent copié textuellement, ce dont on peut s'assurer en en faisant une confrontation suivie que nous recommandons à nos lecteurs. Bartsch, venu à Paris après la mort de Mariette, n'a pas connu les papiers que nous publions et qui n'étaient pas encore au Cabinet des estampes; mais nous savons par lui-même (tome XIV, p. 29), que le Marc-Antoine du prince Eugène, alors comme aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Vienne, avait été « arrangé dans le principe par le célèbre Mariette, qui, par la vaste étendue de ses connaissances et de sa pratique en matière d'estampes, mérite à tous égards d'être pris pour arbitre et législateur; » plusieurs

a toute apparence, elle approche de ses premières manières. Celle qui est à côté est gravée plus librement, mais ce n'en est pourtant qu'une copie faite par un ancien graveur anonyme.— Dans l'original, l'homme qui est derrière embrasse

---

fois il s'autorise de l'opinion de Mariette pour attribuer une estampe à Augustin Vénitien plutôt qu'à Marc de Ravenne, ou réciproquement. Ces jugements de Mariette n'étaient imprimés nulle part; ils viennent donc d'un catalogue manuscrit. Or, nous trouvons Bartsch presque toujours conforme aux notes les plus anciennes, au premier corps du catalogue que nous avons à Paris. Presque tout ce qu'il dit se trouve déjà dans Mariette, et ce qui lui manque se trouve en plus à Paris : ce sont les remarques des marges et des interlignes, fruits de la maturité et de la vieillesse de Mariette, presque toujours supérieures au premier travail, et par lesquelles l'article que nous imprimons ici, quarante-quatre ans après le volume de Bartsch, publié en 1813, ajoute à la publication du savant iconographe allemand, et. marchant de pair, malgré sa qualité posthume, avec la science moderne, vient décider des difficultés demeurées jusqu'à aujourd'hui douteuses, et apporter des renseignements restés nouveaux. Comme Bartsch, s'il les avait connues, aurait profité de ces remarques comme il a fait des autres, il en résulte qu'il existait au cabinet de Vienne un catalogue manuscrit de Mariette, dont celui de Paris est une sorte de brouillon, conservé par son auteur et devenu plus complet, parce qu'il a été incessamment corrigé et augmenté. Peut-être même qu'une bonne partie des catalogues de graveurs, qui forment à Paris dix volumes in-folio, n'est pas autre chose que le catalogue de la collection des estampes fait pour le prince Eugène au moment de son acquisition, et dont Mariette s'est ensuite servi pour en faire son propre catalogue. Les bibliothécaires de Vienne pourraient seuls nous renseigner à cet égard ; mais, quant au Marc-Antoine, la comparaison de Bartsch et de nos manuscrits ne permet pas le moindre doute ; et j'y ai insisté, moins pour en faire un reproche à Bartsch,—qui, s'il n'a pas rendu à Mariette ce qui lui était justement dû, a pu se croire autorisé à se servir en maître de ces notes, en leur qualité d'espèce d'inventaire et de catalogue antérieur, appartenant par là de droit, comme il appartenait de fait, au cabinet de Vienne,—que pour faire voir qu'au moment où il écrivait, Mariette disait autre chose que ce qui était partout, et pour montrer que, si Bartsch a déjà donné une partie des résultats acquis par son prédécesseur, il ne le doit qu'à Mariette. C'est une justice tardive, mais dont, après examen, personne ne pourra, je crois, contester la vérité.

son compagnon de la main droite. — Je crois d'après Michel Ange, que ce groupe est tiré d'un des tableaux de la voûte de la chapelle Sixte où est représentée l'ivresse de Noë (B. nº 464).

— La Se Vierge tenant l'enfant Jésus près de S. Joseph couché par terre; gravé par Marc Antoine, — je crois à l'eau forte, — d'après un morceau de la voûte de la chapelle Sixte au Vatican, peinte par Michel Ange Buonaroti. — Ce sont plutôt des personnes de la famille de Jésus-Christ; car le dessein de Michel Ange a été de représenter dans toutes ces lunettes la suite de la généalogie du Sauveur (B. nº 59).

— Se Véronique accompagnée de S. Pierre et de S. Paul, Adam et Eve mangeant du fruit de l'arbre de vie, les mêmes chassés du paradis terrestre, l'homme de douleur, l'Annonciation, la naissance de Jésus-Christ, Jésus chassant les marchans hors du Temple et trente autres sujets de la passion et de la vie de Jésus-Christ. Cette suite composée de trente-sept pièces a été gravée à Venise par Marc Antoine d'après les estampes en bois d'Albert Durer; l'on y voit qu'il y a affecté une manière large et grossière qui imitât le bois, et en effet il y réussit si bien que, les ayant marquées de la même marque que les originaux, tout le monde y fut trompé. L'on rapporte qu'Albert, en ayant vu en Flandre des exemplaires, se transporta sur le champ à Venise pour en demander justice au Sénat; ce qu'il en put en obtenir fut que Marc Antoine effaceroit de dessus ses planches la marque d'Albert, que l'on n'y trouve plus à present, et qu'il ne pourroit plus désormais contrefaire ladite marque. Quoy qu'il en soit, l'on remarque dans ces estampes de Marc Antoine bien plus de noblesse dans les airs de testes et bien plus de fermeté dans le dessein qu'il n'y en a dans celles d'Albert. — Je doute fort que la marque d'Albert ait jamais été mise sur ces copies de la petite Passion faites par Marc Antoine. Les plaintes du

peintre allemand, s'il lui est arrivé d'en faire, ont dû porter sur d'autres copies que Marc Antoine avoit fait de ses estampes, et où il avoit contrefait jusqu'à sa marque. Telles étoient a Vierge dans un paysage et la dame allemande et quelques autres encore où la marque d'Albert subsiste. Depuis, ayant gravé la petite Passion, ce qui n'a pu arriver plus tôt que 1510, puisque les originaux portent cette date, et, soit qu'on lui en eût fait défense, soit qu'il s'y soit porté de lui-même, il se contenta d'y mettre, sans aucun autre monogramme, la petite table d'attente qu'il a mise assez constamment depuis sur ses planches (B. n°s 584-620).

—Jésus-Christ attaché sur la croix au milieu de la S^e^ Vierge et de S. Joseph qui porte un livre sous le bras. L'on croit que cette pièce a été gravée par Marc Antoine d'après une estampe d'Albert Durer.—Ou plutôt un dessein d'Albert Durer; car je ne vois aucune estampe d'Albert qui ressemble à cellecy de Marc Antoine.—Quelques-uns le croyent gravé d'après un dessein d'André Mantegna; mais quelle certitude en ont-ils? On en peut voir une belle épreuve chez le roy.— Elle est très-bien exécutée, gravée très-finie, dans la manière des premières pièces que M. Antoine grava à Rome. Elle est gravée très-précis quoyque dans la manière du peintre. C'est une belle pièce (B. n° 645).

— Le martyre de S. Laurent. Cette estampe est celle où Marc Antoine a mieux fait voir ce qu'il étoit capable de faire dans sa plus grande force. Ce fut après la mort de Raphaël qu'il la grava pour Baccio Bandinelli, fameux sculpteur Florentin, et il le fit avec tant de succès que, ce sculpteur s'étant plaint au pape Clément VII que le graveur ne pouvoit arriver que de loin à son original, le pape, qui estoit connoisseur, se fit apporter l'estampe et l'original, et, les ayant examinés l'une contre l'autre, jugea que Marc Antoine l'avoit au contraire surpassé de beaucoup, et il eut depuis une si grande

estime pour ce graveur qu'il lui auroit certainement fait ressentir les effets de sa bienveillance, si le sac de Rome n'estoit survenu peu de temps après. On voit en effet que Marc Antoine, accoutumé aux grâces de Raphaël, a répandu dans son ouvrage beaucoup de la manière de cet excellent maistre et qu'il a, pour ainsi dire, adouci celle de Baccio Bandinelli un peu trop sauvage et trop outrée. Ce seroit sur cette estampe que l'on pourroit juger de la différence qu'il y a entre la disposition et l'ordonnance d'un sujet traité par un sculpteur ou bien par un peintre, de mesme que celle qui est entre l'école de Florence et celle de Rome pour les adjustemens des drapperies, pour les coiffures, pour les airs de testes et pour la science des muscles et de l'anatomie, dont les Florentins ont fait de tout temps leur principale étude (1). Il ne faut que jeter les yeux sur cette estampe pour estre convaincu de cette vérité. Il y en a icy deux épreuves, dont l'une es tellement des premières, que l'on y remarque, dans la main droite du bourreau qui étend le saint sur le gril, une fourche qui a été effacée depuis, et l'on observe encore que celle qu'il avoit dans la main gauche passe présentement par-dessus son corps pour aller rechercher la main droite, ce qui est certainement plus naturel; car, la tenant des deux mains, il peut s'en servir avec plus de force. Mais, outre que le Bandinelli prenoit peu garde à ces sortes de fautes qui choquent la bienséance, il aimoit encore mieux pécher de ce côté là que d'altérer en aucune manière le nud de ses figures. Cette épreuve est très-singulière et peut-être l'unique. Celle qui la suit, avec la différence de la fourche qui a été raccomodée, est aussy très-parfaite; elle est si bien conservée depuis tant d'années qu'il faut avouer qu'une telle estampe est sans prix. — *Baccius*

---

(1) Bartsch, n° 104, a imprimé textuellement en note (p. 90)

Brandin inven. Il changea depuis son nom en Bandinelli. Vasari.— D'après un dessein que Baccio Bandinelli avoit fait dans l'intention de le peindre en grand dans l'église de Saint-Laurent à Florence. Voyez ce que Vasari dit au sujet de cette estampe dans la vie dudit Baccio Bandinelli (1).

— Apollon debout, s'appuyant sur Hiacinte. Cette pièce est des premières manières de Marc Antoine; il l'a fait en 1506, peut-être d'après le Francia. Signé MAF *(en monog.)* 1506, AP 9 *(AP en monog.)*, ce que je crois qui veut dire *Aprilis* 9 (B. nº 548).

— La célèbre statue d'Apollon qui se voit à Rome dans le jardin du Belvedere; on en attribue la graveure à Marc Antoine; mais, si elle est de luy, ce n'est pas de ses meilleurs ouvrages. —Celle au contraire qui est à coté de celle cy paroist estre incontestablement de luy, quoyque l'on n'y voye aucune de ses marques; elle est même de beaucoup plus rare, mais, laissant la rareté à part, elle est aussy beaucoup plus estimable pour la beauté de son exécution. Il ne se peut rien de plus elegant ny de plus correct que le dessein, et d'un autre coté la graveure en est fort tendre et moelleuse, et les sens des hacheures, bien pris, en expriment heureusement tous les différents muscles. L'on voit peu de pièces de Marc Antoine gravées dans cette manière; il seroit à souhaiter qu'il y en eût davantage; car elle est certainement excellente. — La précédente ne peut être une copie de celle cy; car les sens des hacheures sont différens. Celle cy est d'une grande beauté; je ne me sçaurois lasser de la louer. Quel bel air de

---

toute cette appréciation de Mariette. Rien n'était plus légitime : mais au moins fallait-il le dire.

(1) Il en parle deux fois dans la vie de Marc-Antoine, je cite toujours la nouvelle édition de la collection Lemonnier, IX,278, et dans celle de Bandinelli, X,304.

teste, quels beaux pieds ; enfin tout me charme. Elle est gravée à une seule taille, et je croirois assez dans le mesme temps que la belle Lucrèce ; du moins il n'y en a aucune autre dans son œuvre à qui je la puisse comparer, car je n'en vois point où il ait pris tant de soin. Au bas sur le piedestal : *Sic Romæ in marmore sculpto.* — La graveure ne ressemble en rien à celle de la Lucrèce ; je ne sçais comment j'ay pu l'avancer ; il y a dans ce que j'ai écrit un peu trop d'enthousiasme. M. Bourlat en a une epreuve qu'il a eu à la vente de M. de Thiers (B. nos 330 et 331).

— Autre statue d'Apollon tenant sa lyre d'une main et s'appuyant de l'autre sur un tronc autour duquel se glisse le serpent Python. — Une autre planche de cette même statue gravée d'une manière moins terminée. On prétend, et cela avec une grande raison, que Marc Antoine a gravé l'une et l'autre de ces planches en differens temps sur un dessein de Raphaël ; elles sont toutes deux de ses plus belles choses. — Si l'on y prend garde, cette statue d'Apollon est celle qui est placée dans une niche dans le sujet de l'école d'Athènes. — La plus belle et la plus rare, est celle où il n'y a point de hacheures sur les deux jambages qui accompagnent la niche. M. Crozat a une epreuve parfaite de cette première planche ; elle est gravée dans la même manière que la Vénus, et elle est apparemment du mesme temps. — J'ai acquis cette épreuve, qu'avoit M. Crozat, à la vente de M. de Thiers (B. nos 331 et 335).

— Venus se baissant pour embrasser l'Amour ; dans une niche. Cette pièce, que l'on croit estre du dessein de Raphaël, est une des plus belles choses de Marc Antoine, si on l'examine et du coté de la correction du dessein et du coté de la belle exécution de la graveure. — Episcopius l'a gravé dans sa suite de statues ; c'est la planche cotée 76. Il a remarqué, dans la préface qui est à la teste de son ouvrage, que cette

statue étoit, au rapport de plusieurs, dans les jardins de l'abbé Peretti, sans doute à Rome. Voici ses termes : Venus et Cupido in hortis abbatis Peretti, ut quidam tradunt (B. nº 311).

— Venus sortant de la mer et tordant l'eau de ses cheveux. Cette pièce est des premières manières de Marc Antoine. L'on y voit au bas sa marque et la date de l'année 1506, dans laquelle elle a été gravée. — Il me semble voir, après 1506 : 8. 11. ce que je crois qui veut dire : 8 bris 11. — Elle est dessinée dans le goût allemand; la figure tient beaucoup des proportions qu'Albert donne à ses figures de femme (B. nº 312).

— Venus tenant d'une main une fleche que l'Amour luy redemande pendant que Vulcain est occupé à frapper sur l'enclume ; gravé par Marc Antoine dans ses premières manières. — Venus y tient de la main droite la pomme de Discorde sur laquelle ces caractères TVR P, ce qui est peut-être l'abrégé de cette inscription qui y convenoit : *Detur pulchriori.* Ces mêmes caractères se trouvent à une pièce des premières manières de Marc Antoine représentant le jugement de Pâris (B. nºs 326 et 339).

— Le dieu Mars assis près de Venus qui aide à l'Amour à soutenir son flambeau. L'on prétend que cette pièce est du dessein d'André Mantègne, et peut-être encore plutot du dessein de Francia. — Marc Antoine l'a gravé en 1508, dans ses premières manières. — MAF *(en monog.)* 1508 16 N; id est Novembris. — M. Crozat a une epreuve fort singulière de cette estampe; il n'y a encore aucuns ornements de gravés sur le bouclier qui est aux pieds du Dieu Mars. Vénus ne tient aucun flambeau ; enfin elle est fort différente des epreuves que l'on trouve ordinairement. Cette planche ayant été retouchée, c'est, quand on l'a comme M. Crozat, une parfaitement belle pièce, gravée dans la manière du triomphe d'Amour et qui ne lui est certainement pas inferieure (B. nº 345).

—Si l'on y regarde de près, on trouvera cette marque (FZ et un rochoir) gravée sur un des lambrequins de la cuirasse du dieu Mars à l'estampe que Marc Antoine a gravée en 1508, et qui représente la déesse Venus accompagnée de Mars et de l'Amour. J'observerai cependant qu'elle ne se trouve que sur les secondes epreuves et depuis l'addition qui a été faite du brandon que tient Venus et des ornemens dont est chargé le bouclier du dieu Mars, ce qui me feroit penser que ces additions n'ont point été faites par Marc Antoine, et qu'elles l'ont été par quelque orfèvre qui s'est voulu désigner par cette marque, car ce qui est au dessus est un rochoir, instrumen dont les orfèvres font un grand usage.

— Venus sous la forme d'une chasseresse apparaissant à Enée qui vient d'aborder en Afrique ; elle est encore des premières manières de Marc Antoine. —Peut être Venus sous la figure d'une nymphe de Diane se présentant à Anchise, ainsi qu'il est decrit par Homère. Il. v. 118 (B. n° 288).

— Pan surprenant la nymphe Syrinx au sortir du bain. Cette estampe, dont le dessin vient de Raphaël, est une des plus rares et des plus belles de Marc Antoine; on ne la trouve presque jamais que retouchée et avec des changements qui ont été faits dans la figure du dieu Pan — qui étoit trop lascive. —Il y en a deux planches toutes deux du même sens et qui sont aussi bien exécutées l'une que l'autre. Je les ai, et pour les faire mieux reconnaître, j'observerai qu'à l'une des deux il y a au coin de la planche, sur la droite, un escargot qui n'est point sur l'autre. Je crois celle sans l'escargot la plus rare. — Peut-être d'après Jules Romain.

— Thisbé arrivant au rendez-vous et y trouvant Pirame qui s'est enfoncé un poignard dans le sein. Des premières manières. — Sur la piramide dans le fond on lit ces lettres qui peut-être n'ont aucune signification : S.R.N. — Je crois qu'on peut les interpréter : *Sepulcrum regis Nini* (B. n° 322).

— Une Bacchanale, où l'on voit au milieu Silêne couronné de lierre et appuyé sur les épaules de deux faunes, et à chaque extrémité les Termes de Sylvain et du Dieu Pan, près desquels sont des satyres et des bacchantes dans différentes attitudes. Marc Antoine a gravé cette pièce d'après un bas relief antique qui estoit à Rome dans l'église de S. Marc. Il en a fait deux planches en différents temps qui toutes deux sont icy d'une grande perfection d'épreuve. La première est celle où l'on voit seulement sa marque au pied du terme du dieu Sylvain ; elle est extrêmement rare, mais cependant celle qui est au dessous, et qui est sans contredit la mieux exécutée, l'est encore bien davantage ; il n'y a pas longtemps que cette mesme epreuve qui est icy a été achetée en France—par mon grand pere, — la somme de cent livres, — à l'inventaire de M. Loger. Aussy n'en peut-on desirer une plus parfaite. — Je crois pour moy que la premiere gravée est celle où l'on voit seulement au pied du terme de Sylvain MAF (*en monog.*) ; elle est plus dans le goût de ses premières manières, et, outre cela, elle est à jour gauche, au lieu que l'autre est à jour droit et exécutée avec bien plus de fermeté. On y lit, sur un socle près du terme du dieu Pan, ROM-Æ-AD.-S. MAR, et, pas éloigné, MAF (*en monog.*) — Celle où on lit *Romæ ad. S. Mar.* est la plus rare. — Nel giardino del cardinale Farnese di là del Tevere si vede una pila antica dove sono le feste di Bacco scolpite. Aldovrandi, *Statue di Roma*, p. 161, et la description qu'il en donne paroit estre assez conforme au bas relief qu'a gravé Marc Antoine et qui etoit de son temps à S. Marco. Sur la même *pila* etoit représenté sur un des cotés le Bacchus porté dans une corbeille dont l'estampe de Marc Antoine est ci après (B. 248 et 249).

— Deux faunes, l'un jeune et l'autre vieux, portans un enant dans une corbeille. Il ne se peut rien desirer de plus parfait, tant pour le dessein que pour la graveure, que cette es-

tampe de Marc Antoine; la manière de graver en est la même que de son Adam et Eve, et l'on conjecture qu'il l'a fait dans le mesme temps d'après Raphaël, —ou plutot d'après un bas relief antique. — In vanno de more positus fuit (Bacchus) postquam ex utero matris editus. — Nel fronte d'una pila antica nel giardino del cardinale Farnese di là del Tevere si veggoni dui che portano in una cestella uno puttino. Aldovrandi, *Statue di Roma*, p. 161 (B. n° 230). — Bacchus fuit auctor lusus, scenœ ut et musicœ theatralis dramaticœque poeseos. La Chausse de Bullet, *Grœ. Ant.* t. XII, p. 955. Pour l'explication de la planche de Marc-Antoine, où Silène yvre est soutenu par un faune, et cela par rapport aux masques de théâtre qu'on y voit.

— Une statue d'Apollon à demy vêtu, ayant le bras droit élevé sur la teste et s'appuyant de l'autre sur une lyre d'une forme singulière qui est posée sur un piedestal. Cette piece qui est gravée très fin, dans la mesme manière de celles que Marc Antoine grava à son arrivée à Rome et qui tenoit beaucoup de sa première manière, vient d'après une statue antique. Elle est dessinée assez correctement quoyqu'un peu pesamment. L'on y voit sa marque sur le socle du piedestal. Le fond de la niche est fermé par des barreaux de fer formant une grille. — M. Crozat en avoit une magnifique épreuve que j'ai acquise à la vente du baron de Thiers; c'est une pièce rare. — Ce n'est point un Apollon; c'est une hermaphrodite statue plus grande que nature; parangone nera; voyez *le Statue di Roma* de l'Aldovrandi. — Je ne sçais si je me trompe, mais je pense que c'est au palais Farnèse. — Cela est certain (B. n° 332).

— Un jeune homme assis au pied d'un arbre, s'entretenant avec un serpent qui a une teste de femme, près d'un autre jeune homme, qui paroit s'en éloigner, et d'une femme qui tient une flute à plusieurs tuyaux. L'on ignore ce que peut

représenter ce sujet qui n'est peut-être qu'une allégorie, et l'on ne connoit pas mieux le nom de celuy qui en est l'inventeur. L'on sçait seulement que c'est Marc Antoine qui en est le graveur et qu'il l'a fait dans ses premières manières. L'épreuve en est belle, ce qui est rare ; car, comme ces estampes sont plus curieuses que belles, peu de gens se sont mis en peine de les recueillir, et insensiblement elles se détruisent (B. n° 396).

— Une pièce emblématique où l'on croit que le peintre a eu l'intention de représenter, sous la figure de ce jeune homme qui est élevé au dessus d'un piédestal et qui tient un brandon de feu, l'inclination et le génie qui porte les uns à s'attacher au métier de la guerre, ce qui est exprimé par cet homme qui dompte un cheval, de mesme que cette femme nue qui tient un miroir désigne les plaisirs des sens, le jeune homme armé les honneurs, celuy qui porte un vase les richesses, cet autre qui est couché par terre l'oysiveté, et cette femme, qui porte deux enfants, est là, à ce que l'on préjuge, pour représenter le travail. Quoy qu'il en soit, cette pièce est l'une des meilleures que Marc Antoine ait gravé dans ses premières manières, et elle a du goût d'André Mantègne.

— Deux enfans aidans à un autre, qui tient un anchre aislé, à monter dans une caisse qu'un autre enfant porte sur son dos, ou plutôt deux enfants qui aident à un autre à se charger d'un Terme qui designe l'espérance. Gravé par Marc Antoine dans ses premières manières. Ces sortes de pièces sont fort singulières, lorsqu'on les trouve aussi bien imprimées. Sur le haut de cette caisse est gravée la date : 1506-19 7 ; ces derniers chiffres veulent peut-être désigner le 19 de septembre que cette piece aura été mise au jour (B. n° 320).

— Une femme tenant à la main une couronne de lierre, dont elle semble vouloir se couronner; elle est au milieu

d'un vieillard qui est appuyé sur son bâton et d'un homme qui est veu par le dos et qui porte entre ses mains un dragon qu'il montre à la dite femme. Cette piece est des premières manières. On découvre dans le lointain la veue de la ville de Boulogne, preuve que Marc Antoine y demeuroit lorsqu'il grava cette pièce (B. n° 399).

— Deux femmes couchées par terre et endormies sur les bords du fleuve Styx. Gravé par Marc Antoine dans ses premières manières. Il est fort difficile de connoistre les noms des peintres de toutes ces premières estampes; car, comme la peinture ne faisoit pour lors que renaître, il n'y avoit encore personne qui se fût fait une manière particulière et reconnoissable. — Elle est gravée d'une manière extremement moelleuse et tout à fait amoureuse. Le dessein est très-précis, quoyqu'il ne soit pas dans la plus grande manière. En un mot, c'est une très belle pièce, lorsqu'on en trouve des épreuves aussi parfaites que celle qu'a M. Crozat, et de là on doit juger de la beauté de toutes les autres pièces (1) des premières manières, si on les avoit de bonne impression. Il est certain que Marc Antoine dessinoit au mieux et gravoit déjà très bien lorsqu'il vint à Rome. Il ne luy manquoit, pour mettre ses talens dans tout leur jour, que de travailler d'après un maître tel que Raphaël.

— La statue equestre de l'empereur Marc Aurèle, qui estoit autrefois dans la place de S. Jean de Latran et qui est presentement dans celle du Capitole à Rome (1). Elle est gravée par

(1) Il y a une autre gravure ancienne de cette statue par Marcel Fologino (*Voyage d'un iconophile*, p. 191). Mariette (n° 938 du Catalogue de sa vente) en avait un dessiné à la plume par Hemskerk, et une note manuscrite, sur l'exemplaire de l'un de nous, porte que « chaque pied s'y trouve soutenu par une colonne. » Cette disposition, empruntée à celle des quatre chevaux du portail de Saint-Marc, est une fantaisie qui n'a jamais existé, et il

Marc Antoine peu de temps après son arrivée dans cette ville, et l'on voit, par la manière dont elle est exécutée, qu'il cherchoit pour lors à se perfectionner dans son art; elle est très rare et très bien imprimée : ROMÆ AD S. IO LAT. — M. Crozat l'a très belle; son epreuve a appartenu à P. Lely, — et je l'ai acquise à la vente du baron de Thiers. — Autre planche de cette même statue dans une plus grande forme et gravée sur un dessein différent par Silvestre de Ravenne. C'est une des pièces où ce graveur a pris le plus de soin : *Sic Romæ œre sculp. ante portam Eccl. S. Johanis Laiher.* (B. n°s 514 et 515).

— Le triomphe d'un empereur romain, où l'on voit au milieu le génie de la ville de Rome sous la figure d'un jeune héros, qui foule à ses pieds des casques et des boucliers, et qui s'appuye sur un captif, pendant que la pompe du triomphe s'avance et qu'une femme d'un autre coté prépare une couronne de laurier pour le vainqueur. Cette piece, que les curieux nomment le triomphe ou bas relief de Marc Aurèle, — quelques-uns le nomment le triomphe de l'Amour, — ne paroist pas cependant convenir à cet empereur; cette repré-

---

n'en faut pas conclure que le dessin ait été fait au moment où la statue n'était plus devant Saint-Jean de Latran et n'était pas encore devant le Capitole, puisqu'elle y fut transportée, vers 1547, par les soins de Paul IV, qui chargea Michel-Ange du piedestal actuel (Cf. Vasari, éd. de Lemonnier, t. XII p. 230). Il y aurait presque une bibliographie à faire pour indiquer l'histoire de cette statue; nous nous contenterons de signaler ici le *De Mirabilibus urbis Romæ* (*Diarium italicum*, de Montfaucon, Anisson., 1702, p. 296-7); le chapitre XLVII des *Gesta Romanorum; Muratori Scriptores*, IV, parte II, 335, la *Cosmographie* de Thevet, 1575, in-f°, II, 731 ; un excellent Mémoire de Martin Forkes dans l'*Archæologia*, I, 122-7 ; et le livre de Falconet, *Amsterdam*, Marc-Michel Rey, 1771, dont la Bibliothèque impériale possède un exemplaire annoté par l'auteur.) Au dix-septième siècle, Pierre Scalberge a gravé en treize pièces cette statue sous autant d'aspects différents (Robert Dumesnil, III, 13-24); mais ce n'est rien à côté des photographies.

sentation d'une province subjuguée que l'on porte dans le fond a tant de rapport avec ce qui est représenté dans les médailles que l'on frappa à l'occasion du triomphe de Vespasien et de Tite, que l'on ne doutte nullement que ce sujet ne soit la représentation de celuy qui leur fut donné à Rome après la conqueste de la Judée. Quoyqu'il en soit, cette pièce est d'une extrême rareté. L'on croit, avec les meilleurs connoisseurs, que Marc Antoine l'a fait d'après un dessein d'André Mantègne. — J'en doute fort, mais je n'en suis pas plus instruit sur le véritable auteur du dessein (1). — Il y a des pre-

(1) L'estampe, en Italie, a le nom vulgaire de Tito, et c'est bien le triomphe de Titus. Marc-Aurèle n'a jamais combattu que les barbares du Nord de l'empire, et dans les dépouilles portées par le cortége on voit, comme l'a remarqué Mariette, la représentation de la Province vaincue vêtue d'un long vêtement et assise au pied d'un palmier, comme dans les médailles romaines de Vespasien et de Titus, représentant la Judée soumise. Bartsch a eu pleinement raison de maintenir à cette pièce le nom de Triomphe de Titus; mais il se trompe peut-être quand, dans le jeune homme qui fait le centre, il voit, avec Mariette, le génie de Rome ; c'est Titus lui-même; et la belle jeune femme qui met la main sur le bras du prince, ce peut être Bérénice, amenée par Titus à Rome à son retour de Judée. L'espèce de coiffure orientale et juive portée par cette figure donne plus de force à cette supposition, qui rend compte d'ailleurs de l'expression heureuse et doucement grave du jeune héros baissant les yeux, et se recueillant dans son amour au milieu de son triomphe. Elle explique aussi très-bien la présence de l'Amour triomphant, placé au-dessus de leur tête, entre les branches d'un chêne. L'ensemble de l'idée est peu antique, mais se sent bien du goût contemporain et du songe de Polyphile. J'ajouterai que le dessin original, fait à la plume, est au Louvre, où il était autrefois exposé (n° 382 du livret du musée des dessins de 1841). Il y a quelques différences de détail entre le dessin et la gravure, dont les dimensions offrent seulement quelques millimètres de différence. Ainsi, dans le personnage de gauche, le graveur a supprimé, au-dessous de sa ceinture de feuilles de chêne, un detail par trop naturel, et d'autant plus bizarre que son vêtement n'est pas collant et tout d'une pièce comme celui de Titus, qu'on croirait nu, si l'on ne voyait sur sa poitrine et sur ses épaules l'échancrure carrée de ce vêtement qui ne finit nulle part. Dans le dessin, Titus a sur la poitrine une tête de Méduse et dans la gravure

mières épreuves reconnaissables en ce qu'il n'y a pas d'ornemens gravés sur le bouclier que tient la figure qui est sur le premier plan (B. nº 213).

---

une tête d'homme. Dans le dessin, deux des captifs qui sont aux pieds de Titus, et ont la moitié de sa taille, semblent des hommes faits et ont de la barbe : sur ce point, le vieux maître avait évidemment suivi la tradition empruntée par le moyen âge à l'antiquité, et indiqué, par cette inégalité de dimensions, la valeur respective des personnages. Mais l'artiste du seizième siècle, qui avait répudié l'habitude et peut-être perdu le sens de cette irrégularité symbolique, a sauvé la disproportion qui choquait son œil et son goût, en leur donnant à tous les quatre une figure si jeune qu'ils semblent presque des enfants. Un sentiment analogue lui a fait simplifier les fabriques de l'original et remplacer leur plan compliqué et l'ornementation élégamment fastueuse des arabesques sculptées qui les décorent, par des murs nus et par les lignes simples de l'architecture des dernières œuvres de Raphaël. Lorsque les détails sont ainsi changés, on pense bien que l'esprit et l'effet de l'ensemble n'ont pas été plus conservés; tout a été rajeuni par le graveur, qui a traité le vieux maître comme il eût fait d'un contemporain. Ses têtes de femmes sont belles, mais d'une autre beauté; elles n'ont plus cette pureté douce, si sensible dans l'original. On ne voit pas dans la gravure sa naïveté dans les détails, sa recherche d'une science encore jeune, dont les heureuses rencontres sont d'autant plus charmantes qu'elles sont rendues plus évidentes par l'embarras de quelques détails. Marc Antoine, à son époque, a pu, il le devait presque, ne pas reproduire scrupuleusement son modèle, et, s'il l'eût fait, sa planche n'aurait pas la personnalité contemporaine qu'on y remarque. Mais, aujourd'hui que le dessin et la gravure sont tous deux aussi historiques l'un que l'autre, et que la copie du graveur n'a plus pour l'instruction la mission et l'influence qu'elle avait de son temps, il est curieux de noter ces différences, qui font entrer dans l'esprit de l'art des deux époques. C'était déjà une grande preuve de jugement de Mariette de ne pas retrouver Mantégne dans Marc Antoine, qui pouvait l'avoir tout changé; mais, en face du dessin, il se serait prononcé d'une façon bien plus décisive. Quoique nos souvenirs soient déjà bien anciens, on peut nous croire quand nous dirons que ce grand maître n'y est pour rien. Son fier dessin est carré, rude, parfois sauvage et d'une maestria presque violénte; que ceux qui n'ont pas vu de ses dessins se rappellent ses gravures. Ici l'effet est plein de douceur et d'une pureté toute harmonieuse; le style y vient à force de fine élégance, et, si j'osais prononcer un nom à propos de cet adorable dessin, je dirais que s'il n'est pas de Francia, il faut du moins en chercher l'auteur autour de lui.

— La médaillon de l'empereur Constantin (je crois Paléologue), où cet empereur grec du Bas-Empire est représenté à cheval avec une légende autour, est du même tems que la médaille de l'empereur Jean Paléologue frappé par Pisanello, et l'estampe, que j'ai dans mon œuvre et qui est fort rare, est de Marc Antoine. Elle a été regravée d'après le médaillon et donnée dans le supplément du cabinet de médailles de Muselli qui a paru en 1760 sous ce titre : *Numismata antiqua march. Jac. Muselli recens acquisita*, Veronæ, 1760, in-f°. Elle est à la planche 81 (B. n° 495).

— Un cavalier allemand accompagnant une dame vêtue à la mode du même pays. L'on voit autour de cette estampe la marque d'Albert Durer. Ce n'est cependant qu'une copie de ses ouvrages faite par Marc Antoine. Elle est fort rare et fort singulière pour la beauté de son impression, et l'on y decouvre dans les airs de teste, surtout dans celle du jeune homme, ce que le goût d'Italie pouvoit adjouter à celuy d'Albert; car Marc Antoine, quoyque jeune, y a surpassé son original pour le goût du dessein (B. n° 652).

—Un homme nud se retirant d'une fosse, près d'un autre qui se baisse pour y regarder et d'un troisiesme qui est plus éloigné et qui étend le bras pour luy faire remarquer des gens armés qui sortent d'un bois. L'on connoît cette estampe sous le nom des Grimpeurs de Marc Antoine. C'est une des plus considérables de son œuvre et l'on voit qu'il l'a gravée en 1510, avec tout le soin dont il etoit capable pour lors, d'après Michel Ange Buonarotti (1). Le goût du dessein en est très grand, et la manière moelleuse dont elle est gravée fait que les muscles ne paraissent point trop ressentis. Elle est extrêmement rare et parfaitement belle d'epreuve. — Cette date de 1510 fait

(1) Cf., cet *Abecedario*, I, 220-1.

voir que Marc Antoine étoit très habile lorsqu'il a fait à Venise la Passion d'Albert, qui, comme je l'ay remarqué, ne peut avoir été gravée que depuis ; ainsi, il ne faut plus s'étonner si, ayant été à Rome encor plus tard, sa Lucrèce, qui est son premier ouvrage dans cette ville, est si parfaite. — Peut-être aussi cette date est-elle celle du dessein et non pas celle de la graveure. — On ne peut rien de plus parfait que cette pièce. M. Crozat en a une epreuve de la plus grande beauté et très bien conservée. — Le fond de paysage est imité trait pour trait de l'estampe de Lucas qui représente la mort du moine Sergius, gravée en 1508, c'est à dire deux ans seulement avant celle-ci. Ce trait est bien honorable pour Lucas (B. n° 487).

— L'une des figures du sujet précédent, qui est celle de cet homme nud qui sort de la fosse, gravée par Marc Antoine dans ses premières manières ; elle est aussy fort rare ; mais il s'en faut qu'elle soit exécutée de même. — M. Crozat en a une épreuve noire comme le velours, et nous en avons une qui a appartenu au chevalier P. Lely. La figure est d'un grand goût de dessein (1).

— Trois docteurs assis par terre, s'entretenans ensemble dans une campagne. Cette piece est des plus rares et des plus parfaites que Marc Antoine ait gravé en petit et peut-estre en est-il aussi l'inventeur (B. n° 404). Il y en a une autre qui est indubitablement de la mesme suite.

— De toutes les estampes que Marc Antoine a gravé en petit, l'on ne voit pas qu'il y en ait aucune qui puisse le disputer à celle cy, — elle est appellée par les curieux *les trompettes* — et, pour la correction du dessein et pour le travail et

---

(1) B., n° 488. Sur la pièce du vieillard nu, remettant sa chaussure (B., n° 472) et tiré du même carton de Michel-Ange, cf. l'article Musis, p. 25 de ce volume.

le soin avec lequel il s'est appliqué à la finir. Cependant, quelque bien dessinée qu'elle soit, l'on n'ose assurer que Raphaël en soit l'inventeur. Ce qui empêche de le croire est cette figure de vieillard qui n'est nullement drappée dans sa manière; mais d'un autre coté il n'y a que Baccio Bandinelli ou Michel Ange à qui on la puisse attribuer, et l'on ne voit rien d'eux qui soit composé dans ce goût. Si l'on a tant de peinne à se déterminer sur le nom du peintre, l'on n'en a pas moins à imaginer ce que peut représenter le sujet. L'on y voit d'un coté un jeune homme assis, s'appuyant d'une main sur un rocher et aidant de l'autre à soutenir un globe qui est porté par une femme. Près de là un homme, courbé sous le faix d'une pierre qu'il porte sur ses épaules, s'appuye de la droitte sur un piedestal, pendant qu'un autre plus éloigné fait resonner deux trompettes qu'il tient dans chaque main et qu'à l'autre extrémité du tableau un vieillard vénérable et à longue robe s'entretient avec un jeune homme qui porte un écriteau attaché en haut d'une pique. Cette petite pièce est extrêmement rare, et celle-cy est dans sa plus grande perfection. L'on y voit au bas la marque ordinaire du graveur (B. n° 356).

— Un docteur [nommé Amadeus] s'entretenant avec une vieille femme, qui représente la Severité, *Austeritas*, et qui est accompagnée de l'Amitié et de l'Amour sous la figure d'une jeune femme et d'un jeune homme qui porte des ailes. Cette pièce allégorique, entourée d'une bordure de branches de noisettiers, est de la suite de celle où trois docteurs s'entretiennent ensemble. Elle paroist comme l'autre avoir été faitte pour un ancien roman, et Marc Antoine, qui l'a gravé, y a mis au bas sa marque ordinaire; elle est très rare et très bien imprimée. — Amadeus Berrutus, episcopus Aug. id est Augustensis, d'Aosta en Piémont, — gubernator Romæ, dialogum composuit in quo agit an amico, sœpe ad scriben-

dum provocato, non respondenti, sit amplius rescribendum, item de amiticia vera, de amore honesto, de amicis veris, de epithetis curiæ Romanæ et aliorum principum, de curialibus, et quales esse debeant qui magistratibus publicis præponuntur, Romæ impress. 1517, in-4°. Vixit tempore Leonis X, à quo gubernator Romæ factus. Sic Alph. Ciaconius in Bibliotheca sua, Parisiis, 1732, f°. — Il y a apparence que cette petite pièce de Marc Antoine et celle ci dessus, représentant le même Amadée qui s'entretient avec deux de ses amis, ont été faites pour le livre mentionné cy dessus et qu'elles s'y trouvent. Ughelli fait mention de cet évêque, t. 4, p. 1539. Voici ce qu'il en dit: Amedeus Berutus de Monte Calerio, juris utriusque peritissimus et ægregia virtute præsditus, Urbis gubernator Leone X pontifice, sub eodem jam episcopus hujus ecclesiæ (Augustæ Prætoriæ) consecratus 1515, Lateranensi concilio interfuit, ecclesiasticæ libertatis acerrimus propugnator, pro quâ non semel ab ecclesiâ exrulavit. Padaci, Eporediensis (d'Yvrée) diocesis, mortalitatem explevit anno 1525. (B. n° 35·5

—Un homme assis près d'un buisson, jouant de la guitare. Cette pièce est une des meilleures que Marc Antoine ait gravé dans ses premières manières; il y a apparence qu'il l'a faite d'après Fr. Francia. (B. 469.) — A une branche pend cette marque : PHIL-OHE-.O. — Ne seroit-ce pas le portrait de Jean Philothée Achillini auteur du *Viridario*, poëme italien où se trouve un éloge de notre graveur (1)?

---

(1) Voici le passage :

Consacro anchor Marcantonio Raimondo
Che imita de gli antiqui le sante orme,
Col disegno e bollin molto e profondo
Come se veden sue vaghe eree forme,

— Une figure monstrueuse d'un jeune homme amené d'Espagne à Rome sous le pontificat de Léon X ; elle est certainement gravée par Marc Antoine dans le temps qu'il estoit à Rome, c'est à dire vers l'an 1514. — Du moins ce jeune monstre a été amené à Rome la première année du pontificat de Léon X, qui est l'an 1514. (B. n° 446.)

— Portrait de Marc-Antoine Raimondi de Bologne, disciple de Francisco Francia, et le plus habile graveur qui aye exécuté les ouvrages de Raphaël ; dans un ovale. Il a une longue barbe et est plus âgé que dans le tableau d'Héliodore.— Malvasia met ce portrait au nombre des ouvrages de Bonasone ; mais la maniere dont il est exécuté est bien éloignée de la sienne. Je ne puis comprendre comment il a fait cette méprise. On lit autour cette inscription : Marcus Antonius Raimondus Bononiensis in œs sua ætate in cisor illustris floruit A.D. MDXX, et au bas P.S.F, c'est-à-dire P. Stephanonis formis. Je ne puis bien dire de qui il est gravé ; il n'est pas plus dans la maniere de Bapt. Franco (1).

Hamme retratto in rame come io scrivo
Ch'en dubio di noi pendo quale è vivo.

Il Viridario, Bologne, 1513, in-4°, folio 188, verso.

Le poëme est daté au dernier vers de 1504. — Il faut comprendre le *come io scrivo*, non pas *il m'a représenté occupé à écrire*, mais, *ainsi que je l'écris dans ces vers*, Marc Antoine n'a gravé qu'un portrait d'Achillini, et le mot *in rame* montre que celui-ci ne parle que d'une gravure, et non d'un dessin.

(1) Sans entrer dans la question, fort épineuse de toutes façons, des premières postures gravées pour les *Sonetti lussuriosi* de l'Arétin, sur lesquels M. Hubaud vient de faire paraître à Marseille (in-8°, 1857) une curieuse note bibliographique, je transcrirai cette note manuscrite d'après l'exemplaire du catalogue de la vente de Mariette, possédé par l'un de nous. C'est dans le détail de l'œuvre de Marc Antoine (p. 225) : « La suite des Amours des dieux, en vingt pièces, extraordinairement rares. Dix autres pièces du même genre, aussi rares. » Voici la note manuscrite : « Le plus grand morceau avait deux pouces carrés. Ces dix morceaux sont des

RAINERI (François-Marie), de Mantoue, surnommé il Schivenoglia, excelloit à peindre des batailles, des paysages et des petits tableaux. Il avoit aussi le talent de dessiner aussi bien qu'il étoit possible ce qu'on appelle des Academies. Il est mort dans sa ville natale en 1758. Cadioli, *Descrizione delle pitture di Mantova*, p. 51.

RAINSSANT. *Spiegazione delle pitture delle Gallerie et delle Sale di Versaille, di M. Rainssant. Parigi*, 1687, in-12, et in-4°. L'ouvrage est écrit en françois. Pourquoi le dénaturer en donnant le titre autrement qu'il n'est? J'en dis autant de tous les autres livres où le Père Orlandi s'est permis la même licence. (Rainssant étoit garde du cabinet des médailles de Louis XIV à Versailles.)

RAMENGHI (Bartolomeo), fut surnommé le Bagnacavallo du lieu où il avoit pris naissance dans le duché de Ferrare. L'auteur de la description des peintures de Ferrare, page 16, le fait naître en 1484 et mourir en 1542. Jean Baptiste n'étoit point son cousin, ainsi que le dit le P. Orlandi. Malvasia nous apprend qu'il étoit le fils de Barthelemi et qu'il vivoit en 1575. Ce Jean Baptiste eut un fils nommé Scipion,

---

fragments des postures de l'Arétin, gravées par Marc Antoine d'après Jules Romain. C'est M. le comte de Caylus qui les avoit donnés en 1730 à M. Mariette. » L'œuvre de Marc Antoine, recueillie par Mariette, fut achetée 4,600 livres par Joullain, auquel il avait été disputé par Bazan et par Lenoir. Mais n'a-t-il pas été dépecé? — Cette note de Mariette, qui n'a pas les mêmes conclusions, ne se rapporte pas à ce qu'il a possédé, puisqu'il ne dit pas que ce ne fussent que des fragments : « J'ay eu une suite de dix estampes en travers de postures qu'on disoit estre de Marc Antoine, ou tout au moins des copies de ce qu'il a gravé d'après Jules Romain; mais elles sont plus petites, et je les crois d'une autre main: je veux dire d'un autre dessein. — Ce qui est cotté cy-dessus (hauteur, 4 pouces; largeur, 6° 3', tr.) en étoit la mesure ».

et celui-ci étoit un peintre d'architecture, *di quadratura*, dont le Pasinelli s'est souvent servi, et c'est encore à tort que le P. Orlandi le dit cousin de l'ancien Bagnacavallo, dont un neveu, nommé comme lui Barthelemi et pareillement né à Bagnacavallo, quitta cette ville pour venir demeurer à Bologne, où il fut admis dans la compagnie des peintres en 1578. Le Malvasia fait mention de tous ces peintres, partie 2, fol. 141.

RANC (JEAN), peintre de portraits, — né à Montpellier en 1674 (1), — disciple d'Hyacinthe Rigaud (2), — dont il avoit épousé une niepce, — et de l'Académie royale de peinture (3), a été appelé à Madrid par le roy d'Espagne il y a quelques années, et il y est encore en cette année 1728. — Il y est mort en 1735 agé de 61 ans et 6 mois (4). Le fils de Vanloo, qui peint des portraits, est party de Paris sur la fin de 1736 pour le remplacer (5). — M. Dargenville, dans son *Abregé de la vie des peintres*, rapporte un trait de sa vie qui est assez plaisant et que M. de La Mothe a employé dans une de ses fables (6). C'est un exemple frappant de ce que peut la prévention.

RAOUX (JEAN) de Montpellier, mort à Pau, en 1734.

— Jean Raoux, suivant que M. d'André Bardon l'annonce dans le Catalogue des peintres françois, est mort en 1734, agé de 57 ans. Il a voulu plaire par un pinceau très soigné; mais

---

(1) Cf. les *Archives, Documents*, tome III, p. 125.

(2) Qui avait étudié sous Ranc le père. *Mémoires inédits des académiciens*, II, 129.

(3) Cf. *Documents*, t. I, p. 375, et II, 383.

(4) Cf. les *Artistes françois à l'étranger*, p. 229 et 395.

(5) *Ibidem*, 229-30.

(6) D'Argenville, t. IV, p. 324. La Mothe, *Fables*, livre II, fable V, le Portrait; *Œuvres*, édition de 1744, t. IX, p. 215.

il sera toujours un artiste assez médiocre ; il dessine bien mal et peint mollement (1).

RAPHAEL D'URBIN. Ce peintre avoit beaucoup reçeu de la nature. Cependant ses admirables talens seroient peut-être restés ensevelis s'il n'avoit eu le bonheur de trouver des princes amateurs des beaux arts, qui luy procurèrent les moyens de les exercer. Jules II et ensuite Léon X l'accablèrent d'honneurs et de récompenses. Dès sa jeunesse il avoit eu, en la personne d'Isabelle, duchesse d'Urbin, une protectrice très-zélée ; c'estoit Isabelle Gonzague, épouse de Guy Ubalde de Montefeltro, duc d'Urbin, mort en 1508. Elle avoit marié sa fille avec François-Marie de la Rovère, qui fut duc d'Urbin après la mort de son mari, et neveu du pape Jules II. Ainsy, il y a grande apparence qu'elle avoit servi puissamment Raphaël auprès du souverain pontife, qui avoit pour elle beaucoup d'égards. C'estoit une princesse d'un rare mérite ; elle a été célébrée par le Castiglione et le Bembe. Serlio, qui rapporte cette circonstance, est, ce me semble, le seul qui en ait parlé ; c'est dans son épistre dédicatoire à Alphonse d'Avalos, marquis de Guast (2), qui est à la teste de son quatrième livre d'architecture. Voici ses termes : Et se la virtuosa duchessa Isabella d'Urbino non haveva prima alzato et messo su il divin Raphaello ne la sua gioventu, et poi Julio II pur che gli fu gran remuneratore, et ultimamente Leone X, padre et protettore di tutte le belle arti et di tutti i buoni operatori, certo ch'ei non harebbe potuto alzare la pittura à quel splendore ov'egli la condusse, ne havria lasciato tante opere cosi mirabil di pittura et d'architettura.

---

(1) Voyez *Documents*, I, 377, et II, 383.
(2) Celui dont le Louvre possède un si beau portrait par le Titien.

— Magnifico ac excelso Domino, tanquam patri observatissimo, domino vexillifero justitiæ excelsæ Reipublicæ Florentinæ.

Magnifice ac excelse Domine, tamquam pater observantissime, sara lo esibitore di questa Raffaelle, pittore da Urbino, il quale, avendo buono ingegno nel suo esercizio, ha deliberato stare qualche tempo in Fiorenza per imparare. E, perche il padre so che è molto virtuoso ed è mio affezionato, e cosi il figliolo discreto e gentile giovane, per ogni rispetto io lo amo sommamente; e desidero che egli venga a buona perfezione. Pero lo raccomando alla signoria vostra strettamente quanto piu posso; pregandola per amor mio che in ogni sua occurenza le piaccia prestargli ogni ajuto e favore, che tutti quelli, e piaceri, e comodi che ricevera da V. S. li riputero à me propria et lo avero da quello per cosa gratissima, alla quale mi raccomando ed offero. Urbini, prima octobris 1504.

Joanna Feltria de Ruvero ducissa Soræ et Urbis prœfectissa.

A Pietro Soderini, gonfalonier.

Jeanne de Montefeltro, épouse de Jean de la Rovère, duc de Sora et préfet de Rome, et par conséquent belle-sœur de Jules II. L'on voit, par cette lettre, qu'elle protégeoit Raphaël d'une façon qui lui étoit infiniment honorable, puisqu'elle n'avoit en l'écrivant d'autre motif que de faire plaisir à un jeune homme qui étoit bien né et qui montroit d'heureuses dispositions pour son art. J'ai remarqué ailleurs que Raphaël eut les mêmes obligations à Isabelle de Gonzague, duchesse d'Urbin, et je l'ai dit d'après Serlio qui en a fait la remarque. Cette princesse avoit marié Léonore, sa nièce, avec François-Marie de Montefeltro et neveu de Jules II. Elle étoit veuve de Guy Ubalde de Montefeltro, duc d'Urbin (1), frère de Jeanne,

(1) François Marie, fils de Jeanne, succéda à Guy Ubalde de

et, par conséquent, elle étoit belle-sœur de cette dernière. Tout cela étoit une raison pour engager Isabelle, qui aimoit les gens de mérite, à protéger Raphaël auprès de Jules II, chez qui elle étoit toute puissante, et sans doute que, lorsqu'il vint à Rome et qu'il y rencontra une si forte protection, il le dut aux bontés de Jeanne (1).

Montefeltro, dernier duc d'Urbin de cette famille, en 1508. (*Note de Mariette*).

(1) Cette belle lettre est copiée par Mariette, soit d'après le premier volume des *Pittoriche*, soit, ce qui est plus probable puisqu'il ne les cite pas, d'après une copie antérieurement envoyée par Bottari. Elle renferme une difficulté sérieuse qui n'irait à rien moins qu'à infirmer sa relation à Raphaël, et sur ce point nous allons traduire la note des derniers éditeurs de Florence, aux conclusions desquels nous adhérons pleinement : « Un doute judicieux s'est élevé à propos de cette lettre, quant à la vérité des expressions employées en parlant du père de Raphaël. Il y est fait allusion à lui comme à un homme encore vivant, alors que nous savons, par des documents authentiques, qu'il était mort depuis déjà dix ans. Le Pungileoni voulait respecter les dates en émettant la supposition que le Raphaël d'Urbin, nommé dans cette lettre, était un Raffaello di Ghisello, peintre d'Urbin, dont l'existence est constatée dans les premières années du seizième siècle. Nous croirions, au contraire, qu'il y a erreur, mais qu'elle vient de ce que ce passage de la lettre a été mal lu ou mal imprimé; et comme nous croyons perdu l'original qui appartenait au dix-huitième siècle à la maison Gaddi, de Florence, nous proposerions une restitution. Voici le texte des *Pittoriche* : E perche il padre *so che* è molto virtuoso ed *è* mio affezionato, e cosi il figliuolo discreto e gentile giovane, etc. Nous supposerions que le *so* était écrit dans l'original avec un signe d'abréviation au-dessus, ce qui permettait d'y voir *suto*; nous supprimerions le *che* suivant et l'*è* qui précède les mots *mio affezionato*, et ces deux mots *che* et *è* peuvent très-bien être une de ces nombreuses inexactitudes ou additions que le Bottari a laissé échapper ou s'est permises, non-seulement dans les *Pittoriche*, mais aussi dans son édition de Vasari, où nous avons eu tant d'occasions de les constater. Nous lirions alors : E per che il padre suto e molto virtuoso et mio affezionato, e cosi il figliuolo discreto e gentile giovane, etc. Du reste, il faut remarquer qu'à cette époque les cartons de Léonard et de Michel-Ange n'étaient pas encore terminés et ne devaient pas être faciles à voir, si l'on considère l'importance du concours et la nature particulière de ces deux grands

— *Mariette avait écrit une sorte de vie de Raphaël; l'existence en est attestée par ce fragment, dernier feuillet d'une notice dont les papiers du Cabinet des Estampes n'ont conservé que la fin:* « ... accord, joui d'une gloire et d'une fortune encore plus brillantes et plus complètes. Il n'y eut aucun moment de vuide en sa vie, et il ne laissa aucun ouvrage imparfait. Il satisfaisoit à tout, et cependant quelles peines ne se donnoit-il pas pour atteindre la perfection. Il ne lui manquoit presque, pour être ce peintre accompli qu'on doit regarder comme un être idéal, que d'avoir une meilleure couleur, et l'on voit, par ses derniers tableaux, qu'il en étoit entièrement occupé, et qui sçait s'il n'y seroit pas à la fin parvenu.

Qu'il étoit flatteur pour lui de voir les plus grands princes lui faire la cour et témoigner le plus vif empressement pour avoir quelqu'une de ses merveilleuses productions, et, ce qui fait infiniment d'honneur à François I[er], ce fut, de tous les princes, celui qui se montra le plus ardent; aussi Raphaël, sensible à l'honneur que lui faisoit ce grand roi, redoubla ses soins et fit en sorte que ce qu'il envoyoit à ce prince généreux fût digne et de celui qui recevoit et de celui qui offroit.

Raphaël avoit des mœurs douces et étoit d'une politesse qui annonçoit le courtisan le plus exercé, en même temps que sa modestie et sa retenue donnoient un nouveau lustre à la grandeur et à la sublimité de ses talens. Il parvint à une si grande fortune et à un si haut degré de faveur que le cardinal Bibiena crut s'honorer en lui offrant sa nièce. Raphaël accepta d'abord la proposition; mais l'attente d'un chapeau de cardinal, dont Léon X le flattoit, le fit renoncer à cette al-

---

hommes travaillant l'un contre l'autre; mais Florence avait dans ses monuments et dans ses artistes vivants bien assez de raisons d'attirer Raphaël, pour lui avoir facilement inspiré le désir de la visiter ».

liance. Une saignée, faite à contre-tems, lui ôta la vie; sa mort arriva le Vendredi-Saint de l'année 1520 en la trente-septième année de son âge. Le cardinal Bembe fit son épitaphe, qu'on lit dans l'église de la Rotonde où il fut inhumé.

— Il ne s'est peut-être jamais fait une collection plus ample des desseins de Raphaël, que celle que l'on voit ici. M. Crozat, grand admirateur de ce peintre, à qui l'on a décerné le nom de *divin*, s'étoit donné de grands soins pour en recueillir de tous côtés; mais le Cabinet qui lui en a fourni un plus grand nombre, a été celui de Messieurs Viti d'Urbin (1). Ils conservoient précieusement ceux que Timothée, un de leurs ancêtres, qui avoit travaillé avec succès sous Raphaël, avoit transporté avec lui à Urbin lorsqu'il s'y étoit retiré. Ces desseins de Messieurs Viti sont presque tous à la plume; quoiqu'assez légèrement faits, on y remarque une certitude qui ne laisse rien à désirer pour la fidélité du trait, ni même pour celle de l'expression. Quand on n'auroit pas une idée de Raphaël aussi avantageuse qu'on la doit avoir, il ne faudroit que ces desseins pour montrer quelle étoit la sublimité de son génie. Les autres jettent sur le papier leurs premières pensées, et l'on s'aperçoit qu'ils cherchent; Raphael, au contraire, en mettant au jour les siennes, lors même qu'il paraît entraîné par la véhémence de l'imagination, produit du premier coup des ouvrages qui sont déjà tellement arrêtés qu'il n'y a presque plus rien à y ajouter pour y mettre la dernière main. (*Catalogue Crozat, page* 14).

— Le Père éternel, dans sa gloire, porté sur les ailes des quatre animaux mystérieux décrits dans les visions d'Ezechiel; gravé par Fr. Poilly, d'après Raphaël d'Urbin, sur le

---

(1) Cf. tome II, p. 47.

dessin de Ch. Errard. — C'est M. de Chanteloup, qui avoit les sept Sacremens de Poussin, qui avoit ce tableau (1).

— Dieu, dans sa gloire, porté sur les quatre animaux mystérieux apparus au prophète Ezechiel; dessiné par Ch. Errard sur le tableau original de Raphaël, et gravé au burin par Fr. Poilly. — Sur un dessin de M. Errard extrêmement lourd. — Ce tableau, qui fut envoyé à M. de Chanteloup par M. Poussin, est présentement chez M. le Régent. Il y en a un semblable chez le grand-duc, que l'on croit l'original (2).

— Adam et Eve mangeans du fruict de l'arbre de vie. Celle-cy est appuyée contre l'arbre sur lequel est le serpent; son mary, qui est de l'autre côté, luy montre le fruict défendu qu'elle lui a donné. Que ce soit le peintre ou le graveur qui ait introduit des fabriques dans le lointain de cette estampe, c'est une faute contre la vérité qui n'est pas pardonnable et qui ne peut être en quelque sorte excusée qu'en faveur de l'élégance des proportions, de la correction du dessein et de la belle exécution de la graveure. L'on trouve peu de pièces de Marc-Antoine si terminées que celle-cy, et où les articles soient prononcés avec tant de précision; il n'y a mis ni son nom, ni

---

(1) En 1648, Poussin peignit, pour M. de Chanteloup, et pour faire pendant à celui de Raphaël, un *Ravissement de saint Paul*, qui fut recueilli plus tard par le duc d'Orléans. Lorsque la collection de celui-ci fut passée en Angleterre, il fut acquis quatre cents guinées par M. Smith et passa plus tard dans les mains de G. Watson Taylor, à la vente duquel, en 1823, il ne fut plus vendu que trois cent cinq guinées.

(2) Emporté en Angleterre avec la collection d'Orléans, ce tableau fut vendu huit cents guinées à lord Berwick. En 1824, lors de la publication du livre de Buchanan (*Memoirs of painting with a chronological history of the importation of pictures by the great masters into England since the french revolution*, 2 vol. in-8°), il appartenait à sir Thomas Baring, baronet. Mais M. Buchanan se trompe quand il fait deux tableaux de celui du Louvre et de celui de Florence : c'est le même, qui était venu à Paris sous l'Empire.

sa marque, ce qui luy est arrivé souvent, et mesme à la plus grande partie de ses meilleures pièces. — J. Paul Lomazzo met en avant cette proposition qu'aucunes créatures mortelles n'ont pu et ne pourroient jamais être comparables à Adam et Eve, puisqu'étant l'ouvrage de Dieu même, on ne peut douter que leurs corps ne fussent un modèle de perfection, et il renvoye, pour avoir une idée de leur beauté toute divine, à cette admirable estampe de Marc-Antoine : « Si come lo dimostro, » dice, « con la maggior eccellenza che possa conseguire huomo mortale, il divino Raphaello. » *Trattato della Pittura*. p. 621. — Pourquoy mettre sur le compte de Raphaël cette inadvertance (1), ainsi que le fait de Chambray dans son Idée de la perfection de la peinture? Il faut, pour cela être de bien mauvaise humeur contre ce grand peintre. Il a toujours été scrupuleux observateur de la partie du costume, et doit-on ignorer que tous les fonds des paysages, qui sont à ses estampes, ont été adjoutés par Marc-Antoine? Raphaël se contentoit le plus souvent de lui donner les desseins des figures et Marc-Antoine adjoutoit le reste. Le plus souvent il prenoit ces fonds de paysages dans des estampes déjà gravées. On en a un exemple dans la *Lucrèce*, les *Grimpeurs*, la *Vierge au bras nud*, dont les paysages sont copiés d'après des pièces de Lucas, et je ne voudrois pas jurer que le fond de cet *Adam et Eve* ne fût pareillement pillé de quelque estampe flamande (B. nº 1).—Qu'on examine tous les tableaux de Raphaël, on n'y trouvera dans aucun cette espèce de défaut contre le costume; tant s'en faut; ses fonds de tableaux sont toujours très-convenables à l'ordonnance du sujet principal. — M. Crozat a une étude à la plume de la figure d'Adam qui est d'une extrême beauté; l'on ne sçauroit assez admirer la

(1) Les fabriques du fond de l'estampe.

précision et le beau coulant des contours de cette admirable figure ; elle se trouve dessinée au verso d'un autre dessein de Raphaël, aussy à la plume, qui est de la plus grande manière et qui représente un Christ porté au tombeau. M. Crozat l'a donné dans son recueil sous le titre de *La Mort d'Adonis*, qui y peut aussi convenir. Ce dessein faisoit partie de ceux qui étoient restés dans la famille de Thimothée Viti à Urbin, où M. Crozat les a achettés, — et ils m'appartiennent à présent (1).

— Caïn et Abel offrans des sacrifices au Seigneur ; Raphaël, qui est l'inventeur de cette pièce, y a aussy représenté Caïn qui tue son frère Abel. Le tableau en est au Vatican, et il y en a deux autres planches gravées, l'une par Fr. Villamène et l'autre par P. Santo Bartoli. Celle-cy l'est au burin par un graveur fort ancien dont on ignore le nom ; elle n'est pas mal exécutée, mais pas assez bien cependant pour l'attribuer à Marc-Antoine, comme a fait Vasari. (Bartsch. tome XV, pages 9-10.)

— Dieu bénissant ses ouvrages le septième jour de la création ; le sacrifice de Caïn et d'Abel, et la mort de celuy-cy ; Dieu montrant l'arc-en-ciel en signe de paix ; Abraham, prêt à sacrifier son fils Isaac (peint par Perin del Vaga ; Vasari) ; Isaac ordonnant à Esaü d'aller à la chasse, afin de luy donner ensuite sa bénédiction ; Jacob luttant avec l'ange (Perin del Vaga) Joseph se faisant reconnaître à ses frères en Egypte (*idem*) ; les Israëlites ramassant la manne dans le dé-

(1) L'exemplaire du catalogue de la vente de Mariette, possédé par l'un de nous, donne pour Raphaël, non pas seulement le prix des numéros, mais celui des dessins à part. Ici ce dessin de la Mort d'Adonis, qui a été gravé par Caylus, est indiqué comme acheté sept cent soixante et une livres par M. de Boisset.

sert; saint Pierre prêchant après la descente du saint Esprit (examiner ce sujet que je crois mal expliqué; n'est-ce pas plutôt Moyse instruisant le peuple d'Israël? Il y en a un clair-obscur); les apostres se reposant pour aller annoncer l'évangile (ce sujet n'a-t-il pas encore plutôt rapport à l'histoire de Josué qu'à celle des apôtres?); Isaac donnant sa bénédiction à Jacob (examiner encore si c'est bien là le sujet; car, comme je l'observe, tous ces sujets peints en camayeu ont rapport aux sujets peints dans la voûte supérieure); la résurrection de Jésus-Christ (il y en a, ce me semble, un clair-obscur). Ces douze sujets, qui sont représentés dans des frises, ont été peints dans le palais du Vatican par Raphaël, et ils sont gravés à l'eau forte par Pietro Santo Bartoli. Les contr'épreuves de ces mêmes pièces, que l'on a jointes icy, sont curieuses en ce qu'elles représentent les sujets tournés du même sens que les tableaux. Je crois que ces sujets étoient peints dans les compartimens des lambris d'apuy des Loges du Vatican et que le temps les a entièrement détruits. Villamène en a gravé quelques-uns avec d'autres sujets qui sont certainement peints dans les Loges, et d'ailleurs les sujets sont conformes, surtout si l'on examine le dessein des peintures des Loges; car dans la première voûte il y a quatre sujets qui expriment l'histoire de la création, et la première de ces frises y a rapport; les quatre sujets suivants sont l'histoire d'Adam, la seconde frise est aussy de cette histoire, et ainsy de toutes les autres.

— La reyne de Saba venant visiter Salomon, et luy apportant des présens. Cette estampe, gravée par Marc-Antoine, d'après Raphaël, n'est pas exécutée fort heureusement. C'est aussi une des moins rares de son œuvre. Elle ne laisse pourtant pas d'estre considérable, lorsque l'on en trouve des épreuves de la qualité de celle-cy. — Sans aucune marque. A bien examiner cette pièce, elle ne me paroist point trop de

Marc-Antoine (1). J'y vois tous les contours repassés après coup, et certaines touches données par une main qui n'est pas la sienne et qui me paroist fort inférieure en mérite. — Je croirois assez volontiers que c'est une des planches qu'i avoit commencées et qui, étant restée imparfaite à sa mort, a été terminée par quelque mauvais graveur (B. n° 13).

— Judith appuyée sur une épée et ayant sous ses pieds a teste d'Holoferne. Gravé au burin par L. Sa***., A. Blootelingh exc.—Ce tableau, attribué à Raphaël, est chez M. Crozat le jeune.

— Un prophète tenant un écriteau sur lequel est écrit un passage de l'écriture sainte en hébreu, dessiné par Gaspar Celio, d'après le tableau de Raphaël qui est dans l'église de S. Augustin, à Rome, et gravé en 1592 par H. Goltzius. — Chapron s'est servi du même sujet pour le frontispice de ses Loges (2).

— Deux jeunes gens armés de verges et un cavalier terrassant Héliodore qui étoit venu dans le temple pour en enlever les trésors par ordre d'Antiochus. Raphaël, qui a peint ce tableau dans une des chambres du Vatican, a pris la licence d'y introduire le pape Jules II, porté sur sa chaise pontificale, et il l'a fait, à ce que l'on prétend, pour exprimer l'attention et la vigilance de ce souverain pontife à retirer les biens de l'Etat ecclésiastique des mains des usurpateurs. L'un de ceux qui portent la chaise du pape et qui est le plus avancé sur le devant, est Raphaël qui s'est peint luy mesme dans cette attitude, et celuy qui est plus éloigné, est Marc-Antoine, son graveur, ainsy que le dit Vasari. Au reste, cette estampe est dessinée et gravée à l'eau forte par Charles Maratte, avec tout

---

(1) Vasari la donne à Marc de Ravenne. — C'est un des sujets des Loges.

(2) Voyez l'article de Chapron, t. I, p. 354-55.

l'art et tout l'esprit possibles. — Dédié par C. Maratte à Nic. Baldelli. — C. M. deline. Il en est pourtant aussi le graveur.

— Deux merveilleux cartons des deux têtes d'anges du sujet de l'Heliodore (1) sur lesquels Raphaël a peint son tableau (*Catalogue Crozat*, n° 114).

— La Sᵉ Vierge épousant S. Joseph. Cette pièce, dont Raphaël est l'inventeur, est fort mal exécutée. Elle est d'un ancien graveur (2) et n'est considérable que parce qu'elle conserve l'idée d'un beau dessein qui n'a été gravé que cette seule fois. — Il se pourroit que ce fût le tableau de Raphaël qui, au rapport de Vasari, est dans l'église de S. François de Citta di Castello et que Barri, *Viaggio pittorezio*, place dans l'église de S. Dominique de la même ville. Le Vasari fait beaucoup valoir l'architecture du temple où le sujet se passe, et l'estampe l'indique aussy (3).

— Annonciation où l'ange monte un degré pour parler à la Vierge qui est à genoux devant un prie-Dieu. Cette pièce, dont Raphaël est l'inventeur, est attribuée à Marc-Antoine; l'on croit cependant qu'elle est plustost de l'un de ses disciples nommé J. Jacques Caralius — ou peut-être celui qui a

---

(1) Achetés cinquante-cinq livres un sou par Hecquet. A la vente de Mariette (n° 694), ils se trouvaient avec une autre tête et furent payés cent quatre-vingt-quinze livres par François ; ils sont maintenant au Louvre, mais ils ne sortent pas de la main même de Raphaël, ou, tout au moins, sont-ils repassés et recouverts.

(2) Voir Brulliot, nᵒˢ 1951 et 2718, et Bartsch, t. XV, p. 499, n° 1; le graveur est Julio Sanuti Vénitien.

(3) Maintenant au musée Brera. (Voyez le *Vasari de Florence*, VIII, p. 4, note 2, et VI, p. 43, note 3, et *De Paris à Venise*, par M. Charles Blanc, 1857, p. 45-47). C'est le tableau gravé par Longhi, dont le burin un peu faible et mou s'est trouvé ce jour-là avoir la douceur convenable pour cette œuvre délicate. Le Pérugin, que Raphaël a presque copié, se trouve au musée de Caen, et l'un de nous en a parlé en détail (*Observations sur le musée de Caen*, Argentan, 1851, in-4°, p. 13-14.)

gravé la Pentecoste, et encore plustost la Roxane; — mais elle n'en est pas pour cela moins estimable, car elle est aussy bien exécutée qu'elle est rare. — M. Crozat en avoit le dessein qu'il croyoit être original de Raphael, mais qui n'est certainement que de son école.

— La Se Vierge considérant l'enfant Jésus qui vient de naître et qui est adoré par les bergers. Cette pièce où l'on voit Dieu le père qui descend du ciel au milieu d'un chœur d'anges, est de l'invention de Raphaël et gravée suivant toutes les apparences par Marc de Ravenne. — L'invention n'est pas, dit-on, de Raphaël, mais de Balthazar de Sienne, l'un de ses disciples. M. Vleughes et M. Zannetti m'ont asseuré d'en avoir veu le dessein original dans le beau cabinet de Bonfigliuoli de Galiera à Bologne. Il n'est pas non plus certain que le graveur soit Marc de Ravenne; il y a bien des raisons pour en douter. — Je crois plus tost que c'est un graveur bolognois. — Je ne sais pas comment est fait ce dessein qui étoit chez les Bonfigliuoli, mais je doute qu'il soit plus beau que celui qu'avoit M. Jabach, — et que j'ai eu à la vente de M. Crozat. M. Jabach étoit très persuadé qu'il étoit de Raphaël. J'en doute pourtant. [Je crois plustost qu'il est du Fattor pour l'exécution et de Raphaël par rapport à l'invention. On lit, dans la vie du Francia écrite par le Malvasia, une lettre de Raphaël, où ce grand peintre fait mention d'un dessein de l'adoration des bergers, *d'un presepe,* qu'il envoyoit en présent au peintre Bolognois, et je gagerois que c'est le même dessein dont il est question ici. Il étoit demeuré à Bologne; aussi est-ce là qu'il a été gravé, et de tout cela je conclus que c'est à tort que M. Zanetti prétend que l'invention de l'estampe est de Balthazar de Sienne.

— Les pasteurs adorans Jésus Christ nouvellement né; gravé au burin par Corneille Bloemaert. C'est une des plus belles compositions de Raphaël et l'une des plus parfaites

estampes de Bloemaert. — Ce tableau n'est point de Rafael; il est à Paris où on le dit du Parmesan; en effect il en a plus de la manière que de celle de Rafael. Il me paroist en avoir encore davantage de celle d'André Schiavon, imitateur du Parmesan; quoyqu'il en soit, ce tableau appartenoit à un nommé Franceschini (1). Il cherchoit apparemment à s'en deffaire avantageusement. Pour le faire mieux connoistre et lui donner plus de réputation, il en fit graver deux planches, l'une par Bloemaert qu'il dédia à l'empereur; l'autre, qui peut avoir été faite la première, le fut à l'eau forte par Pierre del Po et dédiée au Grand Duc; elle est tournée du même sens et précisément de la même grandeur que celle de Bloemaert; il y a apparence que l'une et l'autre ont été gravées sur le même dessein. — Ce tableau est en Angleterre; milord Guise l'a fait acheter à Paris.

—Le massacre des Innocens. Cette belle et fameuse estampe, dont Raphaël a donné le dessein, a été gravée deux fois par Marc Antoine et la seconde luy a été funeste. L'on prétend — cette circonstance rapportée par Malvasia n est pas un article de foi, aussi ne donne-t-il pas le fait pour certain, —qu'ayant gravé la première pour un particulier avec engagement de ne la faire jamais ny pour luy ny pour d'autres, la réputation qu'il se fit par cet ouvrage et l'attrait du guain l'engagèrent à recommencer une seconde planche, et Malvasia, qui rapporte cette circonstance, adjoute que, pour s'en venger, on le fit assassiner. Quoy qu'il en soit, la première planche est beaucoup plus rare que l'autre et le prix passe bien le double; on la connoist à un arbre qui s'élève en pointe au dessus des autres du côté droit, et c'est ce qui lui a fait donner

(1) Sans doute le Balthazar Franceschini, sur lequel on a vu un article dans cet *Abecedario*) III, I, 464.

parmy les curieux le nom des innocens au chicot, et nommer en Italie le massacre des innocents au chicot *la stragge colla felce*. Quoyque l'une et l'autre de ces deux estampes soient parfaitement belles, on trouve cependant dans la première quelque chose de plus ferme pour le dessein et pour les expressions, comme il y a aussi quelque chose de plus gracieux dans la seconde. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer ici, ni la manière sçavante dont le nud y est dessiné, ni le beau choix des attitudes, surtout de cette femme, veue de front, qui pose si bien sur une seule jambe, et de cette autre qui est à genoux et qui s'avance pour empêcher le coup que l'on veut porter à son enfant. L'on ne s'étend point non plus sur la vérité des caractères et des différentes expressions qui, toutes effrayantes qu'elles sont, n'ont pourtant rien qui ne soit gracieux. Toutes ces beautés parlent d'elles-mêmes, et il n'y a personne qui n'en soit touché. — Nous avons une épreuve de la planche au chicot sans lettres, et j'en ay veu encore quelques épreuves aussi sans lettres (B. n° 18). — Dans le beau recueil de desseins de M. Crozat, il s'en trouve un de Raphaël, d'une grande beauté. Ce sont des études pour la figure du soldat qui tient une épée et pour celle de la femme qui est à coté de luy et qui cherche à garantir par sa fuitte l'enfant qu'elle porte entre ses bras et que le soldat saisit pour le tuer. Ces études sont à la sanguine, et il y a sur la même feuille plusieurs parties séparées, qui sont autant d'études pour les mesmes figures, qui font connoistre combien Raphaël étoit jaloux de ne rien laisser sortir de ses mains qui ne fût extrêmement chatié. Une preuve c'est d'avoir fait tant d'études pour un dessein qui ne devoit paroistre qu'en estampe; car jamais il n'a été peint, non plus que tout ce que Marc Antoine a gravé d'après Raphaël, du moins de son vivant. Ce n'est pas au reste pour cette seule pièce du massacre des Innocens que Raphaël s'est consommé en études.

Il est à préjuger qu'il en a fait d'analogues dans tout ce qu'il a fait graver. L'étude pour la figure d'Adam que Marc Antoine a gravé, et qui est aussi chez M. Crozat, en est une preuve. Pour en revenir au beau dessein d'études pour le massacre des Innocents, on peut, je crois, fixer à peu près le temps qu'il a pu estre fait par un autre dessein qui se trouve au verso et qui est aussy de Raphaël. C'est une première pensée à la plume pour cette figure de femme qui considere le mouvement des astres et de la terre, par où il a voulu représenter l'Etude de la Philosophie dans le plafond de la chambre de la signature au Vatican, où est peinte l'Ecole d'Athènes. Or toute cette chambre a été achevée de peindre en 1511, et il est assez naturel de croire que c'est à peu près dans ce temps là que Raphaël a fait les études, qui sont sur la mesme feuille de papier, pour l'estampe du massacre des innocens. C'est le temps de sa plus grande force; on ne peut seulement qu'estre estonné qu'occupé à un travail aussi immense, et auquel il falloit travailler avec une ardeur incroyable pour l'achever en aussi peu de temps qu'il l'a fait, il ait pu encore se ménager des moments pour produire des desseins aussi vastes, et aussi étudiés que celui-cy du massacre des innocens. Il ne falloit pas un homme moins amy du travail, moins facile, ni moins pourveu des dons de la nature que Raphaël, pour faire face à tant de choses en même temps. Car enfin on ne peut pas dire qu'il fut aidé pour lors par des disciples habiles; on sçait, et les ouvrages le disent assez, que tout ce qui est peint dans la chambre de la signature est entièrement de lui. Mais, ce qui fait mieux voir son beau génie plein de grâces, et qui ne s'écarte jamais du vray, dans ces études, les têtes du soldat et de la femme ne sont formées que par quatre coups, et seulement pour tenir leurs places, car ce n'est pas ce qu'il paroist avoir affecté d'étudier plus sérieusement, et déjà les passions s'y manifestent; la crainte sur le visage

de la femme, la fureur sur celui du meurtrier y sont peintes avec des caractères si sensibles qu'il n'y a personne qui n'en soit touché. Ceux mesmes qui, pour n'estre pas assez initiés dans la peinture, ne sont pas en estat de debrouiller dans les desseins des autres maistres ce qui en fait le mérite, les rend estimables et précieux, et qui par conséquent n'y trouvent rien qui les y satisfasse, ne peuvent s'empêcher d'admirer dans celui-cy ces traits caractéristiques, marques des passions; elles y sont d'autant plus vives qu'elles paroissent moins recherchées; on sent que Raphaël les avoit dans l'esprit avant que d'opérer et que, la main obéissant merveilleusement à sa pensée et avec une célérité merveilleuse, elles sont parties avec véhémence de son imagination et se sont fixées sur le papier avec une vérité et une force dont ne sont point susceptibles les ouvrages qui sont faits avec peinne, où l'on aperçoit que l'auteur a sué, et qui ne doivent être regardés par cette raison que comme des ouvrages méchaniques.

— Le massacre des Innocents, gravé au burin à Rome en 1641 par Seb. Vouillemont d'après une des tapisseries du palais Vatican, exécutée sur les desseins ou cartons de Raphaël. Cette composition est une des plus belles de ce célèbre peintre et où les expressions sont le mieux marquées. Mais il n'est pas excusable d'avoir placé dans le fond de son tableau un temple orné des statues des faux dieux: la scène se passoit dans un pays où il n'y avoit d'autre temple que celui de Dieu (1).

(1) Ce serait, en tout cas, une erreur bien insignifiante, mais il ne serait pas difficile de donner raison à Raphaël. Jérusalem n'était plus libre; il y avait des magistrats romains, et ils n'y étaient certainement pas sans y avoir fait, pour leur culte, élever des monuments dans le goût d'architecture de la métropole. Il est sûr que Raphaël n'a pas pensé à cela; mais, attaqué sur ce point, on trouve facilement de quoi le défendre.

— La fuitte en Egypte, où l'on remarque S[t] Joseph qui mène par la bride l'asne sur lequel est assise la S[te] Vierge ayant entre ses bras Jésus, à qui deux anges présentent des dattes qu'ils cueillent à des palmiers. L'abbé de Marolles asseure dans son catalogue d'estampes qu'il avoit le dessein original de cette pièce, mais c'est une fort mauvaise copie, et qui donne une bien mauvaise idée de son goût. L'estampe a été exécutée par un ancien graveur anonyme de peu de mérite. On y reconnoit pourtant la manière de Raphaël.

—La S[e] Vierge regardant l'Enfant Jésus qui est couché sur ses genoux; en demy corps; gravé au burin par J. Boulanger avec beaucoup de propreté. — Le tableau est présentement chez M. le duc d'Orléans (1).

— La S[e] Vierge ayant sur ses genoux Jesus qui tient une rose; en demy corps; gravé à l'eau forte par Jean Morin, d'après un tableau de Raphaël — qui est présentement dans le cabinet de M. le duc d'Orléans.

— La S[e] Vierge en demie figure alaittant l'Enfant Jésus qui est assis sur ses genoux et qui quitte le tetton pour regarder en devant. Derrière, à la gauche de la S[e] Vierge, est S[t] Joseph. Cette pièce, qui est incontestablement du dessein de Raphaël, est asseurement gravée par Marc Antoine. Outre qu'on y voit sa marque sur ce qui sert de siège à la S[e] Vierge, l'on y reconnoist aisément sa manière. Elle est gravée avec soin et d'une manière assez fine dans le goût des premières pièces qu'il grava en arrivant à Rome. Il y a une autre estampe de ce dessein de Raphaël gravée au burin par Augustin Carrache dans sa jeunesse, mais si différente pour le sens des tailles de la planche de Marc Antoine que je ne peux croire que c'en

(1) Buchanan parle, avec d'autres, de toutes ces vierges de la galerie d'Orléans; mais, comme il ne les décrit pas, il serait imprudent de vouloir les identifier.

soit une copie. Ce dessein a encore été gravé, je crois par Marc de Ravenne, mais à cette dernière planche il n'y a point de S. Joseph, et il y a d'autres différences moins considérables ; l'Enfant Jésus est par exemple coeffé fort différemment ; à celle de Marc Antoine et à cette dernière la Vierge est tournée du même coté, preuve que ce ne sont pas des copies l'une de l'autre, et d'ailleurs les sens des hacheures sont fort différents. Quoy qu'il en soit, celle de Marc Antoine me semble la plus parfaite ; l'autre est cependant bien exécutée, et il y a des curieux qui la donnent aussy à Marc Antoine.

— La S[e] Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus à qui S[t] Joseph présente des fleurs. Dans une forme ronde ; gravé au burin en 1656 par Gilles Rousselet. — Le tableau est présentement chez M. le duc d'Orléans.

— La S[e] Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jésus à qui S[t] Jean présente un écriteau, en demies figures dans une forme ronde ; gravé à l'eau forte par Elisabeth Sirani d'après le tableau de Raphaël d'Urbin qui est dans la galerie du duc de Modène. — J'ay veu cette pièce chez un curieux de Bologne.

— La S[e] Vierge assise dans un paysage regardant avec respect l'Enfant Jésus debout, qui est appuyé sur ses genoux, et qui est adoré par S. Jean. Gravé au burin par Gilles Rousselet. Ce tableau est encore un de ceux du cabinet du roy de France. — On l'appelle la Jardinière (1). — Buste de la S[e] Vierge tiré du sujet précédent ; au burin, par Lallouette, dans un ovale ; Malbouré exc.

— La S[e] Vierge à genoux découvrant l'Enfant Jésus endormy et le faisant adorer à S. Jean-Baptiste. Cette belle

---

(1) Et maintenant la belle Jardinière ; n° 75 du livret de l'Ecole italienne, éd. de 1853.

pièce est gravée au burin par Fr. Poilly. — Le tableau original est en France, chez M. le marquis de la Vrillière.—C'est un précieux morceau. — Et à présent chez M. le prince de Carignan. — Aujourd'hui chez le roi (1).

— La Se Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jésus et ayant derrière elle sainte Elisabeth; en demy corps; gravé à l'eau-forte par quelque peintre dont le nom n'est pas connu. —Je doutte fort que ce soit d'après Raphaël. — Je ne trouve point, ce me semble ici, la belle Vierge dont le tableau est chez le Grand-Ducet qui a été gravé par Gilles Sadeler.—Le mesme tableau, gravé au burin et dans une plus grande forme, par Théodore Matham. C'est un des tableaux dont la République de Hollande fit autrefois présent à Charles second roy d'Angleterre.

— La Se Vierge ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus, à qui S. Jean, qui est entre les bras de Se Elisabeth, présente un oyseau; gravé au burin par Gilles Rousselet; cette pièce imite assez bien la manière de Raphaël. — Ce tableau avoit été peint pour Lorenzo Nasi. Vasari en parle (2).—La mesme de pareille grandeur, sans nom de graveur, mais gravée au burin par Alix; elle n'est pas si bien gravée que la précédente, mais elle est généralement plus gracieuse.—Elle a été gravée d'après un petit tableau peint par Henry Bommar, beau-frère de Montagne; il l'avoit peint sur un dessein de M. Champagne, copié d'après le dessin original de Rafael, qui estoit chez M. Jabach (M. Vleughles).

— La Vierge assise dans un paysage, regardant les caresses que l'Enfant Jésus fait à S. Jean-Baptiste, qui est entre les bras de Se Elisabeth. C'est une des plus belles pièces de

(1) C'est la Vierge au voile, n° 376, du même livret.
(2) La Vierge au chardonneret; à la Tribune de Florence; Vasari, éd. Lemonnier, t. VIII, 1852, p. 6-7.

Fr. Poilly; elle se soutient également et par la beauté de la graveure et par la perfection du dessein. — Le tableau est chez le roy. — Des gens en contestent l'originalité (1).

— La Se Vierge couchée par terre auprès de Se Elisabeth et ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus qui bénit S. Jean-Baptiste. Les curieux ont donné à cette pièce le nom de la Vierge au palmier, parce qu'effectivement il se trouve dans le fonds un arbre de cette espèce. C'est une des plus parfaites que Marc-Antoine ait gravé d'après Raphaël, tant du côté du dessein que de celuy de l'exécution de la graveure. (B. n° 62.) — Il y a une copie de cette estampe que plusieurs curieux regardent comme une seconde planche gravée par Marc-Antoine. (B. n° 63.) — Le tableau original de Raphaël est à Rome, dans l'église d'Ara-Celi, au derrière du maître autel, dans le chœur des religieux, — mais différent de l'estampe, surtout pour le fond; aussi il est indubitable que l'es ampe a été gravée sur un dessein, et non pas sur le tableau. — Si dice essere di Rafaello.

— La Vierge assise près de Se Elisabeth et ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus qui bénit S. Jean-Baptiste. Gravé au burin par Guill. Valet, d'après le dessein de Charles Cesio, fait sur le tableau original de Raphael, qui est à Rome dans le palais Farnèse, — et à présent à Parme, — d'où le roi des Deux-Siciles, don Carlos, l'a transporté à Naples avec tous les autres tableaux du même cabinet.—Le même tableau, gravé

(1) N° 378 du livret de l'Ecole italienne. Félibien dit que ce tableau était couvert d'un volet de bois peint et orné d'une manière aussi agréable que savante. Ce volet qu'on croit perdu ne serait-il pas cette figure de l'Abondance dans une niche avec au bas les mots: Raphael Urbinas, qui seraient comme l'indication du nom de l'auteur du tableau qui aurait été au-dessous. Les dimensions des deux panneaux se prêtent à cette supposition; la Sainte-Famille de hauteur 0,38 sur 0,32 de largeur, et l'Abondance, 0,38 sur 0,31.

une seconde fois, aussy au burin, par N. Pitau, — sur un dessein de Mr Montagne.

— La Se Vierge ayant près d'elle S. Jean-Baptiste, qui montre l'Enfant Jésus qu'elle tient entre ses bras et qu'elle présente à Se Elisabeth. Gravé au burin à Rome, en 1611, par Fr. Villamène. Cette pièce est bien gravée, mais elle n'est guerres dans le goût de Raphaël. — Ce n'est que la seconde planche. — Le tableau est chez le Grand-Duc.

— La Se Vierge assise au pied d'un arbre près de S. Joseph. Elle tient sur ses genoux Jésus, à qui S. Jean présente un écriteau sur lequel sont écrites ces paroles : *Ecce agnus Dei*. Gravé au burin par un graveur assez ancien dont on ignore le nom. — Vasari fait mention de ce tableau qui avoit été peint pour Dominique Canigiani (1). — Bonasone a gravé cette pièce, mais avec quelque différence.

— La Se Vierge debout, ayant devant elle l'Enfant Jésus adoré par S. Jean-Baptiste, qu'elle fait aprocher, et plus loin est S. Joseph appuyé sur un mur à hauteur d'appuy. Gravé à l'eau forte en 1632. J.B. de Rubeis excud. in platea Agonis. Est assez mal exécutée. — Le même sujet, traité à peu près de la même manière, gravé à l'eau-forte par J. Pesne. C'est une des estampes où il a pris le plus de soin; elle est bien dessinée et gracieuse. — Le tableau est dans le cabinet de la reyne de Suède, à Rome, — et présentement chez M. le Duc d'Orléans.

— La Se Vierge assise et tenant entre ses bras l'Enfant Jésus près de Se Anne et de Se Elisabeth; l'une de ces saintes est debout, les bras étendus, et l'autre est appuyée sur un berceau. Cette pièce est une copie fort ancienne de l'estampe

(1) Cf. Le Vasari de Florence, t. VIII, p. 10-11 et la note des éditeurs.

originale de Marc-Antoine (1). L'on y voit au bas la marque du graveur, qu'on conjecture estre celle de Dominique Campagnola, Vénitien, dont l'on voit plusieurs estampes. — D. C.I. (*en monog.*) (2) que j'explique : Dom. Campagnola incidit; elle a de sa manière. — Elle est peut-être, comme je crois l'avoir ouÿ dire, de M. de Chantelou ou de Jacques de Cocquelimont, en cas qu'il ait gravé.

— Sᵉ Elisabeth tenant S. Jean-Baptiste, qui s'entretient avec l'Enfant Jésus, que tient la Sᵉ Vierge; derrière ces deux groupes est S. Joseph, debout, appuyé sur un bâton. Gravé au burin par René Boyvin. Comme ce graveur a presque toujours été occupé à graver d'après Maistre Roux, il n'est pas surprenant que cette pièce ait quelque chose de la manière de ce peintre florentin.

— La Sᵉ Famille, où Jésus-Christ sort de son berceau pour aller embrasser sa sainte mère, qui est assise près de S. Joseph et de Sᵉ Elisabeth, entre les bras de laquelle est S. Jean-Baptiste. Cette pièce — au burin — est gravée anciennement par un artiste dont on ignore le nom ; elle n'est pas des mieux exécutées, mais, comme elle est d'après un dessein de Raphaël, différent en quelques parties du tableau qu'il a peint, elle ne laisse pas d'estre assez considérable. — Autre estampe du même sujet, gravée au burin par Gérard Edelinck (3), d'après le tableau original de Raphaël, qui est dans le cabinet du roy de France (4). C'est une des plus belles estampes qui ayent été gravées d'après ce célèbre peintre. — La copie que Frey a faite de cette belle estampe d'Edelinck est merveilleusement bien exécutée; c'est peut-

(1) Bartsch, n° 53.
(2) Brulliot, n° 1182.
(3) Cf. Cet Abecedario, t. II, p. 213.
(4) N° 377 du livret de l'Ecole italienne.

être la plus belle copie qui ait été faite ; elle est de même grandeur et du même côté que l'original. Il y a aussy au bas la même inscription.

— Vierge assise dans une espèce de throne au milieu de S. Jerosme et de l'ange Raphaël qui présente le jeune Tobie à l'enfant Jésus. Cette pièce, également belle et rare, a été gravée par Marc-Antoine d'après Raphaël ; du moins on la luy attribue communément. Cependant l'on y trouve davantage de la manière de Silvestre de Raveone (1) qui peut l'avoir faite sous la conduite de son maître et qui l'a travaillée avec d'autant plus de soin que le dessein de Raphaël estoit des plus excellens. La manière de Marc-Antoine s'y fait si peu reconnoistre dans la conduitte des hacheures, dans la manière de prononcer les plis des drapperies et dans la touche des testes, des mains et des autres parties, qu'on oseroit presque asseurer qu'elle n'est point de luy, sans craindre qu'elle diminuât rien de l'estime que l'on doit avoir pour une si belle pièce, qui tire, ce me semble, son principal lustre du côté de l'inventeur. (B. nº 54) — On en trouve des épreuves retouchées ; il est facile de s'en apercevoir, à cause des touches de burin qui sont dans la tête de la Vierge et de S. Jérôme dans ces dernières épreuves. Ces touches ne sont pas cependant d'un ignorant. — C'est le beau tableau de Raphaël, qui estoit à Naples, dans l'église de S. Dominique, d'où il a été transféré en Espagne (2). L'on prétend que le S. Jerosme représente le portrait du cardinal Bembo, et l'ange, qui conduit Tobie, celui de Pic de la Mirandole. Voyez *Guida de' forestieri per Napoli*, p. 147.

---

(1) Voyez plus loin l'article Marc de Ravenne.
(2) La Vierge au poisson. Maintenant à l'Escurial. Cf. Le Vasari de Florence, p. 29-30.

— S. Jean-Baptiste et S. Jerosme accompagnés de S. François et d'un prélat à genoux — Sigismond Conti, secrétaire de Jules second — invoquant la Sᵉ Vierge qui est assise dans le ciel, et qui y tient l'Enfant Jésus entre ses bras. Gravé à l'eau forte par Vincent Victoria, chanoine de Xativa, en Espagne (1), d'après un excellent tableau de Raphaël, qui est à Foligno, — chez les religieuses dites le Contesse. — Cette estampe — Domin. Rossi exc. — est si mal exécutée qu'elle fait regretter qu'un si beau morceau n'ait jamais été gravé que cette seule fois.—La Vierge a été gravée séparément par Marc-Antoine.

— Vierge assise sur des nuées et ayant près d'elle l'Enfant Jésus, à qui elle aide à se soutenir. Le beau contraste de cette attitude de Vierge, la grâce de son visage, l'excellent choix de draperies, tout contribue à rendre cette estampe fort estimable. Elle est de Marc-Antoine, d'après Raphaël, et très-rare à trouver de cette impression qui est tendre. (B. nᵒ 47.) — M. Hickman, seigneur anglois, qui a une belle collection d'estampes de M. Ant., m'a assuré, en 1732, qu'il y avoit deux planches originales de cette Vierge, celle qui est icy et une autre où il n'y a seulement que la Vierge sans aucuns anges. Je voudrois les voir pour juger de la vérité de cette singularité; car peut-être que cette seconde planche n'est qu'une copie.—Il y en a une copie dans le sens contraire de l'originale, qui est d'Aug. Venitien, et gravée d'un burin plus ferme qu'à son ordinaire; on en voit des épreuves sans nom ni marque, et d'autres, presque aussi fraiches, avec, d'un côté RAPH. VRBI., et de l'autre, la marque AV (*en monog*).

— Vierge assise sur des nuées et ayant entre ses bras l'Enfant Jésus, qui soulève le voile qui lui couvre la teste. Cette

(1) Cf. tome II, p. 47.

estampe est une des plus parfaites que Marc-Antoine ait gravé d'après Raphaël, et l'on y voit au bas sa marque ordinaire. Celle qui est vis à vis est aussy certainement de luy et paroist avoir été faite depuis. Il y a même plusieurs différences, surtout dans les bras de la mère et de l'enfant, et à cette dernière, qui est beaucoup plus rare, Marc-Antoine a omis les rayons de gloire qui servoient de fonds à la première; à cette première, la Vierge a les cheveux épars, ce qui n'est pas à la deuxième. Jusques à présent, peu de gens avoient remarqué qu'il y eut deux planches originales de ce même sujet. (B. n° 52.)—C'est la seconde qui a été retouchée par Augustin Carrache, qui y a adjousté deux testes de chérubins de son invention. Voyez son œuvre. — J'y ai observé que ce n'est pas, comme je le croyois, la planche originale de Marc-Antoine sur laquelle Carrache a gravé les deux têtes de chérubins. — Voyez, dans la vie que j'ai écrit des Carraches (1), ce que j'ai observé par rapport à la copie de cette Vierge, qu'on dit àvoir été faite par Augustin Carrache et dans le fond de laquelle il a ajouté deux têtes de chérubins.—Vasari parle du tableau dans la vie de Rafaël et le place sur le maître autel de l'église d'Ara-Celi, à Rome. Dans la vie de Marc-Antoine, il dit que le graveur avoit gravé la Vierge de Rafaël à l'Ara-Celi; il veut sans doute parler de cette piècecy. — Voyez ci-dessous pour savoir ce qu'on doit penser de la Vierge peinte par Raphaël à l'Ara-Celi. — Cette Vierge se trouve peinte par Raphaël dans le tableau qui est dans l'église des Contistes à Foligno. — Le tableau qui est à Foligno avoit été peint pour un secrétaire du pape, nommé Sigismond Conti; une de ses niepces s'étant fait religieuse dans le monas-

(1) Cette vie des Carrache ne se retrouve pas dans les manuscrits du cabinet des Estampes.

tère des Contistes, l'y fit transporter en 1565, et peut-être la tira-t-elle de l'église d'Ara-Celi, où son oncle l'avoit mis en dépôt. — Questa tavola la fece dipingere missere Gigismondo Conti, secretario primo di Giulio Secondo, et è dipinta per mano di Raphaelle da Urbino; e sora Anna Conti, nepote del ditto messere Gigismondo, l'a facta portare da Roma et facta mettere a questo altare nel 1565 a di 23 di maggio. M. de Heincken, dans le catalogue des pièces gravées d'après Raphaël qu'il a donné, t. 2 de ses Mémoires sur les arts qui ont rapport au desseins, p. 447, rapporte cette inscription après avoir fait mention de l'estampe, gravée par le chanoine Vittoria, du tableau de Raphaël qui est à Foligno, et il remarque que ladite inscription se lisoit autrefois écrite en lettres d'or dans la table que tient un enfant au milieu de la composition, mais que présentement elle ne s'y voit plus (1).

— La Magdelaine répandant un parfum sur les pieds de Jésus-Christ, chez Simon le Pharisien. L'on voit peu de pièces gravées par Marc-Antoine avec autant de fermeté, et il n'y en a guère où les testes soient plus belles. Il a fait celle-cy d'après un dessein de Raphaël et y a mis au bas sa marque. (B. n. 23.) — Il y en a une copie de même grandeur et tournée du même côté qui porte la date 1530 et la marque IF (*dans une tablette*); elle est fort mal gravée. — Ce dessein a été peint à fresque par Jules Romain, conjointement avec le Fattore, dans les compartimens de la voûte d'une chapelle qui est dans la Trinité-du-Mont, à Rome. Celuy-cy, l'un des quatre principaux sujets, se trouve placé précisément au-dessus du vitrail qui est au-dessus de l'autel. Vasari a fait mention de ces peintures dans la vie de Perin del Vaga; il les donne à Jules Romain et au Fattore, sans faire mention que le dessein

(7) Cf. Le Vasari de Florence, p. 23-4.

en soit de Raphaël(1); au contraire, dans la vie de Marc-Antoine (2), il parle de quatre sujets de la Magdelaine, que Jules Romain fit exécuter par ce graveur après la mort de Raphaël, d'après les tableaux qu'il avoit peint à la Trinité du Mont. Celuy-cy en est un; la Magdelaine qui va au temple, et qui a été aussy gravée par Marc-Antoine, en est un autre. Mais les deux autres, qui sont de plus petite forme et qui représentent la Magdelaine dans le désert et la même sainte enlevée au ciel, n'ont jamais été gravées par Marc-Antoine, quoy qu'en dise Vasari. Au reste, quoyque cette composition soit beaucoup plus dans la manière de Raphaël que dans celle de Jules Romain, on ne laisse pas cependant d'y reconnoistre quelque chose de la manière de ce dernier, qui ne faisoit pour lors que de quitter celle de Raphaël qui venoit de mourir, et qui ne s'étoit pas encore abandonné à la manière libertine et fougueuse où l'emporta dans la suite son génie impétueux.

— Sᵉ Marthe conduisant au temple sa sœur Sᵉ Magdelaine pour y entendre les paroles de Jésus-Christ. Cette estampe de Marc-Antoine est une des plus considérables de son œuvre et de celles qu'il a gravé avec plus de liberté de burin. Il y a mis sa marque dans un des coins de la planche.—Peint par Jules Romain, en compagnie du Fattore, dans les compartimens de la voûte d'une chapelle de la Trinité du Mont, à Rome, qui apartenoit à une fameuse courtisane de Rome, et qui passa depuis à la famille Massimi, ainsi que l'aprend Vasari dans la vie de Perin del Vaga. Ce sujet, un des principaux de la voûte, se trouve au-dessus de l'arcade cintrée qui donne dans la nef, précisément à l'opposite de la Madelaine chez le Pharisien qui a été aussy gravée par Marc-Antoine.

---

(1) Ed. de Florence, t. X, p. 165.
(2) Ed. de Florence, t. IX, p. 277. Cf. plus loin, p. 293-4.

Remarquez que Vasari dit que ces deux estampes furent gravées depuis la mort de Raphaël. (B., n. 45.)

— Le miracle de la multiplication des cinq pains; gravé au burin par Jean-Baptiste de Cavaleriis; médiocrement bien. — Grande pièce de deux feuilles. Le paysage est gravé à l'eau forte. — J. B. de Cavaleriis Lagberinus incidebat. — Le dessein est à Venise, chez M. Zanetti.

— La transfiguration de Jésus-Christ sur le mont Thabor. C'est le dernier tableau que Raphaël ait peint, et un de ceux qui lui ont donné le plus de réputation. Il est à Rome, dans l'église de S. Pierre, au Montorio, au maistre autel. L'estampe qui en est icy est gravée au burin, en 1538, par un graveur inconnu. Elle n'a d'autre mérite que son ancienneté et sa conservation. (*Bartsch*, t. XV, p. 19.) — Le mesme tableau, gravé à l'eau forte et terminé au burin, à Rome, par Nic. Dorigny en 1705, sur son dessein d'après le tableau, et dédié par luy à Philippe, duc d'Orléans. C'est une des meilleures planches qu'il ait gravé.

— La transfiguration de J. C. sur le mont Thabor. Quoyque cette estampe soit gravée dans la manière de Marc-Antoine, elle n'est certainement pas de luy, et l'on doutte fort qu'elle soit ny de Marc ny de Silvestre de Ravenne, qui sont ses disciples et qui ont fort imité sa manière. L'on croit plus tôt que c'est Beatricius l'ancien qui en est le véritable graveur. Les plis des draperies sont dans le goût de Raphaël, mais les airs de teste et les parties ne sont pas exprimés ny articulés de mesme. Cette estampe, néantmoins, est estimable de la qualité de celle-cy, sans estre retouchée et si bien conservée. Elle paroist avoir été faitte sur quelque dessein de Raphaël, car tout y est bien différent du tableau.

— Un dessein en grand du fameux tableau de la Transfiguration de Raphaël, où toutes les figures sont sans drapperies et étudiées d'après le nud. M. de Piles, et depuis M. de Mon-

tarsis de qui vient ce dessein, qui est à la plume, en faisoient un grand cas. (*Catalogue Crozat, n° 129; acheté, 24 liv. un sou, par Hecquet.*)

— L'une des plus chères estampes et de la plus grande réputation est cette Cène de Notre Seigneur, que Marc-Antoine a gravée avec un soin infiny d'après Raphaël. Se peut-il rien de plus simple et de plus noble que cette composition, rien de mieux articulé que tous les pieds et les mains, et que peut-on désirer de plus varié et de plus expressif que tous les caractères de testes? L'on y voit au bas la marque de Marc-Antoine. (B., n. 26.) — Il y a une autre planche de ce mesme dessein de Raphaël et de la même grandeur que l'estampe de Marc-Antoine, mais qui n'en est pourtant point une copie, puisque les sens des tailles et les airs des testes sont différens, outre qu'elle est tournée du même sens. Cette planche me paroist gravée par Marc de Ravenne; on y trouve cette marque (*un R*) au-dessus de la teste de cet apôtre à tête chauve, qui est ou la première lettre du nom de Raphaël ou de Marc de Ravenne. Il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussy bien exécutée que celle de M. Ant, si sçavamment ny si bien dans la manière de Raphaël. (B., n. 27.) — Il semble que le tableau de Léonard, peint à Milan, à Sainte-Marie des Grâces, ait fourni à Raphaël l'idée de cette composition.

— Jésus-Christ portant sa croix, gravé en 1517, par Aug. Venitien, d'après Raphaël. Cette estampe est fort estimable; mais elle le seroit encore bien davantage, si elle estoit exécutée avec plus d'intelligence de la perspective aérienne, c'est-à-dire que la dégradation des lumières y fût observée et que ce qui est derrière et dans les lointains ne fût pas gravé avec autant de force que ce qui est sur le devant du tableau. L'on y trouve au bas la marque ordinaire d'Aug. Venitien, qui sont les premières lettres de son nom, — 1517 A. V. Cette datte 1517 a été changée depuis sur la planche en 1519; mais

c'est toujours la même planche. (B., n° 28.) — Le tableau estoit à Palerme, et présentement dans la chapelle du palais du Roy, à Madrid. Voyez le chanoine Vittoria dans son livre (1).

— Les disciples détachant le corps de Jésus-Christ de dessus la croix, où l'on voit au pied la Sᵉ Vierge évanouie. La composition de ce sujet n'est pas des plus heureuses de Raphaël, ce qui en vient en partie de la simétrie qui se trouve dans ces deux échelles; mais, à considérer les figures qui composent le groupe d'en bas et chacune des autres en particulier, l'on ne peut s'empêcher d'admirer et la science de Raphaël et l'adresse qu'a eue Marc-Antoine d'imiter si bien un tel dessein. C'est aussy une des principales estampes de son œuvre et très-rare à trouver si bien imprimée et si bien conservée. On y voit dans un coin, au bas de la planche, la marque ordinaire du graveur. — L'on doute fort que cette autre estampe, du même sujet, soit gravée par le même Marc-Antoine, quoy qu'elle soit pareillement fort belle et très-rare; mais on la croit d'Augustin Vénitien, qui, voyant le grand débit qui se faisoit des ouvrages de son maistre, en a copié plusieurs et mesme quelques-uns par deux fois. Ce qu'il y a de singulier à celle-cy, c'est que l'ombre n'est pas achevée à l'un des bras du Christ, d'où l'on peut juger de l'état dans lequel de premières épreuves venoient avant que les planches fussent usées. L'on n'y voit aucune marque, mais peut-être y en a-t-il eu une de mise lorsque la planche a été finie; c'est ce que l'on ne peut décider, n'en ayant veu d'autres épreu-

(1) Osservazioni sopra il libro della Felsina Pittrice per difesa di Raffaello da Urbino, dei Caracci e della lor scuola publicate e divise in settelettere da D. Vicenzo Vittorio patrizio Valenziano e canonico di Xativa. In Roma, 1703, in-8°, p. 27-9. Les lettres sont datées de Valence, 1679.

ves, et peu de gens ayant encor fait la remarque qu'il y eût deux estampes originales de ce sujet. —Je ne sçay pas si c'est que cette planche n'a jamais été rachevée; mais j'en ay encore veu une épreuve depuis, qui est parmy les estampes du roy; la planche estoit dans le mesme état qu'icy, c'est-à-dire que le bras n'étoit pas encore ombré. (B., n° 32).

— Jésus-Christ porté au tombeau par ses disciples, tableau de Raphaël, qu'il avoit peint pour Atalante Baglioni dans une église de Pérouse, et dont Vasari fait mention. Gravé en France, en 1637, sous la conduite de P. Scalberge. C'est une très-mauvaise estampe, très-mal exécutée, nullement dans la manière de Raphaël et dessinée pitoyablement; avec cela elle est singulière, parce qu'elle conserve la mémoire d'un tableau fameux qui n'a jamais été gravé autrement, et elle est assez rare (1). On lit au bas: Raphaël d'Urbin in. —avec privilége, 1637.—P. Scalberge delin. Je n'ay encore veu que deux épreuves, une chez M. Crozat, mal conditionnée, une autre en bon estat chez le roy.—Nous en avons une troisième.—J'ai une estampe du même tableau, gravée assez mal, à Rome, au burin, par Jean Collin.—Il est remarquable que l'idée générale de cette composition a été prise par Raphaël sur une estampe du même sujet, qui avoit été inventée et gravée par André Mantègne. Je ne suis pas le premier qui ait fait cette observation, bien glorieuse pour André Mantègne.

— La Sᵉ Vierge debout et affligée près de Jésus-Christ, dont le corps mort est étendu sur un linceul à l'entrée du sépulcre. Les deux estampes que Marc-Antoine a gravées de ce mesme sujet sont toutes deux d'une grande réputation; mais la première, qui est de beaucoup plus rare, est celle qui est la

(1) Le peintre, graveur français de M. Robert-Dumesnil n° 7, de l'œuvre de Scalberge; tome III, p. 5.

plus estimée; elle est différente de l'autre en ce qu'elle est gravée d'une manière plus tastée et plus terminée; que le lointain n'est pas le même, et que la S^e Vierge y est représentée avec un visage plus jeune et un bras nud, ce que Marc-Antoine a corrigé depuis avec beaucoup de jugement. Que si l'on veut faire le parallèle de ces deux estampes, la figure du Christ paroitra dessinée avec plus de sagesse dans celle qui a été gravée la première, et celle de la Vierge l'emportera, au contraire, dans la seconde pour la beauté des mains et pour l'expression du visage. Marc-Antoine a mis sa marque à cette dernière, dont l'épreuve est très-parfaite. — Le morceau de paysage, qui couronne le rocher dans lequel est taillé le sépulcre, est pris d'une petite estampe des premières manières de Lucas, qui représente une S^e Magdelaine assise. Marc-Antoine l'a imité avec soin et si scrupuleusement que sa copie revient du même côté que l'original. J'ay remarqué qu'il avoit toujours observé, à l'égard des desseins qu'il gravoit, cette précision à laquelle nos graveurs ne sont pas assez attentifs. Il ne le pouvoit faire qu'en les gravant dans le miroir; mais de pousser cette exactitude jusqu'aux choses qui paroissent les plus indifférentes, telles que du paysage, qui est susceptible de toute sorte d'aspects, c'est ce qui sans doute paroitra bien singulier. Remarquez bien qu'il en a fait autant pour les paysages de la Lucrèce et des Grimpeurs. De là ne pourroit-on pas conjecturer qu'il faisoit lui-même les desseins de ce qu'il gravoit ou d'après les desseins arrêtés, ou d'après les esquisses que Raphaël lui fournissoit, qu'il étudioit dans ces desseins le travail qu'il devoit mettre sur sa planche, qu'il adjoutoit enfin sur ces desseins les fonds de paysages et les terrasses, et ce qui pouvoit y manquer pour le complément des compositions, et qu'ensuite, gravant son dessein au miroir, les figures et le paysage revenoient du même côté. (B., n°s 34 et 35.)

— Le corps mort de Jésus-Christ étendu sur les genoux de la Sᵉ Vierge et des saintes femmes, près desquelles est S. Jean accompagné de deux des disciples. Cette estampe, qui est d'une grande perfection, est une des plus belles et des plus rares que Marc-Antoine ait gravé d'après Raphaël. L'on y voit sa marque sur la terrasse. (B., nº 37.) — Une autre estampe de ce même sujet, gravée en 1516 par Aug. Vénitien; l'on ne croit pas qu'il l'ait faite d'après l'estampe de Marc-Antoine, car les sens des hacheures sont entièrement différents; le dessein y est bien mauvais, surtout dans les testes. — Autre gravée par le même Augustin Vénitien, qui s'y est désigné par sa marque ordinaire; elle est beaucoup mieux exécutée que la précédente, et l'on ne doute nullement que ce ne soit une copie de celle de Marc-Antoine. (B., nº 39.) — J'ay remarqué que les estampes où Augustin Vénitien a mis une marque avec un *A* gothique sont toutes antérieures à celles qui sont marquées avec les lettres A. V. dans une tablette; et, si l'on y prend garde, elle ne sont pas si bien exécutées. — Il y a trois estampes de ce Christ descendu de la croix d'après Raphaël, et voicy ce que j'en pense; qu'Augustin, Vénitien n'étant pas encore chez Marc-Antoine et arrivant peut-être de Venise à Rome, aura gravé, en 1516, ce beau dessein de Raphaël, dans la même année que le Christ mort d'André del Sarto. L'on sçait le peu de satisfaction qu'en eut ce fameux peintre, et son mécontement étoit bien fondé. Raphaël ne dut pas être plus content de la façon dont son dessein avoit été exécuté par Aug, Vénitien, et voilà ce qui me feroit croire qu'il l'auroit fait recommencer par Marc-Antoine, son graveur. Ce qui est de certain, c'est que cette première planche d'Aug. Vénitien, faite en 1516, n'est point une copie de celle de Marc-Antoine. Tant s'en faut. Les deux estampes sont différentes l'une de l'autre, et, ce qui est de singulier, le même Aug, Vénitien a fait une copie de l'es-

tampe de Marc-Antoine, qu'il a imité le plus exactement qu'il luy a été possible, sans doute pour se faire une meilleure manière en étudiant les ouvrages d'un maistre si habile, sous la conduite duquel il s'étoit mis. Ce n'est pas le seul exemple de copies qu'il a faites d'après Marc-Antoine, son maître. Avec tout cela, il est presque toujours demeuré dans la médiocrité, faute de talens naturels. Dès les premiers ouvrages de Marc-Antoine, on s'aperçoit des progrès qu'il doit faire dans la suite; ceux d'Aug. Vénitien indiquent un homme sans talent et sans génie. Avec cela ses estampes sont très-estimées et recherchées; on a raison; c'est que, toutes mal exécutées qu'elles sont, elles ne laissent pas de conserver le goût des maistres avec lesquels il vivoit, et sont beaucoup mieux que tout ce qui a été fait depuis, même par des maistres plus habiles et qui gravoient et dessinoient incomparablement mieux que lui. Peut-être aussi Aug. Vénitien aura-t-il gravé cette pièce étant encore en apprentissage chez Marc-Antoine, et celuy-cy, mécontent de voir ce beau dessein de Raphaël si mal exécuté, aura lui-même gravé la belle planche qui est icy, qui aura été ensuite copiée par Aug. Vénitien pour son étude. Mais cette conjecture me satisfait moins que l'autre. Vasari dit qu'Auguste Vénitien alla à Florence en 1516, pour graver la pièce susdite d'après André del Sarto; dans un autre endroit il dit qu'André del Sarto lui envoya son dessein à Rome pour le graver. Lequel croire? Je pense qu'il vaut mieux croire qu'Aug. Vénitien le grava à Rome: il est comme certain que, si André del Sarto avoit eu la veue sur l'ouvrage de ce graveur, il n'auroit pas souffert qu'il eût si fort altéré son dessein, chose qu'il ne pouvoit empêcher étant éloigné de luy. — Peut-être aussi Aug. Vénitien vint-il à Florence, et qu'il persuada pour lors à André del Sarto de lui laisser graver quelques-uns de ses desseins; que ce peintre, n'ayant pu refuser, fit le dessein du Christ soutenu par deux anges, et qu'Aug.

Vénitien, étant retourné à Rome, l'y grava avec le peu de satisfaction que l'on sçait d'André del Sarto. — J'ay une estampe de ce dessein gravé en bois par Ugo de Carpi, de la même grandeur et du même coté que celle de M. Ant. C'en est une copie exacte. La pièce est singulière; ce n'est pourtant pas une chose fort excellente. Ugo y a mis son nom; celui de Raphaël ne s'y trouve pas. — Il y en a une copie même grandeur que l'originale, mais tournée de l'autre coté, qui est assez proprement faite, mais sans goût, et où le graveur, sans s'attacher en aucune façon à suivre la manière de Marc-Antoine, s'est entièrement livré à la sienne, qui me paroit être celle d'un Flamand, de Philippe Galle plutôt que d'aucun autre. Il a obmis le limbe (1) autour de la tête du Christ, et cela peut servir de signe de reconnaissance.

— Jésus-Christ mis dans le tombeau. Gravé au burin, en 1628, avec beaucoup de soin par Lucas Vosterman, d'après un dessein de Raphaël, du cabinet du comte d'Arondel. — Je le crois gravé sous la conduite de Rubens.

— Les quatre évangélistes assis sur des nuées, en quatre pièces qui ont été gravées en 1518 par Aug. Vénitien, d'après Jules Romain. Il est fort rare d'en trouver des épreuves avant que les planches aient été retouchées : celles-cy sont de bonne qualité.— Augustin Vénitien les a gravées deux fois de même grandeur. Elles sont tournées de sens différents, dont les unes sont des copies des autres; les unes portent sa marque avec une datte; aux autres il y a seulement sa marque sans date. — Vasari dit, dans la vie de Marc-Antoine, que ce graveur grava d'après Jules Romain les quatre histoires de la Madeleine et les quatre évangélistes qui sont peints dans la cha-

(1) C'est à tort qu'on a souvent employé l'un pour l'autre le mot *limbe* et le mot *nimbe*. Nimbe est le seul qui convienne dans ce cas.

pelle Massimi à la Trinité du Mont ; mais Vasari s'est trompé en cet endroit. Des quatre sujets de l'histoire de la Madeleine, M. Antoine n'en a gravé que deux, et Jules Romain n'a jamais peint d'évangéliste dans cette voûte. Je l'ay fait examiner avec soin sur les lieux. Outre cela, M. Antoine n'a point gravé les évangélistes ; ils ne l'ont jamais été, que je sache, que par Aug. Vénitien, et je crois trouver dans ceux-ci plus de la manière de Perin del Vaga que de celle de Jules Romain. Il est à remarquer que ces pièces ont été gravées du vivant de Raphaël. (Cf. p. 284-6.)

— Jésus-Christ et les apostres, sçavoir S. Pierre, S. Paul, S. Jean, S. André, S. Philippe, S. Jacques le majeur, S. Barthelemy, S. Simon, S. Mathieu, S. Thomas, S. Thadée, S. Matthias, en treize pièces gravées par Silvestre de Ravenne, d'après les desseins de Raphaël. Ces sortes de pièces ont été si fort à l'usage des peintres qu'il est bien difficile d'en trouver des épreuves bien imprimées et bien conditionnées. Il y en a icy quelques unes que l'on pourroit desirer plus parfaittes, mais aussi celles qui sont de bonne impression peuvent être regardées comme des pièces fort singulières pour leur rareté. L'on remarquera que le S. Pierre, qui est un des premiers de cette suite, a été gravé deux fois, et qu'il s'en trouve icy deux épreuves différentes : l'une qui est de Silvestre de Ravenne, et que l'on reconnoist à sa marque qui est au bas, et l'autre qui est de Marc-Antoine. Cette derniere n'est pas entierement achevée de graver, mais ce qui y est de fait est d'un goût exquis. — A toutes les suittes que j'ay eu occasion de voir, même à celles que l'on attribue à Marc-Antoine, et que le Roy et M. Crozat ont assez belles, il n'y a que treize planches, et il devroit naturellement y en avoir quatorze pour que toute la suite des apostres fût entiere. Le S. Jacques Mineur ne se trouve dans aucune ; apparemment qu'il n'a jamais été fait. Mon père a remarqué que cet apôtre

ne se trouvoit pas même dans les copies. — Ils ont été peints par Raphaël à l'église de S. Paul des Trois Fontaines.

— Les apostres gravés par Marc-Antoine d'après Raphaël sont ceux où le nom de chaque saint est écrit en petites capitales dans le limbe ou cercle lumineux qui environne la teste de chacun. Ce sont d'assez belles choses lorsqu'on les trouve bien imprimées, ainsi qu'ils sont chez le Roy. Marc-Antoine n'y a mis sa marque à aucuns. Il les a gravés dans la manière des cinq saints, et aparemment dans le même temps.

— Le S. Pierre, dont il est fait mention, et que j'ay veu aussi chez M. Crozat, est une planche différente de celle qui est dans la suite précédente, quoyque d'après le même dessein. Je n'en ay point encore veu d'épreuve la planche entièrement finie, et je ne crois pas qu'elle aye jamais été terminée. Il paroist même qu'elle a été gravée précédemment aux planches qui composent la suite d'apostres; la manière de graver en est plus fine et plus ouvragée. C'est la meilleure manière de Marc-Antoine, et dans dans laquelle il a fait ce qui est le plus estimé dans son œuvre. — J'en ai vu une épreuve où les clefs que tient le saint étoient tout à fait ombrées; mais cela ne s'est fait que depuis la mort de Marc-Antoine.

— Les douze apôtres, le Christ et S. Paul, dont on a des estampes par Marc-Antoine, gravés par Luc Ciamberlan avec assez de propreté, mais sans goût, en 14 pièces, dont la première est dédiée à Ange Luciano, professeur de droit à Rome. On y lit : N. Salvatoris et duodecim apostolorum imagines jam à Raphaele Urbinate inventas, quas, ob longitudinem temporis satis consumptas, Lucas Ciamberlanus, ejusdem patriæ, ad pristinum redigendas conatus est. Cette dédicace est de Joseph de Rossi, de Milan, marchand à Rome, et porte la date 1616.

— Ces précieux cartons renfermés dans des caisses, y de-

meurèrent rélégués jusqu'au temps que le roi Guillaume I, qui pourtant montroit assez d'indifférence pour les arts, les en fit sortir pour en orner une gallerie qu'il leur destina dans son château d'Hamptoncourt. Il eut soin en même temps de les faire réparer, et ses successeurs à la couronne ne furent pas moins jaloux que lui de les conserver. Ils les regardoient comme un des objets qui faisoient le plus d'honneur a l'Angleterre, et rien en effet ne piquoit davantage la curiosité des étrangers qui venoient à Londres. Mais les choses ont bien changé. Le roi qui occupe le trône, et qui s'amuse de peintures, de desseins et d'estampes, a fait ôter les cartons d'Hamptoncourt, et, pour les avoir sans doute plus près de lui, il les a fait transférer de Londres en 1761, et placer dans l'hôtel de Buckingham, qui sert aujourd'huy de demeure à la Reyne, et où il est fort difficile de penetrer (1). Le plus grand mal, c'est que, dans le transport, on assure que les cartons ont souffert, que plusieurs parties des couleurs se sont détachées, qu'il a fallu y suppléer, et, pour peu qu'il faille y travailler encore, il est à craindre que le pinceau de Raphaël ne disparoisse tout à fait. (*Notes sur Walpole.*)

— Evelyn fait mention, dans son livre intitulé *Sculpturo*, de huit ou neuf desseins à la plume faits d'après les cartons de Raphaël par François et Jean Cleyn (2), deux frères qui

(1) Un livre spécial sur les cartons d'Hamptoncourt *The Book of the cartoons by the Rev. Cattermole*, qui est en grande partie extrait des *Cartonensia* du Rev. W. Gunn, que je n'ai pas sous les yeux, donne la date de 1764 au lieu de celle de 1761, comme celle du transport des cartons à Buckingham-House. De là ils furent transférés à Windsor, et rendus à Hamptoncourt en 1814.

(2) Je trouve dans le même livre que Charles I[er] voulut faire refaire des tapisseries, et que cinq au moins, sur les sept conservés en Angleterre, furent remis à cette intention à Francis Cleyne, que le roi Jacques avait mis à la tête de la manufacture de tapisseries établie par lui à Mortlake.

promettoient beaucoup, et dont la mort étoit récente. Evelyn écrivoit ceci en 1642. Il fait un grand éloge de ces desseins, qui ont, dit-il, mérité l'honneur que le Roi leur a fait de les achetter et d'empêcher par là qu'ils ne passassent en Allemagne, où ils alloient être envoyés. Evelyn, *Sculptura*, page 111. (*Notes sur Walpole.*)

— La suite de ces tapisseries de Raphaël, dont les sujets sont tirés des Actes des Apôtres, n'ayant été gravée que par des graveurs plus modernes, se trouvera dans les derniers volumes de son œuvre. L'on ne peut assez s'étonner que Vasari ait advancé que le martyre de S. Etienne, qui est du nombre de cette suite de tapisseries, avoit été gravé par Marc Antoine, puisqu'il est très-certain qu'il n'y en a jamais eu qu'une seule estampe fort ancienne et d'un graveur anonyme (*Bartsch*, XV, p. 23); mais ce n'est pas là la seule faute qu'il ait faite en parlant d'estampes; cet auteur en parloit en peintre qui en connoissoit mieux la bonté que les manières.

—Les apostres jettans leurs filets par ordre de Jésus-Christ dans le lac de Genesareth, et en retirans une grande quantité de poissons. Ce sujet est traitté fort différemment de celuy qui a été executé en tapisserie; sans doute que celuy cy a été gravé sur quelque dessein. L'on n'est pas assuré du nom du graveur, qui l'a fait à l'eau-forte avec assez d'esprit, mais l'on conjecture pourtant que c'est Léon Davin. — J'en ay veu une autre d'après le même dessein de Raphaël, gravé avec esprit par Battista Franco.

— Jésus ordonnant S. Pierre chef de son Église. Gravé par Diane de Mantoue, d'après Raphaël d'Urbin; c'est une des meilleures pièces de cette femme, et d'une grande perfection d'épreuve. (B. n° 5.) — Cette épreuve est avant que la planche fût entièrement terminée. —C'est le sujet qu'on appelle *Pasce oves meas*; Diane l'a gravé d'après un dessein de

Raphaël, qui est une première pensée pour un de ses cartons qui ont été exécutés en tapisserie.

— Jésus donnant les clefs à saint Pierre et l'instituant le chef de son Eglise. Dessein original de Raphaël d'Urbin, lavé d'aquarelle et rehaussé de blanc, très-fin et très-arrêté. Il a appartenu autrefois à J. Stella, et Mgr le duc d'Orléans, l'ayant acquis dans la suite, en a fait présent à feu M. Coypel. C'est le même qui se trouve gravé dans le Reçueil de M. Crozat, et l'une des tapisseries dont on conserve les cartons en Angleterre. Il est sous une glace. — Saint Paul prêchant à Athènes. Ce beau dessein, aussi terminé que le précédent et du même faire, est encore de Raphaël d'Urbin et une première pensée pour une des tapisseries des Actes des Apôtres. On y trouve au verso une étude à la plume pour la composition du tableau de la Dispute du Saint-Sacrement, et c'est ce qui fait que, pour ne rien perdre d'un dessein aussi précieux, il a été mis entre deux glaces de façon qu'on pût voir aisément ce qui est dessiné sur les deux côtés du dessin. C'est encore un présent do Mgr le duc d'Orléans. (*Catalogue Coypel*, n°s 228 et 229.) — Le roi a retenu ce dessein (n° 228, ce dessein est bien original et du plus beau de Raphaël) — et le suivant — (n° 229, quoy que ce soit un très-beau dessein, j'ai lieu de douter qu'il soit de la main de Raphaël) — et on a payé 3,000 livres les deux. C'étoit une fureur pour les avoir. Je ne sais à quel prix ils eussent été portés s'ils eussent été mis en vente. Certainement, de la façon dont les esprits étoient montés, on pouvoit compter qu'on auroit mesuré leur prix sur celui des tableaux du Corrège. — Sur l'étude à la plume : *Fuit equitis Jac. Stella*, 1657 (1).

---

(1) Ces notes ajoutées au catalogue de Coypel, dont nous avons donné la préface tome II, p. 33-36, se trouvent sur un exemplaire

— Jésus-Christ montant au ciel en présence des apostres. Gravé au burin par André Marelli. Ce graveur est ancien et pourroit bien être disciple de Beatricius. On voit peu de pièces de luy, du moins où il ait mis son nom, ce qui fait qu'il est peu connu. Il a gravé cette estampe d'après un dessein de Raphaël qui a été fait pour une tapisserie, et il l'a exécutée avec soin. Elle est assez difficile à trouver, surtout lorsqu'elle est aussy bien imprimée que celle-cy.

— Ananie frappé de mort à la parole de S. Pierre pour avoir menty contre le S. Esprit. Ce sujet, tiré des Actes des Apôtres, est un de ceux qui ont été exécutés en tapisseries sur les cartons de Raphaël qui sont présentement en Angleterre. L'invention du dessein, les expressions, tout y est admirable, et c'est l'estampe où Aug. Venitien, qui en est le graveur, a le plus approché de la manière de Marc Antoine. Il sembleroit même que ce dernier y auroit travaillé et qu'il auroit conduit l'ouvrage de son disciple, et peut-estre est-ce pour cette raison qu'il n'y a pas mis son nom ny sa marque comme il n'y manquoit guère. Au reste, cette estampe est fort rare. (B. n° 42.) — Vasari, qui explique assez mal les sujets des tableaux ou autres ouvrages qu'il décrit, dit que M. Ant. avoit gravé S. Étienne lapidé par les Juifs, d'après les tapisseries de Raphaël. N'auroit-il pas pris cette estampe d'Ananie pour le martyre de S. Étienne? Ananie, étendu à terre, est dans l'attitude d'un homme qui vient d'être lapidé. Je ne hasarde cependant cette conjecture que parce que Vasari a quelquefois expliqué des sujets tout aussi de travers.

annoté par Mariette et conservé à la bibliothèque impériale. Ces notes et quelques autres, qu'on lira plus loin ou dans le supplément, nous ont été obligeamment communiquées par notre collaborateur aux Archives, M. Émile Bellier. On lit sur le titre: « J'y ai eu la part principale. Mariette » Et, à propos de la non-indication de la date de la vente ; « Elle s'est faite au mois d'avril 1753. »

— Elymas aveuglé par S. Paul en présence du proconsul Sergius. Ce sujet est encore un de ceux dont Raphaël fit les desseins pour estre exécutés en tapisseries (1). Aug. Venitien en est aussy le graveur, et l'on voit par la date qu'il y a mise qu'elle a été gravée en 1516. Quoyque cette estampe soit fort considérable et l'une des meilleures de cet artiste, il s'en faut bien cependant qu'elle égale la précédente et qu'elle approche autant de la manière de Marc Antoine, ce qui paroist confirmer ce que l'on a advancé cy dessus que le disciple avoit quelques fois été aidé par son maistre. Celle-cy est de très-bonne qualité d'impression et fort rare aussy, car la plupart de toutes celles que l'on rencontre sont des épreuves faites depuis que la planche a été retouchée. (B. n° 43.)

— S. Paul prêchant en présence d'une troupe de peuple assemblé. Ce sujet, l'un de ceux qui ont été exécutés en tapisseries sur les cartons de Raphaël, est gravé par Marc Antoine, qui y a mis sa marque ordinaire. Il l'a fait dans le même goût et apparemment dans le même temps que la Prédication de N. S., c'est-à-dire avec toute la facilité et la liberté de burin dont il étoit capable. C'est aussy une de ses plus belles pièces, mais qui n'est pas des plus rares. — On dit qu'il y en a deux planches originales de M. Antoine; mais je ne les ai jamais vues. — Il m'est passé entre les mains (en 1733) une epreuve de la seconde planche que l'on attribue à Marc Antoine, et que l'on prétend estre originale; mais, après l'avoir examinée avec une grande attention, je ne puis point me rendre à cette opinion. Si j'avois à la donner à quelqu'un, je n'hésiterois point à dire qu'elle est d'Aug. Venitien. C'est

(1) Pierre Marchand en a imité la composition dans son bas-relief du même sujet sculpté pour le jubé de Saint-Pierre de Chartres, et maintenant conservé à Saint-Denis. (Cf. *Archives, Documents.* IV, p. 392.

une copie assez exacte de l'originale de M. A., mais où on ne laisse pas d'apercevoir un certain caractère de touche pesante et une manière de dessiner, surtout dans les testes, qui sont propres à Aug. Venitien. Cette copie est tournée du même sens que l'originale. Elle est, comme je l'ay observé, assez fidèle ; cependant, non-seulement on la peut reconnoistre en ce que le dessein n'y est pas traité avec la même finesse et la même élégance, mais encore à ce que, dans l'originale, la marque (*une tablette vide*) est éloignée du trait, qui renferme la planche, d'environ une ligne, au lieu que cette marque y touche précisément dans la planche que je donne à A. V. Les tailles de l'architecture sont aussy gravées d'une manière plus large dans cette dernière ; on peut encore observer que, sur le dé du piédestal de la statue d'homme armé, il n'y a point de cadre renfoncé exprimé dans la copie, au lieu qu'il y en a un dans l'originale. Toutes les deux planches sont précisement de la même grandeur. (B. nº 44.) — M. le duc d'Orléans possède le dessein original sur lequel l'estampe a été gravée. Il vient originairement de M. Stella ; il est merveilleusement beau. — Il appartient présentement à M. Coypel, à qui M. le duc d'Orléans en a fait présent en 1752. — Après avoir examiné ce dessein avec grande attention, il m'a semblé qu'il n'estoit point de Raphaël, et je serois assez disposé à croire qu'il aura été fait sous les yeux et peut-être sur une première esquisse que Raphaël aura préparée, par quelques-uns des disciples du grand peintre (2). C'est ainsi que je pense par rapport à mon dessein de Roxane (1). qui a toujours cependant passé pour estre de Raphaël ; mais, quoy qu'il en soit, ces deux desseins n'en sont ni moins beaux ni

(1) Cf. plus haut, p. 298, et II, 36.
(2) Cf. L'article Beatricius, tome I, pages 89-90.

moins estimables.—Un Italien a apporté en France, en 1754, un recueil de dessins où, parmi une infinité de mauvaises choses, il y avoit un dessein de la Prédication de S. Paul qui m'a paru préférable à celui qu'avoit M. Coypel. Je le trouve davantage dans le style de Raphaël, et, si l'un des deux est de la main de ce grand peintre, c'est asurément celui-là. C'est dommage qu'il ait souffert; il appartient à M. le duc de Tallart.

— Pinacotheca Hamptoniana, seu septem de actis Apostolorum tabulæ, superstites ex pluribus quas, duobus circiter ab hinc seculis, jussu Leonis X Pont. Max. Raphael Sancius Urbinas coloribus aquâ dilutis pinxit in chartis in aulæorum texturam, multosque post annos rex Carolus primus, id suadente Petro Paulo Rubens, magno prætio emptas ex Flandriâ, ubi præfata aulæa confecta fuerunt, in Angliam advehi jussit. Deinde vero Guillelmus rex in palatio Hamptoncourt dicto, XII a Londino passuum millibus, in perpetuum conservandas fixit. Eas demum, favente quin et propositâ præmii spe, excitante reginâ Annâ, maximâ quâ potuit diligentiâ delineatas et inclytæ nationis britannicæ de se optime meritæ bonarumque artium amantissimæ gratiâ ære incisas, Georgio Mag. Brit. Fran. et Hibern. regi, sub cujus felicibus auspiciis tam arduus, septem scilicet annorum labor ad finem tandem perductus est, offert et dicat Nicolaus Dorigny. C'est un extrait un peu au long — cette inscription latine est de la composition de M. Dorigny — de l'epistre dédicatoire qui est au devant de la suitte des estampes gravées par Dorigny, d'après les cartons de Raphaël. Mais, quoy qu'il en dise, cet ouvrage ne lui fera pas d'honneur, et ne remplira pas l'idée qu'on s'étoit formé du travail de sept années d'un homme qui avoit du mérite d'ailleurs, et qui a fait de belles choses étant en Italie. Celles-cy sont gravées extremement large et gros, ce qui leur donne une pesanteur insupportable. Il y règne de plus un noir et une dureté extraordinaire. Les

tailles y sont prises avec roideur ; enfin les airs de testes et les autres extremités ne sont point dessinées dans le goût de Raphaël. En général ce sont de fort mauvaises estampes, et qui n'ont de beau que le prix que l'auteur a sçeu les vendre par le moyen de ses souscriptions. — Presqu'aussitôt que ces estampes parurent, le grand guain, qu'avoit fait dessus Dorigny, engagea un graveur de Londres à graver en plus petit les mêmes cartons de Raphaël ; il les fit exécuter la plus part à Paris ; mais ce qu'il a fait faire est encore moindre que les pièces de Dorigny. — Il est étonnant que, d'abord qu'un graveur etranger sort d'Italie, tout ce qu'il fait depuis, quelque peine qu'il y prenne, n'approche pas de ce qu'il a gravé pendant le sejour qu'il a fait dans ce pays si propre à échauffer le génie de ceux qui cultivent les beaux-arts. On en a une infinité d'exemples, et cecy peut aussy bien s'appliquer aux peintres qu'aux graveurs.

— Les apôtres assemblés autour du tombeau de la Se Vierge qui monte au ciel ; elle est gravée par Beatricius et est assez bien dans le goût de Raphaël. — Je croirois assez volontiers que ce seroit d'après le tableau que Jules Romain et le Fattore peignirent dans l'église de Montelucci, près de Perouse, que cette estampe auroit été gravée. — J'en suis comme asseuré. Vasari, en faisant mention du tableau dans la vie du Fattore, le nomme *una tavola di due pezzi*, et en effet j'ai vu chez M. de Tallard un dessein qui en donnoit l'ordonnance. L'on y voyoit dans la partie inférieure l'assomption de la Vierge semblable à peu de choses près à l'estampe, et au-dessus, dans une espèce de cul-de-four, le couronnement de la Vierge dans le ciel tel qu'il est gravé dans une estampe à l'un des coins de laquelle on voit cette marque S. R. (*en monog.*) Ces deux sujets sembloient occuper le fond d'une niche destinée à recevoir l'autel.

— Jésus-Christ assis dans la gloire au milieu de la Se Vierge

et de S, Jean-Baptiste, et plus bas est S. Paul, debout vis-à-vis de Se Catherine à genoux. Cette pièce est de l'invention de Raphaël, et Marc Antoine, qui en est le graveur, y a mis au bas la marque dont il s'est servy quelques fois. A la manière libre et facile dont il l'a fait, l'on voit bien qu'il estoit pour lors dans sa plus grande force, et qu'il n'a rien obmis de son sçavoir pour rendre sa copie une fidelle imitation de son original. Quelle grâce et quelle majesté dans la figure du Christ, quelle fierté et quelle grandeur dans l'air et l'attitude de S. Paul, quelle noblesse et quelles expressions dans celles de la Vierge et de Se Catherine! Quand cette estampe sortiroit de dessous la presse, pourroit-on en désirer une plus parfaite épreuve? Que si l'on considère le nombre de ces pièces qui ont pery dans le sac de Rome, celles que les peintres ont détruittes à force de les étudier, et celles qui n'ont pu échapper à la fureur du temps, ne conviendra-t-on pas que celles qui subsistent encor et qui sont bien conservées doivent être regardées comme des morceaux uniques. (B. nº 113.) — J'en ay veu le tableau de Raphaël original dans l'église des religieuses de S.-Paul à Parme. — Ce tableau n'est pas grand; il est parfaitement beau et bien conservé.

— S. Etienne lapidé par les Juifs. Ce dessein de Raphaël n'a jamais été gravé que cette seule fois, et par un graveur ancien dont le nom est ignoré; mais ce n'est surement ny Marc Antoine, ny aucun de ses disciples, comme le dit Vasari, cette pièce n'étant pas assez bien gravée ny assez bien dessinée.

— S. Georges monté sur un cheval et perçant de sa lance un dragon. Gravé au burin par Lucas Vosterman, d'après le tableau original qui est en Angleterre. — M. Crozat le jeune en a un qu'il prétend être l'original; il est de la même grandeur que l'estampe. — C'est celuy qui étoit en Angleterre, car il y a derrière la marque du roy Charles, à qui il a appartenu; c'est un C, un R, et au-dessus une couronne.

— *Le petit S. Georges de la collection de Charles Ier fut vendu 150 livres sterling.* Il étoit à Paris dans le cabinet de M. le baron de Thiers, héritier de M. Crozat, à qui ce petit tableau appartenoit, et présentement il est entre les mains de la Czarine. (*Notes sur Walpole.*)

— S. Luc peignant le portrait de la Se Vierge. Gravé au burin à Rome, d'après le tableau dont Raphaël d'Urbin fit autrefois présent à l'Académie des peintres de Rome. Ce célèbre peintre s'y est représenté sous la figure du jeune homme qui est derrière S. Luc. — Le tableau est présentement au maître autel de l'église de Se-Martine à Rome. — Le même tableau, gravé une seconde fois au burin par un autre artiste; — n'est-ce pas sous la conduite de Carle Maratte? — Une autre estampe du tableau de S. Luc, gravée à l'eau-forte par Mathieu Piccioni, d'Ancône; elle est peu dans le goût de Raphaël; elle est de grandeur d'un grand in-quarto.

— S. Michel combattant le démon, qu'il précipite dans les enfers. Gravé au burin par Nic. Beatricius le Lorrain; elle paroist avoir été faitte sur un dessein de Raphaël et non sur le tableau; elle est pesamment exécutée et nullement dans le goût de Raphaël. (B. XV, p. 30.) — Une autre planche du même tableau, fort mal gravée, je crois en France et par quelque orfèvre; elle est presqu'entièrement pointillée, sans goût. — Une autre planche du tableau de S. Michel, gravée au burin anciennement par un graveur anonyme de très-grand mérite, je crois plutôt sur un dessein que d'après le tableau de Raphaël. Le goût du peintre y est terriblement déguisé; on trouve à un des coins de la planche cette marque : V. A. — Le même sujet gravé au burin sur le tableau original qui se conserve dans le cabinet du Roy de France (1), par P. Lombart, à qui cette estampe ne fait guere honneur; car, outre

(1) No 382 du livret de l'école italienne.

qu'elle est gravée négligemment, elle est encor plus mal dessinée. — Autre gravée au burin par Gilles Rousselet; c'est la meilleure que l'on ait encor gravée d'après cet excellent tableau; le dessein en est fort précis et fort juste. — J'ay veu encore chez le Roy une epreuve d'une planche qui avoit été commencée de graver, d'après le susdit tableau de S. Michel, et où il n'y avoit proprement que le trait de gravé et quelque endroit seulement ébauché au burin. Je ne sçais pas qui avoit commencé cette planche, qui n'a jamais été achevée ; il ne me paroist pas un fort habile homme. La planche est de grandeur de double feuille.

— Sᵉ Cécile, accompagnée de S. Paul, de S. Jean, de Sᵉ Magdeleine et de S. Augustin. L'on voit sur une harpe, qui est aux pieds de la sainte, les noms de Raphaël et de Marc Antoine, et il y a apparence qu'elle n'a été gravée que sur un dessein, car le tableau du mesme sujet qui est à Bologne est fort différent. C'est ce même tableau qui fit mourir, à ce que l'on prétend, le Francia de desplaisir. Ce peintre, ainsi que le rapporte Vasari, passoit alors pour un des premiers de l'Italie, et, ayant entendu parler de l'excellence des ouvrages de Raphaël, il conçeut une extrême passion d'en voir ; l'occasion se presenta bientost. Raphaël, lié d'amitié avec luy, luy adressa celuy cy, le priant de vouloir bien se donner la peine de le mettre en place ; mais il n'eut pas plus tost jetté les yeux dessus que, pénétré de deplaisir de voir de combien il y estoit surpassé, il s'abandonna à son chagrin et mourut peu de jours après. C'est ce mesme Franco Francia sous qui Marc Antoine avoit appris le dessein, et chez qui l'on prétend qu'il a gravé plusieurs pièces de ses premières manières. Celle cy est une des plus belles et des plus gracieuses qui soient jamais sorties de son burin. L'epreuve ne peut en estre plus parfaite. Celle qui est à costé n'en est que la copie, mais une copie assez ancienne et faitte avec exactitude. Mal-

vasia a très bien refuté toute cette histoire de la mort du Francia rapportée par Vasari (1). — Il s'en faut bien que cette copie approche des beautés de l'originale, quoyque faite avec soin. Elle impose au premier aspect, parce qu'elle vient d'après quelque chose d'excellent, et c'est ce qui a donné occasion de croire à quelques uns qu'il y avoit deux planches de la Ste Cécile, toutes deux de Marc Antoine. Ils s'y sont cru d'autant mieux autorisés qu'il y a effectivement dans la copie des différences considérables dans les anges qui jouent des instruments dans le ciel, ce qui n'est guère d'usage chez les copistes. Cependant, si l'on considère avec attention le prononcé de toutes les parties, et entre autres les yeux de la Ste Cécile, l'on n'aura pas de peine à revenir de cette opinion. Il n'y a point à cette copie les marques de M. A., et elle vient du sens opposé à l'original. C'est ce qui a engagé le copiste à ne point tomber dans le delfaut de faire tenir à cet ange qui joue du violon son archet de la main gauche, de même qu'à celui qui est son voisin, la baguette dont il touche de l'instrument triangulaire dont il joue, et à changer les attitudes de ces deux figures ; car voilà en quoy consistent les changemens annoncés cy dessus. L'on peut juger de là et de tout ce que j'ay fait observer au sujet de Marc Antoine, combien les graveurs d'alors portoient attention à ne rien graver qui à l'impression ne revînt du même sens que les originaux qu'ils imitoient. Nos graveurs sont bien éloignés d'une pareille précision. Elle est cependant souvent et presque toujours très importante, puisqu'on ne doit pas révoquer en doute que cette composition perd beaucoup lorsqu'elle est retournée. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce sujet, mais ce n'est pas icy le lieu (B. n° 116). — M. Chuberé vient

---

(7) On peut voir sur ce point le Vasari de Florence, xv, 15-6.

d'apporter d'Italie (en 1731) le dessein original de Raphaël, sur lequel cette estampe de S^e Cécile a été gravée par Marc Antoine. Il l'a eu des héritiers de Giuseppe del Sole à Bologne. Il est de la même grandeur que l'estampe de Marc Antoine et tourné du même sens, ce qui est remarquable et pourroit faire douter de son autenticité; mais il est en même temps si merveilleusement beau et d'une exécution si parfaite qu'on ne peut pas imaginer qu'il ait été fait par un autre que par Raphaël. Il laisse de bien loin l'estampe, quoyque ce soit une des plus parfaites de M. Ant., et surtout pour de certaines finesses et une délicatesse qui ne se rencontre que sur le dessein. Il est exécuté, le trait à la plume, lavé de bistre et rehaussé de blanc, avec un soin prodigieux, et cependant sans secheresse et avec une legereté qui ne se rencontre ordinairement que dans les desseins qui ne sont pas terminés. — Ceux qui vendirent ce dessein à M. Chuberé, l'assurèrent qu'il avoit été trouvé dans un registre de comptes de la famille Bentivoglio, anciens seigneurs de Boulogne, qu'il paroissoit, lorsqu'on en fit la découverte, qu'il y étoit oublié depuis longtemps, et que c'étoit à cette heureuse négligence qu'on étoit redevable de sa parfaite conservation; car, s'il en avoit été autrement, peut-être auroit-il été exposé à l'air comme l'ont été une si grande quantité de bons desseins, qui y ont été exposés sans la précaution d'une glace et qui ont péri. M. Chuberé a vendu tous ses desseins 2,400 livres à Huquier, en 1755, et ce marchand a vendu sur le champ 2,400 livres (*sic*) le seul dessein de la S^e Cécile à un curieux qui ne s'est pas encore montré.—C'est M. Brochant, notaire. —Il est à présent chez M. Paignon d'Igonvale (1).

---

(1) C'est ainsi que Mariette écrit le nom, nouveau pour lui, de l'amateur Paignon Dijonval qui commençait à se former cette belle collection dont Bénard a rédigé le catalogue.

— Se Cécile accompagnée de S. Paul, de S. Jean, de Se Magdelaine et de S. Augustin. Gravé à l'eau forte par Élisabeth Cheron Le Hay sur un dessein original de Raphaël, — du cabinet de M. de Piles, — peu différent de celui qu'a gravé Marc Antoine. — A présent chez M. Crozat et fort apocryphe.

— Se Marguerite terrassant le démon sous la forme d'un dragon dont elle demeure victorieuse; gravé au burin en 1589, à Rome, par Philippe Thomassin ; ce tableau est présentement dans le cabinet du roy de France.—Le tableau étoit déjà dans le cabinet du roy de France, car on lit dans le fond sur un rocher : *Fontanableo ;* c'en est une preuve évidente (1). Donc ce n'est pas Henry IV qui en a fait l'acquisition, comme je crois l'avoir lu dans la description de Fontaineblau du père Dan.

— Se Marguerite traitée differemment. Gravé à l'eau-forte par J. Troyen, d'après un tableau de Raphaël de la gallerie de l'archiduc Leopold-Guillaume. — Ce second tableau étoit autrefois à Venise dans l'église de S. Michel de Murano, et c'est de là qu'il fut tiré pour passer en Angleterre. (Voyez *Le pitture di Venezia,* edit. de 1733, page 445). — Ce même tableau, gravé au burin par Lucas Vorsterman le jeune ;—il vient de la collection de Charles Ier, roy d'Angleterre.

— Deux desseins ou premières pensées du tableau de la dispute du S. Sacrement; l'un qui contient la partie inférieure, et l'autre les figures qui sont dans le ciel, et l'estampe d'un de ces desseins. (*Catalogue Crozat,* n° 123 ; *acheté 60 livres 1 sou par Hecquet.*)

— La dispute du S. Sacrement ou l'assemblée des Docteurs

(1) On le trouve cité dans les comptes de François Ier au mois d'octobre 1530. Cf. le livret de l'école italienne, n° 379.

et des Pères de l'Église pour l'établissement de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le S. Sacrement de l'autel. Ce tableau est peint au Vatican dans la même chambre que l'Ecole d'Athènes — la chambre de la signature; — la composition en est aussy admirable, et c'est le même Georges Ghisi, Mantuan, qui l'a gravé en 1552. — C'est, à ce que l'on prétend, et il y a toute apparence, le premier tableau que Raphaël ait peint au Vatican; l'on y reconnoit encore, dans la partie d'en haut, un reste de goût de P. Perugin.

— La Philosophie représentée par une femme majestueuse, qui tient un sceptre et est assise dans le ciel, ayant sous ses pieds le globe de la terre, près de deux génies qui portent une table, sur laquelle on lit : *Causarum cognitio*, ce qui fait connoistre, à n'en point douter, que cette figure désigne cette science. Raphaël a peint ce sujet dans la chambre du Vatican où est l'Ecole d'Athènes, — dans le plafond, au dessus de l'Ecole d'Athènes, — et Marc Antoine en a gravé avec un grand soin l'estampe, qui est très rare et très considérable de cette qualité d'impression. — Celle cy n'a été faite que sur un dessein; le tableau exécuté est fort different. — J'en ay veu chez M. Crozat une copie, tournée de l'autre sens, faitte par Augustin Venitien, avec sa marque à rebours, V. A., au dessous de ces paroles : *Causarum cognitio*.

— La Poésie, sous la figure d'une femme ailée qui tient une lyre et qui est assise sur des nuées, au milieu de deux génies dont l'un tient une table où est écrit : *Numine afflatur*, ce qui à rapport à cette science. L'on voit ce tableau de Raphaël dans la mesme chambre du Vatican où est peint le précédent; — dans le plafond, au dessus du Parnasse; — l'estampe qu'en a gravé Marc Antoine est bien digne de luy et de l'auteur qui l'a inventée.

— Une vieille femme que l'on croit désigner la Dialectique, assise sur des nuées près d'une autre femme qui peut repré-

senter la Logique. Ce sujet est celuy où l'on voit aussy sur des nuées deux femmes qui regardent vers le ciel, ce qui fait conjecturer qu'elles représentent la Théologie et la Métaphysique, sont peints par Raphaël dans le palais du Vatican. Quelques-uns croyent que c'est Marc Antoine qui en a gravé les deux estampes qui sont icy, mais il n'y a aucune apparence; elles paroissent plutôt être de Silvestre de Ravenne ou de quelqu'autre de ses disciples. Quoyqu'elles ne soient pas aussi bien exécutées que de si beaux morceaux le mériteroient, elles ne laissent pas cependant d'estre rares et estimables, car ces sujets n'ont jamais été gravés que cette seule fois (*Bartsch*, XV, p. 48-49). — Ces peintures sont à S. Maria della Pace, au dessus de l'arcade de la première chapelle à main droite en entrant, et précisément au dessous des prophètes qu'a gravé Chasteau ; elles représentent des Sibilles (1). — Elles ont été restaurées depuis peu (en 1729) par un peintre nommé Roncalli qui a repeint beaucoup de choses et, par conséquent, les a fort endommagées au lieu de les rétablir.

— Les deux grouppes de Sybilles que Raphaël a peints à Rome dans l'église de la Paix, dessinés avec un grand soin par Raphaël lui-même. C'est ainsi qu'en jugeait J. Stella, à qui ce dessein a appartenu. Il est passé dans la suite entre les mains de Mgr le duc d'Orléans, qui en a fait don à M. Coypel. Il est sous une glace. (*Catalogue Coypel*, n° 232 ;

(1) Elles ont été gravées de nos jours par M. F. Dien, qui fit cette planche pour être donnée en prime aux souscripteurs d'une société d'encouragement des arts unis qui avait été fondée par MM. Fouquet, Manne et Crosnier. C'est elle qui devait publier la planche de M. Narcisse Lecomte d'après la perle de Raphaël ; mais l'indifférence du public ne laissa pas à la société le temps de se faire honneur de ses sacrifices, et la planche de M. Lecomte fut terminée pour le compte de M. Goupil.

acheté 121 *livres*). — Assez médiocre dessein et qui ne fut jamais de Raphaël.

— La Tempérance représentée par une femme assise qui tient un mors; elle a été gravée peu heureusement en 1517 par Aug. Venitien d'après Raphaël. (Cf. B. n° 390.)—Cette figure fait encore partie du tableau où Raphaël a peint la Prudence, la Tempérance et la Paix; il est dans la chambre de la signature au Vatican.

— Diverses figures hierogliphiques peintes par Raphaël d'Urbin dans une des salles du palais Vatican à Rome, gravées à l'eau forte par Gérard Audran, — ou plutôt sous la conduite de G. Audran par ses deux neveux (1). — Les mêmes en plus petit, gravées à l'eau-forte par Elisabeth Chéron Le Hay sur des desseins de Raphaël, qui diffèrent en quelque chose des précédens. Il y a de plus dans cette suite une figure de vieillard et celle d'une jeune femme qui n'avoient pas encor été gravés. — Cette suite a treize pièces; les quatre Termes n'ont point été gravés par Mlle Chéron ; ainsy, y ayant deux feuilles d'adjoutées, cela revient au mesme. Je crois au moins que c'est elle qui a gravé cette suite, car son nom n'y est pas. — Les mêmes en douze pièces, gravées à Rome en 1635 à l'eau forte, par Remy Vuibert (2). — Toutes ces figures de femmes sont assises. — De la salle de Constantin.

— Une femme assise à coté d'une autruche et tenant en main une balance en équilibre. — C'est la Justice; je l'ai examiné dans l'Iconologie de Ripa. — Le nom du peintre et du graveur n'y sont pas, mais je ne doute nullement que ce ne soit Baudet.

---

(1) L'Académie de peinture en possédait les planches, qui sont aujourd'hui à la calcographie du Louvre (n°s 95-207).

(2) Le *Peintre-Graveur français* de M. Robert Dumesnil, tome II, p. 9-21, n°s 3 à 16.

— Jupiter assis dans l'Olympe près de Neptune et de Pluton, ses deux frères, sur lesquels Hébé, déesse de la Jeunesse, répand des fleurs. Plus loin est le Destin représenté par un vieillard qui étend un voile sur sa teste, et près de luy est un enfant ayant en main une branche d'olivier. Ce sujet signifie, à ce que l'on conjecture, le partage de l'empire du monde entre les trois enfants de Saturne. Il est dessiné d'après un bas-relief antique qui est à Rome, et, comme il est fort dans la manière de Raphaël, l'on ne doutte pas que ce ne soit un de ceux qui ont été dessinés par ses disciples dans toute l'Italie et mesmes jusques dans la Grèce par ses ordres. Au reste le graveur est fort mediocre et inconnu, mais il n'a pas laissé cependant d'y conserver un grand gout. — Romæ apud S. Nicolaum.

— Jupiter, épris d'amour pour le jeune Ganimède, que son aigle enlève dans le ciel, laisse tomber sa foudre aux pieds de Venus, qui est assise près des Grâces sur le mont Ida. Raphaël est l'inventeur de cette pièce, qui est gravée par l'ancien Beatricius. L'on ne voit rien de luy qui approche si fort de la manière de graver de Marc Antoine. Ce seul morceau suffit pour faire connoistre qu'il est un de ses disciples.

— Vénus sortant du bain et s'essuyant le pied en présence de l'Amour, qui paroist s'en éloigner pour aller blesser quelqu'un de ses traits. Cette pièce, dont l'invention des plus gracieuses est de Raphaël, est aussy des plus rares et des plus parfaittes de Marc Antoine. Celle qui est vis à vis, et qui est plus noire d'impression, en est une copie faitte par quelqu'un de ses disciples. — J'en connois deux planches; l'une, qui est certainement l'originale et la plus belle, est gravée plus fin et n'a que 6.3′ de haut sur 4.7′ de large. Pour la reconnoître, car toutes deux sont du même côté, à celle-ci la jambe gauche de la Venus est chargée d'une seconde taille; l'autre pièce, qui a 6.6′ h. sur 5.1′ trav., a cela de particu-

lier que, sur le soubassement qui sert de siége à Vénus, il y a, près de la drapperie, des traits figurés comme pour faire voir que la planche est assemblée à queue d'aronde. Elle est bien, mais moins empâtée, et, si ce n'est pas une copie, comme je le soupçonne, c'est une seconde planche faite par Marc Antoine, mais plus négligée. J'ai toutes les deux, mais la seconde n'est pas belle. (*Bartsch*, n° 297.)

— Des amours présentant des fruicts à la déesse Venus, qui est assise auprès de Vulcain, et qui garnit de flèches le carquois de Cupidon. On y lit au bas : Raphaelis Urbinatis dum viverit inventum, et au dessous, la marque d'Aug. Venitien avec l'année 1530. Ce graveur étoit pour lors dans sa plus grande force, et cette estampe est un de ses meilleurs ouvrages. (B. n° 349.) L'on en voit en France — chez le roi (1) — le tableau original, que les connoisseurs prétendent estre peint par Jules Romain sur le dessein de Raphaël. — L'abbé de Camps en avoit aussy un qu'il prétendoit original.

— Vénus et l'Amour portés sur des dauphins. Cette pièce, qui est très rare, est du dessein de Raphaël et gravée par Silvestre de Ravenne, dont on voit au bas la marque; elle est beaucoup mieux exécutée que celle qui est à coté et qui paroist avoir été faitte par quelque autre disciple de Marc Antoine. — Celle où il n'y a pas de marque ne peut être une copie de S. de R., ny une epreuve retouchée, car les sens des hacheures sont differens. Si Marc Antoine en avoit gravé une planche, ce seroit peut-être celle-cy, mais retouchée ; car les expressions de celle de Silvestre de Ravenne sont bien plus belles. — Mon père a recouvert depuis une épreuve fort belle de celle où il n'y a point de marque; elle n'est point retouchée et paroist estre de Marc Antoine.

---

(1) Au Louvre, n° 296 du livret de l'école italienne.

— Le Soleil monte dans son char près de Vénus assise dans le sien, attelé d'un aigle, d'un paon, d'un cheval marin et du chien Cerbère, pour exprimer par ces quatre animaux, consacrés aux quatre principales divinités, qu'il n'y en a aucune qui ne luy soit assujettie. L'on voit d'un autre coté Jupiter armé de sa foudre, et Cupidon qui vole au-dessus du char de sa mère. Cette pièce, qui renferme un sens enigmatique, est gravée par l'ancien Beatricius d'après un dessein de Raphaël. Ce qui y est de singulier, c'est que, contre touttes les règles de la perspective et de la vérité, plus les figures sont sur le devant, plus elles sont petites, et l'on ne peut rendre d'autre raison, sinon que c'est peut-être une suitte de l'énigme qui est renfermée dans cette pièce, car Raphaël n'a jamais fait cette faute dans aucun autre de ses ouvrages.

— La dispute des trois déesses, où Venus, au jugement de Pâris, remporte le prix de la beauté. L'on voit peu de pièces de Marc Antoine gravées avec autant de soin et aussi finies que celle-cy. Il l'a faitte d'après un dessein de Raphaël d'une excellente composition, dont l'idée vient, à ce que quelques uns prétendent, d'un bas relief antique que ce peintre brisa ensuite pour se faire honneur de l'invention. L'on n'entre point dans cette discussion; mais il est toujours certain qu'il falloit estre aussy grand homme que Raphaël pour s'en estre servy si heureusement. En effet, se peut-il rien de plus gracieux que les proportions et les attitudes de toutes ces figures? Peut-on rien voir de plus correct que leurs contours, et ne faut-il pas avouer en même temps que Marc Antoine les a imités bien fidèlement? C'est ce qui faisoit dire à M. Le Brun qu'il ne connoissoit aucune estampe si bien dessinée que celle ci. Le graveur y a mis sa marque au bas, et l'epreuve en est tellement des premières que le cuivre en est encor salle en plusieurs endroits, ce qui vient de ce qu'il n'est pas encor bruny. Une épreuve de cette qualité est d'un grand prix.

(B. nº 245.) — M. Crozat en a une merveilleusement belle épreuve de la même qualité que celle qui nous reste. — J'en ai vu une première épreuve sans lettres, et qui étoit singulière en ce que ni les signes du zodiaque, ni la plus grande partie des tailles qui sont dans le ciel n'étoient pas encore gravées; mais cette épreuve étoit mal imprimée et encore plus mal conservée. — Quelqu'un m'a dit qu'il se trouvoit en Angleterre deux planches originales de Marc Antoine de ce jugement des trois déesses, et qu'on les reconnoissoit à ces roseaux qui sont au côté droit de la planche. A celle de ces planches qui est la plus rare il y a deux de ces roseaux qui sont plus écartés l'un de l'autre que dans la planche que l'on connoist. Il faut attendre à les voir pour en decider; peut-estre n'est-ce que la copie de Du Perac (1). — M. Zanetti, qui les a veü toutes deux en Angleterre entre les mains du curieux (M. Richardson), qui croyoit avoir fait cette découverte, m'a asseuré qu'il n'y avoit que celle que nous connoissons qui fût originale et que l'autre n'en estoit certainement qu'une copie, et que mesme, après bien des contestations, il en avoit fait convenir celuy qui en est le possesseur. — J'en ai vu moi même une épreuve. Je l'ai examinée, et, quoyque celui qui l'a faite ait fait ses efforts pour imiter autant qu'il pouvoit son original et en imposer plus facilement, il ne m'a point trompé. Sa coupe de burin est plus nette que celle de Marc Antoine; mais il règne dans sa planche une sécheresse dont l'original est exempt. Je la crois faite par le même graveur dont j'ai une copie de la petite pièce des deux trompettes.

— Vénus à qui Psyché apporte la boëte de beauté; peint

---

(1) Le *Peintre-Graveur français* de M. Robert Dumesnil, nº 79 de l'œuvre de Du Perac, t. VIII, p. 112-3.

dans la loge de Chigi. Desseein à la sanguine très terminé (1). (*Catalogue Crozat*, n° 117.)

— Deux estampes où sont représentés quatre sujets de l'histoire de Psiché, savoir : les trois Grâces ; Venus demandant à Junon et à Cérès des nouvelles de Psiché ; Venus montant vers l'Olympe, et Jupiter écoutant les plaintes de Venus. Peints par Raphaël d'Urbin dans la galerie du palais Chigi à Rome, à présent la vigne Farnèse. Cherubin Albert, qui les a gravés en 1582, y a joint tous les ornements qui les accompagnent.

— La fable de Psyché, telle qu'elle est décrite dans Apulée, représentée en trente deux sujets différens, dont Raphaël a fourni les desseins, qui ont été ensuite gravés en partie par Marc Antoine et en partie par Augustin Venitien, selon le sentiment de la pluspart des curieux.— L'on ose pourtant asseurer que Marc-Antoine n'y a nullement travaillé, et qu'excepté trois de ces sujets, qui sont incontestablement d'Augustin Venitien (*Bartsch*, nos 235-37), tous les autres l'ont été par l'ancien Beatricius (*Bartsch*, XV, p. 211-24) ; il y en a mesme quelques uns, et du nombre est le 6e et le 9e, où il a mis sa marque, ce qui peut servir de preuve à ce que l'on avance icy, si l'on veut se donner la peine d'en confronter la manière de graver avec celle de toutes les autres où il n'a point mis de marque. Quoy qu'il en soit, cette suitte est un des principaux articles de l'œuvre de Raphaël, et il est très rare à trouver de bonne qualité d'impression. Des deux exemplaires qui sont icy, il y en a un sans lettres, c'est à dire avant que l'on y eût écrit au bas des vers italiens pour expliquer le sujet. Un tel exemplaire est peut-être unique.

---

(1) Ce beau dessein est au musée du Louvre, pour lequel il a été gravé en *fac-simile* par M. Butavand.

L'on va donner l'explication de chaque sujet, et l'on se contentera de marquer le nom du graveur à ceux seulement qui sont d'Aug. Venitien, tous les autres étans, comme on l'a fait remarquer, d'une mesme main, qui est celle de l'ancien Beatricius. — On ne trouve jamais cette suitte de l'histoire de Psiché bien imprimée, j'entends parler de celles qui ne sont point encor retouchées et qui ne portent point le nom de Salamanque, car, pour ces dernières, elles ont toujours été imprimées avec soin. Les premières, au contraire, l'ont été d'une manière si négligée que, pour en faire une belle suitte, il en faut rompre au moins une demie douzaine ; dans l'une on trouvera une ou deux pièces d'une impression passable; toutes les autres seront ou doublées ou neigeuses, ou bien regorgeant tellement de noir qu'elles en seront toutes piquottées, et ainsi de toutes les autres suites. Encore après toutes ces peines n'aura-t-on pas réussi à faire un exemplaire entièrement parfait d'épreuves. Par là on peut juger combien ces planches ont été mal tirées dans les commencements. Il semble que, plus elles ont été neuves, moins on a pris de soin de les imprimer. L'exemplaire, qui est icy sans ecriture, en est une bonne preuve; les épreuves en sont si boueuses qu'on ne distingue plus les tailles en une infinité d'endroits. Aussi je ne regarde cet exemplaire que par sa singularité; il vient originairement de M. de Montarsis. M. Crozat, qui avoit eu l'œuvre de Marc Antoine, que ce célèbre curieux avoit rassemblé, par le moyen de certains brocanteurs auxquels il avoit été adjugé à sa vente, ne voulut pas en donner assez; ils le portèrent à M. d'Hohendorff qui se trouvoit pour lors à Paris (en 1713), et ils le lui vendirent, je pense, 200 livres. — M. Lorenger en a acheté un assez bel exemplaire avec lettres à la vente de M. Noblesse en 1730; je le luy ay poussé jusqu'à 200 livres. — Celui que nous avons dans notre recueil est le plus parfait que j'aye veu ; il est composé de plusieurs suittes

choisies. Le fond vient d'un exemplaire que nous avons eu d'hazard, de la veuve de Courbes; il se rencontra avec quelques pièces singulières dans un tas de guenilles qui venoient de Dijon. C'étoit le reste d'un ancien cabinet qui avoit appartenu à un Tabourot, chanoine de Langres. Cette histoire de Psiché avoit été achetée à Rome, en 1602, par Tabourot, sieur des Accords; son nom est écrit à la première feuille et sa devise à deux ou trois feuillets. — Vasari fait mention de cette suitte de l'histoire de Psiché, et attribue l'invention à Michel Coxcie, disciple de Raphaël, ce qui est bien remarquable. Je crois pourtant qu'il se trompe (1).

---

(1) La question est très-délicate, et je crois qu'il serait difficile d'affirmer bien positivement que Vasari se soit trompé. Ce n'était pas pour lui un fait ancien et dans lequel par là même l'erreur s'introduit plus facilement; Vasari parle là d'un fait et d'un homme de son temps. S'il n'a pas vu paraître la suite d'Augustin Vénitien et de Beatricius, il a été trop près de l'époque de la publication pour se tromper à ce point et précisément attribuer à un artiste, relativement inconnu et inférieur, une œuvre qui serait d'un aussi grand homme que Raphaël; l'erreur dans le cas contraire serait beaucoup plus compréhensible. La suite est bien dans le goût de Raphaël, certes; mais je demande qu'on compare le sentiment des pendentifs de la loge Chigi et celui de cette suite, et l'on verra à quel degré ils sont plus sains, plus robustes et plus forts. De deux choses l'une, ou Raphaël a fait cette suite dans l'intention de la peindre, — il avait trop de grands travaux pour avoir le temps de penser à une pareille série de compositions sans un but précis, et il resterait dans ses historiens quelque trace de ce projet, — ou bien il l'aurait faite uniquement pour être gravée, ce que Raphaël a peu fait, et dans cette supposition il serait étonnant qu'elle n'eût pas été gravée de son vivant et qu'elle ne l'eût pas été par Marc Antoine. Les deux choses ne sont pas impossibles, mais elles ne se prouvent pas par elles-mêmes, et elles n'ont aucune preuve dont on puisse les appuyer pour détruire l'affirmation précise et beaucoup plus vraisemblable du Vasari. D'ailleurs il y a chez de certaines natures, médiocres dans l'ensemble, un bonheur d'imitation qui à de certains jours surprend et déroute par sa souplesse. La question n'en serait plus une si l'on avait sous les yeux les dessins originaux, car si Michel Coxcie a déjà imité Raphaël, les graveurs, en imitant Marc Antoine, ont donné à leur modèle une

— 6. Zephire enlevant Psiché. Aux épreuves qui sont sans lettres, on voit sur la terrasse les initiales B. V. qui ont été effacées depuis. — Il faut que ces deux lettres aient été effacées bien promptement; car M. Crozat a une épreuve sans lettre de cette pièce, où elles ne sont plus.

— 7. Psiché servie dans le bain par des nymphes. — Sur le seuil d'une porte A. V. — M. Crozat a encore une epreuve sans lettre de cette pièce où on ne voit plus les lettres A. V., ou bien elles n'avoient pas encore été gravées sur la planche, ce que je croirois plutot.

— 9. L'Amour couché entre les bras de Psiché. — Aux épreuves sans lettres, sur le devant et sur le siége qui est attenant le lit, on trouve ces deux lettres B. V., qui ont été effacées depuis. — Ce graveur B. V. seroit-il Venitien? Augustin Venitien qui travailloit en même tems que lui se servoit d'une marque presque semblable.

— Cette suite de Psiché a été retouchée par François Villamène.

— Venus ordonnant à Psiché de luy aller chercher de l'eau à une fontaine gardée par des dragons. Cette pièce, gravée par

---

ressemblance avec Raphaël bien plus grande qu'il n'en avait luimême. Par toutes ces raisons il nous paraît possible d'accepter l'attribution de Vasari. J'ajouterai une réflexion de détail qui est peut-être importante. Dans le sujet où les deux amants sont couchés ensemble, Psyché a la taille d'une femme, et l'Amour celle d'un enfant. Dans cette inégalité physique, il y a une sorte de monstruosité morale, dont l'instinct de Raphaël doit être considéré comme incapable. Quand le sculpteur antique a confondu dans un baiser les lèvres des divins amants, il n'a pas fait de l'Amour un nain, qui ôterait à Psyché tout son amour et sa pureté en lui donnant un goût antinaturel; pour elle l'Amour ne commence pas par être un Dieu, mais par être un homme; il faut donc qu'il n'en soit pas un diminutif misérable. Ne pas l'avoir compris me semble le fait d'un esprit médiocre, et c'est exclure absolument l'idée de Raphaël.

l'ancien Beatricius d'après Raphaël, est de la même grandeur que celles de la suite de l'histoire de Psiché, et l'on ne sçait pour quelle raison elle ne s'y trouve jamais. (*Bartsch*, XV, p. 224.) — J'en ay veu chez le prince Eugène une épreuve où l'on avoit écrit à la plume huit vers italiens dans le goût de ceux qui sont au bas de l'histoire de Psiché. — Voicy ces huit vers italiens :

Nel poggio altier vi è negra fonte;
Gli indica la Dea perche vi resta;
V'arriva Psiche, e sotto il cavo monte
Vede de i serpi l'horrida cresta.

In tanto di Giove l'aquila à l'alle pronte
Al suo succorso vien et ajuto presta,
E, preso il vaso entro le griffe acute,
L'empie de l'onde Stigie molto temute.

— Venus livrant la malheureuse Psiché à deux femmes dont une tient des fouets et l'autre l'entraîne malgré elle par ses cheveux ; une vieille la pousse. Derrière Venus, qui est debout, sont plusieurs amours. Cette pièce est gravée à l'eau-forte, assez mal exécutée par un peintre peu habile, d'après quelque dessein de Raphaël, mais où on reconnoit davantage la manière de Jules Romain. Ce dessein a pu avoir été fait pour la suite de l'histoire de Psiché, mais il n'y a pas servy. M. Crozat m'a dit que tous les desseins de la fable de Psiché étoient peints sur les vitres de la gallerie du chasteau d'Escouan, et qu'il y en avoit quelques uns de plus qui n'avoient pas été gravés. Il seroit bon d'examiner si celuy cy en seroit un. On trouve au bas de l'estampe cette inscription : Al molto Illre Sre Don Pietro Ventimiglia Nicolo Fran° Maffei DD. — Cette pièce n'est certainement point d'après Raphael ; c'est à tort qu'on y a mis les premières lettres de son nom (R. V. I.). Jules Romain en est l'inventeur. C'est même un

des tableaux qu'il a peint au palais du T à Mantoue, je crois dans le plafond de la chambre de Psiché.

— Apollon, accompagné de quatre femmes qui représentent les quatre Saisons de l'année, gravé au burin (1589) par Gisbert Venius. La manière de Raphaël est extrêmement déguisée dans cette pièce.—La marque du marchand qu'on y voit (Brulliot, p. 399, n° 2826) est celle que l'on trouve à plusieurs estampes de Gilles Sadeler des premières manières. - M. Crozat en a le dessein, que Vermeulen avoit apporté de Flandres, qui me paroist pourtant fort apocriphe. M. Crozat en étoit lui même prévenu et l'avoit rangé dans la classe des desseins des élèves de Raphaël. C'est aussi tout ce qu'on peut penser de plus avantageux sur le sujet de ce dessein.

— Le lever de l'Aurore. L'on y voit cette déesse qui sort du sein de Thétis dans un char dont les chevaux sont attelés par les Heures. Ce sujet, qui est représenté dans une forme ovale, est de l'invention de Raphaël, et c'est une des plus rares pièces de Marc Antoine. (B. n° 293.) — Je n'en ay pas encore veu une bonne épreuve. — Je la crois plustost de l'invention de Jules Romain que de celle de Raphaël, et de bons connoisseurs sont de mon sentiment.

— Un jeune homme caressant une femme qui est couchée sur ses genoux, ce qui peut représenter les amours d'Angélique et de Medor (1). Elle est gravée par Augustin Venitien, dont on voit la marque, d'après Raphaël. (B. nos 484 et 485.) — J'en ay veu une autre planche tournée de l'autre sens, sans aucune marque. Elle paroist estre aussy d'Augustin Venitien — ou plutot de Karolus, — et elle est bien préférable à celle qui est énoncée dans ce catalogue. — M. Crozat a un

---

(1) Dans la note suivante, Mariette l'appelle plus justement Acis et Galathée.

très beau carton de Raphaël de la teste de femme qui représente Angélique.

— Le carton en grand d'une tête de femme pour un tableau représentant les amours d'Acis et de Galathée, qui a été gravé par Silvestre de Ravenne, et qui peut être de Jules Romain, étant encore sous Raphaël. (*Catalogue Crozat*, p. 11, n° 111.)

— Les Tritons et les Nereides accompagnans le triomphe de Galathée. Ce sujet, que Raphaël a peint dans une loge du palais Chigi, à présent le petit Farnèse, à Rome, est encor une des plus belles estampes de Marc Antoine et des plus considérables de son œuvre. (B. n° 350.) Elle est gravée d'une manière tendre et molette, et les contours fort précis. Les belles epreuves en sont toujours chères, mais celle cy est d'un prix inestimable. Raphaël a pris le soin de la retoucher à la plume avec une patience merveilleuse, et il n'y a presque pas un endroit où il n'ait point travaillé, surtout dans les passages des ombres à la lumière. Il s'est servy de points pour rendre les ombres plus étendues et donner en mesme temps aux objets plus de rondeur; d'un autre costé, si l'on examine les contours, on trouvera aussy qu'il n'y en a presque pas un seul qu'il n'ait corrigé. Les uns sont augmentés, d'autres diminués, suivant qu'il étoit nécessaire pour les rendre plus elegants. Enfin il n'y a qu'à jetter les yeux sur cette estampe, et l'on conviendra qu'il ne se peut présentement rien de plus parfait. Elle vient d'un recueil qui a été apporté d'Espagne en France, et que l'on prétend avoir été un présent de Raphaël à quelque grand de cette cour. L'estampe du mesme sujet qui est à la page suivante n'en est pas une copie; elle est gravée sur un autre dessein par Marc de Ravenne, et, quoyqu'elle ne soit pas si bien exécutée, elle ne laisse pas d'estre rare. Pour celle qui suit celle cy, elle paroist avoir été copiée par N. Beatricius sur celle de Marc Antoine, et elle est de mesme grandeur que l'originale de Marc An-

toine; mais elle est peu estimable en comparaison des autres. — J'en ay veu une épreuve dans la collection de Malvasia où les mêmes corrections avoient été faites à la plume, mais d'une manière plus sçavante et plus artiste et en même temps moins soignée. Cette conformité des mêmes changemens faits aux mêmes endroits dans deux épreuves différentes est très singulière, d'autant plus que tout ce qui étoit reformé l'étoit avec goût et avec beaucoup de jugement. Je ne sçais ce que sera devenue cette epreuve. — M. d'Hohendorff l'avoit eu, et je n'ay jamais pu sçavoir de sa veuve ce qu'elle en avoit fait. — Milord Pembrock croyoit avoir deux planches différentes de la Galathée, toutes deux originales de Marc Antoine; mais il y a apparence que son opinion n'étoit pas mieux fondée que l'étoit celle de Richardson; voyez ci dessus au Jugement de Pâris,

— Hercule étouffant le geant Antée. Cette estampe, dont le dessein est deu à Raphaël, est gravée par Marc Antoine, qui y a mis au bas la marque dont il s'est servy quelques fois. C'est certainement un de ses meilleurs ouvrages, tant du côté de la force du dessein que de celuy de l'exécution de la graveure. Le burin y est manié avec plus de franchise que dans bien d'autres de ses pièces, et cela seul fait juger qu'il a fait celle cy dans le temps de sa plus grande force. (B. nº 316.)

— L'Hercule gaulois. Dessein fini et de la plus grande conservation; ensemble l'estampe qui en a été gravée. Il a été apporté de Flandres. *Catalogue Crozat*, nº 126; *acheté 260 livres par M. de Gouvernet* (1).

---

(1) L'exemplaire avec les prix du catalogue Crozat, possédé par l'un de nous, porte en tête de l'article de Raphaël cette note: Les plus beaux dessins de Raphaël furent achetés par le marquis de Gouvernet.

— Marsyas attaché à un arbre et prest à être écorché par ordre d'Apollon; gravé par l'ancien Beatricius d'après Raphaël. Des deux epreuves de cette même pièce qui sont icy, celle qui est au bas est la meilleure et n'est pas encore retouchée, au lieu que celle qui est au dessus l'est par Philippe Thomassin. — Dans le plafond de la chambre de la signature au Vatican, entre la Theologie et la Poësie, dans l'angle.

— La statue de Flore, qui est à Rome dans le palais Farnèse, dessinée par Raphaël et gravée à l'eau forte d'après son dessein original, par Eliz. Cheron Le Hay. — Tiré du cabinet de M. de Piles. — Mauvais dessein qui ne fut jamais de Raphaël.

— Quatre hommes nuds conduisans dans un marais une sorcière, assise sur un squelette comme dans un char de triomphe. Cette pièce, que l'on nomme vulgairement la Sorcellerie ou la Carcasse de Marc Antoine, est, à ce que prétend Lomazzo, du dessein de Michel Ange, quoyqu'il y ait plus de vraisemblance à la croire de celuy de Raphaël. C'est un des ouvrages de Marc Antoine où le dessein est prononcé avec plus de fermeté. Il est très rare à trouver bien imprimé, et il est bon de remarquer qu'il y en a des épreuves postérieures où, sur le cornet que tient cet enfant qui est monté sur un bouc, l'on a mis la marque d'Aug. Vénitien. C'est une erreur faite par celuy qui en possédoit la planche; elle est incontestable de Marc Antoine. — Elle n'est pas si incontestable que de merveille; elle mérite d'être examinée avec attention; j'y trouve des endroits bien foibles pour le dessin. — Ne se pourroit-il pas que la planche eût été commencée par Marc Antoine, laissée imparfaite, et rachevée depuis par Aug. Venitien? (B, nº 426.)

— Un jeune homme nud portant une lanterne et se tournant vers un belier qui le suit. L'on croit que cette pièce est du dessein de Raphaël, et que Marc Antoine l'a gravée à peu près dans le même temps que la Lucrèce. Elle n'est pas tout à

fait si bien exécutée, mais elle n'est pas moins rare. — Je n'asseurerois pas trop que l'intention fût de Raphaël, et peut être est-ce une de ces planches que Marc Antoine avoit gravées à Bologne, peu avant que de venir à Rome. Elle est gravée d'une manière très fine et fort terminée, et j'ay remarqué que toutes les pièces qu'il a le plus ouvragées sont de ses premières productions. — M. Crozat en a une merveilleusement belle epreuve dans son recueil. — Je l'ai eu à la vente de M. de Thiers. — Je la crois gravée à Rome. (B. nº 384.)

— Une femme arrachant une épine qui luy est entrée dans la plante du pied. Cette estampe, gravée par Silvestre de Ravenne d'après un dessein de Raphaël, est très-rare lorsque l'on en trouve des épreuves avant que d'estre retouchées. Il y en a icy une épreuve de chaque espèce qui sont l'une et l'autre d'une grande perfection. Il est aisé de connoistre celle qui est retouchée, quoyqu'elle l'ait été avec un grand soin par Fr. Villamène. C'est celle où l'on voit au bas le nom d'Ant. Salamanque en abrégé.—Il y en a aussy une gravée admirablement bien par Marc Antoine.—Mon père en a présentement une epreuve dans son recueil.

— Une femme assise et veue de profil dans l'attitude d'une personne qui pense profondement. L'on trouve icy trois planches differentes de cette même pièce qui toutes trois sont originales, rares et bien exécutées. Celle du milieu et celle qui est à la droite sont gravées par Marc Antoine et l'autre est, à ce que l'on croit, de Silvestre de Ravenne ou de quelqu'autre de ses disciples. Il y a dans cette seule figure tant de beautés qu'il suffit d'y jetter les yeux pour y admirer la sagesse et la grâce que Raphaël faisoit naistre dans tout ce qu'il produisoit. — Celle du milieu, que j'ay adjoutté, est à jour gauche, gravée d'une manière plus fine; les jours et les plis ne sont pas les mesmes; je la tiens de Marc Antoine, et c'est certainement celle qui est la plus gracieuse des trois.

— Une femme se desesperant et s'arrachant les cheveux. Cette petite pièce est gravée par Marc Antoine. Elle approche de ses premières manières — j'entends de celles de Rome — et le dessein en paroist estre de Raphaël ; elle est rare surtout à la trouver aussi bien imprimée comme celle cy. — Elle me paroist gravée partie à l'eau-forte, partie au burin. Je ne puis mieux indiquer la manière dont elle est exécutée, que de dire qu'elle est la même que celle du David qui ramasse la teste de Goliath, une des plus jolies pièces de Marc Antoine. Il a gravé plusieurs petites pièces dans cette manière. (B. nº 437.)

— Etude d'un jeune homme vu par le dos, tenant un livre sous son bras ; trois feuilles d'études ; dans l'une sont quatre femmes dont celle qui est sur le devant est veue par le dos ; la deuxième feuille représente un jeune homme assis de profil, et la troisième feuille deux femmes, dont il y en a une qui porte sur sa teste un pacquet. Gravés à l'eau-forte. N. H., sculp. — M. Henin. — D'après des desseins à la sanguine qui sont plutot de Polidore que de Raphaël. M. Crozat les a présentement ; ils appartenoient, lorsqu'ils ont été gravés, à M. de Piles, qui les avoit apportés de Portugal.

— Neptune apaisant la tempeste qu'Eole avoit excité à la prière de Junon pour faire perir la flotte d'Enée ; autour du sujet principal il y en a neuf autres qui représentent Enée arrivant à Carthage et quelques unes des autres avantures du heros décrites dans le premier livre de l'Eneide de Virgile. Cette pièce, dont l'invention est admirable, est de Raphaël ; elle est de la graveure de Marc Antoine, quoyque l'on n'y voye pas sa marque. C'est même une de celles qu'il a le mieux exécutées, comme elle est en même temps une des plus rares, car on ne la trouve presque jamais qu'usée ou retouchée. Celle qui suit est de cette dernière qualité, et l'on croit qu'elle l'a été par N. Beatricius le Lorrain. — On en trouve des épreuves retouchées avant même que la planche tombe entre les

mains de Salamanque. — Paul Lomazzo, *Trattato della pittura*, page 585, cite cette estampe et en parle comme d'un morceau excellent, *della felice mano di Rafaelle.* — Il y a dans le sujet du milieu bien de la manière de Jules Romain. — M. Crozat a une cornaline qu'il a eue de M. Bourdaloue, où est gravé le sujet qui est au haut de cette planche, dans lequel est représenté Jupiter, Venus et Mercure; si elle etoit antique, on en pourroit inferer que Raphaël l'auroit copiée, ce que les Italiens disent *di peso;* mais j'ay de fortes raisons pour croire que la graveure de cette pièce est moderne, et que le graveur a suivi le dessein de Raphaël. — Cette cornaline a été donnée en public par Mlle Chéron. — C'est une des pièces de Marc Antoine des plus difficiles à rencontrer bien imprimées. Les premières épreuves en ont été faites avec peu de soin; toutes celles que j'ay veues regorgeoient de noir; elles en étoient piquotées, surtout dans le sujet du milieu et dans la partie de la planche où Enée est représenté assis à table auprès de Didon. Les meilleures épreuves sont les plus nettes, mais elles sont fort rares; elles sont beaucoup moins noires, et par là elles paroîtront peut-estre inférieures à de certains connoisseurs. (B. nº 352.)

— La peste representée par Raphaël selon qu'elle est decritte dans le troisième livre de l'Eneide de Virgile. Cette pièce, dont la composition est admirable, est l'une des plus rares et des mieux exécutées de Marc Antoine; il y en a icy deux epreuves, dont celle qui est sans lettres, et avant que l'on y eût gravé aucune inscription, est unique et sans prix. — M. Crozat en a une epreuve sans lettres, merveilleusement belle. — Le nom de Raphaël et la marque de Marc Antoine ny tous les passages latins n'y sont pas encore gravés. La place où on lit ce vers de Virgile, *Æneid.* III, v. 140 : *Linquebant dulces*, etc., est toute blanche et sans aucunes hacheures. A cela près, il n'y a point d'autres différences. (B. nº 417.)

— Lucrèce tenant un poignard dont elle est prête à se percer le sein. C'est cette belle estampe que Marc Antoine grava, presque à son arrivée à Rome, d'après un dessein de Raphaël qui conçut dès lors une si bonne idée de celuy qui l'avoit fait qu'il l'employa sur le champ à graver ses autres ouvrages. On admire avec raison celuy cy comme un chef d'œuvre. La correction du dessein, l'expression de douleur qui paroist dans l'air de teste, les plis des drapperies bien prononcés, tout fait voir, jusqu'au paysage même, que Marc Antoine a pris un soin infiny à le graver, et qu'il y a mis tout ce qu'il sçavoit faire pour captiver la bienveillance de Raphaël. Cette estampe n'est pas moins rare qu'elle est belle, et l'on ne croit pas qu'il s'en puisse trouver une epreuve plus parfaite. — Le fond du paysage est copié trait pour trait d'une estampe de Lucas de Leyde, qui représente les deux vieillards observant Susanne qui se baigne dans une fontaine. Cette pièce est des premières manières de Lucas, et je suis comme assuré qu'elle a été gravée dans le même temps que la mort du moine Sergius par Mahomet, qui l'a été en 1508. C'étoit donc une pièce fort nouvelle lorsque Marc Antoine grava la Lucrèce. Le paysage de celle ci est du même sens que dans l'original. (B. nº 192.) — On y lit au bas ces deux vers latins ; du moins je les ay veus à touttes les copies, et ne doutte point qu'ils ne se trouvent aussi aux originaux :

Proh dolor ! a sævo vim sum perpessa tyranno ;
Vivere non patitur læsa pudicitia.

— Je l'ai vérifié sur plusieurs épreuves, et je n'y ai jamais trouvé ce distique latin.

— Didon ou plutot Lucrèce tenant un poignard qu'elle va s'enfoncer dans le sein. Cette belle pièce est du dessein de Raphaël, et d'une composition à peu près analogue à celle de l'autre Lucrèce. Celle cy est pareillement gravée par Marc

Antoine avec beaucoup de soin, et il paroit qu'elle a été faite la première ; elle est aussy fort rare et d'assez bonne qualité d'impression. (B. n° 187.) — C'est à peu près la même attitude que l'autre Lucrèce ; la teste est différente, le fonds aussy qui est à celle cy un paysage, et l'on voit près de Lucrèce un feu allumé, — peut-être par allusion au sacrifice qu'elle fait d'elle même à la Pudicité. — Je crois que le fond du paysage est pris d'une estampe de Lucas ; c'est ce qu'il faudra examiner avec soin. — On en trouve des epreuves où la figure paroît plus noire ; mais il y faut prendre garde ; c'est qu'elle est retouchée. A ces dernières épreuves, le fond du paysage est si usé qu'on n'y voit presque rien. — J'ay veu un souffre d'une pierre gravée, j'ignore dans quel cabinet est l'original, où cette figure de Lucrèce étoit gravée précisément dans la même attitude et drappée de même. Il y avoit de plus que dans l'estampe les figures de Brutus et de Collatin. Mais, quoyqu'on en puisse dire, cette pierre me paroist moderne ; le caractère de teste de Lucrèce, qui est si bien dans l'estampe, est mauvais dans la pierre, et les deux figures d'hommes ne sont guère dans le goût antique. On voit donc visiblement que les graveurs en creux du commencement du seizième siècle, qui étoient pour la plus part dépourvus de génie et qui n'avoient que de la main, copioient, autant qu'ils le pouvoient, les ouvrages de Raphaël, et, comme ce grand maistre a fait passer dans ses compositions le goût pur de l'antique, il ne se peut que ces pierres gravées n'en tiennent beaucoup, et, sans autre examen, on les donne aux anciens et l'on accuse trop legerement Raphaël d'avoir pillé l'antique. S'il l'eût fait, et il le pouvoit sans crainte de passer pour un plagiaire, il ne l'auroit pas fait aussi servilement. Après tout, ses prétendues copies sont supérieures de beaucoup aux originaux qu'on veut qu'il ait copié. Il est beau d'être copiste de cette façon.

— Alexandre présentant une couronne à Roxane, assise sur un lict et deshabillée par les Amours pendant que d'autres se jouent avec les équipages de guerre de ce héros. Cette composition est certainement du dessein de Raphaël et de ses plus belles choses. On la croit gravée par J. Jacques Caralius, quoyque Vasari l'attribue à Aug. Venitien. Elle est rare. — Lodovico Dolce parle de cette estampe et du dessein, qui en avoit été fait par Raphaël, dans un livre intitulé l'*Aretino*, p. 46. — Il est bon de remarquer que l'idée du sujet vient d'un tableau antique dont Lucien a fait une ample description. M. Crozat possède présentement le dessin original, qui est d'une grande beauté. Il luy vient de Bologne; il avoit appartenu à Malvasia. — Il m'appartient à présent.

— Deux desseins, savoir les amours d'Alexandre et de Roxane; dessein très arrêté et du premier ordre, et la même composition, mais où les figures sont sans aucune drapperie, Raphaël ayant fait ce beau dessein pour servir d'étude au premier, avec les estampes qui ont été gravées d'après ces desseins. (*Catalogue Crozat*, n° 125; *achetés* 272 *livres par Mariette.*) (1).

— Alexandre faisant remettre dans la cassette de Darius les livres d'Homère en présence d'une trouppe d'hommes et de plusieurs de ses capitaines. Cette admirable estampe passe avec justice pour une des plus parfaittes que Marc Antoine ait gravé d'après Raphaël. En effet, si l'on y considère la beauté des airs de teste, la force des expressions et la correction du dessein, dans toutes ses parties l'on trouvera qu'elle rend à merveille touttes les beautés de l'original de Raphaël, dont l'intention a été d'imiter, dans la disposition de son sujet, les bas-reliefs antiques sur lesquels il avoit fait des étu-

---

(1) Cf. cet *Abecedario*, t. I, p. 89-91.

des si particulières. Cette pièce, quoyque très rare, est icy d'une grande beauté d'impression. Celle qui est au dessus, et où l'on voit écrit dans la marge le nom de Raphaël, en est une copie qui, quoyqu'exacte, est fort inférieure à l'originale. (B. n° 207.)— Ce n'est point les lois de Numa trouvées dans son tombeau, ainsy que le dit Rossi dans son catalogue; c'est précisément le sujet qui est expliqué icy; car il est peint en grisaille et en manière de bas-relief au Vatican, au dessous du Parnasse et vis à vis d'un autre sujet où Auguste est représenté empêchant qu'on ne brûle l'Eneïde de Virgile, deux sujets qui ont tous deux rapport à la poésie,— et qui chacun contient l'éloge d'Homère et de Virgile, les deux pères de la poésie grecque et latine. — Il y en a une pierre gravée chez le roy, mais elle me paroist moderne. Il n'en faut pas cependant quelquefois davantage pour donner sujet à un homme, de mauvaise humeur et prévenu, d'accuser Raphaël d'avoir été plagiaire de l'antique.

— L'Ecole d'Athènes, où le peintre a représenté l'assemblée de tous les philosophes de l'antiquité, et non pas S. Paul prêchant dans l'Areopage, ainsi que le marque l'inscription tirée des Actes des Apostres que le graveur y a mis. Ce tableau qui a été peint par Raphaël dans le palais du Vatican — dans la même chambre et en face de la Dispute du S. Sacrement — presqu'à son arrivée à Rome et dans un âge peu avancé, est cependant un de ceux qui luy a acquis le plus de gloire ; car, sans parler de la beauté des expressions et de la force du dessein, l'invention seule en est si noble et si riche qu'il ne se peut rien imaginer de plus sublime dans cette partie de la peinture. Il est étonnant qu'un morceau d'une si grande réputation n'ait jamais été gravé que cette seule fois, en 1550, par Georges Ghisi, Mantuan, car on ne compte pas une ou deux méchantes copies qui en ont été faittes. Celle cy est exécutée passablement bien, et n'est rare

que lorsque l'on en trouve d'aussy bonnes epreuves que celle cy. — *Hieronymus Cock, pictor, excudebat* 1550. — Il y en a des copies, et de la Dispute du S. Sacrement, chez Nicolas Nelli, Venitien en 1555. Je les crois de Gasparo Osello.

— Un groupe de six figures tirées de l'Ecole d'Athènes. L'on prétend que ce jeune homme debout, qui est derrière enveloppé d'un manteau, est François-Marie de la Rovère, neveu du pape Jules second, et que Raphaël l'a représenté sur cette scène à cause de l'amour qu'il avoit pour les beaux arts. Quoyqu'il en soit, cette pièce a été gravée par Aug. Venitien en 1524,— c'est à dire environ quatorze ans après que la peinture fut achevée. — Le graveur, voulant se conformer à l'opinion commune, qui vouolit trouver dans la représentation de ce tableau le sujet de S. Paul prêchant devant l'Aréopage, a ajouté de son chef des passages tirés de l'Evangile écrits en caractères grecs — sur les planches étant entre les mains des philosophes. (B. nº 492.)

— Bataille des Romains contre Pyrrhus, roy d'Epire, où ils furent deffaits par la terreur qu'ils eurent des elephants qui estoient dans l'armée de ce prince. Gravé en 1567 par C. Cort d'après Raphaël d'Urbin. — Je crois plutôt que c'est la bataille que Scipion gagna contre les Affriquains, où l'on en compta un si grand nombre de brulés; car l'on voit icy bien des flambeaux allumés. — D'après un dessein du maître qui estoit dans le cabinet de Thomas Cavalleriis, gentilhomme romain, grand amy de Michel Ange. — Les Romains, sous la conduite de P. Cornelius Scipion, combattant en Afrique contre les Carthaginois, commandés par Asdrubal. Je crois que j'ay mieux expliqué icy ce sujet qu'il ne l'étoit dans l'œuvre de Corn. Cort. (1). C. Cort. f. Ex archetypo Raphae-

(1) Ce sont les deux notes précédentes.

lis Urbinatis quod est apud Thomam Cavalerium, patricium romanum, excudebat Romæ Ant. Lafrerius Sequani ∞. D. LXVII.

— Un empereur romain à cheval, rencontrant un soldat qui paroist estonné et qui est accompagné d'un esclave à demy nud près duquel est une lyone. Cette pièce, qui paroist avoir été gravée sur un dessein de Raphaël, est une de celles où Aug. Venitien a le mieux imité la manière de graver de son maître. (B. nº 196.)—C'est sans doute l'empereur Adrien qui accorde la liberté à l'esclave Androclus qui, ayant été exposé aux bestes feroces dans le cirque, fut épargné par un lyon avec lequel il avoit vêcu dans les déserts d'Afrique, et à qui il avoit arraché une epine qui luy étoit entrée dans le pied. Cette histoire singulière est rapportée fort au long par Aulu-Gelle dans ses *Nuits attiques*, livre 5, chapitre 14.

— La bataille de Constantin contre Maxence. L'on y voit cet empereur les mains jointes promettre sa conversion, et deux anges en l'air, l'épée à la main, qui viennent à son secours. Cette composition ne paroist qu'une première pensée de Raphaël pour le tableau du mesme sujet qui a été peint au Vatican, ainsy qu'on le dira à l'article suivant. L'estampe qui est icy est gravée par Jules Bonasone d'une manière fort négligée. (B. t. XV, p. 134.)

— Autre sujet de la même bataille, traitée differemment et telle qu'elle a été peinte dans le palais du Vatican après la mort de Raphaël et sur ses desseins, par Jules Romain et par le Fattore, ses disciples. Cette estampe est la plus ancienne qui aye esté gravée d'après ce fameux tableau. Elle est dans la manière des disciples de Marc-Antoine; mais elle ne paroist cependant pas assez bien exécutée pour croire qu'elle soit de Silvestre de Ravenne, qui est celuy de la manière duquel elle approche davantage. — Elle est du maître qui a gravé l'assemblée des philosophes d'après Joseph Salviati, et l'on y

trouve aux premières épreuves la marque dont il s'est servi, qui approche beaucoup de celle de Marc de Ravenne. Je pense qu'il se nommoit Karolus. Il y a de lui une Léda, petite pièce de grandeur in-4° et une pièce d'après Lambert Lombart avec son nom tout au long.

— Le mesme tableau gravé au burin par Jean-Baptiste de Cavalleriis; c'est une des premières estampes que l'on ait gravées d'après ce tableau; mais celles qui l'ont été depuis ont été beaucoup mieux exécutées. — J. B. de Cavalleriis Lagberinus in ære denuo incisit additis multis. Il y en a donc une plus ancienne encor.

— Une partie de ce tableau gravé fort artistement à l'eau forte par un habil peintre que l'on conjecture estre Paul Farinat — de Vérone, — ou plutost le Moro.

— Autre encor dessinée et gravée à l'eau-forte à Rome en 1683 par P. Aquila de Palerme; c'est la meilleure qui ait été faitte d'après cette excellente composition.

— La bataille de Constantin, dédiée à l'abbé Bignon. Très-mauvaise copie au burin en petit de ce beau tableau de Raphaël, faite à Aix par un nommé Balthazar Pavillon qui ne sçait ni graver ni dessiner (1). — L'Assemblée de Dieux et les Nopces de Psiché, de la loge Chigi, par le même Pavillon et dans un aussi mauvais goût que la pièce précédente.

— Une bataille où l'on voit un barbare renversé sous le cheval d'un cavalier, qu'un soldat à pied tache d'arrester en

(1) L'abbé Bignon ayant vécu de 1662 à 1743, la pièce que lui a dédiée Balthazar Pavillon n'est pas antérieure à l'extrême fin du dix-septième siècle. Serait-il fils ou neveu du Pavillon qui fit, en 1650, une statue en pierre de Calissane représentant la Madeleine à la Sainte-Baume, donnée au couvent des minimes d'Aix par Louis Duchesne, chanoine de Saint Sauveur de la même ville? (*Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*, etc., par Bouche, in-4°, t. III, 1786, p. 242, article Duchesne).

luy présentant sa pique. Cette belle pièce est une des principales de celles qu'a gravé J. Jacques Caralius de Verone, et l'une des plus parfaites qui ayent été exécutées d'après Raphaël par les disciples de Marc-Antoine, dont ce graveur en étoit un. — R. — I.IACOBUS.VER · F. Cet R fait bien connoistre que c'est Raphaël qui est l'auteur de cette pièce et non Jules Romain. (B., t. XV, p. 93.)

— Attila et le reste de son armée effrayés de se voir arrestés par une force supérieure dans le temps qu'ils marchent pour aller saccager la ville de Rome. L'on ne connoist pas le nom de celuy qui a gravé cette pièce à l'eau-forte. Ce qui est certain c'est qu'il l'a fait d'après un dessein de Raphaël, fort différent du tableau exécuté. — Il n'y a que l'armée d'Attila et rien du groupe du pape et de sa suite ny des apôtres qui sont en l'air. Assez mal exécutée. — Le même sujet traité différemment; l'on y voit en l'air S. Pierre et S. Paul qui menacent Attila; cette pièce est encor gravée d'après un dessein qui est une première pensée de Raphaël. Elle est gravée au burin par un anonyme. — Ce dessein de Raphaël est chez le roy de France; il est d'une extrême beauté. — Raphaël, qui a peint ce sujet dans une des salles du palais Vatican, y a commis un anachronisme considérable en y représentant, au lieu de saint Léon, le pape Léon X accompagné de sa cour, ce qu'il a fait apparemment pour se conformer à l'ordre de ce pontife qui luy faisoit faire ce tableau. L'estampe qui est icy est gravée à l'eau-forte avec un soin infiny par S. Bernard, fameux peintre en miniature du dernier siècle.

— Six desseins : sçavoir la Calomnie d'Apelles, et l'estampe qui en a été gravée; deux grands desseins du couronnement de Charlemagne differamment traitez de ce qui a été exécuté au Vatican, l'un original, mais assez mal conservé, l'autre copie de Battista Franco, ensemble le trait gravé de ce dessein; la première pensée de la Sainte-Cécile et l'estampe qui en a

été gravée par mademoiselle Chéron dans le temps que ce dessein appartenoit à M. de Piles; et enfin deux desseins de vierges. (*Catalogue Crozat*, n° 128; *acheté* 72 *livres par M. de Gouvernet*.)

— Le pape Léon IV faisant cesser par ses prières l'incendie du quartier de Rome appellé le Borgo Vecchio. Ce sujet est encor un des tableaux peints par Raphaël dans les salles du Vatican; l'estampe qui en est icy est gravée au burin par quelque disciple de Marc ou Silvestre de Ravenne, dont on ignore le nom; il y a assez bien conservé le goût de Raphaël et il est très-rare d'en trouver une si belle épreuve sans être retouchée, comme celle qui suit. — Une épreuve de cette même planche qui, ayant été usée, a été retouchée en 1610 par Philippe Thomassin. — On apprend à cette estampe que Ph. Thomassin étoit de Troyes.

— Un guerrier debout, armé de toutes pièces. L'on prétend, et avec quelque raison, que c'est le portrait de Gaston de Foix, dont le graveur a fait un saint Victor en y adjoignant autour de la teste une couronne de gloire. Gravé au burin par Michel Lasne.

— Les principales actions de la vie du pape Léon X représentées dans des frises peintes au Vatican par Raphaël d'Urbin, dessinées et gravées à l'eau forte par P. Sancti Bartoli en une suite de quatorze planches, sans y comprendre le frontispice. — In fimbriis aulœorum Vatican, textili monocromate elaboratis. Ce sont les sujets qui sont représentés dans les bordures des tapisseries du Vatican faites sur les dessins de Raphaël par ordre de Léon X.

— Le portrait d'un officier de la cour de Rome dictant des lettres à son secrétaire, en demy corps; gravé en manière noire par Van Somer. — Fameux tableau en Angleterre; c'est le portrait de Carondelet. — M. Crozat l'a fait graver plus correctement dans son recueil.

— Balthazar, comte de Castiglion, en demy corps; dessiné par Joachim Sandrart sur le tableau de Raphaël d'Urbin, et gravé au burin par Regnier Persin. — Il y en a un tableau chez le Roi.

— Suite de desseins d'ornement appelés grotesques, peints par Raphaël d'Urbin dans les loges du Vatican, à Rome, et dessinés et gravés à l'eau forte par F. de La Guertière en dix-sept planches. Raphaël entendoit très-bien la composition de ces sortes d'ornemens; il en avoit fait une étude particulière dans l'antique, et on luy est redevable d'en avoir le premier rétably le bon goût.

— La décoration extérieure de la maison de Raphaël d'Urbin, bâtie à Rome sur ses desseins, gravée en 1549. Ant. Laferij Romæ formis.

— Elévation de la base de la colonne Theodosienne, à Constantinople. Basamente della colonna di Constantinopolo mandato a Rafelo da Urbino. — C'est un de ces morceaux que Raphaël faisoit dessiner d'après les monumens antiques par des gens qu'il envoyoit exprès dans tous les lieux de la Grèce. (*Bartsch*, t. XV, p. 57.)

— Le portrait de Raphaël, accompagné de plusieurs figures allégoriques. Ce dessein est de Carle Maratti (1); il a été gravé et l'estampe s'en trouve à la tête des Loges du Vatican de l'édition de Rome. (*Catalogue Crozat, dans le n° 127, acheté 60 livres par M. de Tessin.*)

---

(1) Cf. cet *Abecedario*, t. III, p. 260. — Le dessin de Maratte se trouvait dans le volume formé par M. de Tessin que M. de Bark a rapporté de Suède et dont il a déjà été question dans nos notes. — J'ajouterai qu'un de nos collaborateurs aux Archives, M. Alfred Ramé, nous écrit pour nous signaler au Musée de Rennes, parmi les dessins provenant de la collection du Président de Robien, le dessin de la Transfiguration *avec les figures nues* signalé par Mariette dans une note du catalogue Crozat que nous avons donnée plus haut, p. 286.

RAPHAEL DE REGGIO. L'ange Raphaël conduisant le jeune Tobie dans ses voyages. Gravé au burin en 1581 par Augustin Carache. Cette pièce n'est nullement dans la manière de Raphaël d'Urbin; aussy Malvasia, auteur des Vies des peintres de Bologne, a-t-il remarqué fort judicieusement que Raphaël de Reggio en est le vray inventeur, et que c'est l'ignorance ou l'avarice de quelque marchand qui y a fait mettre à la place de son nom celuy de Raphaël d'Urbin. — L'on en trouve des épreuves avec le nom de Raphaël de Reggio.

RASPANTINO (FRANÇOIS), disciple du Dominiquain, l'accompagna à Naples, où il grava, en 1637, sur le dessein de ce grand maître, un saint Philippe de Nery, qui est ce que je connois de mieux gravé d'après le Dominiquain. Son grand goût de dessein et sa manière y sont parfaitement bien rendus, ce qui me fait préjuger que Raspantino n'étoit pas un de ses moindres disciples, quoique ny Malvasia, ny Bellori n'en fassent aucune mention dans les vies qu'ils ont écrites du Dominiquain. Ce fut ce même Raspantino qui fit le dessein sur lequel fut gravé par P. del Pò le tableau du Dominiquain de l'église des Bolognois, à Rome. — C'est aussi d'après lui qu'a gravé, en 1647, Frederic Greuter, le portrait de dona Olimpia Maldachina, Il avoit hérité de tous les cartons du Dominiquain ainsi que de ses desseins; c'est de lui que Carle Maratti avoit tiré ceux qui, ayant été acquis après sa mort par la famille Albani, sont passés depuis peu entre les mains du roi d'Angleterre.

RAVENET (SIMON-FRANÇOIS), graveur, qui est passé à Londres; son fils est à Parme.

RAVENNE (MARC DE). Le Massacre des Innocents, gravé par Silvestre de Ravenne, d'après Baccio Bandinelli, fameux sculp-

teur florentin. On ne trouve pas dans cette estampe la même grâce que dans celle de Raphaël. Ni la disposition, ni les expressions, ni les adjustemens des draperies n'en approchent pas ; mais l'on y voit un grand goût de dessein soutenu par une étude profonde de l'anatomie et de l'arrangement des muscles. A l'égard de l'exécution de la graveure elle est aussi fort inférieure à celle de Marc-Antoine ; cependant cette estampe ne laisse pas d'être considérable et rare à trouver de la qualité de celle-cy qui n'est pas retouchée. L'on observera icy en passant qu'il y a eu deux graveurs de même nom appelés, l'un Marc de Ravenne, l'autre Silvestre de Ravenne. C'est une remarque que peu de gens ont fait. Vasari ne parle que du premier, et l'on ne sçait pourquoy les curieux connoissent plutôt le second, si ce n'est qu'il y a quantité d'estampes où il y a cette marque SR (*en monogr.*), qui est celle dont s'est servi Silvestre de Ravenne, et que l'on n'en voit qu'une seule où l'on trouve le nom de Marc. Leur manière de graver est à peu près la même, quoyqu'en général l'on trouve plus de fermeté et de science dans les estampes qui ont été exécutées par celui qui porte le nom de Marc. — Vasari fait mention de cette pièce dans la vie de Baccio et dit formellement qu'elle fut gravée par Marc de Ravenne. — Lomazzo, qui fait mention de cette estampe dans son traité de la peinture à la page 615, dit qu'elle est gravée par Marc de Ravenne. — Benvenuto Cellini, dans son *Traité sur l'orfévrerie*, page 2, fait mention de Marc de Ravenne et dit qu'il estoit orfèvre, aussi bien que presque tous les autres habiles artistes. Cellini en fait une observation qui est curieuse ; à l'égard de la graveure il falloit presque de nécessité dans ces commencemens qu'elle fut exercée par des orfévres ; voici les termes de B. Cellini : Furono in questi tempi Antonio da Bologna et Marco da Ravenna pur de quali gareggiarono nell'intagliare con Alberto et ne riportarono gran lode. Vasari ne

parle que de Marc de Ravenne, et je suis présentement comme persuadé qu'il n'y a jamais eu de graveur nommé Silvestre de Ravenne. Je sçais qu'il est fort commun parmi les curieux de donner à Silvestre de Ravenne les estampes qui portent cette marque SR (*en monogr.*), et jamais je n'en ay veu donner aucune à Marc de Ravenne. Sans doute que cette marque, composée d'un S et d'un R, aura été la première cause de cette méprise. Mais, si les curieux y trouvent les premières lettres du nom de Silvestre de Ravenne, ne peut-on pas aussi y trouver ***Ravennas sculpsit?*** Cecy merite assurement d'estre examiné. Vasari dit formellement que Marc de Ravenne marquoit ses planches avec un RS, de même qu'Aug. Vénitien marquoit les siennes avec un AV.

— Les amours de Jupiter et de Junon. — Jupiter embrasse Junon, qui est assise sur l'aigle; le dieu est assis derrière, et elle tourne la teste pour recevoir un de ses baisers. —Cette estampe, traitée d'une manière assez lascive, est gravée par Silvestre de Ravenne (1) d'après un dessein qui paroist estre de Jules Romain. — Cette pièce n'est pas de Silvestre de Ravenne; ce n'est point sa marque qui est au bas, mais celle du graveur Karolus, qui luy ressemble beaucoup (SK *en monogr.*). — J'en ai une première épreuve sans la marge avec les huit vers italiens.

—Vénus naissant de l'écume de la mer, ou plutôt des testicules de Saturne jettées par Jupiter dans la mer; car l'on voit icy dans le ciel Jupiter qui vient de les couper à Saturne, son père. La déesse Venus paroist debout, sortant de la mer et entrant dans une coquille; elle est veue presque par le dos;

---

(1) Après les remarques précédentes il n'est pas besoin de dire qu'il faut considérer comme non avenu ce nom de Silvestre; il prouve seulement que les notes où on le trouvera encore ont été écrites antérieurement.

d'une main elle releve ses cheveux épars; sur la coquille est la marque SR (*en monogr.*). Je ne sçais si c'est d'après Raphaël; du moins il n'y auroit que la figure de Venus, qui est elegamment dessinée; car le Jupiter et le Saturne sont d'un goût fort different du sien.

— Une nymphe revenant de la chasse, tenant d'une main un sanglier et de l'autre portant un bâton auquel est attaché du gibier. Cette pièce, qui est d'après l'antique ou d'après Raphaël, est, à ce que l'on croit, gravée par Silvestre de Ravenne. Celle qui est vis-à-vis, ombrée à jour gauche, n'en est que la copie. — Cette figure de nymphe vient d'après l'antique. Elle se trouve sur une des faces d'un tombeau qu'a fait graver Dom Montfaucon, t. V, pl. 5 de son Supplément de l'*Antiquité expliquée*. Il l'aura prise d'ailleurs, et c'est ce qu'il faudra rechercher.

— Enée portant son père sur ses épaules, et se sauvant, avec ses dieux pénates et son fils Ascagne, de l'embrasement de la ville de Troyes. Le dessein de cette estampe paroist estre de Jules Romain, et la graveure de Marc Antoine, mais plutôt encore de Silvestre de Ravenne — et encore plutôt de ce graveur qui s'est servi de la marque TS (*en monogr.*), qui est peut-être Thomas Barlacchi, supposé qu'il ait gravé, ainsi que le dit Vasari. — Dominicus Z. Ex.; je crois : Dominicus Zenoi ex.

— Entelle et Darès, combattans ensemble à coups de ceste. Cette pièce est d'un grand goût de dessein. Elle est de l'invention de Raphaël, et l'une des mieux exécutées de Silvestre de Ravenne, qui s'y est désigné par sa marque ordinaire. — Elle est d'après un bas-relief antique qui est à Rome, près de l'église de St-Dominique et St-Sixte, dans la facade du palais de la vigne Aldobrandine, aujourd'hui Pamphile.

— Laocoon et ses deux enfants entortillés de serpens. Cette fameuse statue antique, qui est présentement dans le jardin

du Belvédère à Rome, est la seule pièce où l'on voye le nom de Marc de Ravenne écrit au long : MARCUS RAVENAS. Elle est dessinée admirablement bien et gravée avec science dans la manière de Marc Antoine ; elle est en même temps très-rare et considérable puisqu'elle nous représente ce monument dans l'estat qu'il fut trouvé et que l'on peut connoistre par là quelles sont les parties qui en ont été restaurées par Baccio Bandinelli, au rapport de Vasari dans la vie de ce sculpteur.

— Un bas relief antique où l'on voit, au milieu et au devant d'une décoration d'architecture de pilastres corinthiens, un trône, sur le marchepied duquel pose un monstre marin, lequel trône est celui de Neptune, et à ses côtés se voyent trois amours, dont l'un porte un trident, et les deux autres une conque marine. Ce monument de sculpture, qui peut avoir fait autrefois l'ornement d'un temple de Neptune, servit à Ravenne dans l'église de St-Vital, et a été gravé avec soin en 1519 par Silvestre de Ravenne, d'après un dessein qui tient beaucoup de la manière de Raphaël. — Opus hoc antiquù. sculp. reperitur Ravennæ in æde div. Vitalis M. D. X. VIIII — Il a paru en 1766 une explication du monument en forme de dissertation, composée par le P. Jacques Belgrade, jésuite; elle a été imprimée à Cesène sous le titre de *Il trono di Nettuno*, broch. in 4° de 80 pages.

— Deux jeunes bergers, dont l'un est appuyé sur son bâton, et l'autre donne à boire à un veau, dans un paysage où l'on voit dans le fonds un bassin, dont les eaux, passans dans une rigole où des troupeaux viennent s'abreuver, se répandent ensuite dans la campagne. Cette pièce paroit être du dessein de Raphaël, et on la croit gravée par Aug. Vénitien ou par Silvestre de Ravenne plutôt que par Marc Antoine. — Elle est gravée d'après une ancienne miniature d'un Virgile mss. du Vatican que P. Santi Bartoli a gravé entièrement. (*Ed. de Rome*, 1763, *in-folio*, t. I, p. 152.)

— Baccio Bandinelli assis dans son académie au milieu de ses élèves qui sont occupés à dessiner d'après la bosse. Cette pièce est d'une composition fort différente de celle gravée par Aug. Vénitien, et est aussy du dessein de Baccio Bandinelli, qui s'y est représenté à l'une des extrémités sous la figure de ce vieillard qui porte une croix de chevalier sur son habit. A l'égard du graveur, il ne s'y est pas désigné ; mais l'on croit que c'est Marc ou Silvestre de Ravenne. Quelqu'il soit on voit qu'il a pris un grand soin à terminer cette pièce, qu'il est fort rare de trouver si bien imprimée. — Il y en a une planche gravée par Enéas Vicus. (*Voyez plus loin l'article Augustin* Vénitien.)

RAVY (jean). Voyez Boutillier, tome 1, p. 174-175.

RAWLINS (thomas). *Comme Walpole s'étonne de l'inscription d'une médaille de cet artiste : Gal. Parkhurst Eq. aurat. Custos Camb. et Monet. totius. Angliæ* 1623 *Oxon* 1644, *T. R. sculps., Mariette ajoute* : M. Walpole se forme ici une difficulté qui ne me paroit pas en mériter le nom et dont la solution se présente tout naturellement. Il n'est besoin pour cela que de rapprocher les dates de leur véritable place, prendre l'année 1623 pour l'année que Parkhurst avoit été pourvu de son office de garde de la monnoye, et rapporter la seconde au temps de la fabrication de la médaille. Cela fait un intervalle de vingt et un ans, qui n'a rien de trop surprenant. On a mille exemples de gens qui sont demeurés un bien plus grand nombre d'années dans l'exercice de leurs emplois, et quel est le particulier de qui l'on ait jamais exigé pour preuve de son existence qu'il ait joué un rôle dans les affaires publiques? (*Notes sur Walpole.*)

RECHI (jean paul), de Cosme, peintre étably à Turin,

avoit beaucoup peint à la Venerie royale bâtie par le duc Charles Emmanuel II, en compagnie de Jean Antoine Rechi, son neveu; le premier avoit du génie et dessinoit bien, le second se distinguoit dans la partie de la couleur. *Veneria reale descritta dal conte di Castellemonte*, f°, p. 65.

RECLAM (FREDERIC), né à Magdebourg, le 10 février 1734, travaille à Berlin, où son père exerce la joaillerie. Après lui avoir fait apprendre les premiers élémens de la peinture sous M. Pesne, il l'envoya à Paris et M. Lempereur, qui le reçut chez lui, le fit entrer dans l'école de M. Pierre; il étoit alors âgé de 18 ans. Je l'ai connu, mais je n'ai pas vu qu'il ait beaucoup profité de ce voyage. C'était un fort aimable garçon, mais qui manquoit d'émulation, et dont le génie étoit, à ce qu'il m'a paru, fort reserré. Ce qu'il a fait de mieux, étant à Paris, sont des paysages, dont il en a dessiné plusieurs d'après nature en compagnie de M. Lempereur le fils, dont le bon exemple le soutenoit et auroit dû l'encourager davantage.

REDER (CRISTIANO), detto monsu Leandro, né à Leipsick en 1661, après avoir appris à dessiner dans sa patrie, sous Christophle Spetturè, peintre de portraits, vint à Venise en 1685, où il étudia la composition. Il passa ensuite à Rome en 1686 et demeura avec M. Daniel jusqu'à ce que ce peintre alla à Turin. Alors, n'ayant plus de maistre, il se mit à peindre des batailles, des campemens et d'autres actions militaires, et, y ayant réussi, il en fit son unique occupation. Il y a de lui, dans la vigne Borghèse, un grand tableau qui représente la reue du *Carrocetto* lorsque le pape Innocent XII y fut reçu par le prince Borghèse ; (c'est peut-être ce qui a été gravé). Il a aussi peint pour le cardinal Imperiale

son entrée à Milan, étant cardinal legat *a latere* auprès de Philippe V, roy d'Espagne. *Mss. du Sr Pio.*

J'ignore si le voyage qu'il a fait en Italie en sortant de Paris, c'est à dire en 1756, lui a été plus fructueux. Depuis qu'il est retourné dans son pays, en 1760, il s'y occupe à peindre des portraits, sans abandonner le goût qu'il a pour le paysage. Il en a gravé plusieurs, tant à Paris qu'à Rome et à Berlin, et c'est peut-être ce qu'il fera de mieux dans toute sa vie.

REGGIO (LUC DE). Voyez Ferrari (Luca).

REGNARD (VALERIEN), graveur des plus médiocres qui travailloit à Rome et qui vivoit encore lorsque le marquis Vincent Justiniani faisoit graver ses antiques, car, dans le nombre des planches, il s'en trouve une portant son nom; c'est la 85e du 2e volume.

REGNAULDIN (TOMMASO), reçu à l'Académie le 28 juillet 1657, professeur le 26 juillet, adjoint à recteur le 30 octobre 1694.

REGNESSON (NICOLAS) de Rheims, graveur au burin.

— Abel et Melchisedec, figures du christianisme; frontispice de livre gravé en 1655. — *Le christianisme naissant dans la gentilité.* 4°.

— La S^e^ Vierge assise dans un paysage, ayant entre ses bras l'enfant Jésus qui tient une palme, d'après l'estampe originale de Fr. Spierre, dont l'invention est de Pietro Berrettini de Cortone. — L'estampe de Spierre représente S^e^ Martine.

— La S^e^ Vierge assise sur un piedestal; frontispice de livre gravé en 1664. — *Horæ diurnæ breviarii Carnotensis.*

— L'Image miraculeuse de Notre-Dame des Bois, près d'Arras. — Voyez le calendrier des Heures de Conty, moys de septembre.

— S. Augustin composant ses ouvrages; dans une forme ovale, d'après Laurent de La Hyre. — Chauveau l'a aussy gravé.

— Se Catherine, vierge et martyre, en demy corps dans une forme ronde d'après J. Blanchard. — Elle a aussy été gravée par Jean Couvay.

— Se Magdelaine s'entretenant avec un ange dans le désert. — Sans nom de peintre. N. Regnesson ex. — J'en ai veu le dessein de L. de La Hyre.

— L'Eglise romaine présidant dans l'assemblée des églises du monde chrétien d'après Fr. Chauveau. — *Les Epistres de S. Paul traduites par Marolles.*

— Un chanoine régulier priant à genoux S. Augustin et S. Victor. — Frontispice de missel à l'usage des chanoines réguliers de S. Victor.

— Antoine Fremin, secrétaire ordinaire de la reine-mère et lieutenant des habitans de Reims, en buste dans une forme octogone. — A deu estre gravé à Rheims et n'a pu l'estre avant 1646, étant dédié par Regnesson à Phil. Fremin, lieutenant des habitants de Rheims en 1646. La teste est pointillée et Regnesson n'a guères mieux fait.

— L'abbé Goussault, conseiller clerc au parlement de Paris; en buste dans une forme ovale; dessiné et gravé en 1655. — Cette planche a été reformée par Regnesson en 1661; il y a fait plusieurs changements dans la teste pour la ressemblance et il y a gravé après son nom *ad vivum del. et sculp.* 1661.

— Eustache de La Salle, lieutenant des habitants de Reims, en buste dans une forme octogone, d'après Moilon. — A deu

estre gravé à Rheims, et n'est pas une des moindres choses de Regnesson.

— Le Sage, portrait, buste ovale sans inscription; ses armes sont d'azur à un chevron d'or accompagné en chef d'une étoille d'or entre deux feuilles de houx, et en pointe d'une feuille de houx d'argent — Semi en thèse. Gravé en 1670. D'une manière plus chargée de travail, mais moins bonne.

— N... Vasseur, secrétaire du roy, dans une forme ovale. — Portrait sans inscription; les armes sont de ... à deux bandes chargées de trois aigles éployées.

— Les armes d'un prélat — d'azur à trois croissants d'or et un lambel aussi d'or en chef — de la famille de Lesseville.

— La Valeur couronnant un chevalier qui a tué son ennemy pendant que la Sagesse poursuit dans le fonds des furieux que l'Envie excite à se battre en duel. Frontispice de livre d'après François Chauveau. — La seconde partie du *Théâtre d'honneur et de chevalerie* par La Colombière. — Le premier volume du Théâtre d'honneur est imprimé en 1648. Il faut examiner si le second volume est de cette année. Je pense que le portrait de La Colombière gravé par Regnesson d'après Nanteuil s'y trouve. Si cela est, l'arrivée de Regnesson a du précéder ou suivre de près celle de Nanteuil dans cette ville et il y aura gravé avant Nanteuil; car je ne sache rien de Nanteuil gravé à Paris avant 1649, et ces premiers portraits sont pointillés dans la manière de Regnesson qui les pointilloit aussy pour lors.

— La renommée tenant une trompette et une couronne de laurier. Frontispice de livre. — *Les éloges sacrés ou la vie des saints.* — Le fond de paysage en est gravé à l'eau forte par Abraham Bosse.

— Le Barbon. — Pour une satyre intitulée *Le Barbon* par Balzac, imprimée je pense en 1648 à Paris. Regnesson seroit

tout exprès venu à Paris en même temps que Nanteuil; mais il faut examiner si la date est vraye. C'est une des meilleures pièces de ce graveur; à une seule taille, dans la manière de Mellan.

REISEN (CHARLES CHRISTIAN). Le portrait en manière noire qu'a gravé de Witte est véritablement celui de Christian le fils, dont le véritable nom est Charles Christian Reisen, et je ne comprends pas qu'un si habile homme, contemporain de Vertue et de M. Walpole, qui a joui en Angleterre de la plus grande réputation, ait échappé à leurs recherches, eux qui les ont poussé jusqu'à faire mention d'artistes les plus médiocres, uniquement parce qu'ils étoient Anglois ou avoient travaillé dans ce royaume, qui surtout se sont étendus sur les graveurs en creux. Ma surprise augmente quand je vois qu'ils ont pareillement passé sous silence un Claus, un Smart, un Seaton et tant d'autres qui ont vécu de nos jours en Angleterre et qui y ont exercé la profession de graveurs en creux sur les pierres fines avec quelque distinction. Je n'en ay pu dire que peu de choses dans mon Traité des pierres gravées; mais je suis persuadé que, si M. Walpole en avoit voulu prendre la peine, il lui auroit été facile de s'étendre sur ce sujet autant qu'il le méritoit. Tout ce que j'en ai pu dire c'est que Christian le fils est mort aux environs de 1725. (*Notes sur Walpole.*)

REMBRANT VAN RHYN. Cette collection de desseins de Rembrant, qui est fort ample, vient pour la plus grande partie de M. de Piles, qui l'avait recueillie en Hollande. Il s'en faut beaucoup que ce maître ait connu la justesse des proportions ni la noblesse des expressions, il ne s'attachoit qu'à l'effet du clair-obscur; ce n'est pas cependant ce qu'il paroît avoir le plus recherché dans ses desseins. Il y retourne le même

sujet d'une infinité de façons différentes, toutes plus bizarres les unes que les autres; voilà ce qui semble avoir été son principal objet. Ce qu'il a dessiné de plus vrai, sont les paysages. (*Catalogue Crozat.*)

— Rembrandt du Rhyn, de Leyde, peintre et graveur à l'eau forte à Amsterdam, né en 1606, mort en 1674.

— Rembrandt est, ce me semble, le nom de baptême du peintre et Van Ryn son nom de famille.

— Voyez sa vie dans le Baldinucci, *Comminciamento e progresso dell' arte dell' intagliare*, 4°, p. 78, et dans Houbraken.

— Mon père, en 1737, compte avoir 330 pièces différentes e Rembrant, dont peut-être 12 douteuses et 90 avec des changemens.

— Jesus-Christ prêchant devant une troupe de peuple ssemblée. —Cette pièce s'appelle en Hollande la pièce du petit cent francs; c'est que les epreuves qui furent exposées par Rembrandt furent vendues 10 florins.

— Jesus-Christ guerissant les malades qu'on luy présente. Cette pièce s'est autrefois vendue des prix excessifs, jusques là même que Rembrandt en achetta pour luy un exemplaire dans une vente la somme de cent livres. Ce n'est pas cependant qu'il en manquât: il en avoit retiré du public tous ceux qu'il avait déjà pu découvrir et à tout prix, et il en avoit, outre cela, la planche, dont il pouvoit faire imprimer autant d'épreuves qu'il eût voulu; mais il avoit la fantaisie de rendre ses ouvrages rares et principalement celuy cy dont il connoissoit le mérite. Aujourdhuy cette pièce, qui a retenu parmy les curieux le nom de la pièce de cent francs, n'est plus d'un si haut prix, mais elle ne laisse pas d'estre une des plus considérables de l'œuvre de Rembrandt, surtout lorsqu'elle est bien imprimée. C'est grand domage qu'elle n'ait pas esté rachevée; car ce qui y est de fait est d'une merveil-

leuse intelligence de clair obscur. — Un curieux Hollandois m'a asseuré depuis que ce qui faisoit qu'on l'appeloit la pièce de cent francs n'étoit pas la raison que j'allègue icy, mais le prix que mit Rembrandt aux premières épreuves qu'il distribua de cette planche, lesquelles il vendit sur le pied de cent florins.

— Jesus-Christ resuscitant le Lazare. Des deux epreuves qui sont icy, la premiere imprimée est celle qui est sur du papier de soye. Il y a eu dans l'autre plusieurs changements de faits, dont un des plus remarquables est la teste de la sœur de Lazare à qui Rembrandt a voulu donner plus de caractère et qu'il a fait pour cela plus laide qu'elle n'estoit, parce qu'il n'avoit qu'une connoissance assez imparfaite de la manière d'exprimer les passions et que, de toutes les parties de la peinture, l'on peut dire qu'il ne possedoit à fond que l'intelligence du clair obscur et de la couleur. — Les premieres epreuves sont celles où un homme effrayé qui est dans le fonds n'a pas encore de bonnet sur la teste.

— Pilate montrant au peuple Jesus-Christ ; Pilate y paroit environné des princes des prestres qui le conjurent de leur livrer Jesus-Christ pour le faire mourir. Gravé en 1636 — ou 1630. — J'en ai vu une épreuve anterieure, remarquable en ce que la tête d'un des quatre Juifs qui sont à genoux aux pieds de Pilate, celle qui, presqu'entierement achevée, n'est couverte que d'un simple bonnet, n'est point encore chargée de ces tailles diagonales qui ont été données au burin sur la joue droite et sur une partie du front ; à cela près, je ne vois aucune difference entre les deux épreuves. Il faut que ce travail ait été fait presqu'aussitost que la planche a été mise au jour.

— Rembrandt grava dans cette même année 1633 deux planches de cette descente de croix ; la première manqua à l'eau forte, le vernix eclata ; elle ne put point mordre ; on

trouve quelques épreuves de cette planche en cet état, où est son nom et la date 1633. Il en recommença de la même grandeur et sur le même dessein une seconde planche qui luy reussit, et c'est celle qui est icy. Cette seconde planche a été fort travaillée au burin pour luy faire faire son effet, mais je ne crois pas que ce travail au burin soit de Rembrandt; il est trop proprement exécuté. La première planche est plus petite que la seconde d'une ligne ou deux. Je les ay confronté l'une contre l'autre avec attention; ce sont deux planches absolument différentes; d'ailleurs la première étoit en trop mauvais état pour qu'on en pût tirer le moindre party.

— Jason épousant Medée dans un temple consacré à Junon, imprimé sur du papier de soye. — Un des principaux changemens est qu'aux premières epreuves la statue de Junon n'a point de couronne sur la teste.

— Une des nymphes de Diane entrant dans le bain; une femme nue assise sur une terrasse. L'une et l'autre de ces pièces sont gravées par Rembrandt; elles sont rares à trouver de cette qualité d'impression. —Elles sont d'un mauvais gout de dessein et d'un choix ignoble pour le naturel, mais bien de chair, surtout la dernière, où le clair obscur est très bien entendu.

— Un peintre dessinant d'après une statue—je crois de la Paix.— Cette pièce n'a jamais été achevée d'être gravée. — C'est grand dommage. —Ou plus tost une femme nue que Rheimbrandt a mis entièrement dans l'ombre par un effet de sa bizarrerie ordinaire, et pour tirer quelque avantage de cet essay de clair obscur.

— Huquier possédoit une estampe unique et qui a été achetée 160 livres à sa vente. Il la regardoit comme un ouvrage de Rembrandt, dont il n'étoit fait mention dans aucun des catalogues des ouvrages de cet artiste qui ont paru tant en France qu'en Hollande. On n'y trouve ni le nom ni la mar-

que de Rembrandt, qu'il n'a presque jamais manqué d'apposer sur ses gravures. Mais, sans s'arrêter à cette circonstance, elle est tellement dans le caractère de ce maître qu'on ne voit point à qui on pourroit la donner autre qu'à lui; c'est sa touche, c'est son faire; le fonds de la gravure est à l'eau forte, et, pour lui procurer plus d'effet, la pointe sèche y a mis ce velouté qui se trouve dans les meilleures gravures de Rembrandt. Je juge donc que, si ce morceau ne lui appartient pas, celui qui en est l'auteur a parfaitement imité son faire et a réussi, autant qu'il étoit possible, à faire illusion. La planche étoit dans toute sa fraîcheur lorsqu'elle a donné l'épreuve sur laquelle je fais ces observations. Elle représente, dans une forme ovale échancrée quarrément par le haut, la tête d'un vieillard à la barbe blanche, couverte d'une toque de velours; elle se presente presque de face, un peu plus que de trois quarts; le manteau qui lui couvre les épaules est doublé de fourrure et est fort chargé de tailles; il est retenu sur le devant par une agrafe et laisse voir un pourpoint blanc et un peu de chemise. La planche dans laquelle est renfermé l'ovale, est quarrée et a 5° 7l de haut sur 4° 9l de travers.

— Une vieille femme veue de face, en demi corps, assise, tenant la main droite sous sa robe, la gauche appuyée sur un livre ouvert posé sur ses genoux. Dans le fond le nom de Rembrandt et la date 1634. Depuis Rembrandt a effacé cette teste de vieille et a gravé en place la teste d'une fille qui est presque veue de profil et qui est représentée occupée à lire.

— Une bergère composant une guirlande de fleurs près d'un berger couché par terre qui joue du chalumeau. Gravé en 1642.—Il y en a des epreuves avec des differences considérables. On y voit, à ce qu'on m'a dit, au travers des arbres, comme une teste de cherubin.

—Une villageoise faisant ses nécessités au pied d'un arbre.

Gravé en 1651.—Très rare à trouver belle épreuve.—On ne peut rien de plus parfait pour l'intelligence du clair obscur.

— Une femme entièrement deshabillée, preste à entrer dans le bain. Gravé en 1658.—Auroit-il voulu représenter une femme juive faisant les ablutions légales? car je remarque autour de son bras droit une espèce de bandelette qui pourroit estre des philactères.

—Des persones assemblées pendant la nuit à l'entour d'un garçon qui porte une lanterne faite en forme d'étoille.—C'est un usage étably parmy le peuple à Amsterdam. On y promène, la nuit qui precede la veille des Roys, une lanterne en forme d'étoille, que l'on appelle l'étoille des Roys. Ceux qui la promenent sont accompagnés de gens qui chantent et qui s'arrestent avec eux devant les portes des maisons. Voyez la description de cette feste au 3e volume des Ceremonies des peuples.

— Une nouvelle mariée juive, assise dans un fauteuil et ayant les cheveux épars; en demy corps. Cette piece est gravée par Rembrandt et de ses plus achevées.—Il y en a de premières epreuves où il n'y a encore que la teste de gravée; le reste n'est guères qu'au trait, et la teste, avec ses cheveux épars, est beaucoup moins ouvragée que dans les secondes épreuves.

— Un philosophe regardant avec attention un signe mistérieux qui luy apparoist.— On l'appelle le portrait du docteur Fox (1), personnage qui se trouve souvent dans les comedies angloises; c'est une espèce de magicien.

— Portrait anonyme d'un homme en chapeau, la main ap-

(1) Ailleurs Mariette dit: « *Il Fausto*, demie figure qui regarde une vision. » C'est bien du docteur Faust qu'il s'agit, et la comédie anglaise dont parlait à Mariette quelque ami anglais, sans doute Walpole, est le Faust de Marlowe.

puyée sur une table sur laquelle est une palette et des pinceaux. L'on croit que c'est le portait de Asseline, dit Crabetje, peintre Hollandois qui a fait des tableaux dans la manière de Bamboche et des paysages. Cette épreuve est sur du papier de soye.—Il y en a de premières epreuves où il y a dans le fonds derrière la figure un tableau sur le chevalet. Comme le fonds nuisoit à la figure, Rhembrandt l'effaça et laissa le fonds blanc, ce qui fait un bien meilleur effet.

— Portrait anonyme que l'on dit estre celuy d'un medecin juif d'Amsterdam; il a la main appuyée sur une balustrade et il paroist descendre un escalier. —Je crois avoir entendu dire que c'est celuy d'Ephraïm Bonns, le même dont Livins a gravé le portrait. Il sera facile de s'en éclaircir en les confrontant.

— Portrait sans nom d'un homme qui tient une feuille de papier et une plume, et qui est certainement celuy de — Lieven—Coppenols, maistre escrivain à Amsterdam. C'est une des plus rares et des plus belles pièces de Rembrandt. —Il y en a de premières épreuves où il n'y a encore rien de gravé dans le fonds; la manche du bras droit est aussy fort claire; en général il y a quantité de differences. J'en ay vu —chez M. Crozat — un exemplaire d'une des secondes épreuves imprimé sur du papier de soye, au bas de laquelle il y avoit deux vers hollandois écrits à la plume parfaitement bien par Coppenols même; il y avoit écrit aussi son nom : *Lieven Van Coppenol A° 1667*, et à la fin de ce distique le nom de celuy qui en étoit l'auteur : *J. Six de Chandelier*. Seroit-ce le même dont Rembrant a gravé le portrait? — Voici les deux vers hollandais qui sont écrits au bas d'une épreuve du portrait de Coppenol qui est chez M. Crozat :

De Kunst blinckt in den Mensch verscheidelyck vezdeelt
Dus Leest de Meester van de schryf Kunst afgeveelt.

« Chaque homme a ses talens particuliers par lesquels il brille; celuy de l'écriture fut l'honneur de celui-ci. »

— Petit portrait d'un homme qui peint un tableau posé sur un chevalet. Demie figure. J'ay veu chez M. Crozat une épreuve de cette petite pièce au bas de laquelle étoit écrit Vilhem Drost. Seroit-ce le nom de celuy dont c'est le portrait? — Drost étoit un juif de la Haye, marchand de tableaux, dont Houbraken parle dans la vie de Jean Vanhaansbergen, tome 3ᵉ.

— Un homme assis au devant d'une fenestre, regardant un dessein ou estampe qu'il tient entre ses mains. — J'ay veu une epreuve où on avoit écrit au revers: *Abraham Fransen*, et c'est véritablement son portrait.

— Beau portrait d'un homme assis dans un fauteuil, ayant la teste découverte, presque sans cheveux. Dans le fonds est une fenestre où sur les carreaux des vitres est le nom de Rembrand et la datte 1634. On m'a dit, ce me semble, que c'étoit le portrait de *Afslager Haering*, c'est-à-dire le crieur public Haering; (*afslager*, crieur public, celuy qui préside aux encans). Il y a un autre portrait de Rembrandt d'un homme pareillement assis dans un fauteuil, qu'on dit estre celuy du concierge Haering, — ou, comme quelqu'un m'a dit, geolier. — Il se pourroit faire que ce fussent les portraits de deux personnes de la même famille (c'est le père et le fils); quoy qu'il en soit, celuy dont il est question icy est très beau. J'en ay veu deux épreuves chez M. Crozat, une où la main et la manchette gauches étoient plus claires et l'autre où elles estoient plus ombrées.

— Le portrait de Rembrandt dessiné et gravé par luy mesme en 1648; il s'y est représenté dessinant auprès d'une fenestre. Des six epreuves qui sont icy, il n'y en a aucune qui ne soit avec quelques differences. — J'en ay veu une très première épreuve, plus claire avec des traits fiers à la pointe à

ses qui n'étoient point encore ebarbés et qui arrestoient l'encre d'impression.

—Le portrait de Jean Secundus, poëte, en demy corps, gravé par Rodermont d'après Rembrandt.—Secundus est mort bien avant Rheimbrandt; ainsi ce peintre n'a pu faire son portrait, et c'est mal à propos qu'on a mis ce nom au bas de cette pièce. Muller a gravé le portrait dudit Jean Secundus qui ne ressemble nullement à celui-cy, et il autorise ma remarque.

—Un homme debout appuyé contre une fenêtre, tenant dans ses mains un livre dans lequel il lit; c'est le portrait de M. Ziks, bourguemestre d'Amsterdam; il est dessiné à l'encre de la Chine avec beaucoup d'exactitude et de propreté d'après l'estampe originale de Rembrandt, qui est d'une rareté extraordinaire. — Jean Six; on lit cette inscription au bas de la planche : JAN SIX ÆT. 29, Rembrandt 1647. — Des gens qui ont veu ce portrait de J. Six m'ont assuré qu'il estoit extrêmement mauvais, et je n'ay pas de peine à le croire. — Depuis que j'en ay veu une épreuve entre les mains de M. Sevin, j'en ai une toute autre idée.—M. Zanetti m'a écrit qu'il avoit eu ce portrait dans l'œuvre de Reimbrandt qu'il a acheté en Angleterre, que c'est le plus rare de toute l'œuvre et qu'on le connoist sous le nom du bourguemestre Jean Ziks. — M. Ziks ou Six, bourguemestre d'Amsterdam, fils de celuy dont Reimbrandt a gravé le portrait, en a la planche; il s'est mis dans l'idée d'en retirer tous les exemplaires qui étoient dispersés dans le public pour le rendre rare, et il y a telle épreuve qu'il a achettée jusqu'à 70 livres et davantage dans des ventes publiques. — Il s'en trouva effectivement plusieurs chez ce curieux, lorsqu'on fit la vente de son cabinet en 1734, et même la planche qui se trouvoit usée; les plus chères de ces épreuves furent vendues 18 florins. Gersaint en apporta quelques unes à Paris, entr'autres celle qu'avoit M. Sevin, que ce curieux paya 72 livres. Depuis

cette estampe a tellement augmenté de prix que la dernière qui a été vendue en Hollande à la vente de Tonneman en 1754 a été portée à 367 florins, et que l'épreuve qu'avoit M. le comte de Chabanne vient d'être achetée en 1755, pour parfaire l'œuvre de Rembrandt qui est chez le roy, 851 livres, ce qui ne paroit pas vraisemblable et qui est pourtant bien réel.

— Portrait anonyme d'un homme assis dans un fauteuil, tenant des lunettes, près d'une table sur laquelle est un livre ouvert, et derrière luy sont des fioles remplies de liqueurs, ce qui fait croire que c'est le portrait de quelque médecin ou de quelque chimiste. Quoy qu'il en soit, c'est un des plus rares et des plus beaux de Rembrandt. — Nous en avons une epreuve fort pale, et M. Crozat en a une très forte d'épreuve où la plus part des tailles gravées à la pointe à sec ne sont pas encore ébarbées. — On dit que c'est le portrait d'un chimiste nommé Tol. — Il y a eu un Adrien Toll, médecin à Leyde qui a donné une édition du traité des pierres précieuses de Anselme de Boot. Il étoit contemporain de Rembrandt. Il y a eu aussi un Jacques Tol, alchimiste. — Voyez la traduction d'un de ses ouvrages citée dans le catalogue de D'Isnard.

— Jean Wtenbogard, ministre à Amsterdam, en demy corps dans un ovale gravé en 1635. — On en voit de premières epreuves fort différentes; à celle-cy la figure a seulement un grand livre ouvert devant elle; le fond est beaucoup moins ouvragé; il y a encore bien d'autres changements; la planche est quarrée, quoique le portrait soit toujours renfermé dans un ovale, au lieu que la planche a été rendue octogone. Il n'y a aucune inscription, pas même le nom de Rheimbrandt.

— Un banquier, assis dans un bureau, faisant remplir des barils d'argent. Ce portrait, dont on ne sçait pas le nom, a été

gravé en 1639 par Rembrandt; il l'a exécuté avec beaucoup d'intelligence et de soin, et il est extrêmement rare. — Wtenbogard, receveur des Etats-Généraux. — Jean Augustin Wtenbogard, receveur des finances de la province de Hollande au district d'Amsterdam.— Il étoit curieux, et c'est à lui que J. Bisschop a dédié la seconde partie de son recueil de statues gravées d'après l'antique.

RENARD DE SAINT-ANDRÉ (SIMON), peintre de portraits, n'a rien de commun avec Saint-André, qui a gravé le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre et qu'on ne sçauroit peut-être pas avoir existé sans cet ouvrage; il étoit, ce me semble, concierge du Louvre et ce qu'il a gravé a vu le jour en 1695, longtemps après la mort de Simon Renard, qui, suivant la description de l'Académie par Guérin, p. 231, mourut à Paris en 1677, âgé de 63 ans. Il y avoit été admis en 1663 et lui même étoit un très foible sujet.

RENÉ D'ANJOU. Forme des anciens tournois et ce qui s'observoit en France dans ces occasions, représenté en deux planches d'après les miniatures de René d'Anjou, roy de Sicile, qui sont dans un manuscrit de la bibliothèque du Roy; gravées par Richer. — C'est un tournoy célébré à Angers entre les ducs de Bretagne et de Berry, gravé d'après des miniatures de René d'Anjou, roy de Sicile. Elles avoient aussi été gravées en grand — je pense, par Tavernier, — mais cette suite n'a jamais été achevée; il y a même quelques planches qui ne sont pas entièrement terminées.

— Le portrait de ce prince a, dit-on, été gravé par Coelemans, en 1711, d'après un tableau qui se conserve en Provence chez un des descendants de celui à qui le roi René en avoit fait présent autrefois, et c'est un morceau qui mérite attention.

— René d'Anjou, roi de Jerusalem et de Sicile, se plaisoit à peindre et il lui est arrivé plus d'une fois de négliger les affaires de l'Etat pour s'en occuper tout entier. Il m'est passé par les mains un manuscrit enrichi de fort belles miniatures qu'on faisoit passer pour être un ouvrage de ce prince; mais elles me parurent être un ouvrage d'adoption, supposé qu'il fût vrai que René s'en fût fait honneur ; je n'en serois pas surpris, cela arrive assez souvent aux gens de son état (1).

RENI (GUIDO). La noblesse et les grâces que le Guide a répandues sur ses visages, sa belle manière de draper, jointe à la richesse de ses compositions, en ont fait un peintre des plus aimables (2). Mais il ne faut pas croire qu'il se soit ainsi élevé sans s'être auparavant assujetti à un grand travail. L'on s'en apperçoit principalement dans les desseins qu'il a faits en grand pour ses études. Tout y est détaillé dans la plus exacte précision. L'on y voit un homme qui consulte perpetuellement la nature, et qui ne se fie point à l'heureux talent qu'il a de l'embellir. (*Catalogue Crozat.*)

---

(1) Voyez sur René et les questions soulevées sur son talent d'artiste les observations faites dans les *Archives* (Livraison de janvier 1858, p. 209-212) sur la dissertation de M. Jules Renouvier.

(2) Le Guide a été l'une des plus grandes admirations du dix-septième et du dix-huitième siècles. La clarté, le charme argentin, le fondu harmonieux de sa couleur, sa noblesse de composition étaient les seules choses qu'on vît en lui. Aujourd'hui sa pâleur, sa monotonie, son manque d'expression vive et d'accent, ses répétitions continuelles, la faiblesse de la manière arrivant jusqu'au poncif sont ce qui nous saisit le plus. Des deux côtés il y a exagération, et nous ne nous trompons peut-être pas moins que dans le dernier siècle. Quant à Mariette, il est de son temps, et il faudrait s'étonner s'il n'en était pas. Aussi son catalogue de l'œuvre du Guide qu'il possédait en témoigne-t-il à chaque ligne. Si l'on trouve déjà long ce que nous en avons extrait, nous répondrons que nous aurions pu faire cet article plus long encore en y mettant, en dehors de ce qui n'est que catalogue, toutes les pièces où Mariette met un

— Le jeune David debout, ayant le bras gauche appuyé sur un fust de colonne et soutenant de l'autre la teste de Goliath sur un piedestal; gravé au burin par J. Piccino. — D'après le tableau qui étoit resté à Bologne, le Guide en ayant peint deux; celuy-cy est présentement à Vienne, chez le prince Eugène de Savoye. — Une autre estampe en plus grand, gravée au burin par G. Rousselet. — D'après le tableau qui est en France et qui appartenoit au duc de Liancourt; il est présentement au roy, — et est sur la cheminée d'une des chambres du palais du Luxembourg. — On l'a transporté à Versaille en 1743. Il y en a un pareil à l'hôtel de Toulouse (1).

— Sanson, après avoir tué mille Philistins avec une machoire d'asne, obtient de Dieu qu'il sorte une fontaine pour le desaltérer. Ce sujet, peint par le Guide, est gravé à l'eau forte par Flaminio Torri. — Ce tableau est un des plus beaux du Guide; il est présentement dans le palais à Bolo-

---

mot d'éloge, ou toutes les gravures postérieures que Mariette trouve déguisant le goût du Guide, toutes celles aussi dont il nie que l'original soit un tableau ou un dessin du Guide. Il s'en préoccupait de toutes façons; en dehors de son propre travail on trouve une feuille intitulée : « Estampes d'après Guido Reni que je possède, » *catalogue envoyé de Dresde*, ajoute Mariette, et peut-être par Heineken. On trouve aussi une autre feuille intitulée : « Aggiunta al catalogo delle stampe di Guido Reni. Le stampe, qui infrascritte sono registrate dal Malvasia e mancano nella raccolta de S. A. S. cioe, etc. » Celle-ci est une copie de la main de Mariette sur quelque liste envoyée par un de ses amis d'Italie. En marge de chaque article sont des numéros qui renvoient à la page de Malvasia. Mariette n'a pas toujours fait ce renvoi à la page même; mais dans la suite de son catalogue il a toujours distingué les estampes citées par celui-ci, comme on le voit par cette note :

« Il faut observer que toutes les pièces marquées d'une M dans ce catalogue sont celles que Malvasia a citées dans le sien; toutes les autres, où il n'y a aucune marque, luy ont été sans doute inconnues, car il n'en cite aucune. »

(1) Voir le livret de M. Villot, édition de 1852, n°s 320 et 341.

gne dans la chambre du gonfalonier. — Voyez Vie du Pasinelli, p. 105.

— La naissance de la sainte Vierge, gravé au burin d'après un très beau tableau du Guide, par Etienne Picart le Romain. — Ce tableau est dans une chapelle du palais de Monte-Cavallo à Rome.

— L'ange annonçant à la Vierge le mistère de l'incarnation. Gravé à l'eau forte à Rome, par Etienne Colbenschlag. — E. Jabach dicatum.

— Le mesme sujet traité differamment, gravé au burin par G. Rousselet d'après le tableau du Guide, qui est à Paris dans l'église des Carmélites (1). — Il leur a été donné par la Reyne Marie de Medicis.

— La Se Vierge joignant les mains en demy corps; gravé au burin, en 1661, par M. Lasne. Quoy qu'il n'y ait pas au bas le nom du peintre, l'on ne doute cependant pas qu'elle ne soit d'après le Guide; il l'a même gravé avec plus de tendresse qu'à son ordinaire. — Au bas les armes d'un abbé de la maison de Foix.

— La Se Vierge occupée à coudre, gravé au burin par Seb. Vouillemont d'après le Guide. — Autre estampe d'après le mesme tableau; beaucoup moins bien exécutée que la précédente; elle est gravée au burin par G. Tournière sous la conduite de Ch. Errard. — Carolus Errard consecrabat.

— Le mesme sujet traité une seconde fois par le Guide; il y a ajouté des anges et fait quantité de changemens dans l'ordre des plis de la drapperie de la Vierge. Cette estampe, que G. Vallet a gravée au burin, est très bien exécutée. — Je croy que c'est celle-cy dont le tableau est chez le Roy. — Il y en a chez le Roy deux tableaux presque semblables; ils ne

(1) Celles du faubourg Saint-Jacques; cf. Piganiol, VI, 171.

different que dans la couleur de la drapperie de la Vierge ; le plus beau, à mon gré, est celui où l'habit de la Vierge est rouge; dans celui que le Roy a eu du prince de Carignan, cette drapperie est blanche; mais le premier est bien endommagé. La grande chaleur du soleil, auquel il a été exposé, a fait écailler toutes les couleurs, et c'est un grand domage. Mais je crois que l'un et l'autre, qui sont fort petits, ne sont point celui qu'a gravé Vallet, mais bien celui qu'Errard a fait graver par Tournière. — N'est-ce pas le mesme tableau dont il y a une estampe gravé chez G. Edelinck par N. Poilly? —Non ; dans celle d'Edelinck il y a l'enfant Jesus établi dans son berceau.

— Autre estampe du même sujet d'après un tableau du Guide, d'une composition differente; la sainte Vierge y est représentée assise au milieu de deux anges à genoux. Gravé au burin par J. Nolin.

— Les bergers adorant l'enfant Jésus couché dans la creche. Dans une forme octogone. Cette estampe, aussy parfaite pour la correction du dessein que pour la beauté de la gravure, est de Franc. Poilly, d'après un tableau du Guide. — Le tableau est à Paris chez M. le marquis de la Vrillière. — M. l'abbé de Maroulle, excellent juge, doutoit de l'originalité de ce tableau, après l'avoir examiné avec toute l'attention dont il étoit capable. — Il est passé depuis en Angleterre dans l'année qu'est mort M. l'abbé de Maroulle, et il se voit aujourd'hui au chateau de Houghton qu'a fait batir M. Walpole, comte d'Orford. — M. Walpole, dans la description des tableaux de Houghton, dit que le tableau de son père est une repetition de ce que le Guide a peint en grand et qui se voit chez les Chartreux à Naples; plus fourni cependant de figures. Ædes Walp., page 88.

— La circoncision de J. C.; gravé à l'eau forte par Jacques Marie Giovannini, de Bologne, d'après le Guide. — Le tableau

est à Sienne — dans l'église de S. Martin — et est clair et très gracieux, mais pourtant pas de la grande manière du Guide. — Une autre estampe du même sujet, gravée à l'eau forte sur les lieux avec plus d'exactitude et beaucoup mieux dans la manière du Guide, par un peintre nommé Julien Traballesi qui en a fait lui-même le dessein en 1763.

— Il y a en Angleterre, dans le cabinet du chevalier Pierre Leicester, un petit tableau qu'on dit être du Guide et qui est absolument semblable, par rapport à la composition, à celui qui est à Sienne et qu'a gravé Traballesi ; mais, dans celui cy, les figures ne sont qu'en demi corps ; la forme est ovale. Il a été gravé au burin dans la suite de Boydell par Fr. Aliamet, en 1755, et si peu heureusement que je n'ai pu me résoudre à le mettre dans mon œuvre. — Le sujet est la circoncision de J. C.

— Le massacre des Innocens, peint par le Guide sur un des autels à l'église de S. Dominique à Bologne et gravé à l'eau forte par Jacques Stephanoni. — Malvasia apprend le nom et le surnom de ce graveur, partie IV, p. 23.

— Autre estampe du mesme tableau gravée à l'eau forte par J. Bap. Bolognini, disciple du Guide. Il y a bien plus d'art et d'expression dans cette estampe que dans celle qui la précède, — et c'est une des meilleures estampes que je connoisse.

— La Se Vierge fuyant en Egypte avec S. Joseph, précédé d'un ange qui luy presente des fleurs. Gravé au burin par Fr. Poilly. Il semble que le burin de cet excellent artiste ait été fait exprès pour les ouvrages du Guide, tant il a toujours bien réussi à en exprimer toutes les graces. — Une copie de mesme grandeur gravée au burin à Rome par N. Billy.

— Une estampe du mesme sujet gravée à l'eau forte par S. Bernard, l'un des plus habiles peintres en miniature que

nous ayons eus en France (1). Elle est differente de celle qu'a gravé F. Poilly, en ce qu'il n'y a point d'ange sur le devant, et peut-être l'aura-t-elle été d'après un autre tableau; car, outre cette difference, il s'y en trouve beaucoup dans la figure de la Vierge, dans l'air de teste de S. Joseph et dans ses draperies. Cette conjecture paroist mesme d'autant plus vraisemblable qu'il est arrivé souvent au Guide de recommencer plusieurs fois un mesme tableau en y faisant de légers changemens. — Malvasia se trompe quand il dit qu'elle est gravée au burin.

— La Se Vierge considérant l'enfant Jésus endormy entre ses bras; en demy corps dans un ovale. Cette estampe, aussy parfaite pour le dessein que pour la graveure, est de François Poilly d'après un fort beau tableau du Guide. — Le tableau étoit dans le cabinet de M. d'Orfeuil. — Il est présentement chez le Roy.

— La Se Vierge en demie figure considérant l'enfant Jésus qui dort la tête appuyée sur des coussins. Dans une forme ovale. Gravé à l'eau forte, à S. Petersbourg par Lagrenée le jeune, d'après un tableau tiré du cabinet de S. Ex. Ivan Javanovitz Schouvalow. Original ou copie. C'est la même composition qu'a dessinée en Italie Strange, et qu'il grave.

— La Se Vierge considérant avec respect, et les mains jointes, l'enfant Jesus qui dort. Gravé en 1765 par S. F. Ravenet pour le premier volume de Boydell, d'après le tableau du Guide qui est dans la collection de lord Grosvenor. Ce sujet est renfermé dans un ovale. — Et c'est, je pense, la même chose qui a été gravée beaucoup mieux par Strange, pourtant d'après un autre tableau.

— La Se Vierge adorant l'enfant Jésus endormy, en demy

---

(1) Voir cet *Abecedario*, I, 124.

corps dans une forme ronde. Cette estampe est une des plus belles qui ait jamais été gravée d'après le Guide. Corn. Bloemaert, qui en est le graveur, l'a executée au burin avec toute la tendresse et le soin possible, et l'on ne pouvoit mieux rendre les grâces de l'original qu'il l'a fait.

— La Sᵉ Vierge étendant un voile pour en couvrir l'enfant Jesus endormi ; en demy corps. Gravé au burin à Rome en 1661 par J. Gerardin, d'après un excellent tableau du Guide. —Copie de l'estampe de Vallet; cette pièce est dédiée à la princesse Farnese.—Le tableau estoit dans l'église de Sᵉ Marie Majeure à Rome, d'où il a été transporté dans la sacristie.

— La Sᵉ Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus qui dort appuyé sur son sein ; en demy corps dans une forme ronde. Inventé et gravé à l'eau forte par le Guide. C'est celle qui tient le premier rang sur cette feuille. Elle est gravée avec beaucoup d'art, mais c'est domage qu'elle n'ait pas bien réussi à l'eau forte.—Celle qui la suit est aussy gravée à l'eau forte par le Guide d'après le même dessein, et beaucoup mieux exécutée. — La première du second rang en est une copie assez exacte faite à l'eau forte. — J'en connois encore une que je n'estime qu'une copie, et qui, quoy que calquée sur l'original (celle qui a manqué à l'eau forte) et dans l'autre sens, ne contient que ce qui a pu tenir dans une forme quarrée dont je joins les mesures : 5ᵖ 3ˡ haut.; 3ᵖ 9ˡ travers.— Pour celle qui est vis à vis, elle est gravée au clair obscur par Barthelemy Coriolan ; elle l'a été sur un dessein original du Guide, different en quelques endroits de l'estampe que ce peintre a gravée de sa main et dont on vient de parler.

— La Sᵉ Vierge tenant d'une main un livre et de l'autre embrassant l'enfant Jésus qui est assis en saillie sur le bord de cette forme ronde qui paroist estre une lucarne veue en plafond. Cette petite pièce est le seul ouvrage que le Guide ait entièrement gravé au burin. — Une première épreuve de

cette petite planche, où sont au bas les premieres lettres du nom d'Annibal Carrache, ce qui y avoit été mis pour rendre la planche de meilleur debit; mais depuis elles ont été effacées et la marque du Guide restituée, ainsy qu'on le peut voir dans l'epreuve précédente. — Cette petite pièce du Guide est certainement gravée au burin, au lieu que celle du même dessein que nous avons est gravée à l'eau forte, et bien plus sçavamment. Aussi est-elle d'Annibal. — J'ai eu entre les mains des épreuves tant de la planche gravée à l'eau forte que de celle gravée au burin. Je les ai vérifiées et examinées avec la plus grande attention, et j'ai trouvé que c'est la même planche. Annibal l'a indubitablement gravée à l'eau forte, sans y mettre son nom; elle avoit peu mordu et ne pouvoit pas tirer beaucoup d'epreuves; aussi sont elles fort rares. Sa planche est tombée entre les mains du Guide qui, pour s'exercer ou autrement, a repris toutes les tailles au burin, de façon qu'on ne soupconneroit presque pas que le fond de la gravure soit à l'eau forte, et, comme le fond de ce premier travail appartenoit à Annibal, par justice il a gravé sur la planche les lettres A. C. F. qui indiquent le nom de ce grand homme. Dans la suite et presque sur le champ, ces lettres ont été changées en G. R. F., et c'est ainsi qu'elles étoient sur l'epreuve que j'ai vu, qui étoit très brillante et avoit été apportée de Boulogne par M. Bourlat. Il me semble avoir lu dans Malvasia que la planche, de léton ou de cuivre jaune, étoit entre les mains de Pasinelli; si je ne l'ai pas lu dans Malvasia, quelqu'un du moins me l'a dit.

— La Se Vierge, assise dans une gloire, tenant à la main un rosaire, de mesme que l'enfant Jesus qui est assis sur ses genoux. Elle est en demy corps dans un ovale. Gravé à l'eau forte et retouché au burin en quantité d'endroits, l'eau forte n'ayant pas bien fait son effect. L'on n'en connoist pas le graveur; il dessinoit assez correctement, et a bien exprimé dans

cette estampe la manière du Guide, qui en est l'inventeur. — J'en connois une autre planche, de même sens, de meme grandeur et assez mal exécutée; sur l'épreuve que j'ai sous les yeux et qui peut avoir été rognée, n'y ayant que l'ovale seule, il n'y a point de noms d'artistes. Je crois pourtant reconnoître à la manière qu'elle est du Bonavera. — Et je n'en doute presque pas.

— S. Jean Baptiste adorant à genoux l'enfant Jésus, qui le reçoit à bras ouverts. Cette piece est gravée à l'eau forte par le Guide avec beaucoup d'art. Quelques uns en attribuent l'invention à Augustin Carrache. — Je doute que l'invention de cette pièce soit d'Augustin Carrache. Je crois plus tost que le Guide en est l'inventeur. Il y en a une premiere epreuve sortant de l'eau forte chez le Roy, œuvre du Guide, où cet habile maistre a fait plusieurs changemens à la plume qui luy ont servi à les faire ensuite sur sa planche. Je connois parfaitement sa plume et ne m'y meprends point. Auroit-il pris une pareille licence sur l'ouvrage de son maistre? — Cette remarque doit se rapporter à la pièce suivante.

— L'enfant Jesus, assis dans un paysage, caressant S. Jean Baptiste qui est à genoux devant lui. Inventé et gravé à l'eau forte par le Guide; c'est une de ses plus belles choses. — Malvasia, dans son catalogue, fait un double employ. Il la cite dans celuy du Guide, et il la repète encor dans celui du Pesarèse, ce qui fait voir qu'il n'est pas toujours exact et qu'il faut estre fort circonspect à examiner si toutes les pièces qu'il dit estre de Pesarèse sont effectivement de luy.

— La S[e] Vierge veue de face, ayant sur ses genoux l'enfant Jésus assis à qui S. Jean Baptiste baise les pieds. Gravé au burin par Seb. Vouillemont d'après le Guide. — Autre estampe du mesme tableau gravée au burin par G. Tournière sous la conduite de Charles Errard. — Ce beau petit tableau sur cuivre est chez le Roy et fait pendant avec la Vierge qui

coud ; il est pareillement fort endommagé et par la même raison.

— La Sᵉ Vierge assise dans un paysage près de S. Joseph ; elle tient sur ses genoux l'enfant Jesus qui met le doigt sur sa bouche en regardant S. Jean Baptiste qui luy apporte des fleurs. Elle est gravée avec art et avec fermeté par J. Le Pautre; mais l'on n'y reconnoist nullement le goût du Guide; ce graveur avoit trop de feu et de génie pour pouvoir s'assujettir à imiter (1).

— La Sᵉ Vierge assise et veue de profil. Derrière elle est l'enfant Jésus et plus loin S. Joseph qui tient un livre ouvert. Si l'on n'étoit pas certain que cette pièce est de l'invention et de la graveure du Guide, on la prendroit pour estre du Parmesan, tant elle est semblable à ses ouvrages. Les airs de teste, surtout de la Sᵉ Vierge et de S. Joseph, sont tout à fait dans son goût. — Si l'on en croit Malvasia, le Guide en recommença une seconde planche et y changea l'attitude de S. Joseph, de mesme qu'il y adjouta quelques adjustemens dans la coeffure de la Vierge, afin qu'on ne pût pas luy reprocher de s'estre rien approprié des ouvrages d'autruy. Il sentoit bien qu'il avoit fait quelque chose de plus qu'imiter le Parmesan dans sa première planche. Quoy qu'il en soit, celle cy est une très belle pièce, où il a encor adjouté de plus qu'à la première des anges en l'air qui répandent des fleurs. — Autre planche d'après le mesme dessein, avec cette différence que le Guide y a encore changé l'attitude du S. Joseph et qu'il y a introduit S. Jean Baptiste qui baise les mains de la Sᵉ Vierge; elle est aussi gravée à l'eau forte par le Guide mesme. — Cette mesme pièce, gravée pour la seconde fois par le Guide; elle est beaucoup plus

(1) Sur Le Pautre, cf. cet *Abecedario*, t. III, p. 182-189.

terminée que la précédente. Il falloit que cette belle attitude de la Vierge plût infiniment au Guide puisqu'il s'est donné la peine de la recommencer tant de fois. — A celle cy, sur le berceau sur lequel est monté S. Jean Baptiste, on lit les premières lettres du nom du Guide assez mal formées. — A la précédente, qui est sans contredit faite avant celle-ci, le fond, qui est derrière le S. Joseph, est gravé large, il en est de même de tout le reste; il y a eu aussi quelques changemens de faits dans la coeffure de la Vierge dans la deuxième gravée. En général, cette première planche n'est pas si bien, et sans doute que le Guide n'en estoit pas content. Je crois toutefois qu'elle doit être bien plus rare.

— Un Signorino nudo dormiente sopra la croce, con teschio di morto sotto la testa, con la corona di spine, chiodi ed orologio da polvere. Acqua forte. — N'est point du Guide, mais seulement après lui. C'est le même dessein que j'ai dans mon recueil des clairs-obscurs; il est tourné dans l'autre sens.

— Le tableau de l'Herodiade, qu'a gravé Bazin, appartenoit à M^{de} Crozat.

— Jésus Christ priant dans le jardin des Oliviers et tombant en agonie à la veue du calvaire de sa passion. Gravé au burin par J. Falck, d'un si mauvais goust que l'on n'y reconnoist presque pas la manière du Guide. — Le tableau est chez le roy de France (1); il est petit et sur cuivre.

— La Pentecoste, tableau du plafond de la salle du Consistoire au palais du Vatican, gravé par Jérome Frezza.

— Les apostres regardans avec admirat on la sainte Vierge enlevée au ciel par les anges. Gravé à l'eau forte par François Bruni. L'on voit bien par cette estampe qu'il n'avoit pas

(1) Voir le livret de M. Villot, éd. de 1852, n° 327.

une grande pratique de la graveure, mais il s'est attaché à bien imiter la manière de son original, et il y a assez bien réussi. — Le tableau est à Gênes dans l'église des Jesuites dediée, à ce que je crois, à S. Ambroise. Ce qui me feroit croire que ce n'est pas le tableau de Gênes, c'est qu'on n'y trouve point le défaut de perspective que le Tiarini avait fait appercevoir au Guide et sur lequel celui-ci avoit refusé de se corriger, quoyqu'il convint de la solidité de la critique. Voyez ce que Malvasia dit sur ce sujet dans la vie du Tiarini, t. 2, p. 209.

— La Se Vierge enlevée au ciel par les anges. Le nom celuy qui a gravé cette pièce à l'eau forte n'est pas marqué au bas de l'estampe; mais il est certain que c'est Jean Antoine Lorenzini. —Ce tableau du Guide, d'une grande beauté, qui estoit autrefois dans une église de la campagne près de Bologne, est presentement dans la gallerie de l'Electeur palatin.

— La Se Vierge tendant les bras à la veue de la gloire celeste où elle est enlevée sur des nuées, parsemées de testes de cherubins. Gravé à l'eau forte par Jean Antoine Lorenzini, d'après le Guide. — Alla Siga Constanza Isolani D. D. da Guido Marco Ant. de Signorini, parent et héritier du Guide.

— *Une Vierge dans sa gloire* (n° 64 du catalogue de Tallard) *est accompagnée par Mariette de cette note:* Cette composition est d'un froid qui glace, et j'ai peine à me persuader qu'elle soit du Guide, je le donnerois plus volontiers à quelqu'un de ses élèves; malgré tout cela Araignon avoit trouvé moyen d'en engouer le duc de Talard, et de luy vendre 7000 liv. ce tableau qui n'a pu trouver une seconde dupe.

— Une gloire d'anges de l'invention de Luc Cangiage. Gravé à l'eau forte à Rome en 1608, par le Guide.—Le Guide n'y a pas mis son nom. La planche, gravée à l'eau forte par le Guide, a été terminée au burin, je ne sais par qui.

— S. André conduit au supplice, peint par le Guide dans l'église de S. Grégoire sul monte Celio et gravé à l'eau forte

par Charles Cesio. — Autre estampe du mesme tableau, gravé avec assez d'esprit à l'eau forte, mais nullement dans le goût de l'auteur, par André Capotosti, qui en a fait aussy le dessein.

— Il San Benedetto presentato nel deserto, che dipinse nel famoso cortile di S. Michele in Bosco, disegnata per via del velo et intagliata all'acqua forte poco felicemente dal Borbone. — Il a raison; elle est assez mal exécutée.

— Saint François meditant à genoux sur une teste de mort qu'il tient. Gravé au burin, à Rome, par Corn. Bloemaert, d'après le Guide. — Autre estampe du même tableau qui est actuellement dans le cabinet du Roy de France, gravée au burin par Gilles Rousselet.

— S. François à genoux dans sa solitude regardant deux anges qui lui apparoissent pendant sa priere. Cette estampe est très bien dessinée et gravée au burin par Claudine Stella d'après le Guide. — M. l'abbé de Camps (*Cf. le S. Simon, éd. Hachette, in-12*, XII, 10) en avoit le petit tableau original.

— S. Jerôme en prières devant une croix à l'entrée d'une grotte. Inventé et gravé à l'eau forte par le Guide. L'on ne peut mieux representer qu'il a fait dans cette estampe l'état d'un vieillard decharné et atténué de penitence. La teste du saint surtout est admirablement bien touchée. — Il y en a une planche qui n'a pas été entièrement terminée et que je crois bien du Guide.

— S. Michel precipitant le démon dans les enfers; le tableau peint par le Guide est à Rome dans l'église des Capucins. Gravé au burin par P. de Balliu. — Autre estampe du même tableau, gravé au burin, à Rome, par Hubert Vincent; assez mal exécutée. — Une autre estampe du même tableau, et qui est la mieux exécutée, gravée par Jerome Frezza sur un dessein de Joseph Sinceri de Preneste, d'après le tableau du Guide. Cette estampe a été gravée pour une nouvelle édition du Missel Romain où l'on a fait servir les anciennes planches;

les bonnes épreuves de ce S. Michel sont rares. — Ce même tableau fort mal gravé à Rome par Remy Vuibert. — Autre estampe du S. Michel des Capucins de Rome, très mal exécutée sur une double feuille; avec le nom J. Fillian, chez H. Weyen. Je la crois d'un Kilian.

— S. Philippe de Nery, revêtu de la chasuble et des autres ornemens de la prêtrise, adorant l'enfant Jésus qui est dans le ciel entre les bras de la Se Vierge. Gravé au burin en 1615 par Joseph Frederic Greuter d'après le tableau du Guide qui est à Rome dans l'église de Se Marie in Vallicella. — Il est, ce me semble, dans la maison. Voir ce qu'en dit l'abbé Titi. — Nòn; il est dans l'église même.

— L'apostre saint Pierre attaché en croix. Ce tableau, qui est près de Rome dans l'église des Trois Fontaines, y fut peint par le Guide en concurrence de Michel Ange de Carravage. L'estampe qui en est icy est gravée au burin par B. Thiboust. — Autre estampe en petit d'après le même tableau, gravée au burin par un anonyme. *F. Wi. f.* dans l'ombre; *Henricus van Schoel exc.* — Ce mesme tableau gravé pour la troisième fois, avec cette difference que l'on y a adjouté un fonds qui ne se trouve pas dans l'original et qui est de l'invention d'Antoine Dieu peintre françois. Du reste cette estampe, quoyque bien gravée par J. Audran, n'est nullement dans le gout de l'autheur, et c'est sans raison que l'on y a mis au bas le nom du Dominiquin.

— S. Roch distribuant son bien aux pauvres. Cette excellente estampe, gravée à l'eau forte en 1610 par le Guide, est touchée si artistement et dessinée si savamment que bien des gens l'ont crue gravée de la propre main d'Annibal Carrache qui n'en est cependant que l'inventeur. — Si cette planche a été gravée par le Guide en concurrence du Bricci, qui grava la Samaritaine en 1595, elle doit l'avoir été dans cette même année. Le Guide avoit pour lors 20 ans, et l'on sçait que c'est

un ouvrage de sa jeunesse. La date 1610 qui se voit sur la planche y a été mise après coup par le Stephani lorsque ce marchand fit l'acquisition de la planche. C'est proprement une seconde édition, car aux premières épreuves il n'y en a point. Il en est de même de la Samaritaine.

—S. Pétrone, S. François d'Assise, S. Dominique et les autres patrons de la ville de Bologne invoquans la Se Vierge dans le ciel. Gravé à l'eau forte par Flaminio Torri d'après le Guide. —Malvasia en fait mention à l'article où il fait le denombrement des ouvrages de Torri.—C'est le fameux *palione* du Guide qui est à Bologne dans le palais et dans la chambre du gonfalonier; *palione* veut dire bannière; celle ci fut faitte pour estre portée dans les processions de ceremonie; mais, de peur de l'endommager, on en a fait faire une copie dont on se sert. Ce *palione* du Guide n'est pourtant pas, quoy que l'on en dise, une de ses meilleures choses; il l'a fait sur la fin de sa vie où il étoit bien déchu de son habileté.

—Se Catherine, dont il y a une planche gravée par N. Bazin; le tableau du Guide étoit à Mde Crozat.

—Se Catherine, vierge et martyre, en demi corps. Gravé au burin par P. Daret d'après le Guide. Mariette exc. — J'en ai vu le tableau que M. Strange a acheté à Paris et qu'il a fait passer à Londres en 1769. Il l'estimoit du Dominiquain, et, en effet, il tient davantage de la manière de ce peintre que de celle du Guide; mais j'y trouve deux mains, surtout celle que la sainte met sur sa poitrine, qui ne sont guères dignes du Dominiquain.

— Se Magdelaine ayant les yeux tournés vers le ciel et les mains en croix sur la poitrine; en demy corps dans un ovale; gravé au burin par G. Rousselet d'après le Guide. — Le tableau est, dit-on, chez le Roi.

— Se Magdelaine ayant les mains en croix sur la poitrine; en demy corps. Gravé en manière noire par P. Schenck. Le

gout du Guide est si fort altéré dans cette pièce qu'il seroit fort difficile de reconnoistre qu'elle vient d'après lui si le graveur n'avoit pas eu la précaution de mettre son nom au bas de la planche.

—Se Magdelaine penitente, assise dans une grotte où deux anges luy apparoissent. Dessiné et gravé au burin à Rome en 1678 par Corneille van Caukercken d'après un tableau du Guide.—Autre estampe du même sujet, qui paroist avoir été gravée d'après un autre tableau du Guide. Elle est très bien exécutée au burin par G. Audran.—Ce beau tableau est au palais Barberin.

—Jupiter foudroyant les géants. Cette piece, gravée au burin en 1645, par Cesar Bassan sur le dessein du Guide, a été faitte pour une thèse. Elle n'est pas trop bien exécutée et paroist mesme estre une copie de l'estampe en bois de Barthelemy Coriolan.

— Il Nettuno nella Flora del P. Ferrari, intagliato non da Bloemaert, come asserisce il Malvasia, ma da Gioseff. Fed. Greuter.—Voyez dans l'avertissement à la teste de ce livre l'éloge que le P. Ferrari fait du Guide, qui travailloit alors à Rome en 1633 avec grand applaudissement. Il fait aussi l'éloge de P. de Cortonne et d'André Sacchi (1).

— Le Soleil dans son char, accompagné des Heures et précédé par l'Aurore. Gravé au burin par J. Baptiste Pasqualini d'après le Guide.—Extremement mal exécuté tant pour le dessein que pour la gravure. Cette inscription en bas: Guidus Renus Bonon. pinxit in palatio Cardlis Bentivoli Romæ. Vincentio de Sto Petro abbati D. D. J. Bap. Pasqualinus.— C'est l'abbé Zampieri, Bolognois.—Ce mesme tableau gravé à l'eau forte par R. van Audenaerd et dédié par luy au comte

---

(1) Cf. t. II, p. 277.

de Hornes, evêque de Gand. Elle est mal gravée; c'est pourtant une des meilleures pièces de Van Audenaerd, j'entends de ses premières manières, car il a beaucoup mieux fait depuis. Ce tableau est un plafond peint par le Guide *in hortis ducis Zagaroli*, dit l'inscription au bas de la planche. Arn. van Westerhout formis. — Jacques Frey l'a gravé depuis en grand.

— Bacchus rencontrant Ariadne abbandonnée dans l'île de Naxos, gravé à l'eau forte par Jean Baptiste Bolognini, d'après le Guide. — Voir dans Malvasia l'histoire de ce tableau; l'on y apprend avec chagrin la triste fin qu'il fit en France.

— Le dieu Silene monté sur un asne et accompagné de deux satyres et de trois jeunes faunes, qui portent des raisins et des outres de vin. Ce sujet, représenté dans une forme ronde entourée de deux ceps de vigne, est du dessein du Guide et gravé au burin à Rome en 1619, par J. B. Costantino. — Ce Costantino a gravé un portrait qui est dans l'œuvre de Villamène et que l'on croit estre le portrait de ce dernier. Il marquoit ses estampes de cette manière : (un creuset) 1619 et son nom. Ce creuset me feroit supposer qu'il étoit orfevre, et qu'il auroit gravé cette pièce sur quelque soucoupe pour simétriser avec celle gravée par le Carrache. — La forme du cuivre est octogone. — Mon père avoit le dessein original du Guide.

— Erigone devenant amoureuse de Bacchus transformé en une grappe de raisin; en demy corps. Cette gracieuse estampe est gravée au burin par C. Vermeulen, d'après un tableau du Guide qu'il a parfaitement bien imité — et qui est dans le cabinet de M. Crozat le jeune.

— Ces quatre pièces (les travaux d'Hercule) sont gravées au burin par Gilles Rousselet, d'après les tableaux du Guide qui sont dans le cabinet du roy de France. Ce sont des plus belles choses de Rousselet et qu'il a exécutées avec beaucoup

de science et de fermeté de dessein. — Viennent du roy Charles Ier; M. Jabach les acheta à sa vente en Angleterre.— Ils ont été aussy gravés par Chauveau.

— Guido Reni è stato chiamato dal duca di Mantova per farli certi quadri. Il y a grande apparence que les tableaux dont il est question sont ceux qui sont chez le Roy et qui représentent les forces d'Hercule, et, si cela est, comme je n'en doute aucunement, il les a peint en 1617, car le passage que je cite est extrait d'une lettre de Louis Carrache, écrite de Boulogne le 29 juillet 1617. Elle se trouve imprimée dans un recueil des lettres écrites par les plus célèbres peintres.

— La Fortune, représentée par une femme qui est debout sur un globe et qui renverse une bourse remplie d'argent pendant qu'un amour s'efforce de la retenir par les cheveux. Gravé d'après le Guide par quelqu'un de ses disciples. — C'est Jérôme Scarselli. — Au bas G. R. I. et H. S. F., id est: Hier. Scarselli fecit. Malvasia, parte IV, p. 32, cite l'estampe de la Fortune du Guide, dont le tableau est chez l'abbé Gavotti, gravé sans sa participation par Jérôme Scarselli, disciple du Gassi, celui-ci disciple du Guide. — Épreuve de cette mesme estampe où l'on a gravé au bas le nom du Guide, mais sans autre raison que pour la rendre de meilleur débit. — Le même sujet inventé et gravé à l'eau forte par le Pesarese; il la fit en concurrence de celle du Guide son maistre. Sur ces deux pièces faites en concurrence par le maistre et par le disciple, il semble que la figure de femme est plus gracieuse dans celle du Guide et que l'attitude de l'enfant est beaucoup plus spirituelle dans celle du Pesarese.

— La Fortune accompagnée de l'Amour, gravé en bois par Barthélemy Coriolan. — Il me semble lire à rebours: MDCXXXX. — Il y a deux planches de ce dessin, toutes deux gravées en bois et toutes deux également bien. L'une est dans un sens, et l'autre dans l'autre, et ce ne sont point des copies

l'une de l'autre, car les sens des hacheures sont differens. Je ne sçais laquelle je prefererois ; à celle que j'ai il y a une banderole au bas de la planche ; à l'autre que j'aÿ vue cette banderole n'est point de pareille grandeur.

— Hippomène devançant à la course Atalante, qui s'amuse à ramasser les pommes d'or que ce jeune homme, son amant, jette dans la carrière par le conseil de Venus. L'on ne connoit pas le nom de celuy qui a gravé cette pièce, à moins que ce ne soit G. F. Pesca, celuy qui a fait la dedicace. Quel qu'il soit, il ne sçavoit nullement dessiner, et il a mis dans cette estampe un goût barbare qui n'est pas certainement celuy du Guide d'après qui elle est.

— Pâris emmenant Helène. Ce tableau du Guide, si gracieux et d'une si grande reputation, a été fort mal exécuté à l'eau forte par Louis Boullogne, peintre françois, pendant son séjour à Rome en 1637. L'on trouve des epreuves où son nom, qui est écrit au bas de la planche, n'est pas si bien effacé qu'on ne le puisse encore lire. J. de Rossi formis. — Le tableau original est présentement à Paris dans l'hotel de la Vrillière, à présent l'hotel de Toulouse. Il avoit été fait pour le roy d'Espagne à ce que je pense. Voir Malvasia, qui en parle. — Il y en a un tableau à Rome au palais Spada, qu'on dit être fort supérieur à celui de Paris.

— Un enfant endormi appuyé sur une teste de mort, avec cette inscription : Dalla cuna alla tomba è un breve passo. Gravé au burin, à Gand, par François Pilsen, disciple de Robert Van Audenaerd. — Estimé tel par le graveur et sans doute par Van Audenaerd, qui l'avoit apporté d'Italie ; mais moi qui l'ai vu à Paris et considéré attentivement, je ne le crois point du Guide quoyque très égallement peint. Si j'avois quelqu'un à le donner, ce seroit au Poussin, et je ne suis pas le seul de mon sentiment.

— Deux enfants en portant un autre sur leurs épaules qui

soutient une soucoupe garnie de trois verres. Cette pièce est inventée et gravée par le Guide. — Il y en a une copie, et le même dessein a encore été gravé par la Belle, et très bien.

— Une étude de trois amours dans differentes attitudes, parmy lesquels il y en a un, qui est assis et qui tient d'une main son arc et de l'autre une de ses fléches. Cette pièce est inventée et gravée à l'eau forte par le Guide. —Il faut qu'elle soit bien rare puisque Malvasia ne la cite pas et que mon père ne l'avoit pas mis dans son œuvre. C'est une de celles que j'ay. — Il n'est pas sûr que la gravure soit du Guide.

— Une femme ayant un casque sur la tête, le corps couvert d'une cuirasse et un javelot à la main, qui représente sans doute la Noblesse, et une autre femme qui tient une bague et peut exprimer la Magnificence, soutenant chacune d'une main les armes d'un seigneur espagnol, je crois de la famille Gusman, et dans le haut paroissent, assises dans le ciel, trois femmes, celle du milieu qui porte une sphere, étant la Philosophie, et les deux autres l'Abondance et la Victoire; pièce faite pour un titre de thèse, gravée par J. Fr. Greuter d'après le Guide.

— Alliance du Dessein et du Coloris, représentée par un jeune homme qui tient un crayon près d'une femme qui porte une palette et des pinceaux. En demy corps; gravé en manière noire par Valeran Vaillant. — Ce tableau, qui est un des plus beaux du Guide, est chez le Roy.

— La Peinture représentée par une femme qui tient une palette et des pinceaux, et est assise près d'un amour qui luy met une couronne de laurier sur la teste. En demy corps. Gravé à l'eau forte, —est-ce bien à l'eau forte? — par Theodore Matham d'après le Guide. — Je le crois de la suitte des tableaux dont la Republique de Hollande fit présent au roi d'Angleterre.

— L'alliance du Dessein et de la Peinture. Celle-ci est re-

présentée par une femme qui porte la main sur son sein et tient de l'autre sa palette et ses pinceaux ; l'autre est figurée par un jeune homme qui a le crayon à la main et qui embrasse sa compagne. Ces figures ne sont qu'en demy corps, et le tableau fait partie de la collection du duc de Devonshire à Chiswick. Il y en a un semblable chez le roi de France. L'estampe, gravée par J. F. Ravenet, sert de frontispice au 1er volume du recueil de Boydell. Elle a paru en 1769.

— L'empereur Heraclius reconnoissant que c'est à l'intercession de la Vierge qu'il a obtenu une victoire sur Cosrhoes, roy des Perses, lequel paroist abbatu à ses pieds. Gravé au burin en 1655 par R. à Persyn d'après la peinture du Guide dans la chapelle du pape Paul IV à Se Marie Majeure. — Proprement gravée ; mais la manière du peintre est fort déguisée. — L'inscription latine au bas de la planche annonce une autre peinture du Guide qui, dans le même lieu, fait pendant avec celle-ci et représente Narsès. Je n'ai point vu cette estampe ; mais il y a toute apparence qu'elle existe.

— Le armette della Liberta, sostenute da duo leoni in piedi, poste nel frontispicio del libretto intitolato : Descriptione de gli apparati fatti in Bologna per la venuta del papa Clemente VIII. Taglio stentato al bollino. — Ce sont les armes de la ville de Boulogne dans un cartouche, supportées par deux lions en pied qui tiennent chacun une lance. — Cela n'est pas trop mal gravé au burin pour un homme qui n'en a pas de pratique. Il n'est pas difficile de voir qu'il cherchoit à imiter la manière d'Augustin Carrache. Je les croirois autant et encore plus du Bricci que du Guide.

— Desseins des arcs de triomphes et des diverses décorations faites à Bologne à l'occasion de l'entrée du pape Clement VIII en 1598 dans cette ville, en neuf pièces dessinées et gravées à l'eau forte par le Guide. — Elles sont fort rares. — Un de ces morceaux représente la facade du palais de la

Regence peinte par le Guide, et qui, comme il est rapporté dans sa vie, fut le commencement de sa reputation.

— Une thèse où sont représentées deux femmes assises, accompagnées chacune d'un génie et dans le haut les armes de la ville de Bologne. Le dessein en est fait par le Guide pour le fils d'un de ses disciples nommé Jacques Gotti, et il a été gravé en clair obscur en 1640 par Barthélemy Coriolan. — Une copie de cette estampe gravée à Milan en 1642 par Paul Blancus. Ce graveur s'est servy des deux figures de femmes pour représenter la Logique et la Morale, et il y a adjouté au bas de son invention, où sont représentées, sous la figure de deux autres femmes assises dans des niches, la Metaphisique et la Phisique. Cette pièce a été faitte pour une thèse et est fort difficile à trouver.

— Portrait du pape Paul V dans un ovale. Peint et gravé à l'eau forte par le Guide; cette pièce ne se trouve que difficilement. — Le Guide n'y a pas mis son nom; on y lit seulement le nom du marchand: Ant. Caranzanus formis. — Ce nom manque aux premières épreuves.

— Les armes du cardinal Sforza — et non pas Peretti, comme le dit Malvasia — dans un cartouche au milieu de deux figures allegoriques qui représentent la Force et la Prudence. Cette pièce, qui est la plus rare du Guide, est gravée à l'eau forte par luy mesme avec beaucoup d'esprit et d'un goût de dessein si svelte qu'on la prendroit aisément pour estre du Parmesan.

RENIERI (NICCOLO). Il étoit principalement occupé à peindre des portraits. *Voyez* les *Rime* del Boschini, p. 532.

RESTOUT (JEAN), neveu et disciple de J. Jouvenet, est mort à Paris, dans les galeries du Louvre où il logeoit, le 1er janvier 1768, âgé de près de 76 ans. Il y avoit déjà plu-

sieurs années qu'il traînoit et qu'il menoit une vie languissante. Il a fait d'assez belles choses, mais qui ressembloient trop à celles qu'il avoit vu faire à son oncle. Non-seulement il étoit sectateur de sa manière, mais l'on peut dire qu'il en étoit presque le copiste. Or un copiste, quelqu'excellent qu'il soit, et quelque modification qu'il y mette, ne fera jamais un grand homme. Aussi, quand on retrouve dans les tableaux de Restout le même genre de composition que dans ceux de son maître, la même façon de drapper, des airs de tête tout à fait semblables à ceux que ce grand peintre employoit, un goût de dessein qui s'en éloigne peu, le même coloris et des teintes qui, comme les siennes, pèchent par trop de jaunâtre, on ne regarde plus Restout que comme un peintre qui, malgré ce que son pinceau a produit de fort beau, n'occupera jamais qu'une place dans le second ordre. La nature sembloit l'avoir fait pour être entièrement conforme à celui sur les traces duquel il s'efforçoit de marcher; elle lui refusa, comme elle avoit fait au premier, le talent de mettre des graces dans ses tableaux, Il falloit à l'un et à l'autre des sujets serieux; ils n'ont bien réussi que là. Je n'en veux d'autres preuves que les tableaux de Restout que nous avons vu exposés au salon, et qui ont été faits, tant pour le roi de Prusse que pour être executés en tapisserie pour le roi. On lui avoit donné à traiter des sujets de la fable; et comment s'en tira-t-il? Je n'ose repeter les jugements peu avantageux qu'en porta pour lors le public. L'oncle et le neveu n'étoient pas faits pour des tableaux de chevalet; il leur falloit de grandes toiles, et c'etoit principalement dans les églises que leurs ouvrages brilloient. Restout est mort recteur et chancelier de l'Academie royale de peinture et de sculpture, dont il avoit été directeur en 1763, après avoir passé par tous les grades, et y avoir été reçu académicien en 1720. Les Académies des belles-lettres et arts de Rouen

et de Caen, l'avoient aussi admis dans leur corps. C'etoit, par rapport aux mœurs et aux sentimens, un homme estimable et qui laisse des regrets à tous ceux qui l'ont connu. Un fils, nommé Jean Bernard, qui lui survit, a embrassé la même profession, et a déjà mérité d'être agréé dans l'Academie royale de peinture, peu après son retour de Rome, où il a été à la pension du roi. Le père, homme laborieux, a produit un très-grand nombre d'ouvrages. Il étoit né à Rouen, le 26 mars 1692, et il avoit epousé une des filles de Claude-Guy Hallé, peintre de reputation.

— *Eloge historique de M. Restout.* Jean Restout, peintre ordinaire du roi, ancien directeur, recteur et chancellier de l'Académie royale de peinture et de sculpture, naquit à Rouen, le 26 mars 1692, de Jean Restout, peintre habile, qu'une mort prematurée empêcha de se faire connoître, et de Marie-Magdelaine Jouvenet, dont elle fut peut-être la meilleure élève. Il faut ajouter que Jean Restout, père de celui dont nous parlons, étoit fils d'un Marc Restout, peintre aussi (1), mais peintre qui eut en Hollande une grande celebrité; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il en eut une pareille en Italie. Il falloit que ses talens fussent et bien supérieurs et bien reconnus. On est accoutumé en Italie aux merveilles de l'art; ceux même qui ne connoissent pas l'art en connoissent les chefs-d'œuvres, et l'habitude de les voir leur apprend à les juger. Marc eut l'approbation generale, et ce qu'il dut compter pour beaucoup, c'est que son caractère, autant que ses talents, lui gagna l'amitié du fameux Poussin. Le Poussin étoit non-seulement un peintre de pre-

---

(1) Sur ce Marc Restout, comme sur toute cette famille, nous renverrons à ce que l'un de nous en a écrit en détail dans le troisième volume des *Peintres provinciaux*, p. 247-282 et 307-329.

mier ordre, mais il étoit encore un homme de beaucoup d'esprit ; mécontent de sa patrie, il s'étoit retiré à Rome, où il vivoit en sage.

Le jeune Restout appartenoit à la peinture, et depuis trop longtemps et par trop de côtés pour ne pas sentir du moins pour ce bel art le goût qu'il inspire ; mais la nature lui avoit donné plus que du goût, il en avoit reçu les plus heureuses dispositions. Il est vrai qu'il s'en falloit peu qu'elles ne demeurassent inutiles. M. Restout, étant dans l'âge le plus tendre, perdit son père ; heureusement pour lui et pour le public, l'oncle se chargea du neveu. Il est aisé de croire qu'avec les dispositions dont nous avons parlé, le neveu profita beaucoup et fort vite des leçons d'un si célèbre maître. M. Restout demeura avec Jouvenet jusqu'à la mort de ce dernier, arrivée en 1717. Cette même année, M. Restout fut agréé à l'Académie de peinture sur l'essai qu'il présenteroit pour le concours du grand prix et à condition qu'il feroit le voyage de Rome.

Tout le monde sçait que M. Colbert engagea Louis XIV à fonder en 1661 une école de peinture à Rome. Cet établissement, si digne du goût éclairé de ce ministre et de la magnificence du roi, est d'une fort grande utilité ; on y envoye des élèves pour s'y instruire et pour s'y perfectionner. En effet, on peut juger de ce que doit produire, dans l'esprit d'un jeune homme qui a du génie, la vue de cette foule innombrable de merveilles dont Rome, dans les tems modernes, a été embellie. Qu'on y joigne les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et l'on verra quel fond d'étude, de réflexions, et par conséquent de connoissances un artiste peut acquerir, et quel succès on en doit espérer. Des circonstances particulières empêchèrent M. Restout de faire ce voyage, qu'il dut regretter toute sa vie de n'avoir pas fait.

En 1720 M. Restout fut reçu à l'Académie sur le beau ta-

bleau qu'il présenta. Le sujet est Alphée qui poursuit Aréthuse se sauvant entre les bras de Diane (1). Quelque temps après il en fit un autre qu'il composa pour l'abbaye de Saint-Germain (2). Ce magnifique morceau, en enlevant tous les suffrages, mit le comble à sa réputation.

M. Restout se maria en 1729; il épousa Marie-Anne Hallé, fille de M. Hallé, alors recteur de l'Académie, et qui depuis en a été directeur. La vie de M. Restout n'offre plus, depuis cette époque, qu'une suite de travaux toujours les mêmes, et de succès presque toujours égaux. Quoyqu'il fut homme de beaucoup d'esprit, il avoit une simplicité que les gens de beaucoup d'esprit n'ont pas toujours; aussi ignora-t-il l'art de faire sa cour, et, ce qui revient au même, celui de faire fortune. Ses talents parlerent enfin pour lui. M. le duc d'Orléans, à qui nulle espece de mérite n'échappoit, le connut bientot et le traita en homme qui faisoit honneur à la nation et qu'il falloit récompenser. Malheureusement pour M. Restout, M. le Régent mourut, et par là les espérances que ce prince lui avoit données restèrent sans exécution. M. Restout sentit cette perte comme il le devoit, c'est-à-dire qu'il regretta M. le duc d'Orléans comme un protecteur dont l'estime et l'appui l'honoroient infiniment, et plus encore comme un prince qui se connoissoit en tout et dont les conseils lui étoient extremement utiles. Ce qu'il ne sentit point, ou plutôt ce qu'il oublia, fut ce que M. le Régent devoit faire pour sa fortune.

Après cette perte, M. Restout se renferma plus que jamais chez lui; à la fin son mérite fut recompensé par M. le marquis de Marigny, qui, pour le bonheur des arts qu'il connoît

---

(1) Cf. *Documents*, t. II, p. 384.
(2) Saint-Germain des Prés, à Paris.

et qu'il aime, réunit le pouvoir avec la volonté, et qui emploie l'un et l'autre à décorer Paris comme Périclès embellit Athènes.

La santé de M. Restout commençoit à s'altérer; on prétend que l'excès du travail abrégea ses jours. Cependant, lorsqu'on croyoit son génie éteint, ou du moins fort affoibli, ce grand peintre se ranima, et, rassemblant pour ainsi dire toutes les forces d'une imagination qui l'avoit si bien servi, il fit ce grand tableau du triomphe de Bacchus, que tout le monde a vu avec admiration. Ce tableau, qui a 21 pieds de long sur 14 de haut, fut fait pour le roi de Prusse, qui a pu le juger en homme de goût, et qui sans doute l'a payé en roi.

M. Restout est mort le 1r janvier de cette année 1768, âgé de près de 76 ans, laissant une veuve respectable par ses vertus, et un fils heritier de ses talens. Il étoit de l'Académie des belles-lettres de Rouen et de celle de Caen.

M. Restout avoit une piété éclairée et solide, ainsi ses mœurs furent toujours irréprochables; sa mort fut accompagnée de la résignation que Dieu demande et de la confiance que la religion doit inspirer.

Nous n'entrerons point dans le détail de ses différents ouvrages. A l'exemple de Jouvenet, il a plus travaillé pour les églises que pour les cabinets. Ceux de ce dernier genre que l'on a de lui sont très-précieux et font regretter qu'il n'en ait pas composé davantage. Sa composition étoit noble et mâle, disposée pour de grands effets; il entendit merveilleusement bien ces balancements et ces oppositions raisonnées que les grands peintres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune; peut-être ce défaut vient-il de son maître, ou peut-être, si ce reproche est fondé, l'art du coloris est-il plus difficile qu'on ne pense.

Il ne faut cependant point passer sous silence les louanges

que le roi a bien voulu donner au platfond de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, éloge qui met le comble à la gloire du peintre. (*Extrait du Jounal des Savants*, avril 1768.)

— Il a paru, dans le *Mercure* du mois de février 1768, un précis de la vie de M. Restout qui n'en dit pas davantage que l'éloge historique du même peintre qui se trouve dans le *Journal des Sçavants*, mois d'avril 1768. L'un et l'autre laissent beaucoup à desirer, surtout celui du *Mercure*. Celui qui en est l'auteur dit, en parlant du père de M. Restout, qu'il « a fait des choses qui ont passé pour être de M. Jouvenet, de l'aveu même de cet habile homme. » Est-ce qu'il en avoit été le disciple? Selon qu'il est marqué dans le même précis : Marc Restout, ayeul du dernier mort, « a été echevin de la ville de Caen. » On y trouve cette reflexion hazardée sur ce que ni Jouvenet ni Restout n'ont fait le voyage d'Italie, « qu'on peut se passer du secours de l'Italie pour produire des hommes illustres. » L'auteur finit par témoigner son regret sur ce que le tableau de M. Restout, dans l'église de Saint-Germain des Prez périt tous les jours par le peu de soin qu'on en a. M. Restout en fut temoin ; mais inutilement proposa-t-il aux religieux de le réparer ; il ne fut point écouté.

RESTOUT (JEAN-BERNARD), fils de Jean Restout, de qui il est élève, a été reçu à l'Académie royale de peinture le 25 novembre 1769, et le morceau qu'il a présenté promet un peintre qui marchera de près sur les traces de son père (1). Il prend une autre route ; il paroit vouloir se consacrer à la representation de sujets plus agréables, et, à en juger par son morceau de reception, on voit qu'il est sensible à l'harmo-

(1) Cf. *Documents*, t. II, p. 384.

nie du clair-obscur et des couleurs. C'est une des choses qui m'y a plu davantage.

RIBALTA (FRANÇOIS), de Valence en Espagne, est regardé par les Espagnols comme un second Corrège. Rubens, dans le peu de séjour qu'il fit à Valence, lorsqu'il vint en Espagne, voulut bien peindre plusieurs choses en sa présence, et cela pour mieux faire sentir l'estime toute singulière qu'il faisoit de cet habile peintre. Il avoit un fils nommé Jean, qui l'auroit peut-être surpassé si une mort prematurée ne l'avoit enlevé dans le temps qu'il commençoit à donner de plus grandes espéranc es. *Préface à la teste d'un livre de principes du dessein, par D. Joseph Garcia.*

RIBERA (GIOSEFFO DE). Voyez ci-dessus (1) à l'article Joseph Martinez. — Voyez aussi ce que Domenici a écrit touchant l'Espagnolet dans son livre des *Vies des peintres napolitains.* Il le fait disparaître subitement de Naples en 1649, âgé de 56 ans, désespéré de s'être vu déshonoré dans sa propre fille par don Juan d'Autriche, qui en étoit devenu amoureux et l'avoit débauchée, aventure qui lui étoit d'autant plus sensible qu'il y avoit en quelque façon donné les mains. On ne put jamais sçavoir ce qu'étoit devenu l'Espagnolet, et il y a apparence qu'il ne survequit point à son malheur. Le même auteur prétend que l'Espagnolet n'est point né en Espagne, mais en Italie, d'un père qui étoit Espagnol. J'ai peine à le croire. De Ribera, sur plusieurs de ses planches, ne dit pas seulement qu'il est Espagnol; il spécifie jusqu'au lieu qui l'a vu naître, et qui est Xativa, dans le royaume de Valence. Un témoignage aussi positif que celui-ci est bien difficile à

(1) T. II, p. 273-4.

détruire. — Le Pacheco, peintre espagnol, contemporain de Ribera, et qui écrivoit son *Traité sur la peinture* dans le temps que ce dernier jouissoit à Naples de toute sa reputation, l'appelle nuestro Espanol Josephe de Ribera, p. 132. Il le range au nombre de ceux qui, comme le Bassan et Michel-Ange de Caravage, ont sçu donner à leurs figures plus de relief.

— Outre les estampes que je connois de l'Espagnolet, Bernardo de Domenici, qui vient de faire imprimer à Naples la vie de ce peintre, fait encore mention de celle-ci, qu'il annonce comme un morceau rare. Voici ses termes : Oltre del nominato Sileno, vi è un altro baccanale con Bacco trionfante e Sileno sull'asinello, sostenuto da satiri e fauni, assai studiato, e questa stampa è assai rara, e la credo fatta per istudio ad imitazione del Trionfo di Bacco, della galleria Farnese in Roma. Intaglio ancora nella sua giovanezza à burino gli esemplari del disegno del Guercin da Cento, il quale egli molto stimava, e questo libro si dice ch'egli intaglio in Lombardia per guadagnarsi il vito, avendo in queste parti non sò da quel maestro appresso ad intagliare. (Tout cela me paroist fort douteux.) Si veggono del Ribera altre stampe non intagliate da lui, come due mezze figure uguali di S. Girolamo incise da Pietro del Pò, al suo solito egregiamente.

Le même auteur prétend que le Ribera ne fut jamais Espagnol, et que ce fut par vanité qu'il en prit le nom et qu'il se dit né dans ce royaume. Il assure qu'il est né en 1593, à Gallipoli, ville de la province de Lecce, d'Antonio Ribera, natif de Valence en Espagne, qui étoit en garnison en qualité d'officier dans cette place; et, pour le prouver, il dit, sans doute après en avoir fait d'exactes recherches, qu'Antonio, père de l'Espagnolet, avoit épousé à Gallipoli Dorothée-Catherine Indelli, et que de ce mariage étoient venus deux fils

et deux filles, l'une desquelles, étant devenue veuve, s'étoit refugiée auprès de son frère Joseph, à Naples, et que ce qui engagea l'Espagnolet à se dire Espagnol, ce fut une vanité dont il avoit hérité de son père, qui, homme de guerre et Espagnol, faisoit peu de cas des Italiens, et avoit accoutumé son fils à les regarder aussi avec une sorte de mépris. Cela peut fort bien être, car l'Espagnolet étoit rempli d'orgueil; j'en ay une preuve dans un billet de sa main donné à M. Langlois dit Ciartres. On s'accoutuma donc à le croire Espagnol, puisqu'il le vouloit, et comme il étoit de petite taille, il fut nommé le *Spagnoletto*.

L'Espagnolet ayant eu le chagrin de voir sa fille déshonorée par don Jean d'Autriche, et se reprochant d'y avoir donné lieu, sortit un jour de Naples, sans qu'on ait jamais pu sçavoir depuis ce qu'il devint; cela arriva en 1649.

— Le nouvel auteur des *Vies des peintres napolitains* fait mention, dans la vie de l'Espagnolet, t. III, p. 17, d'une Bacchanale ou Triomphe de Bacchus, et qu'il dit être une estampe très-rare. Je présume qu'il veut parler de cette estampe gravée par Fr. Burani de Reggio, qui représente une bacchanale, et qui est en effet tout à fait dans la manière de l'Espagnolet. C'est ce qu'il faudra examiner, et, si j'ai rencontré juste, notre auteur a un double tort, car cette pièce n'appartient en aucune façon à l'Espagnolet, et de plus elle est commune, puisque la planche étoit dans le fonds de Rossi.

— Autre méprise du même auteur: il dit que l'Espagnolet a gravé au burin le livre à dessiner du Guerchin, et qu'il le fit dans sa jeunesse, pour s'aider à subsister. Rien de plus opposé à la vérité. Il y a deux suites, la première gravée par Olivier Gatti, la seconde par le Corti, et il n'y en eut jamais d'autres. Il y a bien un livre de principes du dessein de l'Espagnolet, mais il est entièrement de son dessein.

— Joseph interprétant les songes de l'échanson et du pan-

netier de Pharaon, avec lequels il se trouve renfermé dans la prison. Les figures sont en demi corps, et le tableau, qui est d'une composition tout à fait bizarre, a été gravé en 1767, pour le premier volume de Boydell, par Alexandre Bannerman, qui, par son mauvais travail, l'a rendu d'une pesansanteur insupportable. Le tableau appartient au comte de Besborough.

— S. Jérôme assis dans le fond d'une grotte et écrivant dans un livre appuyé contre un crucifix, dessiné et gravé par P. Hutin, d'après un tableau de l'Espagnolet, de la collection du comte de Bruhl. Ce morceau, qui n'a pas encore paru, devoit entrer dans la seconde partie des estampes gravées d'après les tableaux du comte de Bruhl, dont on a eu la première partie.

RICCA (BERNARDINO), dit il Rico, peintre de Cremone, contemporain de Altobello Melone, nommé par Ant. Campo, dans son *Histoire de Cremone*, p. 54.

RICCHI (PIETRO) est un des peintres dont les tableaux, pour n'avoir pas été peints avec assez de précaution, ont noirci au point qu'on n'y distingue plus rien.

RICCI (JEAN-BAPTISTE) da Novara. Il travailloit pour le cardinal Dominique Pinelli, en 1599.

RICCI (CAMILLE), né à Ferrare, en 1580, et disciple de Scarsellino, lui fut tellement attaché, que non-seulement il ne quitta point l'école de ce peintre habile du moment qu'il y eut mis le pied, mais, pour lui témoigner tout son zèle, il s'abaissa jusqu'à lui servir de domestique. Ses ouvrages de peinture, qui ne sont pas sans mérite, tiennent beaucoup de la manière de son maître. Il mourut jeune, trois ans avant le

Scarsellin, en 1618. — *Descriptione delle pitture di Ferrara*, p. 22.

RICCI (MARCO), neveu de Seb. Ricci, nacquit comme lui à Belluno. Son talent étoit de peindre l'architecture et le paysage, et il a souvent peint l'un et l'autre dans les tableaux de son oncle, auquel il étoit singulièrement attaché. Il dessinoit de bonne manière, et je me souviens d'avoir vu chez M. Zanetti, à Venise, lequel étoit fort de ses amis, un nombre considérable de ses desseins qui me firent beaucoup de plaisir. J'ai vu aussi plusieurs paysages peints par lui à gouasse, mais ces derniers me parurent un peu crus de couleur et ressembler trop à l'évantail. Presque tous ont été gravés, et quelques-uns même l'ont été par Marco Ricci lui-même, qui ne sachant pas faire assez bien la figure, a emprunté dans ses planches la main de Tiepoletto le père, pour s'en acquitter. Il avoit suivi son oncle en Angleterre, et ce fut lui qui fut cause de son voyage à Londres. Lorsque Bastien Ricci revint à Venise, son neveu l'accompagna et ne se sépara plus de lui. Il mourut à Venise en 1729. Il étoit alors âgé de 50 ans. Voyez la nouvelle édition de cet *Abecedario*, par Guarienti, et la nouvelle description des tableaux de Venise, par M. Zanetti, bibliothécaire de S. Marc.

RICCI (SEBASTIANO). Lorsque je l'ai connu, il étoit logé dans un appartement des Procuraties et vivoit à la grande. C'étoit un fort beau génie. Ses compositions sont heureuses et toujours riches, son coloris éclatant et agréable ; il ne lui manquoit que d'avoir un meilleur goût de dessein. L'auteur du livre *Delle Pitt. Venez.* (M. Zanetti, le biblioth. de S. Marc) le fait mourir en 1734, âgé de 75 ans. Le Ricci étoit grand ami de la maison Zanetti. Il faut croire que M. le biblioth. étoit suffisamment informé de son âge, et je pense qu'il faut

s'en tenir à ce qu'il en dit. Celui qui a fait la description des tableaux de ce peintre, que M. Smith a fait graver par Liotard (1), s'est mépris sur le temps qu'il fait revenir le Ricci à Venise, de son voyage d'Angleterre. Il prétend (p. 76) que ce fut en 1726. Il y avoit certainement plusieurs années qu'il en étoit retourné, puisque je l'ai vu depuis à Venise, lorsque j'y suis passé à la fin de 1718. J'ai entendu dire à son ami Zanetti que, lorsqu'il fut venu à Rome et qu'il eut commencé à étudier d'après les fresques de Raphaël, il souhaita de retourner promptement à Venise, disant que la manière de ce grand homme étoit capable de corrompre la sienne. Il sentoit bien qu'il ne pourroit jamais atteindre à la pureté de son dessein, et il craignoit que son coloris faible ne gatât le sien. Il n'avoit pas tout à fait tort.

RICCIARELLI (DANIEL), de Volterre (2). — N° 7. *Notre-Seigneur portant sa croix, suivi d'une multitude de peuples. Une sainte femme, tenant la Véronique, est à ses côtés, etc.* 2426 liv. Hout pour le prince Guillaume. Je ne puis me persuader que ce tableau soit de Daniel de Volterre. Ce n'est ny sa façon de composer, ny son goust de couleur. J'y trouve plus de fonte, un coloris plus vigoureux qu'il n'a de coutume d'en mettre dans ses tableaux, et, s'il falloit hazarder un sentiment, je croirois ce tableau peint dans l'école de Venise. J'irois même

---

(1) Ces tableaux sont à Hamptoncourt. Les planches de Liotard sont pour l'ouvrage *Descrizione dei cartoni disegnati da Carlo Cignani e dé quadri dipinti da Sebastiano Ricci posseduti dal signore Giuseppe Smith*. Venezia, 1749, in-4°.

(1) L'un de nous a imprimé en 1851 une notice de l'ancienne statue équestre, ouvrage de Daniello Ricciarelli et de Biard le fils, élevée à Louis XIII, en 1639, au milieu de la place Royale, à Paris, et détruite en août 1792. Elle sera bientôt réimprimée, avec de nombreuses additions.

jusques à dire qu'il est de Batista Franco. Je crois y reconnoître sa composition, et il me semble avoir veu un de ses desseins dans la collection de M. Crozat, qui ne s'éloignoit pas beaucoup de cette ordonnance. Le tableau, dans ce qu'il est, est très-beau et vaut le prix qu'on en a donné. (*Catalogue Tallard.*)

— *Jesus-Christ descendu de la croix par ses disciples.* Ce tableau passe pour un des plus beaux de la ville de Rome. Daniel de Volterre l'a peint dans l'église de la Trinité du Mont. L'estampe a été gravée en 1566 par J. B. de Cavalleriis avec peu de succès. — Une autre estampe du mesme tableau gravée par J. B. de Cavalleriis dans une plus grande forme. — Autre gravée à l'eau-forte par R. van Audenaerd, mais qui n'est pas mieux exécutée que les précédentes. — Autre, dessinée d'après le tableau, gravée à l'eau-forte et terminée ensuitte au burin par N. Dorigny en 1710. Cette estampe est très-bien dessinée et donne une grande idée de l'original. — Il l'a rachevée en France lorsqu'il y vint pour la première fois avant que de passer en Angleterre.

— N° 472. *Dix-huit desseins, ou Etudes faites à la pierre noire ou au craïon rouge, la pluspart pour la fameuse Descente de croix que cet habile maître a peinte à la Sainte-Trinité du mont Pincio à Rome.* 465 liv. Remy. Ce ne sont pas seulement des études pour le tableau de la Descente de croix. Il y en a quelques-unes pour celui de l'Invocation (n'est-ce pas plutôt l'Invention?) de la croix, et pour celui de l'Assomption. Ce sont des desseins très-travaillés et chargés de beaucoup d'ouvrages, comme les faisoit Daniel, mais en si mauvais ordre et si frustes et avec cela d'une si grande taille que je les trouve achetés bien cher. (*Catalogue Tallard.*)

RICCIOLINI (MICHEL-AGNOLO) est né à Rome le 29 septembre 1654. Il apprit premièrement à dessiner sous Angelo Ca-

nini, et ensuite il est devenu élève de Carle Maratte. Après avoir fait beaucoup d'ouvrages à Rome, il y est mort en 1715. *Mss. Pio.*

RICCIOLINI (N.). Christ mort étendu sur un linceuil dans le sépulcre, près de deux petits anges qui pleurent en considerant les playes. Inventé et gravé à l'eau-forte par N. Ricciolini, Romain. N'est point mal. C'est un peintre moderne.

RICHER (JACOB), sculpteur, travailloit à Lyon en 1635 (1). C'est lui qui a fait en bronze la statue à genoux de M. d'Halincourt, qui est sur son tombeau, dans la chapelle de la maison de Villeroy, aux Carmélites, à Lyon. *De Bombourg.*

RIDOLFI (BARTOLOMEO). Palladio en fait mention en plusieurs endroits de son livre d'architecture (2); il vivoit de son temps.

RIDOLFI (CARLO). Nato in Lonigo, terra del Vicentino. Outre les *Vies des peintres vénitiens*, il a fait imprimer un petit roman en vers de sa façon intitulé : *Novella di Madonna Isotta de Pisa* (in ottava rima), Venezia, 1620, 4°. Vid. Catal. de

(1) Jacob Richer était de la famille de Léger Richier, le grand sculpteur lorrain. Nous avons tous deux vu à Paris un de ses compatriotes qui préparait depuis longtemps sur lui un grand travail. Les dessins des planches étaient déjà faits, et il possédait des dessins authentiques de ses enfants; mais ceux-ci avaient complétement abandonné la belle simplicité et l'élégance de leur père pour courir après les exagérations des mauvais imitateurs de Germain Pilon; mais par là même ces dessins étaient déjà très-curieux. Malheureusement rien ne nous paraît encore avoir paru de ce travail.

(2) Ed. de Venise, 1581, p. 6, 12, 58.

libri Capponi. Sa mort arriva en 1658 ; il étoit pour lors âgé de 64 ans, 5 mois et 5 jours, et il eut sa sépulture dans le cloître de Saint-Etienne à Venise, où l'on lit son épitaphe, qu'a rapporté l'auteur du livre *Della pitt. Venez*, p. 373.

RIGAUD (HYACINTHE). Portrait de Jean-Baptiste Boyer, seigneur d'Aguilles, Sainte-Foy, Argens et Taradel, conseiller au parlement de Provence, d'après un des plus excellens tableaux d'Hiacinthe Rigault, peint en 1689. Cette datte fait connoître que cet homme rare que l'on vient de perdre a commencé de fort bonne heure à se distinguer ; car à peine avoit-il trente ans. (*Description des tableaux du cabinet de Boyer d'Aguilles*, p. 22.)

— *Essai sur la vie et les ouvrages de M. Rigaud, par M. Collin de Vermont, peintre ordinaire du roy et professeur en son Academie royale de peinture* (1).

M. Rigaud étoit un de ces hommes rares que le Ciel fait naistre pour servir de guide et de modele aux artistes. Il reçut en naissant un temperament assez fort pour soutenir les fatigues d'une longue et constante étude de la nature, qu'il se fit toute sa vie une loi inviolable d'imiter ; mais, s'il a sçu la rendre si parfaitement dans ses ouvrages, ce n'a pas été en la copiant servilement et telle qu'elle se présente souvent, mais par un choix exquis qu'il en a fait. Il connoissoit la grande distance qu'il y a du bien à l'excellent ; on l'a vu plus d'une fois effacer des choses qui lui avoient coûté plu-

(1) Voir sur Rigaud la notice de M. Hulst dans les *Mémoires inédits des académiciens*, t. II, p. 133-141, et le Catalogue chronologique de son œuvre peint et gravé, p. 142-200. Dans un volume manuscrit du Cabinet des estampes, recueil factice de catalogues dus à divers auteurs, il y a une copie de la vie de Hulst de la main même de Mariette.

sieurs jours dettravail et qui plaisoient aux plus habiles pour se contenter lui-même et parvenir à cet excellent qu'il s'étoit proposé.

Un génie supérieur né pour la peinture réussit également dans l'histoire et dans le portrait ; on le voit dans tous les peintres de premier ordre, comme Raphaël, Titien, Rubens, Vandeick et les autres.

M. Rigaud s'étoit destiné pour l'histoire et il y seroit sans doute parvenu au plus haut degré. Il est aisé d'en juger par le progrès rapide qu'il fit dans ses études à l'Académie royale. Il en remporta tous les prix avec beaucoup de distinction par un tableau de crucifiement, que j'ai entre les mains, sur lequel il fut reçu comme historien, quoyqu'il ne soit qu'à moitié composé, et surtout par le précieux tableau de la Présentation qu'il a terminé vers la fin de sa vie. Mais le talent et la grande réputation, qu'il eut dès sa jeunesse pour la parfaite et belle ressemblance dans les portraits, augmentant tous les jours dans Paris, il fut bientost surchargé d'occupation et obligé d'abandonner l'histoire, sans avoir pu la reprendre que pour faire par intervalles le dernier tableau dont je viens de parler.

Il prit pour son modèle dans le portrait le fameux Vandeick, dont le beau pinceau le charma toujours, et, dès les premiers qu'il a faits, on y voit cette belle exécution et cette fraîcheur de carnations qui ne viennent que d'un pinceau libre et facile. Il s'attacha dans la suite à finir soigneusement tout ce qu'il peignoit, mais son travail ne sent point la peinne, et, quoyqu'il terminât tout avec amour, on y voit toujours une belle façon de peindre et une manière aisée.

Il a joint à l'aimable naïveté et à la simplicité de Vandeick une noblesse dans les attitudes et un contraste gracieux qui lui ont été particuliers.

Il a, pour ainsi dire, amplifié et étendu les drapperies de

ce célèbre peintre, et répandu dans les compositions cette grandeur et cette magnificence qui caractérisoient la majesté des rois et la dignité des grands, dont il a été le peintre par prédilection.

Personne n'a poussé plus loin que lui l'imitation de la nature dans la couleur locale et la touche des étoffes, particulièrement des velours ; personne n'a sçu jetter les drapperies plus noblement et d'un plus beau choix.

Il a trouvé le premier l'art de les faire paroître d'un seul morceau par la liaison des plis, ayant remarqué, même dans les plus grands maîtres, des drapperies qui sembloient de plusieurs parties par ce défaut de liaison, que la gravure fait mieux sentir que le tableau parce qu'elle est dénuée de couleur.

Il étoit ennemy de cette simplicité pauvre et mesquine qui n'est point celle de Vandeick, et, jusqu'aux moindres choses, il les annoblissoit et leur donnoit de la grâce.

Il a porté au plus haut degré cette partie si considérable dans les tableaux, où si peu de peintres excellent et où les connoisseurs fixent d'abord leur attention, je veux dire les mains, qu'il a peintes d'une beauté et d'une correction parfaite.

Ses ouvrages ont cela de remarquable qu'ils plaisent également de près comme de loin, parce que le beau fini n'en ôte pas l'effet. Si dans quelques-uns de ses derniers portraits on ne trouve pas toute la fermeté dans le pinceau, et la vérité des teintes dans les carnations qu'on a toujours vu dans ses autres ouvrages, c'est qu'à la fin les yeux s'affoiblissent. Eh ! quel est le peintre à quatre-vingt et tant d'années qui se soit plus maintenu dans la correction et la pureté du dessein? Pour les drapperies, l'expérience et les réflexions continuelles les lui ont fait composer encore plus sçavamment, et d'un plus grand goût que les premières, et j'ose avancer

que dans cette partie de la peinture, j'entends par rapport au portrait, il a surpassé tous ceux qui l'ont précédé. On voit qu'il se peignoit dans ses ouvrages; comme il avoit l'âme grande et les sentiments élevés et que toute sa personne et ses manières avoient un air de distinction, de même ses tableaux portent un caractère de noblesse qui leur est propre.

Si les plus fameux graveurs de son temps ont rendu son nom et les leurs immortels par leurs belles estampes, on peut dire qu'ils lui doivent la meilleure partie de leur gloire, en ce qu'ils ont trouvé des originaux où ils n'ont rien eu à deviner et où tout étoit rendu avec la dernière précision.

Un mérite si extraordinaire a fait sans contredit de M. Rigaud un des plus grands peintres que nous ayons eu, et ses qualités personnelles l'ont fait chérir de tous les honnestes gens. Il avoit le cœur admirable; il étoit époux tendre, ami sincère, utile, essentiel; d'une générosité peu commune, d'une piété exemplaire, d'une conversation agréable et instructive; il gagnoit à être connu, et, plus on le pratiquoit, plus on trouvoit son commerce aimable; enfin un homme, qui avoit sçu joindre à un si haut degré de perfection dans son art une probité si reconnue, méritoit bien pendant sa vie les distinctions et les honneurs dont la cour et toute l'Europe l'ont comblé, et, après sa mort, les regrets de toutes les personnes vertueuses et la vénération que les artistes auront toujours pour sa mémoire. (*Mercure de novembre*, 1744. II[e] partie.)

RINGGLI (GOTTARD). Je viens de voir un de ses desseins, et je ne l'ai pas trouvé assez de mon goût pour desirer d'en avoir un dans ma collection. Celui qui l'a fait est un manieriste qui marche sur les traces de Spranger et qui, comme lui, se rend sauvage à force de vouloir donner des tours singuliers à ses figures et les rendre spirituelles. Toutes ses têtes

sont d'un même caractère; il ne sçait pas les varier. Je ne connois point ses tableaux; je veux croire avec Sandrart qu'il connoissoit parfaitement la pratique de la fresque.

RIOLI (JOSEPH), de Mantoue, peintre mort en 1750 et dont il est fait mention dans la description des peintures de Mantoue, par le Cadioli, 19, 59.

RIVALS (JEAN-PIERRE), peintre de l'hôtel de ville de Toulouze, nacquit à la Bastide d'Anjou, diocèse de Saint-Papoul, le 27 juillet 1625. Issu d'une ancienne famille de Lavaur, son père le destinoit au bareau et lui avoit (fait) faire dans cette veue ses études à Toulouze, mais son génie le porta du côté de la peinture. Il en prit des leçons sous Ambroise Fredeau, frère augustin, et il y fit des progrès. Quelques années se passèrent et il alla à Rome, où ses talents se développèrent de plus en plus. Son génie vif et fécond s'échauffa à la veue des belles choses que cette ville renferme. Il y passa sept années, principalement occupé à étudier l'architecture. Le Poussin se servit plus d'une fois de lui pour tracer et peindre les architectures dans plusieurs de ses tableaux. Les ordres précis de son père le rappelèrent à Toulouze, où il trouva dans la personne de M. Fieubet, premier président, et dans celle de M. de Caumont, son frère, de puissans protecteurs. Ils lui firent avoir la place de peintre et architecte de l'hôtel de ville, et ce fut alors qu'il peignit dans une des salles de cet édifice public une grande perspective qu'il enrichit de figures représentant la fondation d'Ancyre par les Tectosages, morceau qui fut admiré par M. le duc de Bourgogne lorsqu'il honora Toulouze de sa présence, en 1701. Excellent décorateur, ce fut sur ses desseins que fut décorée la salle des illustres Toulouzains, où l'on voit les bustes des grands hommes qu'a produit cette ville, exécutés en marbre sous

ses yeux par Marc Arcis, l'un de ses élèves. On compte plusieurs tableaux qu'il a peints dans les églises et dans plusieurs maisons particulières de Toulouze, et l'on distingue surtout celui qui est aux Carmélites et où les figures, plus grandes que nature, sont distribuées dans une grande composition d'architecture d'une riche ordonnance. Il est principalement estimé par la fraîcheur des couleurs. Comme il joignoit la pratique à la théorie et qu'il étoit fort intelligent dans la partie de la construction, il fut chargé par le roi de l'inspection des ponts et chaussées du Languedoc. Il y mourut d'une attaque d'apoplexie le 17 may 1706, âgé de 81 ans, laissant un fils qui s'est infiniment distingué dans la même profession.

RIVALS (ANTOINE), né à Toulouse le 6 mars 1667, voulut absolument suivre la même profession que son père qui auroit voulu le faire entrer dans l'état ecclésiastique. Dès l'âge de 15 ans, il avoit fait des progrès étonnans dans le dessein. La Fage, qui se trouvoit alors à Toulouze, en fut jaloux. Il ne put cependant refuser son amitié au jeune Rivals ni empêcher que ses desseins, mis auprès de ceux qu'il faisoit, n'occasionnassent des méprises. Il le vit dans la suite arriver à Paris et y faire encore passer ses desseins sous le nom de celui dont il contrefaisoit la manière. C'étoit beaucoup pour un jeune homme, car la Fage étoit regardé pour lors comme un dessinateur qui n'avoit pas son pareil. Mais un succès si prématuré pouvoit aussi le perdre; son père en avoit été effrayé et n'en avoit été que plus vif à lui représenter la nécessité d'étudier. Le fils suivit ses bons conseils. Il fut des plus assidus à fréquenter notre académie et à y dessiner d'après le modèle. Bientôt il partit pour Rome et fit en passant par Marseille deux tableaux qui méritèrent l'approbation du célèbre Puget. Il étoit résolu de mettre à profit la lecture qu'il

avoit faite de l'utile poëme de du Fresnoy, et, comme rien n'y est plus recommandé que l'étude du dessein, Rivalz passoit les nuits à dessiner et à jetter sur le papier tout ce qu'un génie vif et abondant lui faisoit concevoir. Il prît aussi la palette et le pinceau et commença à peindre, toujours pourtant en garde contre une imagination trop véhémente, et ne craignant rien tant que de devenir un peintre praticien; il apporta toutes les précautions possibles pour s'en garantir. On s'en apperçut dans quelques tableaux qu'il exposa en public. Le bien qu'il en entendit dire l'engagea à concourir au prix du dessein. Il le remporta avec éloge. Tous les yeux étoient tournés sur lui. M. de la Tuillerie (1), directeur de l'académie de France à Rome, le distingua entre tous les élèves en lui accordant le privilége de poser le modèle. M. le cardinal de Janson, qui n'avoit pu déterminer le prince don Livio Odescalchi à lui vendre pour le Roy le petit tableau de la Sainte-Famille, peint par Raphaël, qu'on voit présentement au Palais-Royal et où toutes les figures sont debout, eut la permission d'en faire faire une copie, et Rivals en fut chargé. Il fit au même temps celle d'un tableau de Guide; toutes deux furent envoyées en France et furent bien reçues. Juste estimateur du Poussin, il fit étant à Rome un dessein où, dans une allégorie tout à fait ingénieuse, il met en action les talents supérieurs de ce grand homme et les consacre à l'immortalité. Il en fit en même tems une planche qu'il grava et qu'il fit paroistre en 1700. Elle est dédiée à M. André Louis le Brun, de qui sont les vers latins qui accompagnent cette estampe, et ce le Brun, qui m'étoit inconnu, n'a rien de commun avec le peintre Charles le Brun; mais M. Dargen-

---

(1) Il a été question de M. de la Thuillerie dans les *Archives*, *Documents*, t. V, p. 84-86.

ville, dont les lumières ne sont pas bien longues, a vu le nom de le Brun, et, sans y réfléchir, il a fait présenter l'estampe à ce peintre avec lequel Rivalz n'a jamais frayé. Génie brillant et agréable, ses compositions étaient riches et remplies de grâces. On dit qu'il avoit été choisi pour peindre une chapelle conjointement avec Carle Maratte, qui jouissoit alors de toute sa réputation, et il s'y préparoit lorsque, son père ayant été attaqué d'apoplexie, il fut obligé de retourner auprès de lui pour le soulager. Ce fut en 1702; et à peine fut-il arrivé que la ville de Toulouze le déclara peintre de l'hôtel de ville. Ce fut sans doute en ce tems là qu'il peignit pour l'abbaye de Feuillans, à 6 lieues de Toulouze, les grands tableaux qui font encore des principaux ornements de cette maison. Dans ses loisirs il s'occupoit à faire des desseins dignes des plus grands maitres. Ses héritiers en conservent plusieurs qui prouvent une grande facilité et qui montrent un génie heureux. Lorsque M. le duc d'Orléans, régent, eut fait l'acquisition du tableau de fra Sébastien del Piombo qui étoit à Narbonne (1), on jetta les yeux sur Rivals, et l'on se reposa sur lui du soin de le déplacer et d'en faire l'envoy; et, de leur côté, l'archevêque et le chapitre, pour se dédommager de la perte qu'ils faisoient, lui firent peindre en place une Chute des anges, dont il y a une estampe gravée par un de ses élèves. Une attaque d'apoplexie qu'il éprouva en 1733 fit suspendre ses travaux pour quelque temps, mais il les reprit bientost et ne quitta un travail opiniâtre que lorsque la mort le surprit, le 7 décembre 1735. Il laissa pour disciple le S. Cammas, qui lui a succédé dans la place de peintre de la

---

(1) La Résurrection de Lazare, qui, après avoir été l'ornement de la collection Angerstein, est maintenant l'une des œuvres les plus importantes de la *National Gallery*, à Londres.

ville de Toulouze, et le S. Subleyras, qui est mort à Rome et qui s'y est fait un honneur infini (1). J'ai vu le portrait d'Antoine Rivals gravé, et j'ai, dans un traité sur la peinture, imprimé à Toulouse (2), quelques planches qu'il a gravées étant à Rome en 1695, d'après ses desseins qui pétillent d'esprit. J'y trouve beaucoup de la manière de Louis Dorigny.

RIVALZ (PIERRE), né à Toulouze en septembre 1720, est fils d'Antoine qui, s'étant trouvé très bien du voyage qu'il avoit fait dans sa jeunesse, l'y fit aller et l'y mit pendant douze ans, espérant qu'il y feroit des progrès dans la peinture, à laquelle il le destinoit. Mais on prétend qu'il y a fait peu de progrès et qu'il a beaucoup dégénéré des talents de son père et de son ayeul, dont cependant il occupe la place de peintre de l'hôtel de ville de Toulouze. Il étoit à Rome lorsque son père mourut. Sa place fut donnée au peintre Cammas, qui eut la générosité de s'en démettre en sa faveur, par reconnaissance de ce qu'il avoit appris ce qu'il sçavoit chez le père de Pierre Rivalz. — Il est vivant en 1772.

RIVALZ (BARTHÉLEMY), cousin et élève d'Antoine Subleyras, a gravé quelques desseins et les portraits des trois Rivalz, ses parents, et vit encore en cette année 1772, âgé de près de 80 ans. Il est meilleur dessinateur que peintre. Il étoit à Rome lorsqu'il a gravé d'après Subleyras le portrait d'Antoine Subleyras, chez qui il logea et qui le nourrit par charité. Son

---

(1) M. le comte Eugène de Montlaur en a publié dans les *Archives* une curieuse lettre; *Documents*, t. V, p. 93-96.

(2) Celui de du Puy du Grez. — M. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre gravé de Rivals dans son *Peintre-graveur françois*, t. I, p. 271-6.

père et un des frères, l'un et l'autre menuisiers, étoient établis à St-Girons.

RIVAROLA (ALFONSO). Morto il maestro nel 1632, cesso di dipingere figure e si diede all'architettura... riusci principalmente nelle rappresentazioni pubbliche di tornei che allora erano in uso. (*Descript. dell. pitt. di Ferrara*, p. 19.)

RIVELLO (GALEAZZO), detto della Barba, père d'un autre peintre nommé Joseph (suivant l'errata à la fin du livre) qui, outre la peinture, s'est aussi distingué dans la poésie; il étoit aussi contemporain d'Altobello Melone. (Ant° Campo, *Hist. de Cremone*, p. 54.)

RIVIÈRE (FRANCESCO). Je ne sçais point la ville qui a donné naissance à ce peintre, ni de qui il est disciple; je sçais seulement qu'en 1730 il demeuroit à Livourne; et, si j'en puis juger sur un tableau que m'a envoyé dans ce temps là M. Jabach et que j'ai dans mon cabinet (1), ce peintre peut marcher avec ce qu'il y a de mieux. Il a un beau génie et il entend bien le clair obscur. C'est dommage que, ne s'étant pas produit sur un meilleur théâtre, il soit demeuré inconnu. Il y a un de ses tableaux dans l'église des Arméniens à Pise. (Voyez la *Nouvelle description des peintures de Pise*, p. 326.)

—M. Jabach (Gérard-Michel), petit-fils du fameux curieux de tableaux et de desseins, qui a employé le pinceau de Rivière pour la décoration de la maison qu'il habitoit à Livourne, m'a conté que Rivière étoit Parisien et élève de Largillière. A l'entendre, c'est un peintre universel, qui faisoit également

(1) Ce tableau ne figure pas dans le catalogue de la vente de Mariette.

bien l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux, les fleurs, et qui avec cela mouroit de faim dans une ville où ceux qui l'habitoient ne connoissoient que les affaires et ne s'occupoient que du commerce. Il est (mort) à Livourne en 1746, dans un âge extrêmement avancé. M. Dumont, le Romain, qui a vu et connu Rivière à Livourne, ne peut se taire quand il en fait l'éloge, lui qui est si réservé à donner des louanges. Il me le dépeint comme un philosophe qui sçavoit se contenter de peu et qui ne faisoit point servir le travail à satisfaire son ambition. L'esquisse que j'ai est celle d'un des principaux tableaux de Rivière dans une église de Livourne. Je crois avoir entendu dire à quelqu'un que Rivière avoit étudié sous M. de Largillière. — Cela est vrai. Il est né à Paris.

RIZI (DON FRANÇOIS), peintre espagnol qui travailloit pour Charles II, roy d'Espagne, à la fin du dernier siècle.

RIZZO (ANTONELLO), nommé ici Ricci. Le tableau du maître-autel de l'église de St-Dominique, à Messine, est de ce peintre. Il représente une Nativité de N. S. *Messina descritta del Bonfiglio*, p. 26. Mais, comme Bonfiglio écrivoit en 1606, ce peintre ne peut être le même que celuy dont parle le P. Orlandi et qui étoit disciple du Dominiquain. J'ai trouvé depuis que cet Antoine Barbalunga est mort en 1649 et que son nom de famille étoit Barbalunga et non pas *Ricci*. Le P. Orlandi aura trouvé quelque part Antonello Ricci, Messinese; et, sans examiner davantage, il aura rapporté ce nom au peintre Antoine Barbalunga parce que ce dernier étoit aussi de Messine, et par ce moyen, il a trouvé l'art de confondre ensemble deux personnes qui, quoique compatriotes, sont absolument différentes l'une de l'autre.

ROBERT (LE PRINCE). La nouvelle manière de graver en

manière noire ne fut trouvée que vers le milieu du dernier siècle; nous en sommes redevables à Robert, comte palatin du Rhin, duc de Cumberland et vice-admiral d'Angleterre (1). Ce prince avoit non-seulement du goût pour la peinture, il l'exerçoit lui-même, il l'aimoit; il n'en faut d'autre preuve que de l'avoir enrichie en imaginant cette nouvelle espèce de graveure, fort différente, pour la conduite du travail, de toutes celles qui avoient jusqu'alors été en usage. Car, au lieu que ce n'est qu'en marquant des traits sur le cuivre avec la pointe ou le burin que l'on y fait paroître ce que l'on a dessein d'y representer, il faut, au contraire, dans cet autre genre, effacer pour y imprimer ce que l'on desire. Mais, pour en donner une idée plus distincte, il est bon d'entrer pour un moment dans le détail de la mechanique de ce nouveau travail. L'on prepare premierement le cuivre avec un outil qui a plusieurs dents, à peu près comme une lime; on l'y promène en tous sens, on y imprime un nombre infini de traits qui en rendent la surface toute raboteuse, de manière que, si la planche étoit pour lors imprimée, elle ne rendroit qu'un noir égal. Alors on trace legerement sur la planche le dessein que l'on y veut exprimer, et l'on efface ensuite avec un brunissoir dans les endroits qui doivent être clairs, en observant de le faire plus ou moins, suivant les degréz des lumières et des demy teintes. La planche estant ainsi terminée, il est aisé de comprendre que les traits qui y sont gravés sont très peu profonds, et qu'ainsy cette graveure ne peut pas resister aussi longtemps que l'autre, ny imprimer le mesme nombre d'épreuves. L'on a remarqué

(1) Sur toutes les questions relatives à la découverte et au développement de ce nouveau genre de gravure, nous renverrons au beau et maintenant trop rare volume de M. de Laborde : *Histoire de la gravure en manière noire.*

qu'elle estoit surtout propre pour représenter des portraits. Smith en a gravé un grand nombre de cette sorte en Angleterre, dans ces derniers temps, et l'on peut dire qu'il a poussé cette gravure au plus haut point de perfection où elle pouvoit arriver.

— Le portrait de Robert, comte palatin du Rhin, chevalier de la Jarretière, en demy corps, gravé par Waleran Vaillant, qui est un des premiers qui ait travaillé dans ce nouveau genre de graveure, qu'il avoit appris du prince Robert mesme, et ce portrait est un de ses premiers ouvrages.

— Une teste d'homme veu de profil, ayant les cheveux et la barbe noire, gravé par Robert, comte palatin du Rhin, d'après un tableau que l'on croit estre de Michel Ange de Caravage. — C'est la teste du bourreau qui tient le chef de S. Jean-Baptiste, que le mesme prince Robert a gravé en plus grand. (*Voyez plus loin l'article* SIEGEN.)

ROBERT (NICOLAS). La connoissance des plantes, dont celle des fleurs fait une partie, est aussy agréable qu'elle est utile et necessaire; car, sans parler des avantages qu'en tire la médecine, y a-t-il rien de plus attrayant pour le curieux que de trouver dans la variété immense des plantes une source aussi feconde de nouvelles découvertes? C'est ce qui fait que cette science a toujours été cultivée avec soin dans tous les pays. En même temps qu'elle a fait le sujet des observations et des recherches des sçavants botanistes, elle a servi d'amusement aux plus grands princes, et il falloit en effect pour l'avancement de cette science que, pendant que les uns contribuoient de leurs soins, les autres aidassent de leurs richesses. C'est ce qui est arrivé, particulierement en France, et voilà la source de tant de suittes de fleurs et de plantes qui y ont été gravées en divers temps pour les répandre dans le public. Lorsque le sieur Jean Robin, botaniste de Marie

de Médicis, reyne de France, eut rassemblé de toutes les parties du monde un nombre considérable de plantes rares, qui peu de temps après servirent à l'établissement du jardin royal des plantes à Paris, il en fit dessiner et graver la plus grande partie par Pierre Vallet, brodeur du roi. C'est la première suitte de plantes qui aye paru en France. Presque dans le même temps Daniel Rabel grava pour Firens une autre suitte de fleurs disposées à peu près de même que celles de Vallet. Nicolas la Fleur, Lorrain, qui avoit voyagé en Italie, où il s'étoit acquis de la réputation dans la broderie, grava aussy quelques fleurs sur ses desseins. Mais dans tout cela il n'y avoit encore aucune ordonnance réglée; ce n'étoient que des fleurs détachées, plus tost pour en faire connoistre la forme que pour produire des compositions agréables en en rassemblant plusieurs ensemble. Le célèbre Jean-Baptiste Monnoyer, de Lisle en Flandres, fut un des premiers qui peignit en France de semblables compositions de fleurs, tantôt les liant en guirlandes, d'autres fois les rassemblant dans des corbeilles ou dans des vases, et en formant quelquefois des bouquets. Personne ne s'y étoit encore rendu aussi habile, comme il n'y a eu personne qui l'ait égalé depuis. Qui a sçeu représenter les fleurs avec plus de legereté? Qui leur a donné comme lui de la fraîcheur, un tour agréable, et qui a mieux sçeu conserver à chacune son véritable caractère? Mais en quoy surtout il surpasse tous ceux qui se sont distingués dans ce talent, c'est par la disposition heureuse de ses compositions, où les objets les plus agréables reçoivent un nouvel agrement de la manière dont ils sont disposés et de la place qu'ils occupent pour se faire valoir les uns les autres. Ce sçavant artiste a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux. Jacques Vauquer, de Blois, son parent et son disciple, en a aussy gravé plusieurs d'après lui; comme il estoit d'une ville où l'on estoit en possession de faire des bijoux

mieux qu'en aucun autre endroit du royaume, et que Vauquier excelloit à graver sur ces bijoux des fleurs et des ornements, il n'est pas surprenant que tout ce qu'il a gravé dans ce genre sur le cuivre soit si achevé et si delicat. Il ne dessinoit pas moins bien les fleurs qu'il ne les gravoit; celles qu'il a exécutées sur ses propres desseins lui font pour le moins autant d'honneur que ce qu'il a gravé d'après d'autres. Jacques Bailly (1), de qui l'on a quelques bouquets de fleurs, étoit peintre en miniature et travailloit avec une extrême propreté. C'est d'après des miniatures de sa façon, qu'il avoit fait pour le roi Louis XIV, que Sebastien le Clerc a gravé les devises des tapisseries des Quatre Eléments et des Quatre Saisons. Le talent de Nicolas Robert de Langres étoit aussy de peindre en miniature, à quoy il apportoit un soin extrême. Il avoit par lui-même une connoissance assez parfaite de la botanique; il s'y plaisoit et s'appliquoit volontiers à peindre des plantes. Gaston de France, duc d'Orléans, qui faisoit cultiver à Blois un jardin considérable de simples, l'attira à son service, et ce fut pour lors qu'il commença à peindre ce magnifique recueil de plantes qui fait présentement une des premières singularités du cabinet de Sa Majesté Très Chrétienne. Louis XIV, après la mort de Gaston, ordonna à Robert de poursuivre son entreprise, et Robert étant mort, d'autres maîtres furent substitués à sa place pour que rien ne manquât à la perfection d'un aussi beau recueil. Il restoit à en faire part au public, et, comme le roi Louis XIV ne pensoit qu'à l'avancement des sciences, il crut que rien n'étoit plus digne de sa magnificence que de les faire graver. Robert, qui avoit été choisy pour les peindre, fut encore chargé de les graver. Il avoit déjà gravé précédemment plusieurs

(1) Cf. cet *Abecedario*, t. I, p. 51-52.

planches de fleurs qui le rendoient digne de ce choix. Il se mit donc à graver une assez grande quantité de ces plantes; mais comme il ne lui étoit pas possible de suffire à tout, il se fit aider par Abraham Bosse (1); et le sieur Louis de Chatillon, qui depuis la mort de Robert fut choisy par l'Académie royale des sciences pour dessiner les plantes qui ne l'avoient pu estre par Robert, a suivy heureusement ce projet (2). On en peut juger par ce qui en a été rassemblé dans ce recueil, que l'on a composé de tout ce qui a été généralement gravé en France, qui concerne les plantes ou les fleurs.

ROBERT (PAUL-PONCE-ANTOINE), né à Sery en Porcien, près de Reims en Champagne, le 11 janvier 1686. Se sentant du goût pour la peinture et ne pouvant le satisfaire dans son pays, il vint à Paris et entra dans l'école de Jouvenet, où il fit ses premières études. Il passa ensuite en Italie, dans le dessein d'étendre ses connaissances, et, comme il y vivoit dénué de tout secours, il lui fallut s'assujétir dans le commencement à la vie la plus dure et la plus austère. Il n'y avoit pas plus de trois ou quatre ans qu'il étoit à Rome lorsque je l'y ai connu; il logeoit dans un grenier dont le maître de la maison faisoit en même temps un colombier, et il s'estimoit heureux quand il pouvoit tirer quelqu'écu des tableaux qu'il faisoit. Malgré cela, il ne se montroit pas moins ardent à l'étude. Je fis sa connoissance par le moyen de la Monce, son ami et le mien, et je m'en trouvai bien, car personne ne connoissoit mieux que lui sa Rome. Depuis que je l'eus quitté, il alla passer quelque temps à Venise, revint à Rome, et, s'étant mis à trafiquer des antiquités, des desseins et des

(1) Cf. les *Archives*, *Documents*, t. I, p. 280-86.
(2) Les planches de Chatillon sont à la Chalcographie du Louvre.

tableaux, il se mit un peu au-dessus de ses affaires; ce fut alors qu'il se fit connoître du cardinal de Rohan, qui étoit à Rome en 1724, pour le conclave où fut élu Benoit XIII. Cette Éminence le prit pour son peintre et, en attendant qu'il l'appelât en France, il le fit passer à Parme, où Robert, qui étoit déjà enthousiasmé de la manière du Baroche, se trouva au centre de la satisfaction vis à vis des merveilleuses peintures du Corrége. Il copia quelques-uns de ses principaux ouvrages pour le cardinal, entre autres le fameux tableau de la Vierge au S. Jérome, et il apporta avec lui des cartons qu'il croyoit être de la main du Corrége, mais qui n'avoient pourtant été faits que longtemps après lui, dans l'intention de s'en servir si jamais les peintures du dome de Parme venoient à manquer, ainsi que nous le voyons arriver de nos jours. Ce sont les mêmes que le roi a achetté de Mlle Basseporte, à qui l'on vouloit faire plaisir. Arrivé en France, le cardinal donna un logement à Robert dans son palais; il s'y établit, y fit des tableaux qui ne plurent point quoyqu'ils ne fussent pas sans mérite, mais l'on en trouvoit le coloris trop fade, les compositions pauvres et le goût de dessein très foible et de petite manière. La vengeance avoit quelque part à cette critique. Robert en ressentit encore plus vivement les effets lorsqu'il se presenta pour être admis dans l'Académie. Ce qu'il presenta fut rejetté avec une sorte de mépris. Il ne lui fut pas difficile de sentir d'où venoit le coup; il n'avoit qu'à se consulter, qu'à se rappeller qu'en plus d'une occasion il avoit parlé trop indiscretement de quelques-uns des principaux membres de l'Académie. M. de Troy le fils, et M. Coustou le jeune, jouoient les premiers rôles dans cette querelle. Robert osa leur envoyer un cartel de défi qu'il avoit fait imprimer, et où les termes n'étoient pas ménagés (1). Cette nou-

(1) Nous ne savons pas si ce pamphlet a été signalé, et nous recom-

velle insulte rendit sa condition encore pire. Il ne lui fut plus permis de rien esperer; la honte lui en demeura. Il faisoit beaucoup valoir de petits modèles d'enfans qu'il faisoit assez bien. Les sculpteurs les rejettèrent et prononcèrent que ce n'étoient que de mauvaises copies de François Flamand. Sa mauvaise complexion ne lui permettant pas de se livrer à une trop grande application, il ne put fournir qu'un très petit nombre de tableaux. Les meilleurs se voyent dans l'église des Capucins du Marais. L'un d'eux représente, ce me semble, le Martyr de S. Fidele. Il étoit singulierement attaché à ces bons religieux, qui lui ont accordé la sépulture dans leur église, et qui y ont fait placer sur sa tombe une épitaphe à sa mémoire. Il mourut de consomption le 29 décembre 1733. Comme il se connoissoit assez bien en desseins et en tableaux, M. Crozat l'avoit pris en amitié, et, lorsqu'il fut question de faire la vente des tableaux de la Chataigneraye, ce fut lui qu'on choisit pour diriger cette vente, et il s'en acquitta très bien. Il avoit des niepces qu'il avoit dessein de mettre dans la peinture, et il avoit pour cela formé une école qui n'étoit composée que de jeunes demoiselles, à la tête de laquelle étoit Mme Basseporte, qui depuis a obtenu au Jardin du Roi la charge qu'avoit Aubriet, celle de peintre et de dessinateur de l'Académie royale des sciences. Suppl. du dictionnaire de Morery — et le *Mercure de France*, 1734. — Etant à Rome en 1723, il a gravé quelques petites planches à l'eau forte qui ont leur mérite (1).

ROBERT (HUBERT), après avoir appris à dessiner chez M. Michel Ange Slodtz, et s'être consacré au dessein malgré

---

mandons sa recherche à nos lecteurs; il serait évidemment curieux.

(1) Cf. le *Peintre-graveur françois*, t. I, p. 277-85.

le vœu de ses parens, est passé à Rome en 1753, avec M. de Stainville notre ambassadeur, où depuis douze ans il travaille avec succès dans le même genre que le Pannini, c'est à-dire qu'il peint des ruines et des fabriques italiennes enrichies de petites figures et de paysages. Il a une touche agréable et ses tons sont assez argentins; mais il est un peu trop indécis dans sa couleur, et ce que j'ai vu jusques à present de ses tatableaux est fort inferieur à ses desseins, dans lesquels il met beaucoup d'esprit. Chacun lui en demande, surtout de ceux qu'il fait legerement colorés. Il en fait beaucoup, et je crains que cela ne fasse du tort à son pinceau. Il y a tout à craindre de ceux qui montrent trop de facilité. M. l'abbé de Saint-Non l'a beaucoup fait travailler dans le temps qu'il étoit à Rome, en 1760 et 1761, et lui a fait faire le voyage de Naples. Il en a profité pour dessiner sur le lieu les fameuses antiquités de Pestum, qu'il a parfaitement rendues. Il m'a fait aussi quelques desseins coloriés, et j'ai tout lieu de me louer de ses bonnes manières. Il est né à Paris en 1733. Il a quitté Rome et est revenu à Paris en aoust 1765. Il a été reçu academicien en 1766 avec distinction.

ROBERTI (RAPHAEL), de Brescia, étoit un moine de la congrégation du Mont-Olivet, qui travailloit de marqueterie et excelloit à faire des ouvrages en bois de rapport, dans lesquels, suivant son épitaphe ou l'inscription mise sur sa tombe dans l'église de Santa Maria in Campo Santo, à Rome, *ad nobilissimos pictores accedebat*. Il étoit agé de 60 ans lorsqu'il mourut à Rome en 1539. Il y a grande apparence qu'il travailloit en concurrence avec Jean Barile et Jean de Vérone, nommés par le Vasari dans la Vie de Raphaël d'Urbin. Voyez dans le Rossi l'article Marone; il est indubitablement question du même artiste, et je ne sais pas pourquoi le Rossi lui donne un autre nom que celui qui est marqué dans son

épitaphe. — Raffaello Marone de Brescia fu celeberrimo nell' arte dell' intersiar legni, con tanta maestria che le sue opere, sparse per molte citta, paiono piu tosto pitture che intersiature, e si fece frate dell' ordine olivetano; fioriva nell' 1500. Rossi, p. 204.

ROBERTI (César). La parabole du père de famille qui loue des ouvriers pour travailler à sa vigne. Ce sujet, peint en grisaille à fresque, par André del Sarte, dans le jardin du monastère des servites de N. D. de l'Annonciade de Florence (Borghini, p. 422), a été gravé au burin dans la même manière que la Madonne del Sacco gravée en 1573, ce qui me feroit croire que ces deux pièces pourroient estre du même graveur. Celle dont on fait icy la description est de Cesar Robertius. On trouve au bas de l'estampe les noms des artistes : Andr. Sart. inve. Cesar Robertius incidit. — J'ay veu cette estampe chez le roy, et je l'ai. — M. Crozat en a une épreuve au bas de laquelle est la dédicace de cette estampe imprimée en lettres. Elle est adressée à Ridolfo Sirigatti, chevr de St Etienne, dont il est parlé, dans le *Riposo* de Borghini, comme d'un curieux qui possedoit de très belles choses et qui les connoissoit ; elle lui est, dis-je, adressée par un certain Georges Marescotti, qui y dit que c'est la première estampe qu'il ait fait graver ; la dédicace est datée de Florence, en 1581. C'est ce Marescotti qui a imprimé le Riposo.

— J'ay veu une estampe de l'Adoration des rois de Balthazar de Sienne, la même qu'a gravé le Carrache, réduite à la grandeur d'une feuille de papier, ou, pour mieux m'exprimer, d'une demie feuille de grand aigle, mal exécutée ; mais, comme l'épreuve étoit fort mauvaise, cela peut-être y fait-il tort. Quoy qu'il en soit, elle estoit gravée par ce même Robertus et dédiée par lui à François Marie, second duc

d'Urbin, qui succéda à Guidobaldo, en 1575. Voicy comment il s'y nomme : *Cesar Robertus a Biturgia*. Ce graveur étoit-il originaire de Bourges ? Sa planche fut mise au jour par Florimi, ce qui fait connoître qu'elle a été gravée à Florence ou à Sienne, puisque ce marchand d'estampes étoit étably dans la première de ces deux villes. — L'auteur du Dictionnaire des monogrammes (p. 79) place ce Biturgia en Italie, et en fait une ville du duché de Toscane. Je ne la trouve pourtant point sur la carte.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

